


Dia a'r Ceart
Felix Carbray.


T. LEMIEUX
RELIEUR
à QUÉBEC


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

L'APOCALYPSE

SE VEND AU PROFIT

1° Du Denier de Saint-Pierre ;

2° Des Séminaires du Diocèse de Moulins ;

3° De la Propagation de la Foi ;

4° D'une École libre.

A. J. B. DUPRAT

L'APOCALYPSE

OU

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST GLORIFIÉ

ET

L'HISTOIRE DE SON ÉGLISE

JUSQU'A LA FIN DES TEMPS

« Ce livre de l'*Apocalypse* comprend tout le temps qui s'écoule depuis le premier avènement du Christ jusqu'à la fin des temps où sera son second avènement »
(S. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. XX, ch. VIII, alinéa 1.)

TOME DEUXIÈME

LYON
LIBRAIRIE & IMPRIMERIE VITTE & PERRUSSEL
Imprimeurs-libraires de l'Archevêché et des Facultés catholiques
3, place Bellecour, et rue Condé, 30

1889





CHAPITRE VII

Les douze tribus d'Israël marquées du signe du Dieu vivant, 1-8; multitude innombrable de toutes les nations sortie triomphante de la grande Tribulation. — Gloire éternelle et actions de grâces de la multitude des Saints à Dieu et à l'Agneau, 9-17.

1. Après cela, je vis quatre anges debout aux quatre coins de la terre, retenant les quatre vents de la terre afin qu'ils ne soufflassent ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre.

1. Post hæc vidi quatuor Angelos stantes super quatuor angulos terræ, tenentes quatuor ventos terræ, ne flarent super terram, neque super mare, neque in ullam arborem.

2. Et je vis un autre ange montant du lever du soleil, ayant le signe du Dieu vivant, et il cria d'une grande voix aux quatre anges auxquels il a été donné de frapper la terre et la mer,

2. Et vidi alterum Angelum ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi; et clamavit voce magna quatuor Angelis, quibus datum est nocere terræ et mari,

3. Disant : Ne frappez point la terre et la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de notre Dieu sur leurs fronts.

3. Dicens : Nolite nocere terræ et mari, neque arboribus, quoadusque signemus servos Dei nostri in frontibus eorum.

4. Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués: cent quarante-quatre mille étaient marqués de toute tribu des enfants d'Israël;

4. Et audivi numerum signatorum, centum quadraginta quatuor millia signati, ex omni tribu filiorum Israel.

5. Douze mille marqués dans la tribu de Juda, douze mille marqués dans la tribu de Ruben, douze mille marqués dans la tribu de Gad,

6. Douze mille marqués dans la tribu d'Aser, douze mille marqués dans la tribu de Nephtali, douze mille marqués dans la tribu de Manassé,

7. Douze mille marqués dans la tribu de Siméon, douze mille marqués dans la tribu de Lévi, douze mille marqués dans la tribu d'Issachar.

8. Douze mille marqués dans la tribu de Zabulon, douze mille marqués dans la tribu de Joseph, douze mille marqués dans la tribu de Benjamin.

9. Après cela je vis une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toutes nations et tribus et peuples et langues, debout devant le trône et en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches et des palmes dans leurs mains :

10. Et ils criaient d'une grande voix, disant : Le salut à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau.

11. Et tous les Anges se

5. Ex tribu Juda, duodecim millia signati : Ex tribu Ruben duodecim millia signati : Ex tribu Gad, duodecim millia signati :

6. Ex tribu Aser duodecim millia signati : Ex tribu Nephtali duodecim millia signati : Ex tribu Manasse duodecim millia signati :

7. Ex tribu Simeon duodecim millia signati : Ex tribu Levi duodecim millia signati : Ex tribu Issachar duodecim millia signati :

8. Ex tribu Zabulon duodecim millia signati : Ex tribu Joseph duodecim millia signati : Ex tribu Benjamin duodecim millia signati.

9. Post hæc vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum, et in conspectu Agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum ;

10. Et clamabant voce magna, dicentes : Salus Deo nostro, qui sedet super thronum, et Agno.

11. Et omnes Angeli sta-

tenaient debout autour du trône et des vieillards et des quatre animaux, et ils se prosternèrent devant le trône sur leurs visages, et ils adorèrent Dieu,

12. Disant : Amen, la bénédiction et la gloire et la sagesse et l'action de grâces et l'honneur et la puissance et la force à notre Dieu dans les siècles des siècles : Amen.

13. Et l'un des vieillards prit la parole et me dit : Ceux-ci qui sont vêtus de robes blanches, qui sont-ils ? et d'où sont-ils venus ?

14. Et je lui répondis : Mon Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui sont venus de la grande Tribulation, et ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau.

15. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple, et celui qui est assis sur le trône, habitera sur eux.

16. Ils n'auront plus faim ni n'auront plus soif, et sur eux ne tombera plus le soleil ni aucune brûlante ardeur.

17. Parce que l'Agneau

bant in circuitu throni, et seniorum, et quatuor animalium ; et ceciderunt in conspectu throni in facies suas, et adoraverunt Deum,

12. Dicentes : Amen, Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum. Amen.

13. Et respondit unus de senioribus, et dixit mihi : Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt? et unde venerunt ?

14. Et dixi illi : Domine mi, tu scis. Et dixit mihi : Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni.

15. Ideo sunt ante thronum Dei, et serviunt ei die ac nocte in templo ejus ; et qui sedet in throno, habitabit super illos ;

16. Non esurient, neque sitient amplius, nec cadet super illos sol, neque ullus æstus ;

17. Quoniam Agnus, qui

qui est au milieu du trône, sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.

in medio throni est, reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum, et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.

℣ 1. « Après cela je vis quatre anges debout aux quatre coins de la terre, retenant les quatre vents de la terre, afin qu'ils ne soufflassent ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. »

« Après cela je vis quatre anges debout aux quatre coins de la terre, retenant les quatre vents de la terre » : Les interprètes se demandent ici quelle est la nature de ces quatre anges. Sont-ils des anges véritables ou allégoriques, bons ou mauvais, anges ou démons ?

Avec plusieurs, nous reconnaissons en eux des anges véritables et les quatre principaux parmi les bons anges, qui ont mission pour gouverner les éléments et modérer les événements de l'univers. On les voit, en effet, dans une miniature du xe siècle, aux quatre coins du monde, avec leurs blanches ailes et le nimbe autour de la tête, beaux, gracieux, paisibles, protéger la terre, la mer et les arbres. Chacun contient près de soi l'un de ces terribles enfants qui soufflent les tempêtes, lui fermant la bouche d'une main, et de l'autre le voilant en partie d'un pan de sa robe.

Il est visible, à leur calme et à leur sérénité, qu'ils ont tout pouvoir pour les lâcher et les retenir à volonté.

— « Afin qu'ils ne soufflassent ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre » : Par la terre, nous

devons entendre l'Eglise, la véritable terre promise dans le sens allégorique.

« On sait, dit aussi de Genoude, que les Prophètes désignaient ainsi la Judée, la terre par excellence, comme on dit la ville en parlant de la ville qu'on habite. » Or la Judée, la terre ou royaume de Juda figure l'Eglise, le royaume de Jésus-Christ, qui pour cela est appelé ici le lion de Juda, la racine de David : « *Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David* » (v, 5). La mer, si mobile, et orageuse, désigne le monde, si inconstant et si sujet aux révolutions ; et les arbres, qui dominent les herbes et autres végétaux, les pontifes et les pasteurs de l'Eglise.

Après l'agitation si désastreuse ou le grand vent de la Révolution, qui a renversé du ciel des millions d'étoiles, c'est-à-dire entraîné dans l'apostasie et jeté en proie aux démons des millions d'âmes, comme des figues vertes sous les pieds des animaux immondes, Dieu ordonne à ses anges de procurer à son Eglise un temps de repos, et au monde le calme et comme une paix universelle, afin que les pasteurs puissent réparer les pertes de son Eglise et rétablir dans toute sa force et sa puissance le royaume de Jésus-Christ : raison de plus pour ne voir en eux que des anges fidèles, et ne pas les confondre, comme le font quelques-uns, avec les quatre anges du chap. IX, 14-15.

Car les quatre premiers exercent un ministère de grâce et de miséricorde, et c'est pourquoi ils sont en liberté, comme il convient aux bons anges ; tandis que les seconds exercent au contraire un ministère de violence et de mort, et sont enchaînés sur l'Euphrate, le fleuve de Babylone ou du monde corrompu, ce qui

ne convient qu'à des anges pervers. Mais on peut toujours conclure de ces deux passages que Dieu accorde aux uns et aux autres une grande influence dans les affaires humaines et dans le monde physique et moral ; et que s'il permet aux mauvais anges de le troubler, il donne aux bons la mission et une grande puissance pour le protéger. C'est le sentiment de tous les Pères et de tous les interprètes.

℣ 2. « Et je vis un autre ange montant du lever du soleil, ayant le signe du Dieu vivant, et il cria d'une grande voix aux quatre anges auxquels il a été donné de frapper la terre et la mer. »

« Et je vis un autre ange » : C'est encore un ange véritable, messager de Dieu et de l'Agneau, comme les quatre premiers, mais leur chef hiérarchique, comme il paraît à son ton d'autorité, et tous sont envoyés pour le salut des élus : « *Nonne omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis* (Hebr., I, 14)? »

Ce n'est encore ni le prophète Elie, ni le patriarche Enoch, quoi qu'en disent quelques-uns : ces deux grands serviteurs de Dieu seront clairement désignés quand ils paraîtront, et ici leur mission serait prématurée ;

— « Montant du lever du soleil » : C'est de l'Orient que viennent les bonnes nouvelles et les choses heureuses : « *Visitavit nos Oriens ex alto* » (Luc, I, 78).

— « Ayant le signe du Dieu vivant » : Pareil à l'archange Michel et peut-être l'archange Michel lui-même, il est revêtu de la puissance du Très-Haut pour imprimer le signe du salut à la génération des saints et des martyrs des derniers temps, aux héroïques enfants du Dieu vivant : « *Quis ut Deus !* »

— « Et il cria d'une grande voix » : Cette voix est puissante, parce qu'elle marque avec quelle volonté ferme et quel zèle il remplit sa mission;

— « Aux quatre anges auxquels il a été donné de frapper la terre et la mer » : Mais pourquoi frapper la terre et la mer ? Frapper la mer qui figure le monde, on le conçoit : le monde ne sort d'une infidélité que pour retomber dans une infidélité plus criminelle encore. Encore tout baigné des eaux du déluge, il se hâtait d'élever contre Dieu le monument de son impiété et de son orgueil jusqu'au ciel; et encore tout sanglant des plaies que lui ont attirées les blasphèmes et l'athéisme de la Révolution, il va se précipiter aux pieds de l'Antechrist.

Mais frapper la terre qui figure aussi l'Eglise déjà si éprouvée, comment le concevoir ? Oui, si Dieu frappe pour punir et châtier sans miséricorde, il frappe aussi pour guérir et pour sauver, et pour purifier la vertu même et la rendre plus éminente. Ainsi David devient le plus grand des pénitents et Job et les jeunes Hébreux dans la fournaise l'exemplaire des plus grands saints et des plus héroïques martyrs. Et c'est pourquoi Dieu va frapper la terre et la mer, l'Eglise et le monde, et permettre la plus violente des séductions et la plus effroyable des persécutions, afin que les justes deviennent encore plus justes et les saints encore plus saints : « *Qui justus est, justificetur adhuc ; et sanctus sanctificetur adhuc* » ; que celui qui se souille, se souille davantage, et que l'impie consomme son impiété : « *Qui nocet, noceat adhuc ; et qui in sordibus est, sordescat adhuc* » (XXII, 11). Car, ajoute saint Paul, « il faut que les incrédules et les pervers soient tous condamnés pour n'avoir pas cru à la

vérité, et pour avoir consenti à l'iniquité : *Ut judicentur omnes qui non crediderunt veritati, sed consenserunt iniquitati* » (IIe Thess., II, 11).

℣ 3. « Disant : Ne frappez point la terre et la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de notre Dieu sur leurs fronts. »

« Disant : Ne frappez point la terre et la mer ni les arbres » : La terre, c'est-à-dire l'Eglise, renfermant désormais les Juifs convertis et les gentils fidèles, sera frappée ; car jamais elle n'aura répandu son sang avec tant d'abondance ni produit tant de martyrs, la mer sera frappée, car l'Antechrist sera le fléau du monde entier et y attirera tous les maux ; les arbres, c'est-à-dire les pasteurs, seront frappés, car partout ils marcheront au martyre à la tête de leurs troupeaux.

— « Jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de notre Dieu sur leurs fronts » : Remarquez que ce chef des bons anges dit aux quatre autres « notre Dieu », autre preuve qu'ils font aussi partie des bons anges, et qu'il les associe à son suprême ministère.

« La marque imprimée aux serviteurs de Dieu sur leurs fronts » est une double allusion :

1° Au sang de l'Agneau pascal dont furent marquées les demeures des Hébreux pour les préserver, lorsque l'Ange exterminateur passa, mettant à mort tous les premiers-nés des Egyptiens (Exod. XII, 12-13) ;

2° A ce passage d'Ezéchiel où le Seigneur charge pareillement un de ses anges d'exécuter ses vengeances et ses miséricordes : « Passez par la ville, au milieu de Jérusalem, dit le Seigneur, et marquez d'un thau le front des hommes qui gémissent et qui sont dans

la douleur à cause des abominations qui s'y commettent. Et il dit aux autres, moi l'entendant : Passez à travers la ville, suivez-le et frappez : que votre œil n'épargne personne, et soyez sans pitié... Mais ne tuez pas ceux que vous verrez marqués du thau » (Ezech. IX, 4-6).

« Le thau hébraïque, dit ici saint Jérôme, avait, avant Esdras, comme le T des Grecs et le T des Latins, la figure d'une croix et préfigurait la vertu de la croix de Jésus-Christ. »

« Ce fut aussi, ajoute le saint Docteur, cette même lettre qui fut tracée avec le sang de l'Agneau sur la porte des Hébreux pour les préserver du glaive de l'ange exterminateur à leur sortie d'Egypte. Ce signe, c'est donc la vertu de la croix et des mérites de Jésus-Christ. »

On ne doit pas douter que ce ne soit le même signe qui sera imprimé par les anges sur le front des prédestinés parmi les tribus d'Israël et les nations; mais il sera imprimé invisiblement dans les âmes à la voix de l'Eglise et des prédicateurs de l'Evangile par la grâce du baptême et des autres sacrements. Alors sera inspiré aux fidèles un plus grand amour de la croix, le courage d'une publique et plus ferme profession de leur foi, afin de braver jusqu'à l'héroïsme du martyre les menaces et les violences de l'Antechrist.

C'est pourquoi il est dit que les serviteurs de Dieu sont marqués sur leurs fronts, pour exprimer le courage, la constance, la fermeté prodigieuse des chrétiens des derniers temps.

Ce signe sera donc tout spirituel et intérieur, visible à Dieu et à ses anges, mais invisible aux fidèles, tout en se manifestant par leurs œuvres plus abondantes et par leur haute et plus courageuse profession

de leur foi; et il s'imprimera toujours en vertu du sang de Jésus-Christ, qui le premier le reçut de son Père : « *Hunc enim Pater signavit Deus* » (Joan., vi, 27), pour le communiquer à ses serviteurs par l'Esprit-Saint : « *Signati estis Spiritu promissionis sancto* » (Eph., i, 13). C'est donc toute l'adorable et miséricordieuse Trinité qui grave ce signe du salut dans l'âme des élus par le ministère sacerdotal et angélique. Il fut toujours imprimé sur le front et dans l'âme des vrais enfants de Dieu et de l'Eglise; mais à la fin Jésus-Christ enverra ses anges et donnera à son Epouse la puissance de le multiplier d'une manière extraordinaire aux approches de l'Antechrist, afin de lui résister victorieusement et de triompher de toutes ses attaques et de toutes ses fureurs.

Que le petit troupeau, aujourd'hui si violemment et si perfidement poursuivi par tout ce qui sort des antres de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes, et des cavernes de l'impiété et de l'enfer, ne craigne donc pas; non seulement il verra la fin de la Révolution athée, mais il grandira et triomphera du plus terrible de tous les ministres de Satan. Car il faut que Jésus-Christ règne, et qu'il règne universellement sur la terre, seul avec son Eglise, avant de la couronner dans les cieux : « *Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* » (Luc, xii, 32), et qu'à la fin il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur : « *Et fiet unum ovile et unus pastor* » (Joan. x, 16).

℣ 4 « Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués : cent quarante-quatre mille étaient marqués de toute tribu des enfants d'Israël. »

Voilà donc cette importante et capitale conversion

des Juifs annoncée par tout l'Ancien et le Nouveau Testament et par toute la Tradition. Mais le nombre *cent quarante-quatre* mille n'est pas ici un nombre vulgaire, arithmétique, comme on l'a vu au chapitre IV, 4, mais tout mystique et indéterminé, et disant plus qu'il n'exprime. Car, selon saint Augustin, saint Grégoire le Grand, le v. Bède, saint Thomas, Corn. à Lapide, Bossuet, et la généralité des Pères et des commentateurs, le nombre douze, sacré dans la Synagogue et dans l'Eglise, dans les douze patriarches et dans les douze apôtres, a pour base trois multiplié par quatre, trois désignant les trois personnes divines, et quatre les quatre parties du monde, d'où sont tirés tous les élus : « *Et venient ab Oriente et Occidente, et Aquilone et Austro, et accumbent in regno Dei* » (Luc XIII, 29) ; et tous sont sauvés par la foi explicite ou implicite en la très sainte Trinité : « *Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti* » (Matth. XXVIII, 19). C'est le nombre de l'universalité et de la perfection. Ici, en se multipliant par lui-même, il forme douze mille par chaque tribu et cent quarante-quatre mille pour toutes les tribus, et il symbolise :

1° La foi des patriarches et des Apôtres, si admirablement multipliée dans leurs successeurs ;

2° L'éternelle immutabilité de la vérité de Dieu et de ses promesses dans la solidité d'un nombre si parfaitement carré ;

3° L'universelle conversion des Juifs, qui viendront à la fin, de toutes les parties du monde, dans le sein de l'Eglise des Apôtres, et y adoreront le Dieu des patriarches, leurs pères, et le Messie, leur sauveur, en esprit et en vérité, en sorte que tout Israël sera sauvé : « *et sic omnis Israel salvus fieret* » (Rom. XI, 26).

Il serait donc peu judicieux, et nullement conforme à l'esprit des Ecritures et à l'interprétation des Pères, de prendre ce nombre pour un chiffre simplement ou rigoureusement arithmétique, et de croire avec quelques-uns qu'il n'y aura précisément dans chaque tribu que douze mille élus formant le total de cent quarante-quatre mille, ni plus ni moins. « Ce n'est pas par de telles minuties, ni avec cette scrupuleuse petitesse d'esprit, dit très bien Bossuet, que les oracles divins doivent être expliqués. »

Saint Matthieu nous en avertit assez dans la généalogie de Notre-Seigneur, lorsqu'il ne compte que trois fois quatorze générations, autre nombre mystique et indéterminé, puisqu'il y en a davantage; et saint Paul nous dit aussi que « la lettre tue et que c'est l'esprit qui vivifie » (II Cor. III, 6).

℣ 5. « Douze mille marqués dans la tribu de Juda, douze mille marqués dans la tribu de Ruben, douze mille marqués dans la tribu de Gad. »

Les ℣℣ 6, 7, 8 contiennent l'énumération des autres tribus.

La tribu de Juda est nommée la première, non par ordre de naissance, mais pour sa primauté dans l'Ancien Testament et dans les desseins de Dieu. Car c'est elle à qui Dieu, par la voix de Jacob, fit la meilleure promesse, en lui annonçant que « d'elle naîtrait le Sauveur, l'attente des nations » (Gen., XLIX, 10-12). C'est elle aussi qui recueillit dans son sein les autres tribus au retour de la captivité, et leur donna son nom ; et c'est elle enfin qui conserva jusqu'à la venue du Messie le dépôt des divines Ecritures, et les Apôtres les reçurent de sa main. Aussi Jésus-Christ, le vrai chef de la tribu de Juda et l'unique héritier de

David, est-il appelé ici : « le lion de la tribu de Juda, la racine de David : *ecce vicit leo de tribu Juda, radix David* » (v, 5).

Vient après Ruben, le premier-né de Jacob ; et Joseph et Benjamin terminent le dénombrement par ordre de naissance. Mais aucun ordre ne paraît observé pour les autres tribus. On y remarque toutefois deux omissions ou changements importants : le nom d'Ephraïm est remplacé par celui de Joseph, et la tribu de Dan par la tribu de Lévi. Pourquoi ces deux changements ou ces deux suppressions ?

On peut conjecturer, non sans fondement, que le nom d'Ephraïm est retranché parce que, depuis le schisme de Jéroboam et l'introduction du veau d'or, Ephraïm fut toujours à la tête des tribus schismatiques, et que le schisme ne doit plus figurer dans l'universelle conversion d'Israël et sa réunion à l'unique Epouse du Fils de Dieu.

Quant à la tribu de Dan, elle serait supprimée parce que, d'après le sentiment général des Pères et des anciens commentateurs, c'est de cette tribu que doit naître l'Antechrist. Ils se fondent :

1° Sur cette prophétie de Jérémie (VIII, 16): « On entend de Dan le bruit de sa cavalerie ; toute la terre retentit des hennissements de ses chevaux de bataille ; ils sont venus et ils ont dévoré la terre et ses fruits, les villes et leurs habitants. » Ce que saint Irénée, parlant de l'Antechrist, interprète ainsi : « Jérémie a fait connaître, non seulement son avènement subit, mais encore la tribu d'où il viendra... Et c'est pour cela que, dans l'Apocalypse, cette tribu ne se trouve point dans le dénombrement de ceux d'entre les enfants d'Israël qui doivent être sauvés. » (*Adv. hæres.*)

Cette prophétie regarde Nabuchodonosor, dans le sens littéral et l'Antechrist dans le sens allégorique : « *quæ verba ad litteram loquuntur de Nabuchodonosor, allegoricè de Antichristo* » (Corn. a Lap).

2° Sur une autre prophétie beaucoup plus importante, puisqu'elle paraît regarder l'Antechrist dans le sens littéral principal, adéquat : celle de Jacob bénissant les douze patriarches, ses enfants, et leur révélant les mystères de l'avenir : « Rassemblez-vous, afin que je vous annonce ce qui doit vous arriver dans les derniers temps : *congregamini, ut annuntiem quæ ventura sunt vobis in diebus novissimis.....*

« Que Dan devienne un serpent dans le chemin, un céraste dans le sentier, mordant le cheval au talon pour renverser le cavalier. Pour moi, Seigneur, j'attendrai votre Sauveur : *fiat Dan coluber in viâ, cerastes in semita, mordens ungulos equi. ut cadat ascensor ejus retro. Salutare tuum expectabo, Domine.* » (Gen., XLIX, 1, 17, 18.)

« Ce que Jacob dit de Dan, lorsqu'il bénit ses enfants, dit saint Augustin, donne lieu de croire que c'est de cette tribu que naîtra l'Antechrist. » (Quest. XXII in Josue.) « L'Antechrist, ajoute saint Grégoire le Grand, est comparé non seulement au serpent, mais encore au céraste, car le mot grec κεραστα signifie cornes, et l'on dit que ce serpent appelé céraste, porte des cornes, ce qui marque fort bien l'Antechrist, parce que, lorsqu'il viendra, il attaquera les fidèles par la morsure d'une prédication pestiférée, et s'armera contre eux des cornes de la puissance. Et parce que c'est à la fin du monde que l'Antechrist déploiera tous ses efforts, il est dit aussi que le céraste mordra le cheval au talon. Car c'est mordre le talon du cheval que

d'attaquer les hommes à la fin des siècles. Et parce que les Juifs, pris dans les filets de leur erreur, attendent un faux Christ au lieu du Christ véritable, Jacob ajoute fort bien aussitôt : le Sauveur que vous donnerez, Seigneur, sera l'objet de mon attente : c'est-à-dire je n'attendrai pas un faux Christ comme ces hommes infidèles, mais je croirai au véritable et je lui serai fidèle. » (In Job lib. XXXI, cap. x et xviii.)

Ainsi l'entendent, avec saint Irénée, saint Augustin et saint Grégoire, saint Hippolyte, Théodoret, saint Ambroise, saint Cyrille, saint Eucher, saint Prosper, Ruffin, André de Césarée, le V. Bède, saint Anselme, Richard de Saint-Victor, l'abbé Rupert, Corn. à Lapide et beaucoup d'autres.

Cette prophétie eut sans doute un premier accomplissement dans la personne de Samson, qui délivra Israël de l'oppression des Philistins. Mais elle a quatre caractères qui ne conviennent qu'imparfaitement au fils de Manué et qui ne sauraient convenir dans toute leur énergie et leur plénitude qu'à l'Antechrist :

1° Le personnage visé par Jacob dans la tribu de Dan est comparé au serpent ; or Samson fut plutôt le lion que le serpent venimeux et perfide. Car s'il usa quelquefois des ruses de la guerre contre ses ennemis, qui ne le vainquirent que par trahison, il montra toujours la force et le courage du lion, même lorsqu'il brûla leurs moissons au moyen de ses trois cents renards répandus partout avec leurs torches enflammées. L'Antechrist, au contraire, l'homme de péché et d'iniquité par excellence : « *homo peccati... ille iniquus* » (II Thess. ii, 3, 8), sera véritablement le serpent astucieux et venimeux empoisonnant l'univers de ses perfides et mortelles doctrines.

2° Il est comparé au céraste : « Le céraste, dit Pline, est un serpent qui a quatre cornes très semblables à celles du bélier, d'où lui vient son nom, κεραϛ signifiant corne. Ne pouvant atteindre le cavalier, il mord le cheval au talon pour renverser l'un et l'autre et donner la mort au cavalier (lib. VIII, cap. XXVII). » Or non seulement Samson attaqua toujours ses ennemis en face, mais les cornes, dans les prophètes, signifiant la puissance, et le nombre quatre les quatre parties du monde, cette figure ne peut lui convenir, puisque sa puissance de juge d'Israël fut très restreinte, et qu'elle ne s'étendit pas au delà du petit territoire des Philistins ; tandis que cette figure convient parfaitement à l'Antechrist, qui étendra son souverain empire sur tout l'univers.

3° Le cheval, nous l'avons vu (chap. VI, 2-8), figure tantôt le genre humain fidèle, conduit par Jésus-Christ, tantôt le genre humain rebelle entraîné par Satan ; et le talon du cheval, selon saint Grégoire, symbolise les hommes dans les derniers siècles. Or ce n'est pas Samson qui peut mordre le cheval au talon, mais l'Antechrist, l'âme damnée de Satan, qui viendra à la fin faire les suprêmes efforts pour renverser l'Eglise et les apôtres des derniers temps, pour anéantir le royaume de Jésus-Christ, si vainement attaqué par tous ses plus ardents précurseurs, par toutes les puissances de ce monde.

4° Cette parole de Jacob si émue et si émouvante : « Pour moi, Seigneur, j'attendrai votre Sauveur », arrachée tout à coup du fond de son âme, n'est-elle pas le cri d'une grande angoisse et d'une grande espérance ? Or ce suprême appel du patriarche ne peut avoir en vue Samson contre les Philistins,

mais le Messie, le Sauveur, contre le plus cruel ennemi de sa postérité : « *Salutare tuum expectabo, Domine.* »

Bellarmin, que nous ne comptons point parmi les défenseurs de cette interprétation, après avoir pesé le témoignage des Pères, ne peut s'empêcher de conclure « qu'elle est très probable, à cause de l'autorité de ces hommes si respectables, sans être tout à fait certaine ». Il voudrait des textes sacrés plus explicites (*de Romano Pontif.*, lib. III, cap. XII). Cornelius, au contraire, la trouve fondée, non seulement sur l'autorité des Pères, mais aussi sur le sens ou littéral ou allégorique de l'Ecriture : « *præsertim cum fundamentum habeat in S. Scripturæ sensu, vel litterali, vel allegorico* ». Aussi n'y oppose-t-on que des objections légères : Jean le Mercier, au XVI[e] siècle, imagina le premier de supposer une interpolation dans l'Apocalypse et d'en accuser les copistes. « Saint Jean, dit-il, aurait écrit Dan ; mais un copiste distrait ou maladroit aurait lu et écrit Man, et, en l'allongeant, d'autres en auraient fait Manassé. »

Mais d'abord un Mυ ne ressembla jamais à un Δελτα, et puis il était impossible que toutes les copies à la fois fussent interpolées en même temps par les autres copistes. Saint Irénée, un Père grec, et beaucoup d'autres Pères grecs comme lui, si rapprochés de la publication de l'Apocalypse, pouvaient en lire, sinon l'original, du moins les copies précédentes, et s'apercevoir d'une substitution si grave. Or toutes les copies du temps de saint Irénée portent le nom de Manassé, comme l'atteste l'unanimité des leçons des Pères contemporains et suivants ; et jamais dans aucune on ne lut le nom de Dan. La conjecture de Jean le Mercier n'est donc

qu'une conjecture en l'air, sans aucune couleur de vraisemblance, et une pure imagination ; et l'on conçoit peu que la Bible de Vence et M. le D. Drach s'en fassent les rééditeurs.

« Mais, dit-on encore, comment saurait-on que l'Antechrist est de la tribu de Dan ? Depuis longtemps il n'y a plus de tribus parmi les Juifs. » — Premièrement, il suffit que l'Esprit-Saint le sache et qu'il ait inspiré à son prophète, pour cela, de supprimer le nom de cette tribu. Et puis, qu'il n'y ait plus absolument de tribus parmi les Juifs, qu'en sait-on ? Depuis leur dispersion, ne sont-ils pas les maîtres en Franc-Maçonnerie, et le peuple le plus opiniâtre gardien de ses traditions ? On en trouve jusque dans les régions inexplorées de l'Afrique, émigrés peut-être depuis Titus ou Nabuchodonosor, physiquement méconnaissables et aussi noirs que les noirs habitants de la Nigritie. Et cependant ils ont toujours gardé tout ce qui constitue l'idée juive, sans oublier leur généalogie. Et qui n'en a rencontré, même parmi nous, se disant de la tribu de Juda, ou de la tribu de Lévi, ou de toute autre tribu ? soit qu'ils se trompent, comme l'observe Corn. a Lap., soient qu'ils soient trompés : « *adhùc enim Judæi servant suas divisiones et origines tribuum, ut hic dicat se esse ex tribu Juda, ille ex Levi, iste ex Dan, sive verè hoc dicant, sive fallantur.* » Et cette confusion même n'en servira que mieux le plus insigne des fourbes. Tout en étant danite, ce qui flattera et entraînera sa tribu, il se dira le fils et l'héritier de David, pour séduire et entraîner, mais en vain, toute la nation. Car nous venons de voir qu'un grand nombre des autres tribus seront marqués du signe ineffaçable du salut.

℣ 9. « Après cela je vis une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toutes nations et tribus et peuples et langues, debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et des palmes dans leurs mains. »

Aussitôt après les cent quarante-quatre mille, nombre tout mystique et indéterminé, de ceux qui ont été marqués de toute tribu des enfants d'Israël, voici l'innombrable multitude des nouveaux élus de toutes nations et tribus et peuples et langues. C'est donc le rappel des Juifs qui est la cause de cette incroyable multiplication de saints et de martyrs parmi les Gentils. Quelle admirable rapport entre la vision de saint Jean et la prédiction de saint Paul disant : « Si la chute des Juifs a été la richesse du monde, et si leur petit nombre a été la richesse des Gentils, combien leur plénitude enrichira-t-elle le monde davantage ?.. Si leur réprobation est devenue la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon le retour de la mort à la vie ? » (Rom., XI, 12, 15.)

« Après cela je vis une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de toutes nations et tribus et peuples et langues » : Reconnaissons d'abord une hyperbole dans cette expression: « une multitude que personne ne pouvait compter ». Elle n'était pas infinie, elle était même bien inférieure au nombre des impies qui se perdaient à la même époque ; un ange aurait donc pu facilement la compter. Mais elle était innombrable à saint Jean et aux hommes, tant les saints et les martyrs arrivaient nombreux alors de toutes les parties du monde. Mais pourquoi encore les Juifs sont-ils comptés et non les Gentils ? — Les Juifs sont comptés, et toujours dans le même nom-

bre mystique, pour montrer la multiplication de la foi des patriarches dans leurs arrière-descendants, parce qu'ils sont comme la souche du peuple des élus, la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à qui furent faites toutes les antiques promesses, parce qu'ils sont, d'après l'expression de saint Paul, le véritable olivier choisi de Dieu, pour porter les fruits de la grâce et du salut; et les Gentils ne sont point comptés, parce qu'ils sont comme les branches de l'olivier sauvage, qui ne sauraient porter de fruits sans être entées sur l'olivier franc : « *Tu autem cùm oleaster esses, insertus es in illis, et socius radicis et pinguedinis olivæ factus es* (ibid. 17). » C'est-à-dire : pour toi, ô gentil, comme tu étais un olivier sauvage et infructueux, d'une racine infidèle et idolâtre, de laquelle on ne pouvait tirer aucun suc de la grâce divine, tu as été inséré parmi les branches du bon arbre, dont le tronc est béni et la racine sainte, pour participer à la racine et à la sève qui féconde les branches naturelles ; tu as été greffé par la foi au corps de l'Eglise, et tu participes, avec les vrais Juifs fidèles, au même esprit de foi et aux mêmes grâces que reçurent les saints patriarches. Or, quoique Dieu connaisse tous ceux qui sont à lui, il ne compte ici que ceux par qui sont transmises ses divines promesses : les douze patriarches, enfants de Jacob, pères des douze tribus qui ont formé tout son ancien peuple ; les douze Apôtres, choisis parmi les douze tribus par le Sauveur lui-même, héritier de David et de tous les patriarches, pour former tout son peuple nouveau ; enfin les cent quarante-quatre mille marqués parmi toutes les tribus des enfants d'Israël pour renouveler, selon les divins oracles, la gentilité usée par les schismes, les hérésies et l'impiété, et

produire cette multitude immense de toutes nations et tribus et peuples et langues, que nul homme ne saurait énumérer, « *turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat* ».

— « Debout devant le trône et devant l'Agneau » : Quelle sublime expression ! debout devant le trône et devant l'Agneau ! Tous étaient tombés sous les coups de l'Antechrist ; tous paraissaient à jamais couchés à terre et anéantis. Et les voilà tous ressuscités, debout en présence de la majesté de Dieu, admis à le contempler face à face, et à jouir de toutes les perfections et de toutes les splendeurs de sa divinité !

— « Vêtus de robes blanches » : La robe blanche est toujours ici le vêtement de la gloire et du triomphe, de la félicité et de l'immortalité.

« Et des palmes dans leurs mains » : Les palmes dans toute l'antiquité sacrée et profane, furent toujours aussi l'emblème du triomphe et de l'immortalité et l'insigne des héros et des vainqueurs : « car, dit Plutarque, le palmier qui renaît de lui-même, et qui, chez les Grecs, a donné son nom, φοινιξ, au phénix qui ressuscite de ses cendres, l'emporte de beaucoup, par sa longévité, sa constante verdure, ses fruits incessants, sa force et sa beauté, sur le laurier, le myrte et l'olivier. »

Aussi était-il le plus haut symbole de la gloire qui ne doit plus périr :

..... Palmaque nobilis.
Terrarum dominos evehit ad deos. (Horat.)
Seu qui olympiacæ miratus præmia palmæ. (Virg.)

C'est pourquoi des palmes étaient sculptées à l'entrée du temple de Salomon et de celui d'Ezéchiel, pour

montrer quelle était la gloire de combattre et de mourir pour le Seigneur. Ici elles désignent les martyrs qui ont combattu et vaincu pour l'Agneau et triomphé des fureurs de l'Antechrist.

℣ 10. « Et ils criaient d'une grande voix, disant : Le salut à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. »

Nous traduisons : « le salut à notre Dieu », avec l'article, comme en grec, et non : « Salut à notre Dieu», ce qui est un contre sens. Car ce n'est pas une simple salutation qu'ils adressent à Dieu, mais ils reconnaissent que toute la gloire de leur délivrance et de leur triomphe est due à l'immense bonté de Dieu et aux mérites de l'Agneau, et « leur grande voix » désigne la grandeur et la vivacité de leur joie et de leur reconnaissance : « *Magna voce salutem Deo decantant, qui magnâ gratiarum actione recolunt, non suâ se virtute sed ipso auxiliante, tribulationum impugnantium superasse certamina* » (S. Aug. Sermo II de Sanctis). Ce que le Père Amelotte rend très exactement : « C'est à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau qu'est due la gloire de nous avoir sauvés. »

℣ 11. « Et tous les Anges étaient debout autour du trône et des vieillards et des quatre animaux, et ils se prosternèrent sur leurs visages devant le trône, et ils adorèrent Dieu. »

Quel ravissant et solennel spectacle ! Tous les chœurs des Anges, ces sublimes et innombrables intelligences applaudissent à la victoire de ces millions de martyrs, dont ils furent les amis, les témoins et les invisibles protecteurs ici-bas, mais qu'ils reçoivent maintenant triomphants et couverts de gloire dans la patrie ! Ils font de leur victoire comme leur propre vic-

toire, de leur triomphe leur propre triomphe, et avec eux ils se prosternent dans l'extase de la reconnaissance et adorent l'infinie bonté de Dieu : *diligunt suos concives supernæ potestates, et pro his, qui hæreditatem capiunt salutis, sollicite congaudent* (S.Bern. *Medit.*).»

℣ 12. « Disant : Amen, la bénédiction et la gloire et la sagesse et l'action de grâces et la puissance et la force à notre Dieu dans les siècles des siècles : Amen. »

Tous les chœurs des Anges commencent leur cantiques par un premier Amen, pour s'unir aux actions de grâces de tous les nouveaux martyrs ; puis, reprenant eux-mêmes une nouvelle doxologie de louanges, ils glorifient Dieu de ce que, par sa grâce, tous ceux qu'ils ont marqués du signe du Dieu vivant, sont sortis, comme de vaillants athlètes, victorieux, du grand combat. Ils donnent ici à Dieu les sept mêmes attributs qu'ils avaient déjà donnés à l'Agneau, au chap. v, 12, si ce n'est qu'ils remplacent « la divinité par l'action de grâces », et qu'ils suivent un ordre différent en commençant par la bénédiction. Il est évident que cet ordre n'est plus prophétique comme ci-dessus, puisque l'on est à la fin des temps. Aussi, ajoutant « dans les siècles des siècles », ils terminent par le second « Amen », pour signifier la gloire et le repos de l'éternité.

℣ 13. « Et l'un des vieillards prit la parole et me dit : Ceux-ci qui sont vêtus de robes blanches, qui sont-ils ? et d'où sont-ils venus ? »

Nous avons déjà vu (chap. v, 5), que « l'un », au commencement d'une énumération, en hébreu, signifie « le premier », comme « *dies unus,* le premier jour de la création ; *una sabbatorum*, le premier jour de la semaine ». Le premier des vieillards ici est donc saint

Pierre, qui a les clefs du royaume des cieux, et qui vient d'en ouvrir les portes à cette innombrable phalange de martyrs. Remarquant la vive curiosité du disciple bien-aimé, il l'interroge pour augmenter encore son brûlant désir de les connaître : « *Hi, qui amicti sunt stolis albis, qui sunt ? et unde venerunt ?* »

℣ 14. « Et je lui répondis : Mon Seigneur, vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. »

Quelle est cette grande tribulation ? la grande tribulation par excellence, d'où sont venus tous ces martyrs ? Le latin, qui n'a point d'article, « de *tribulatione magnâ* », est nécessairement équivoque. Aussi chacun traduit à la légère, selon l'exigence de son système et sans tenir compte de l'article grec : les uns par « ce sont ceux qui sont venus d'une grande tribulation », les autres par « après de grandes tribulations » (Lafont-Sentenac), ou encore « qui viennent de souffrir de grandes afflictions » (Bossuet et le continuateur d'Holzhauser). Le R. P. de Carrières et M. l'abbé Bayle ont rendu, au contraire, par « la grande tribulation ». Le grec en effet est clair à cause de ses articles et il porte mot à mot : « Ce sont *les* étant venus de *la* tribulation *la* grande, ουτοι εισιν οι ερχομενοι εκ της θλιψεως της μεγαλης », ce qu'il faut rigoureusement traduire par « ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation ». Mais encore, quelle est donc la grande tribulation ? Or, comme il en est question ici pour la première fois, l'article indique donc qu'elle est connue par d'autres passages des Ecritures. Et, en effet, Daniel, parlant de la persécution de l'Antechrist, dit : « Il viendra un temps tel qu'il n'y en eut jamais depuis

le commencement des nations jusqu'à ce temps-là : et *veniet tempus quale non fuit ab eo ex quo gentes esse cœperunt usque ad tempus illud* » (XII, 1). Et Notre-Seigneur nous dit aussi expressément, en parlant de la fin des temps : « car alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en eut jamais depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura plus. » Et si ces jours n'avaient été abrégés, toute chair y aurait péri ; mais ils seront abrégés à cause des élus : « *Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet. Et nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro* ; *sed propter electos breviabuntur dies illi* (Matth. XXIV, 21, 22). »

C'est donc là cette grande tribulation prédite par Notre-Seigneur et par ses prophètes ; et la multitude innombrable des martyrs que nous voyons ici dans leur éclatant triomphe, ne sont donc pas les saints et les martyrs de tous les siècles, comme l'entendent quelques-uns avec l'abbé Joachim ; ni ceux qui ont souffert sous Dioclétien ou même sous les autres empereurs romains, comme le prétendent quelques autres avec Nicolas de Lyre et Bossuet ; encore moins les idolâtres convertis sous l'empereur Constantin, comme l'explique Pierre Aureolus ; mais bien tous ceux et ceux seulement qui ont versé leur sang pendant l'épouvantable persécution de l'Antechrist, car c'est alors uniquement qu'aura lieu la grande tribulation : « *hi sunt, qui venerunt de tribulatione magnâ,* ουτοι εισιν οι ερχομενοι εκ της θλιψεως της μεγαλης.

℣ 15. « C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son

temple, et celui qui est assis sur le trône habitera sur eux. »

« C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu » : Devant le trône des rois sont les enfants des rois, les princes et les amis fidèles. Ainsi les martyrs qui viennent d'entrer dans le royaume et l'héritage des ceux, sont devant le trône, en présence de Dieu, admis à le contempler face à face, à vivre familièrement avec lui, à partager sa gloire et sa félicité, et à régner éternellement avec lui. Car ils sont rois, amis et enfants du Roi des rois.

— « Et ils le servent jour et nuit dans son temple » : Allusion au temple de Jérusalem, pour réveiller l'idée des joies de la patrie. Car dans la Jérusalem terrestre, le temple où les prêtres servaient Dieu tour à tour, jour et nuit, était pour le véritable Israël le centre de la patrie et résumait pour lui tout bonheur ici-bas, et quoique dans le ciel il n'y ait plus de nuit, mais un jour sans fin, ni de temple, mais la gloire infinie de Dieu qui en est le temple, il est dit que les saints « le servent jour et nuit dans son temple », parce qu'ils sont tous « le sacerdoce royal, *regale sacerdotium*, la nation sainte, *gens sancta* », et qu'ils sont introduits dans tous les mystères et toutes les splendeurs de la majesté de Dieu.

— « Et celui qui est assis sur le trône habitera sur eux. » Qui rendrait la délicatesse et la force de cette image ? C'est-à-dire : il mettra ses complaisances à les couvrir et à les protéger, comme la tente couvre et environne son hôte de toutes parts, comme l'aigle étend ses ailes avec amour sur ses petits et les garde comme la prunelle de son œil : « *super eos volitans, expandit alas suas... et custodivit quasi pupillam oculi*

sui (Deut. XXXII, 10, 11). » Il habitera sur eux, et ils habiteront en lui ; il sera leur Dieu, et ils seront son peuple, par un éternel amour : « *quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos, et ero illorum Deus, et ipsi erunt mihi populus* (II Cor. VI. 16). »

℣ 16. « Ils n'auront plus faim ni n'auront plus soif, et sur eux ne tombera plus le soleil ni aucune brûlante ardeur. »

Allusion à ce passage d'Isaïe décrivant le bonheur des enfants d'Israël qui auront reconnu et suivi leur Sauveur : « Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et la chaleur ni le soleil ne les brûlera plus ; parce que celui qui est plein de miséricorde pour eux les conduira et les mènera boire à la source des eaux (XLIX, 10). » Saint Jean en retient le sens anagogique pour nous peindre le bonheur céleste comme la plénitude de tous les biens et l'exclusion de tous les maux. Mais l'un et l'autre prophète font aussi allusion aux athlètes antiques, qui se préparaient à remporter la victoire, par les plus pénibles travaux et les plus dures privations, par la faim et la soif, et la chaleur du jour et les froids de la nuit :

« Multum sudavit et alsit » (Horat.)

« *Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet ; et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I Cor. IX, 25). » « Les saints, dit saint Ambroise, ont souffert toutes les persécutions, toutes les tribulations de la part des hommes, toutes les tentations de la part des démons ; et parce qu'ils ont vaincu le monde, la chair et les démons, ils n'auront, dans la félicité éternelle, plus rien à souffrir. » Vaillants athlètes, ils jouiront, après

la victoire, de tous les honneurs et de toutes les délices de l'éternel repos.

℣ 17. « Parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » L'Agneau, dans le ciel comme sur la terre, sera toujours leur bon pasteur, connaissant et aimant toutes ses brebis, qui alors ne le quitteront plus. Après les avoir éclairées de sa lumière, lavées et vivifiées dans son sang, nourries de sa propre chair et abreuvées des eaux de sa grâce au milieu du désert brûlant et des rigueurs de l'exil, il les inondera, dans la patrie, des torrents de sa gloire, les conduira aux sources intarissables de l'éternelle vie, et ne les laissera jamais manquer de cette nourriture toute divine qui conserve leur splendeur aux anges mêmes.

— « Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » : Quelle inexprimable tendresse dans cette nouvelle image ! Ne voit-on pas la douce mère essuyant les larmes de son enfant en pleurs, et par ses caresses et ses sourires lui faisant oublier tous ses maux ? Ainsi Dieu consolera ses saints et ses martyrs, et, par son incompréhensible amour, leur fera oublier tout ce qu'ils ont souffert pour lui : «*Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur* (Matth. v, 5). » Car c'est alors que toutes les larmes se changeront en joie. Comme l'agonothète de la lice antique essuyait le sang et la poussière de l'athlète sorti victorieux du combat, Dieu, roi aussi de la lice où combattent ses martyrs, essuiera, en comptant leurs blessures et leurs victoires, la poussière et le sang dont ils furent couverts pour sa foi et son amour, et les revêtant de gloire et d'immortalité, il leur distribuera les couronnes de l'immarcessible

récompense : « *percipietis immarcessibilem gloriæ coronam* (I Pet. v, 4). »

Leurs luttes eurent une fin, leur récompense sera sans fin : *opus cum fine, merces sine fine* (S. August.)

CHAPITRE VIII

Ouverture du septième sceau : silence d'une demi-heure et fin de la seconde série de visions, ℣. 1. — Préambule à la troisième série : sept anges reçoivent sept trompettes et se préparent à en sonner, 2-6. — Terribles événements accomplis au son des quatre premières, 7-12 ;—Et troisgrands malheurs au son des trois dernières, 13.

1. Lorsqu'il eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel comme d'une demi-heure.

2. Et je vis les sept Anges qui se tiennent debout devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes.

3. Et un autre Ange vint, et il se tint devant l'autel ayant un encensoir d'or, et il lui fut donné une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu.

4. Et la fumée des parfums des prières des saints monta de la main de l'Ange devant Dieu.

5. Et l'Ange prit l'encensoir, et il le remplit du feu de l'autel et le jeta sur la terre : et il se fit des ton-

1. Et cum aperuisset sigillum septimum, factum est silentium in cœlo, quasi media hora.

2. Et vidi septem Angelos stantes in conspectu Dei ; et datæ sunt illis septem tubæ.

3. Et alius Angelus venit et stetit ante altare, habens thuribulum aureum ; data sunt illi incensa multa, ut daret de orationibus sanctorum omnium super altare aureum, quod est ante thronum Dei.

4. Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu Angeli coram Deo.

5. Et accepit Angelus thuribulum, et implevit illud de igne altaris, et misit in terram, et facta sunt toni-

nerres et des voix et des éclairs, et un grand tremblement de terre.

6. Et les sept Anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent à sonner de la trompette.

7. Et le premier Ange sonna de la trompette, et il se fit de la grêle et du feu mêlés de sang, et ils furent répandus sur la terre : et la troisième partie de la terre fut brûlée, et la troisième partie des arbres fut brûlée, et toute herbe verte fut brûlée.

8. Et le second Ange sonna de la trompette, et il tomba comme une grande montagne toute en feu dans la mer : et la troisième partie de la mer devint du sang.

9. Et la troisième partie des créatures qui avaient la vie dans la mer mourut, et la troisième partie des navires périt.

10. Et le troisième Ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme une torche, et elle tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les sources des eaux.

11. Et le nom de l'étoile est l'absinthe, et la troisième

trua, et voces, et fulgura, et terræ motus magnus.

6. Et septem Angeli, qui habebant septem tubas, præparaverunt se ut tuba canerent.

7. Et primus Angelus tuba cecinit ; et facta est grando, et ignis, mista in sanguine, et missum est in terram, et tertia pars terræ combusta est, et tertia pars arborum concremata est, et omne fœnum viride combustum est.

8. Et secundus Angelus tuba cecinit; et tamquam mons magnus igne ardens missus est in mare, et facta est tertia pars maris sanguis.

9. Et mortua est tertia pars creaturæ eorum quæ habebant animas in mari, et tertia pars navium interiit.

10. Et tertius Angelus tuba cecinit ; et cecidit de cœlo stella magna, ardens tamquam facula, et cecidit in tertiam partem fluminum, et in fontes aquarum.

11. Et nomen stellæ dicitur Absinthium ; et facta est

partie des eaux devint de l'absinthe, et beaucoup d'hommes moururent dans les eaux, parce qu'elles étaient amères.

tertia pars aquarum in absinthium; et multi hominum mortui sunt de aquis, quia amaræ factæ sunt.

12. Et le quatrième Ange sonna de la trompette, et la troisième partie du soleil fut frappée, et aussi la troisième partie de la lune et la troisième partie des étoiles, en sorte que fut obscurcie leur troisième partie, et ne fut plus éclairée la troisième partie du jour et de la nuit pareillement.

12. Et quartus Angelus tuba cecinit; et percussa est tertia pars solis, et tertia pars lunæ, et tertia pars stellarum, ita ut obscuraretur tertia pars eorum, et diei non luceret pars tertia, et noctis similiter.

13. Et je vis, et j'entendis la voix d'un aigle volant au milieu du ciel, disant d'une grande voix : Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre à cause des autres voix des trois Anges qui doivent sonner de la trompette.

13. Et vidi, et audivi vocem unius aquilæ volantis per medium cœli, dicentis voce magna : Væ, væ, væ habitantibus in terra, de cæteris vocibus trium Angelorum qui erant tuba canituri.

SEPTIÈME SCEAU, SEPTIÈME AGE

℣ 1. « Et lorsqu'il eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel comme d'une demi-heure. »

Ainsi le septième âge sera si calme, si tranquille, qu'il est représenté par un grand silence dans le ciel, c'est-à-dire dans l'Eglise, qui est le ciel du royaume de Dieu; et si court, qu'il est figuré par environ une demi-heure, c'est-à-dire, par la quarante-huitième partie seulement du jour du Seigneur.

Après la plus épouvantable persécution qui fût

jamais et la ruine de l'Antechrist, Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde, accordera à son Eglise et au monde comme un temps de repos et de paix universels, afin que les justes puissent respirer et se recueillir, et ceux qui sont tombés se relever et revenir à lui avant le dernier jugement. Ainsi l'entendent, entre autres, le V. Bède, saint Anselme, saint Thomas, Richard de Saint-Victor, le cardinal Hugo, Denys le Chartreux, Pérère, Gagnée. « A l'ouverture du septième sceau, dit Gagnée, c'est-à-dire au dernier âge, le jugement étant imminent, après la mort de l'Antechrist, il se fit un grand silence dans le ciel, c'est-à-dire un grand calme, une grande paix dans l'Eglise militante. » Et Pérère ajoute avec raison « que tout le septième sceau consiste précisément dans ce silence ». C'est en effet toute la fin de la seconde série de visions. Aussi est-ce l'interprétation la plus commune, la seule logique et conforme au plan du divin livre et au parallélisme de ses séries.

Mais il importe maintenant de bien déterminer la durée de la demi-heure symbolique ; car il est évident qu'il ne faut pas la prendre à la lettre ; ce serait contraire :

1° Au contexte : la septième épître, la septième trompette et la septième coupe supposent évidemment une plus longue durée ;

2° A Daniel, qui compte expressément quarante-cinq jours après la ruine de l'Antechrist, XII, 11-12, soit que l'on prenne ces jours pour des jours ordinaires, soit qu'on les prenne pour des années, comme il est dit dans Ezéchiel, IV, 6 : « *diem pro anno, diem, inquam, pro anno dedi tibi* » ;

3° A Ezéchiel lui-même, qui compte au moins sept

ans après la destruction de Gog et de Magog, qui figurent dans les armées de l'Antechrist.

Quelle est donc la durée de la demi-heure apocalyptique ? — Pour l'évaluer, il faut connaître d'abord le jour allégorique dont elle est la quarante-huitième partie. Or ce jour, c'est le jour du Messie et du règne de la loi évangélique, dont Notre-Seigneur parlait aux Juifs : « Abraham, votre père, a désiré voir mon jour : *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum* (Joan. VIII, 56) » ; jour qui commence au premier avènement du Sauveur, et qui finit à son second avènement. C'est donc la dernière demi-heure de ce jour béni, qui est désignée sous le septième sceau pour compléter et clore la liste des élus. Or elle ne saurait pas même égaler l'espace d'un demi-siècle. Car, selon l'antique tradition hébraïque, reçue par la presque unanimité des Pères, le jour messianique ne serait que de deux mille ans environ. « Le monde, y est-il dit, ne durera que six mille ans : deux mille ans sous la loi de nature, deux mille ans sous la loi mosaïque, deux mille ans au jour du Messie : *sex mille annis erit mundus : duobus mille inanitas, duobus mille lex, duobus mille lex Messiæ.* » « Autant il y a eu de jours pour la création du monde, dit saint Irénée, autant il y aura de millénaires pour sa durée. Ce que l'Ecriture dit de ce qui est arrivé alors, est en même temps une prophétie de ce qui doit arriver dans la suite. Si donc un jour du Seigneur est comme mille ans, il est manifeste que toutes choses ayant été créées en six jours, leur durée sera de six mille ans (liv. V, chap. XXV contre les hérésies). » Saint Jérôme expliquant le psaume LXXXIX, 4, où se trouve cette parole : « mille ans sont devant vos yeux comme

le jour d'hier », dit : « Je crois que c'est de cet endroit et de l'épître qui porte le nom de saint Pierre, qu'est venue la coutume de considérer mille ans comme un jour, en sorte que comme le monde a été fait en six jours, on croit qu'il ne subsistera que six mille ans : après quoi viendra le nombre septenaire et octonaire, dans lequel sera célébré le grand sabbat (c'est-à-dire l'éternité même considérée comme septième jour relativement aux six mille ans, et comme huitième jour relativement à l'éternité qui précéda les six mille ans). »

Saint Hilaire, dans saint Matthieu (XVII, 1-2), à propos de ces paroles : « et six jours après il fut transfiguré », dit : « Et certes, cette circonstance qu'après un intervalle de six jours le Seigneur paraît revêtu de sa gloire, montre et annonce qu'après la révolution de six mille ans succédera la gloire du royaume céleste. »

On pourrait entasser des monts de textes pour prouver que c'est l'opinion générale des Pères ; et si quelques-uns s'en sont éloignés, ce n'est que par la crainte qu'on en abusât, ou comme l'ont fait les millénaires, ou pour vouloir déterminer à un jour près l'avènement du Sauveur.

Or le jour messianique ou évangélique n'étant que deux mille ans environ, la demi-heure qui en est la quarante-huitième partie, ne saurait guère dépasser une quarantaine d'années et n'atteindrait pas un demi-siècle. En tout cas il faut conclure que le septième âge sera très court et que les hommes devront toujours avoir présente à l'esprit la parole du divin Maître : « Veillez donc, parce que vous ne savez à quelle heure votre Seigneur viendra : *Vigilate ergo, quia*

nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit (Matth. xxiv, 42). » Néanmoins, pour que nous y soyons attentifs, il nous en a donné de grands signes dans son Evangile, et de plus grands encore dans cette Révélation, depuis qu'il en a levé les sceaux. C'est pourquoi il nous dit clairement à la septième épître : « Voici que je suis à la porte et je frappe : *Ecce sto ad ostium et pulso* » (iii, 20) ; à la septième trompette : « et votre colère est arrivée, et le temps de juger les morts et de donner leur récompense à vos serviteurs les prophètes et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, petits et grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre » (xi, 18) ; et à la septième coupe : « tout est fini , *factum est* »... « Et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes ne se trouvèrent plus. » Puis le dernier châtiment tombe sans miséricorde (xvi, 17-21).

TROISIÈME SÉRIE DE VISIONS

OU SÉRIE DES 7 TROMPETTES

Elle est parallèle aux deux premières ainsi qu'à celle des sept coupes, et décrit comme elles les principaux événements dans le cours des sept âges, mais sous d'autres aspects : « *sic eadem multis modis repetit, ut alia atque alia dicere videatur ; cùm aliter atque hæc ipsa dicere vestigetur* » (S. Aug., *de Civit.*, xx, vii).

PRÉAMBULE

℣ 2. « Et je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu, et sept trompettes leur furent données. »

« Et je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu » : Par les sept anges plusieurs entendent tous les saints Docteurs et prédicateurs qui ont annoncé l'Evangile dans les sept âges de l'Eglise, depuis les Apôtres jusqu'à Enoch et Elie, et les autres apôtres des derniers temps; quelques-uns même y comprennent aussi Moïse et les prophètes et les docteurs de l'ancienne loi. C'est un très beau sens accommodatice et mystique, mais point du tout littéral.

Pour nous, avec plusieurs autres, nous entendons des anges véritables, les principaux qui assistent devant le Seigneur et sont toujours prêts à exécuter ses ordres, à protéger son Eglise et à châtier ses ennemis et ses persécuteurs. Ainsi le révéla l'ange Raphaël à Tobie : « *Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem qui astamus ante Dominum* » (XII, 15); ainsi l'Eglise nous le fait clairement entendre dans l'antienne du *Magnificat* des premières Vêpres de saint Michel : « *dum sacrum mysterium cerneret Joannes, archangelus Michaël tuba cecinit.* » Ce sont donc des anges véritables, et nous pouvons penser que l'ange Raphaël en est un, et que l'archange Michel est le premier des sept.

— « Et sept trompettes leur furent données » : Allusion aux sept trompettes lévitiques qui précédaient l'arche de l'antique alliance, annonçaient les jubilés, ordonnaient les marches ou les campements, donnaient

le signal des combats, et au son desquelles tombèrent les murs de Jéricho (Josué VI, 4-20).

Ici, les trompettes angéliques précèdent aussi l'arche de la nouvelle alliance dans le cours des âges, sonnent dans la prédication de l'Evangile, non seulement pour le faire arriver aux oreilles, mais encore dans le cœur des peuples, éclatent dans les châtiments de la justice de Dieu sur les puissances ennemies, dans la chute des tyrans persécuteurs, dans le renversement des empires oppresseurs et la punition et le malheur des peuples coupables et impies.

Les sept trompettes sont confiées aux sept principaux anges, pour marquer que tous les événements dans l'histoire sont dirigés avec une souveraine puissance, et que les grandes mutations, les grandes révolutions qui étonnent le monde, viennent d'en haut et ne sont opérées qu'en faveur des élus.

Les hommes, aveuglés par leurs passions et enfoncés dans l'iniquité, ont beau fermer les yeux et les oreilles à ces éclatantes leçons de la Providence et de la justice du Très-Haut; de nouveaux crimes et de nouveaux attentats des peuples et des rois contre ses desseins de miséricorde, provoquent de nouveaux châtiments, et il ne cesse d'ébranler le ciel et la terre, de frapper pour former et sanctifier ses élus; car tout se fait pour eux : « *omnia propter electos* », jusqu'à ce qu'au son de la dernière trompette : « *in novissimâ tubâ* » (I Cor. XV, 52), le monde tombe enfin comme Jéricho, et que tous les élus, seuls glorifiés, soient à jamais établis dans la vraie terre promise, où se célébrera le joyeux triomphe, le jubilé éternel. Voilà la vraie, l'unique philosophie de l'histoire.

℣ 3. « Et un autre ange vint, et il se tint devant

l'autel, ayant un encensoir d'or, et il lui fut donné une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les prières de tous les Saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu. »

« Et un autre ange vint, et il se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or » : — « L'autel, dit très bien Bossuet, c'est Jésus-Christ, et c'est là que l'ange apporte, comme des parfums, des prières qui ne sont reçues que par lui. Ainsi, ce ministère angélique, loin d'affaiblir celui de Jésus-Christ, le reconnaît et l'honore. Cependant, les protestants, offensés de voir l'intercession angélique si clairement établie dans ce passage, voudraient que cet autre ange fût Jésus-Christ même; mais quand Jésus-Christ paraît, il est bien marqué d'une autre sorte et avec une bien autre majesté, comme on l'a vu et comme on le verra dans toute la suite. Aussi, saint Jean se contente-t-il d'appeler cet ange un autre ange, comme les sept dont il venait de parler, et à qui on avait mis en main les trompettes. »

C'est aussi de ce passage et d'autres semblables que les hommes doctes et les saints Docteurs eux-mêmes concluent que des anges sont particulièrement députés de Dieu pour assister et diriger le prêtre à l'auguste sacrifice, la prière par excellence (que ces anges soient les gardiens du temple ou de l'autel, de la cité ou du célébrant lui-même), pour recevoir nos offrandes, nos hommages et nos vœux, et les porter au ciel sur l'autel d'or, qui est Jésus-Christ, afin qu'ils soient présentés par lui : « *per Dominum nostrum Jesum Christum* », en présence de la majesté de son Père.

C'est, au reste, ce que l'Eglise nous rappelle tous les jours au saint canon de l'auguste sacrifice : « *Supplices*

te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus sancti Angeli tui, in sublime altare tuum, in conspectu divinæ Majestatis tuæ. »

— « Et il lui fut donné une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les prières de tous les Saints : Les parfums avec lesquels sont offertes les prières sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu, sont les bonnes conditions : la foi, l'humilité, la charité, l'ardeur des désirs et la persévérance, qui rendent les prières agréables à Dieu et dignes d'être présentées par Jésus-Christ à son Père. Par les Saints l'on doit entendre l'Eglise et tous ses membres fidèles sur la terre.

Mais par qui cette grande quantité de parfums est-elle apportée à l'ange qui se tient avec l'encensoir d'or devant l'autel d'or, si ce n'est par les anges, protecteurs de l'Eglise et gardiens de tous les fidèles, qui gardent les plus petits enfants aussi bien que les plus grands empires? « *Dico enim vobis quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui est in cœlis?* » (Matth. XVIII, 10). Ainsi Jacob, dans sa vision de Béthel, voyait, du pied de l'échelle mystérieuse dont le sommet touchait au trône de Dieu, les anges monter et descendre pour recevoir ses vœux et lui rapporter les promesses et les bénédictions pour sa postérité; ainsi les mêmes messagers du Très-Haut recevaient les sacrifices d'Abraham, de Manué et de Gédéon et les supplications de Zacharie, de Pierre et et de Corneille. Rien n'est donc plus évident ni plus consolant que ce ministère et cette incessante intercession des Anges pour nous auprès de Dieu.

℣ 4. « Et la fumée des parfums des prières des Saints monta de la main de l'ange devant Dieu. »

« La main de l'ange » est un hébraïsme pour signifier qu'il unit son action et ses vœux à ceux de ses clients, pour les rendre plus efficaces. Mais leur efficacité vient surtout de ce qu'il les dépose sur l'autel d'or avec l'encensoir d'or; car si l'autel d'or figure Jésus-Christ, qui est à la fois « l'autel, la victime et le sacrificateur », l'encensoir d'or est aussi une image du corps de Jésus-Christ criblé pour nous dans sa passion comme l'or de l'encensoir : « *thuribulum significat corpus Christi, quod in passione multis plagis quasi fenestris, vel cancellis instar thuribuli apertum est* » (Ribera). Ce que David avait aussi annoncé : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os (Ps. xxi, 17-18). »

Il est remarquable que le même préambule et la même présentation de prières des saints avait précédé la seconde série de visions et l'ouverture des sept sceaux. Mais là ce sont les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards qui présentent dans des coupes d'or les parfums, qui sont les prières des saints : « *habentes citharas et phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum* » (v, 8), tandis qu'ici c'est l'un des principaux anges qui les offre sur l'autel d'or avec son encensoir d'or. Qu'il est donc sublime le concert des saints et des anges pour recueillir les prières de leurs frères exilés sur la terre ! et quelle admirable et divine hiérarchie ! C'est l'Esprit-Saint qui forme en nous l'esprit de prière et prie lui-même pour nous avec des gémissements inénarrables : « *nam quid oremus, sicut oportet, nescimus : sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* » (Rom., viii, 26). Les saints les recueillent, de concert avec les anges dans le ciel, et les présentent à l'Agneau,

au souverain Médiateur, qui les fait agréer du Dieu trois fois saint. Toute la Trinité et toute la cour céleste sont donc attentifs et comme en mouvement pour écouter et accueillir le désir de l'âme humble qui soupire et qui prie. Quel est donc le prix et la puissance de la prière ! Si tous les événements et toutes les révolutions qui ébranlent le monde sont provoqués par les crimes et l'impiété des méchants, ils sont aussi réglés sur la mesure de la ferveur et de la charité du juste et par l'intercession des anges et des saints.

℣ 5. « Et l'Ange prit l'encensoir, et il le remplit du feu de l'autel et le jeta sur la terre ; et il se fit des tonnerres, et des voix, et des éclairs et un grand tremblement de terre. »

« Et l'Ange prit l'encensoir » : Pourquoi est-il dit que l'Ange prit l'encensoir, puisqu'il l'avait déjà et ne l'avait point quitté ? Car il venait d'y offrir une grande quantité de parfums, dont l'agréable odeur était montée jusqu'au trône de Dieu. C'est pour marquer une nouvelle action et nous montrer que l'encensoir, après avoir été un vase de miséricorde, va devenir un vase de justice et de colère.

— « Et il le remplit du feu de l'autel » : allusion à ce passage d'Ezéchiel où le Seigneur ordonne à l'un de ses anges de prendre du feu au milieu des chérubins qui portent son char, et de le répandre sur Jérusalem : « *imple manum tuam prunis ignis*, *quæ sunt inter Cherubim*, *et effunde super civitatem* » (x, 2). C'était l'annonce du châtiment et de la ruine de l'ingrate cité par les Chaldéens. Car le feu de l'autel, c'est l'amour de Dieu, ardent et plein de miséricorde pour ceux qui le craignent et qui l'aiment : « *quam magna multitudo dulcedinis tuæ*, *Domine*, *quam abs-*

condisti timentibus te! » (Ps. xxx, 20); mais amour jaloux et plein de fureur pour ceux qui l'abandonnent et se déclarent ses ennemis : « *Deus æmulator et ulciscens Dominus; ulciscens Dominus et habens furorem; ulciscens Dominus in hostes suos, et irascens ipse inimicis suis* » (Nahum, I, 2). L'encensoir de son ange, rempli des charbons ardents allumés au feu de l'autel, signifie donc la fureur et la vengeance que Dieu exercera dans le cours des âges sur ses ennemis jusqu'à leur entière extinction.

— « Et il le jeta sur la terre » : Ce n'est pas l'encensoir, mais, par métonymie, les charbons ardents dont il est plein, qu'il jeta sur la terre, pour marquer l'éclat de la colère et des vengeances divines sur les impies et les persécuteurs de son Eglise. Il faut que les prières des saints obtiennent la conversion et le pardon des pécheurs, ou sinon tombent sur eux des châtiments sans miséricorde. Mais lorsque l'encensoir est vide de parfums, et qu'il n'y reste plus que les charbons ardents, alors il est renversé sur la terre. Que de charbons brûlants et de célestes colères ramassent donc sur leurs têtes les peuples et les rois, lorsqu'ils arrêtent le cours de la prière, qu'ils en détruisent les asiles ou en corrompent la pureté par les schismes et les hérésies, et s'opposent à la liberté de l'Eglise et de ses supplications !

— « Et il se fit des tonnerres, et des voix, et des éclairs et un grand tremblement de terre » : Tous ces signes effrayants sont l'effet du renversement de l'encensoir, et signifient les terribles châtiments de la justice de Dieu, dans le cours des âges, sur les princes et les peuples coupables : les bouleversements, les révolutions et le renversement des empires qui font

obstacle à la marche du char de la gloire de Dieu, à la prédication de l'Evangile et à l'extension du royaume de Jésus-Christ. Et tout s'accomplira successivement au son des sept trompettes, pendant toute la durée de l'Eglise militante, pour l'éprouver et la sanctifier, jusqu'à ce qu'elle ait définitivement triomphé et recueilli jusqu'au dernier des élus : « *et ego commovebo cœlum et terram... et implebo domum istam gloria* » (Agg., II, 7, 8). Le grand tremblement de terre, en particulier, qui sera rappelé aux derniers sons de la dernière trompette (XI, 19), désigne la révolution des révolutions qui s'accomplira à la fin des siècles par le jugement dernier, car le tremblement de terre, dans les Prophètes, signifie toujours une grande mutation, un grand changement dans les choses humaines. Or le jugement dernier sera le changement suprême en ce monde, puisqu'il fixera à jamais le sort des bons et des méchants.

℣ 6. « Et les sept Anges qui avaient les sept trompettes, se préparèrent à sonner de la trompette. »

Les sept Anges paraissent tous ensemble avec leurs sept trompettes aux yeux de l'Apôtre, pour marquer l'unité des décrets de Dieu et de la justice qu'il exerce dans le gouvernement de l'univers ; mais ils n'en sonneront que successivement chacun dans le cours de chacun des sept âges.

PREMIER AGE

De l'an 33 à l'an 100

℣ 7. « Et le premier Ange sonna de la trompette, et il se fit de la grêle et du feu mêlés de sang qui furent répandus sur la terre ; et la troisième partie de

la terre fut brûlée, et la troisième partie des arbres fut brûlée, et toute herbe verte fut brûlée. »

« Et le premier Ange sonna de la trompette » : L'Eglise nous fait entendre que le premier Ange est ici l'archange Michel : « *dum sacrum mysterium cerneret Joannes, Archangelus Michael tuba cecinit* » (Antienne du *Magnificat* aux 1res vêpres de son office, 8 mai et 29 septembre).

La première épître à l'ange de l'Eglise dans Ephèse, nous a figuré l'âge apostolique, et le premier sceau, Jésus-Christ porté par les apôtres dans le monde ; au son de la première trompette, nous allons voir le châtiment tomber sur le peuple incrédule et déicide. L'archange Michel rejette la synagogue, qui n'est plus le peuple de Dieu : « *et non erit ejus populus qui eum* (*Christum*) *negaturus est* » (Dan., IX, 26).

— « Et il se fit de la grêle et du feu mêlés de sang »: La grêle, dans l'Ecriture, signifie un châtiment sans miséricorde ; le feu, des guerres civiles et étrangères acharnées ; et le sang, le carnage et la mort ;

— « Qui furent répandus sur la terre » : La terre, au figuré, dans les Prophètes, désigne proprement la Judée, la terre figurative promise aux patriarches, et par métonymie, le peuple juif : « Terre, dit Isaïe parlant aux princes et au peuple de Juda, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé » (I, 2); « Terre, terre, terre, dit encore expressément Jérémie à la nation juive, entends la parole de Dieu » (XXII, 29).

La terre est opposée à la mer, qui désigne les autres nations : « *aquæ... populi sunt et gentes et linguæ* » (XVII, 15). C'est ce que nous venons de voir dans le chapitre précédent, où il était dit de ne point frapper la terre ni la mer, jusqu'à ce que fussent marqués

tous les serviteurs de Dieu : « *nolite nocere terræ et mari* » (VII, 3) ; et aussitôt nous en avons vu 144 mille marqués de la nation juive figurée par la terre, et une multitude innombrable des autres nations figurées par la mer.

La grêle et le feu mêlés de sang, répandus sur la terre au son de la première trompette, désignent donc les effroyables guerres civiles et étrangères, et tous les autres fléaux qui ne cessèrent de désoler le peuple déicide depuis Ponce-Pilate jusqu'à la fin du premier âge, et enfin la ruine de son temple et de sa capitale par Titus.

« — Et la troisième partie de la terre fut brûlée » : L'histoire nous apprend en effet qu'une partie considérable de la nation juive périt dans cette première période de son châtiment.

— « Et la troisième partie des arbres fut brûlée » : Par les arbres on entend les chefs, les princes, tous les principaux de la nation qui s'élevaient comme des arbres au milieu de la terre promise. Or ils périssaient non seulement par le feu et le fer des Romains ; mais il en tombait encore plus par leurs fureurs intestines que sous le fer de l'ennemi lui-même.

« — Et toute herbe verte fut brûlée » : Le grec au singulier et sans article signifie : « toute sorte d'herbe verte », ou une partie de toute herbe verte fut brûlée ; car « toute l'herbe verte » ne fut pas brûlée. L'herbe verte, c'est le peuple : « *vere fœnum est populus* » (Is., XL, 7), et surtout la jeunesse qui, dans toutes les guerres, est toujours moissonnée la première. Mais la guerre judaïque eut cela de particulièrement horrible que l'enfance même y périt, puisque des mères dévorèrent leurs propres enfants. De leur côté les Romains

mettaient en croix tous les Juifs en état de porter les armes, en si grand nombre que le bois des forêts voisines vint à manquer pour cet affreux supplice, qui rappelait au peuple déicide son crime et son châtiment. Après l'assaut, la ville coupable du sang de son Dieu et de ses Apôtres fut renversée de fond en comble ; on vendit tout ce qui put trouver des acheteurs et le reste fut massacré impitoyablement.

DEUXIÈME AGE

De l'an 100 à l'an 312.

℣ 8. « Et le second Ange sonna de la trompette, et il tomba comme une grande montagne toute en feu dans la mer : et la troisième partie de la mer devint du sang. »

« Et le second Ange sonna de la trompette, et il tomba comme une grande montagne toute en feu dans la mer » : C'est le second et dernier désastre des Juifs, commencé sous Trajan et consommé sous Adrien, et presque aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus.

« Une grande montagne », c'est une grande puissance : « Qui es-tu, grande montagne ? » dit Zacharie à Babylone (IV, 17) ; « Je parle à toi, montagne pernicieuse », dit aussi Jérémie à la même Babylone (LX, 25). Mais Daniel, prophétisant la naissance du Messie, désigne particulièrement sous cette figure la nation juive ainsi que l'Église qui en est sortie : « Une pierre, se détachant de la montagne sans aucune main d'homme... devint une grande montagne et remplit toute la terre : *abscissus est lapis de monte sine mani-*

bus... factus est mons magnus et implevit universam terram » (II, 34-35). La nation juive fut longtemps en effet la montagne par excellence, « la montagne de Dieu, la montagne engraissée de ses bénédictions, où il habitait avec complaisance : *mons Dei, mons pinguis... mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo* » (Ps. LXVII, 16-17). Mais elle est maintenant toute en feu, parce que Dieu la frappe des foudres de sa justice et de sa colère, et qu'elle est elle-même enflammée de fureur et de vengeance contre l'empire romain, qui a détruit de fond en comble sa capitale et son temple, massacré ses enfants et ses vieillards, déshonoré et réduit ses vierges en esclavage. — « La mer », c'est l'empire romain, dont le sceptre gouverne « les peuples, et les nations et les langues », désignés dans les Prophètes et ici même sous la figure « de la mer et des eaux : *aquæ... populi sunt et gentes et linguæ* » (XVII, 15).

Or « la montagne tomba toute en feu dans la mer », lorsque tous les Juifs se soulevèrent dans tout l'empire, sous Trajan d'abord, puis sous Adrien, et y firent un carnage inouï. Trajan envoya contre eux, tailla en pièces leurs armées, en fit périr un nombre infini, et mit de nouveau le reste sous le joug; il semblait qu'il ne leur avait plus laissé aucune ressource. Mais ces désespérés ayant repris les armes sous Adrien avec une furie dont on ne voit point d'exemple dans l'histoire, cet empereur marcha lui-même contre eux avec toutes les forces de l'empire, massacra tout ce qu'il rencontra les armes à la main, et vendit le reste à vil prix dans ce fameux marché du Térébinthe, dont les Juifs n'entendirent plus le nom qu'avec horreur, et où l'on donnait des multitudes d'hommes « pour trente de-

niers : *at illi constituerunt ei triginta argenteos* » (Matth., XXVI, 15).

« Les Juifs, dit Bossuet, ont regardé ce désastre comme le plus grand qui leur fût jamais arrivé, plus grand même que celui qui leur était arrivé sous Tite. L'auteur du livre nommé Juchasin dit qu'il périt deux fois plus d'hommes dans cette guerre, qu'il n'en était sorti d'Égypte, c'est-à-dire qu'il en périt plus de douze cent mille, sans compter les enfants ; et un auteur juif, rapporté par Drusius, dit que ni Nabuchodonosor ni Tite n'avaient tant affligé les Juifs qu'avait fait Adrien, soit qu'il faille prendre ces termes à la rigueur, ou que le dernier coup, qui ne laisse aucune espérance, soit toujours le plus sensible. » (*Histoire abrégée*, V.)

« La montagne toute en feu » fut donc engloutie dans la mer, et Jérusalem perdit jusqu'à son nom dans les fastes de l'empire romain, pour ne s'appeler plus qu'Aelia, du nom de son cruel vainqueur, Aelius Adrianus.

— « Et la troisième partie de la mer devint du sang. » Le sang romain coula aussi par torrents dans les provinces sous les coups d'une nation en délire et dans la rage du désespoir; et l'armée romaine éprouva de si cruelles pertes, que l'empereur, pour annoncer sa victoire au sénat, n'osa plus employer la salutation d'usage : « Si vous et vos enfants vous vous portez bien, moi et l'armée nous nous portons bien », n'osant dire qu'une armée si étrangement affaiblie et presque ensevelie dans sa victoire fût en bon état.

Ainsi la justice divine punissait les Juifs par les Romains et les Romains par les Juifs, de leurs perfides et sanglantes persécutions contre le nom chrétien.

℣ 9. « Et la troisième partie des créatures qui avaient la vie dans la mer mourut, et la troisième partie des navires périt. »

« Et la troisième partie des créatures qui avaient la vie dans la mer mourut » : Par la troisième partie des créatures il faut entendre un nombre considérable, mais non rigoureusement déterminé; et par les créatures les hommes, comme dans saint Marc : « Prêchez à toute créature », c'est-à-dire à tous les hommes. — « qui avaient la vie dans la mer », c'est-à-dire qui vivaient dans l'empire romain, figuré par la mer; car il ne s'agit ici ni de mer, ni de poissons proment dits. Un nombre considérable d'hommes vivant sous le joug de Rome, Juifs et Gentils, mourut donc dans la vaste étendue de l'empire romain.

— « Et la troisième partie des navires périt » : Par les navires on doit entendre les chefs ou dépositaires de l'autorité, parce qu'ils en portent le poids et sont chargés de la conduite des autres. « Tes princes, dit Ezéchiel à la ville de Tyr, sont les navires de la mer : *naves maris, principes tui* (XXVII, 25). » C'est dans ce même sens que le prophète Elie était appelé par Elisée le char d'Israël : « *pater mi, currus Israel et auriga ejus* » (IV Reg., II, 12), et que nous venons de voir les principaux de la nation juive, figurée par la terre, désignés conséquemment par les arbres : « *et tertia pars arborum concremata est.* » Mais comme le prophète vient de comparer l'empire romain à la mer, il se sert ici de l'expression « navire », qui est l'expression pour continuer sa métaphore.

Par les « navires » on peut entendre aussi, par extension, les villes elles-mêmes. Saint Augustin entendait les Eglises : « *per naves Ecclesias intelligi-*

mus. » Mais ce ne sont pas ici les Eglises qui périssent, mais les villes qui, dans les Prophètes et les poètes, sont pareillement figurées par les navires : ainsi la ville de Tyr par Ezéchiel (XXVII), la ville de Rome par Horace dans ses odes, et Isaïe désigne de même les villes et leurs chefs, lorsqu'il commence en ces termes sa prophétie sur la ville de Tyr : « Poussez des hurlements, vaisseaux de la mer : *ululate, naves maris* » (XXIII, 1).

Or, dans le dernier soulèvement des Juifs et leur suprême effort, qui était l'effort de la rage et du désespoir, contre l'empire romain, non seulement des chefs nombreux périrent des deux côtés, mais beaucoup de villes furent saccagées et ruinées. Les Juifs couvrirent de sang et de ruines l'île de Chypre et la Lybie, et promenèrent partout le fer et le feu ; et les Romains, de leur côté, anéantirent des villes dans la Palestine, quoiqu'elles fissent déjà partie de leur empire. Tout ce qui était figuré au son de la seconde trompette, s'est donc rigoureusement accompli dans l'histoire du second âge. Mais au milieu de ces épouvantables éclats de la justice divine, deux grands miracles subsistent à la face de l'univers : Le premier c'est que tous les Juifs n'aient pas été anéantis, « car, dit Bossuet, encore qu'ils fissent tout ce qu'il fallait pour ne se laisser aucune ressource, Dieu, qui savait à quoi il les réserve, empêcha leur perte totale » ; le second, c'est que l'Eglise, si faible en apparence et sans cesse en butte aux violences de ces deux formidables colosses, finit par triompher de l'un et de l'autre, et par s'asseoir, avec Constantin, sur le trône des Augustes et des Césars.

TROISIÈME AGE

Depuis Constantin, 312, jusqu'à Charlemagne, 800.

℣ 10. « Et le troisième Ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme une torche, et elle tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les sources des eaux. »

« Et le troisième Ange sonna de la trompette » : Le troisième Ange, avec la troisième trompette, correspond à la troisième Epître, à l'ange de l'Eglise dans Pergame, « où est le siège de Satan : *ubi sedes est Satanæ* » (II, 13), et au troisième sceau, « d'où sort le cheval noir avec son cavalier tenant dans sa main la balance inique » (VI, 5). Nous avons reconnu dans ces figures les hérésies du troisième âge. Nous allons voir ici, sous une autre figure, l'hérésie arienne.

— « Et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme une torche » : Qui ne reconnaît ici Arius qui, se détachant de l'unité de l'Eglise, le ciel du royaume de Dieu, mit en feu l'Orient et l'Occident ? Ce n'est pas une étoile qui descend comme les bons anges, mais qui tombe du ciel comme les mauvais anges : « *de cœlo cecidit* » ; ce n'est pas une simple étoile, un simple fidèle, mais une grande étoile, « *magna stella* », un prêtre d'un grand nom, qui entraîne dans sa chute et les empereurs et les rois, et les pasteurs des peuples ; « une grande étoile ardente comme une torche, *stella magna ardens tanquam facula* », qui, en se consumant elle-même, comme une torche fumeuse et pestilentielle, embrase tout sur son passage, promène sur le monde l'incendie et la mort, et devient le foyer de toutes les hérésies qui vont désoler le troisième âge.

— « Et elle tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les sources des eaux » : Quels sont ici les fleuves et les sources des eaux ? Pour bien saisir le sens de ces nouvelles figures, ne perdons point de vue l'allégorie du prophète :

Au son de la première trompette, il a figuré la nation juive par la terre ; au son de la seconde trompette, il a figuré l'empire romain par la mer, d'après ce principe dont il nous donne ailleurs la clef : « les eaux... sont les peuples et les nations et les langues : *aquæ... populi sunt et gentes et linguæ* » (XVII, 15). Conséquemment, sous la figure des fleuves, nous devons voir ces nombreuses nations du Nord, qui, selon l'expression même de l'histoire, *inondent* tout à coup l'empire romain, et s'y précipitent comme des fleuves et des torrents dans la mer, et par les sources des eaux entendre les antiques nations dont se composait déjà ce vaste empire qui couvrait une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Or la sinistre étoile « tomba sur la troisième partie des fleuves », lorsque l'arianisme vint séduire un grand nombre de barbares, et « sur les sources des eaux », lorsqu'il s'étendit sur presque tout l'empire.

℣ 11. « Et le nom de l'étoile est l'Absinthe, et la troisième partie des eaux devint de l'absinthe, et beaucoup d'hommes moururent dans les eaux, parce qu'elles étaient amères. »

« Et le nom de l'étoile est l'Absinthe » : Le grec porte « ὁ ἀψινθος, l'absinthe elle-même », l'amertume par essence. Ce n'est pas le nom que porte l'étoile ou l'hérésiarque dans l'histoire, mais celui par lequel le prophète, à l'instar des anciens prophètes, marque sa nature perverse, sa pernicieuse influence.

« Appelez son nom Sans Miséricorde », dit Osée (I, 6). « Donnez-lui pour nom, Hâtez-vous de ravir les dépouilles, de courir au pillage », dit aussi Isaïe (VIII, 3). Ce nom de l'hérésiarque est sans doute une allusion à son nom d'Arius, Αριος, le même en grec que celui de Mars, qui se dit aussi Αριος.

De même que le cruel dieu de la guerre, chez les païens, faisait le malheur des nations et était détesté des mères, ainsi Arius fit répandre les larmes les plus amères à l'Eglise, comme le remarque expressément saint Athanase.

« Et la troisième partie des eaux devint absinthe » : La troisième partie ou une partie considérable des eaux, c'est-à-dire des nations, soit civilisées soit barbares, devint en effet arienne. Non seulement l'arianisme embrasa l'Orient et l'Occident, mais il s'étendit sur les innombrables hordes des Goths, Visigoths, Ostrogoths et Vandales.

« Et beaucoup d'hommes moururent dans les eaux parce qu'elles étaient devenues amères » : Qui pourrait calculer le nombre des hommes que fit mourir l'arianisme, de la mort du corps sur les champs de bataille, et de la mort de l'âme par l'impiété contre la foi ? Comme ce vase plein d'amertume que les enfants des Prophètes présentèrent un jour à Elisée en s'écriant tout effrayés : « la mort est dans le vase, homme de Dieu : *mors in ollâ, vir Dei* » (IV Reg., IV, 40), on ne pouvait en goûter sans être empoisonné. Comme l'absinthe il produisait le vertige, la démence et la mort : *novissima autem illius amara quasi absinthium* (Prov. V. 4).

Aussi les peuples et les pasteurs, les empereurs et les rois qui s'en abreuvèrent furent-ils constamment

dans la fureur et le délire ; et, comme la torche qui se consume en promenant partout l'incendie et la mort, ils disparurent rapidement. Les Vandales, les plus ardents et les plus funestes, subsistèrent à peine un siècle, ayant commencé avec Genséric en 428, et fini avec Gélimer, vaincu par Bélisaire, en 536, et envoyé chargé de chaînes d'argent à Constantinople pour orner le triomphe de Justinien. Même avant la fin du troisième âge tous les autres peuples ariens étaient convertis ou anéantis.

Quatrième age
de l'an 800 à l'an 1453.

℣ 12. « Et le quatrième Ange sonna de la trompette et la troisième partie du soleil fut frappée et aussi la troisième partie de la lune et la troisième partie des étoiles, en sorte que fut obscurcie leur troisième partie et ne fut plus éclairée la troisième partie du jour, et de la nuit pareillement. »

« Et le quatrième Ange sonna de la trompette » : Comparez avec la 4e épître et le 4e sceau.

— « Et la troisième partie du soleil fut frappée « et aussi la troisième partie de la lune et la troisième partie des étoiles » : Rappelons-nous ce qui a été dit au chap. VI, 12, 13, que si Jésus-Christ est le vrai soleil de justice, il est invisible à nos yeux mortels, et que c'est l'Eglise qui est le soleil de nos âmes, toujours visible pour nous : « *vos estis lux mundi* » (Matth, V, 14), parce qu'elle est Jésus-Christ continué en ce monde : « *qui vos audit, me audit* » (Luc. X, 16) ; — « que la lune », c'est la chrétienté ou les Etats catholiques, qui reçoivent leur lumière de l'Eglise,

comme la lune du soleil ; — « que les étoiles » sont tous les fidèles, toute la postérité spirituelle d'Abraham multipliée en Jésus-Christ comme les étoiles du ciel: « *multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli* » (Gen. XXVI, 4).

Or la troisième partie du soleil ou de l'Eglise, la troisième partie de la lune ou des Etats catholiques, la troisième partie des étoiles ou des fidèles commença d'être frappée, lorsque Jézabel ou l'Eglise grecque entraîna dans son schisme et sa désastreuse défection presque tout l'Orient ; puis le Mahométisme, subjuguant successivement toutes les contrées schismatiques, consomma cet affreux obscurcissement par la prise de Constantinople et la destruction de fond en comble de l'empire grec.

— « En sorte que fut obscurcie leur troisième partie » : Dans toutes les contrées livrées au schisme d'abord, ensuite au Croissant, l'Eglise ne pouvait plus répandre ses lumières et son enseignement, ni les Etats catholiques leur influence, et les fidèles y étaient exposés à toutes sortes de dangers pour leur vie, leur foi et leurs mœurs.

— « Et ne fut plus éclairée la troisième partie du jour » : « Le jour » c'est le jour de la grâce et du salut, la splendeur de l'Evangile et du règne de Jésus-Christ qui éclaire les nations pour les conduire dans la voie du ciel. Mais par le crime des Grecs et l'empire oppresseur du faux prophète qui en est le châtiment, le jour béni du Seigneur a perdu la troisième partie de sa lumière pour éclairer les peuples, laissant de vastes contrées « dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ».

— « Et de la nuit pareillement » : la nuit, ce sont tous ces peuples et nations sur lesquels ne s'est point

levé le soleil de la justice et n'a point brillé la lumière de l'Evangile, et qui forment par conséquent toujours le royaume de la nuit. Le schisme de l'Eglise orientale et le mahométisme formèrent comme deux profondes murailles qui empêchaient les rayons de la vraie lumière d'y pénétrer ; car la véritable Eglise ne pouvait y arriver qu'avec des difficultés incroyables. Et c'est pourquoi les immenses régions de la Tartarie, de l'Inde, de la Chine et de l'Afrique sont encore assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort : « *in tenebris et in umbrâ mortis sedent* » (Luc., I, 79).

℣ 13. « Et je vis et j'entendis la voix d'un aigle volant au milieu du ciel, disant d'une grande voix : Malheur, Malheur, Malheur aux habitants de la terre, à cause des autres voix des trois Anges qui doivent sonner de la trompette. »

« Et je vis et j'entendis la voix d'un aigle volant au milieu du ciel » : Dans le grec, de bons manuscrits portent ἀγγέλου, la voix d'un Ange ; d'autres ἀετοῦ, la voix d'un aigle, comme dans la Vulgate. Mais Ange ou aigle, ce nouveau personnage est toujours envoyé de Dieu pour nous avertir de malheurs encore plus redoutables qui menacent les trois derniers âges.

— « Disant d'une grande voix » : Cette voix est grande, pour rendre attentifs l'Eglise et le monde entier.

— « Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, à cause des autres voix des trois Anges qui doivent sonner de la trompette » : Nous avons déjà vu et nous allons voir encore que ces trois grands malheurs qui surpasseront tous les malheurs précédents, sont la Renaissance païenne, la Réforme païenne et le philosophisme païen, au cinquième âge ;

la grande Révolution athée, l'irruption des sociétés secrètes athées et la persécution de l'Antechrist athée, au sixième âge ; et le jugement dernier qui sera sans miséricorde pour les impies, au septième âge.

CHAPITRE IX

CINQUIÈME TROMPETTE, CINQUIÈME AGE. — Une étoile tombée du ciel ouvre le puits de l'abîme, et de la fumée sortent des sauterelles étranges qui ont des queues de scorpions; elles ont pour roi l'ange de l'abîme, l'Exterminateur : premier malheur, 1-12.

SIXIÈME TROMPETTE, SIXIÈME AGE. — Quatre anges déliés sur le fleuve de l'Euphrate : une cavalerie de deux cents millions de chevaux montés par les puissances infernales, tue la troisième partie des hommes : commencement du second malheur, 13-21.

1. Et le cinquième Ange sonna de la trompette. Et je vis une étoile tombée du ciel sur la terre, et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée.

Et quintus Angelus tuba cecinit; et vidi stellam de cœlo cecidisse in terram, et data est ei clavis putei abyssi.

2. Et elle ouvrit le puits de l'abîme : et la fumée du puits monta comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits.

2. Et aperuit puteum abyssi; et ascendit fumus putei, sicut fumus fornacis magnæ; et obscuratus est sol et aer de fumo putei;

3. Et de la fumée du puits sortirent des sauterelles pour se répandre sur la terre, et puissance leur fut donnée comme la puissance qu'ont les scorpions de la terre.

3. Et de fumo putei exierunt locustæ in terram, et data est illis potestas, sicut habent potestatem scorpiones terræ;

4. Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre ni à tout ce qui est vert, ni

4. Et præceptum est illis ne læderent fœnum terræ, neque omne viride, neque

à tout arbre, mais seulement aux hommes qui n'ont pas le signe de Dieu sur leurs fronts.

5. Et il leur fut donné non de les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq mois : et leur tourment est comme le tourment du scorpion lorsqu'il pique l'homme.

6. Et en ces jours-là, les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas; et ils désireront mourir, et la mort fuira loin d'eux.

7. Et les ressemblances des sauterelles étaient semblables à des chevaux préparés pour le combat, et sur leurs têtes comme des couronnes semblables à de l'or, et leurs visages comme des visages d'hommes.

8. Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lions.

9. Et elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat.

10. Et elles avaient des queues semblables à des

omnem arborem nisi tantum homines qui non habent signum Dei in frontibus suis.

5. Et datum est illis ne occiderent eos, sed ut cruciarent mensibus quinque; et cruciatus eorum, ut cruciatus scorpii cum percutit hominem.

6. Et in diebus illis quærent homines mortem, et non invenient eam; et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis.

7. Et similitudines locustarum, similes equis paratis in prælium; et super capita earum tamquam coronæ similes auro; et facies earum tamquam facies hominum.

8. Et habebant capillos sicut capillos mulierum; et dentes earum sicut dentes leonum erant.

9. Et habebant loricas sicut loricas ferreas, et vox alarum earum sicut vox curruum equorum multorum currentium in bellum;

10. Et habebant caudas similes scorpionum, et acu-

scorpions, et des aiguillons étaient dans leurs queues : et leur pouvoir était de nuire aux hommes pendant cinq mois.

lei erant in caudis earum ; et potestas earum nocere hominibus mensibus quinque ; et habebant super se

11. Et elles avaient au-dessus d'elles pour roi l'Ange de l'abîme, dont le nom en hébreu est Abbaddon, en grec Apollyon, et en latin l'Exterminateur.

11. Regem angelum abyssi, cui nomen hebraïce Abaddon, græce autem Apollyon, latine habens nomen Exterminans.

12. Le premier malheur a passé : voici que viennent encore après deux autres malheurs.

12. Væ unum abiit, et ecce veniunt adhuc duo væ post hæc.

13. Et le sixième Ange sonna de la trompette. Et j'entendis une voix aux quatre coins de l'autel d'or, qui est devant Dieu.

13. Et sextus Angelus tuba cecinit ; et audivi vocem unam ex quatuor cornibus altaris aurei, quod est ante oculos Dei.

14. Disant au sixième Ange qui avait la trompette : Délie les quatre Anges qui sont liés sur le grand fleuve de l'Euphrate.

14. Dicentem sexto Angelo qui habebat tubam : Solve quatuor Angelos qui alligati sunt in flumine magno Euphrate.

15. Et furent déliés les quatre Anges qui étaient prêts pour l'heure et le jour et le mois et l'année, où ils devaient tuer la troisième partie des hommes.

15. Et soluti sunt quatuor Angeli qui parati erant in horam, et diem, et mensem, et annum ; ut occiderent tertiam partem hominum.

16. Et le nombre de leur armée de cavalerie était de deux cents millions, et j'en entendis le nombre.

16. Et numerus equestris exercitus vicies millies dena millia. Et audivi numerum eorum.

17. Et je vis ainsi les chevaux dans la vision et ceux qui les montaient, ayant des

17. Et ita vidi equos in visione ; et qui sedebant super eos, habebant loricas

cuirasses de feu et d'hyacinthe et de soufre : et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leur bouche sortait du feu et de la fumée et du soufre.

igneas, et hyacinthinas, et sulphureas, et capita equorum erant tamquam capita leonum ; de ore eorum procedit ignis, et fumus, et sulphur.

18. Et par ces trois plaies fut tuée la troisieme partie des hommes, par le feu et la fumée et le soufre qui sortaient de leur bouche.

18. Et ab his tribus plagis occisa est tertia pars hominum de igne, et de fumo, et sulphure, quæ procedebant de ore ipsorum.

19. Car la puissance des chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues : car leurs queues sont semblables à des serpents, ayant des têtes, et par elles ils nuisent.

19. Potestas enim equorum in ore eorum est, et in caudis eorum. Nam caudæ eorum similes serpentibus habentes capita ; et in his nocent.

20. Et les autres hommes, qui ne furent pas tués par ces plaies, ne firent point pénitence des œuvres de leurs mains, pour ne plus adorer les démons et les idoles d'or et d'argent et d'airain et de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher.

20. Et cæteri homines qui non sunt occisi in his plagis, neque pœnitentiam egerunt de operibus manuum suarum, ut non adorarent dæmonia, et simulacra aurea, et argentea, et ærea, et lapidea, et lignea, quæ neque videre possunt, neque audire, neque ambulare.

21. Et ils ne firent point pénitence de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leur fornication, ni de leurs vols.

21. Et non egerunt pœnitentiam ab homicidis suis, neque a veneficiis suis, neque a fornicatione sua, neque a furtis suis.

CINQUIÈME TROMPETTE, CINQUIÈME AGE, PREMIER MALHEUR

Depuis la renaissance païenne, 1453, jusqu'à la Grande Révolution, 1793.

℣ 1. « Et le cinquième Ange sonna de la trompette : et je vis une étoile tombée du ciel sur la terre, et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée. »

« Et le cinquième Ange sonna de la trompette » : Comparez cette trompette avec la cinquième épître et le cinquième sceau. A l'ange de l'Eglise dans Sardes il est dit : « Je connais tes œuvres, tu as le nom de vivant et tu es mort : *Scio opera tua, qüia nomen habes quod vivas et mortuus es* (III, 1). » Le Seigneur lui reproche la Renaissance païenne, mère de la Réforme païenne et du philosophisme païen, de l'hérésie et de l'incrédulité. Au cinquième sceau, les âmes des Martyrs demandent vengeance de leur sang au Dieu saint et véritable : « *usquequo Domine, sanctus et verus, non judicas et non vindicas sanguinem nostrum de iis qni habitant in terra ?* » (VI, 10). Car les hérétiques allaient profaner leurs temples, renverser leurs autels, violer leurs tombeaux et fouler aux pieds leurs saintes reliques, leurs restes sacrés, et les sophistes outrager leur mémoire par mille blasphèmes et mille sarcasmes impies. Ici, au son de la cinquième trompette, l'Apôtre voit le grand émissaire de Satan, le grand fauteur de tant de maux et de si affreux sacrilèges :

— « Et je vis une étoile tombée du ciel sur la terre » : Dans « cette étoile tombée du ciel sur la terre » nous reconnaissons Luther qui, à l'instar d'Arius, s'est détaché du sein de l'Eglise, qui est le ciel du royaume de Dieu; Luther, prêtre aussi et

apostat, qui se fait de clerc, laïque, de moine, mari, de chaste, impudique et sacrilège; en un mot, tout terrestre, pour assouvir ses passions, sa luxure et son orgueil.

Plusieurs modernes, Bellarmin, Gagnée, la Chétardie, Lafont-Sentenac donnent la même interprétation. Mais elle est si naturelle et si conforme au plan et à l'ordre des temps dans l'Apocalypse, qu'il serait oiseux d'insister.

— « Et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée » : Ce n'est pas la clef de l'abîme, mais du puits de l'abîme qui lui est donnée. L'abîme ne sera ouvert que lorsque « le dragon qui est enfermé, comme on le voit au chap. XX, sera déchaîné, et en sortira pour donner sa grande puissance à la bête », c'est-à-dire à l'Antechrist, et livrer le suprême combat à l'Eglise et aux saints. Mais cette ouverture du puits est le préliminaire même de cet effroyable déchaînement, et c'est pourquoi elle est appelée le premier malheur.

℣ 2. « Et elle ouvrit le puits de l'abîme : et la fumée du puits monta comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. »

« Et elle ouvrit le puits de l'abîme » : L'étoile tombée, ou Luther, le moine révolté et le prêtre apostat, ouvrit le puits de l'abîme, lorsqu'il plaça la raison individuelle au-dessus de l'autorité de l'Eglise dans l'interprétation des Ecritures et la conduite des âmes dans les voies du salut; et sa clef fut son principe satanique du libre examen, qui mène directement à la négation de toute autorité divine et humaine d'abord, puis au scepticisme, à l'athéisme et à l'anarchie.

— « Et la fumée du puits monta comme la fumée d'une grande fournaise » : La fumée du puits, ce sont toutes les opinions perverses, les doctrines désastreuses qui jaillirent tout à coup, avec la Réforme, du principe luthérien. Et cette fumée « monta comme la fumée d'une grande fournaise ». En effet, sous l'incubation de la Renaissance byzantine et de l'amour passionné pour les formes païennes, toutes les erreurs, tous les vices, toutes les passions du vieux paganisme étaient entrés comme en fermentation, et avaient pris comme une vie nouvelle et de nouvelles forces, corrompant tout esprit évangélique, desséchant toute sève chrétienne; et le monde chrétien n'avait plus que les apparences trompeuses de la vie : « *nomen habes quod vivas et mortuus es* » (III, 1). On se promettait une abondante moisson de cette culture profane pratiquée au détriment de la semence de l'Evangile; mais le champ du père de famille se trouvait rempli d'ivraie et de pailles arides. Aussi, au premier contact de l'étoile déchue, au premier souffle du moine en révolte, vit-on s'allumer ce vaste incendie, « cette grande fournaise, dont la fumée monta », monta avec une rapidité prodigieuse, et s'étendit sur toute l'Europe et jusque dans le nouveau monde : « *et ascendit fumus putei, sicut fumus fornacis magnæ* ».

— « Et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits » : Le soleil, on l'a vu, c'est l'Eglise, parce que Jésus-Christ, la lumière du monde, nous enseigne que son Eglise est pareillement la lumière du monde : « *Ego sum lux mundi... Vos estis lux mundi... Qui vos audit, me audit.* » Et l'air, c'est la divine hiérarchie par laquelle l'Église communique au monde la lumière et la vie. Car si l'air est le véhicule de la lumière, de

la chaleur et de la transmission des sons, il est aussi l'élément essentiel à toute vie organique. Il est donc un symbole aussi admirable qu'exact de l'ordre hiérarchique de l'Eglise, par lequel Jésus-Christ, notre voie, notre vérité et notre vie, se communique à nous, dans la prédication et les sacrements, pour sanctifier et former ses élus.

Or le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits de l'abîme, lorsque Luther et tous les chefs des nombreuses sectes que suscita son hérésie, opposèrent leur sens privé à la suprême autorité de l'Eglise, attaquant sa divinité, son apostolicité, son unité, sa sainteté et son infaillibilité par les sophismes les plus perfides et les plus violents, enseignant les plus abominables erreurs contre le dogme et la morale, ôtant tout frein aux vices et aux passions, ouvrant la porte toute grande aux blasphèmes, à l'irréligion et à l'impiété, et posant les principes des doctrines désastreuses qui, aujourd'hui, au jugement des plus profonds penseurs, ébranlent les bases de tout ordre religieux, politique et social : « Quand les doctrines du moine de Wittemberg, dit l'abbé Darras, eurent introduit le principe du libre examen dans les questions religieuses, le monde chrétien du moyen âge, qui s'était rallié autour de Rome comme au centre de toute autorité, fit place à une société où l'incrédulité remplaça bientôt l'ardeur des polémiques religieuses. On transporta alors les idées de liberté de la sphère de la foi à celle de la politique. Les nations de l'Europe septentrionale, ivres de cet esprit nouveau d'indépendance, s'égarèrent à l'envi dans les routes de l'orgueil, de la licence et de l'impiété. Quand le joug salutaire de la religion eut été secoué, quand ce frein eut été

rompu, les idées radicales de liberté restèrent dans les masses. La philosophie du dix-huitième siècle, la littérature voltairienne les exaltèrent. L'inconcevable inaction des rois laissa achever cette œuvre de destruction ; et, à un moment donné, tous les trônes chancelèrent, quelques-uns croulèrent dans le sang ; un déluge de crimes, jusque-là inouï, inonda l'Europe, la couvrit de ruines et d'échafauds... Le principe de Luther, appliqué au monde politique et social, a bouleversé l'Europe, et l'a jetée dans cet abîme sans fond où elle roule sur elle-même sans plus retrouver de calme ni de repos. »

« Martin Luther, avait dit Holzhauser, doit être considéré comme le plus mauvais et le plus dangereux de tous les hérétiques, puisqu'il vomit contre l'Eglise latine des erreurs si perverses et si nombreuses qu'il n'y a pas un seul point de la foi et de la morale que cet hérétique ou ses adeptes aient laissé intact. Il s'ensuivit une telle confusion dans les idées, et les esprits furent si divisés entre eux, qu'on peut considérer le mal comme allant jusqu'à l'infini. » (Tom. I, pag. 382.)

Et Bergier : « C'est à la prétendue Réforme que nous sommes redevables de l'incrédulité et de l'irréligion répandues aujourd'hui dans l'Europe... A force de changer de principes, on ne tient plus à aucun, et à force de passer d'un dogme ou d'une opinion à une autre (comme l'ont fait les protestants), on devient indifférent pour toute croyance .» (Dict.)

« Le vrai danger pour les sociétés humaines, dit Donoso Cortès, a commencé le jour où la grande hérésie du seizième siècle a obtenu le droit de cité en Europe. Depuis ce jour il n'y a pas de révolution qui

ne mette la société en danger de mort. La cause en est que toutes nos révolutions ayant leur racine dans l'hérésie protestante, sont toutes radicalement hérétiques. Les révolutions modernes ont donc une force de destruction que n'avaient pas les révolutions d'autrefois; et cette force de destruction est nécessairement satanique, puisqu'elle n'est pas divine. »

Et de Montalembert : « Le protestantisme n'est plus qu'un nom, qui sert de masque à toutes les théories négatives et destructives que la philosophie moderne a développées. »

« Depuis que la Réforme a fait bon marché de toute autorité ecclésiastique, dit le père Ventura, toute autorité politique s'est trouvée profondément entamée. C'est depuis cette époque qu'on en veut à toute autorité comme à tout homme qui l'exerce, à toute royauté comme à tout roi, et ce que l'on appelle l'esprit moderne enveloppe tout cela dans la même haine et dans le même mépris...

« Si le paganisme rend impossible la liberté et si son dernier mot est esclavage, le protestantisme rend impossible l'obéissance, et son dernier mot est anarchie. »

℣ 3. « Et de la fumée du puits sortirent des sauterelles pour se répandre sur la terre, et puissance leur fut donnée comme la puissance qu'ont les scorpions de la terre. »

Quelle énergique et fidèle image de tous ces milliers de sectes que le protestantisme produit en naissant ! Les sauterelles sont les premiers protestants, et les philosophes Socin et Voltaire en sont les scorpions, comme nous allons le voir. Mais auparavant disons

un mot de l'interprétation générale des Pères et des commentateurs sur ce passage :

« Je ne dois pas omettre ici, dit Bossuet, que presque tous les interprètes anciens et modernes, et les protestants comme les autres, entendent ici les hérétiques. » Voilà l'interprétation générale.

Quelques-uns néanmoins veulent y voir des insectes véritables, et Ribéra et Cornel. a Lap., des démons sous la figure de ces sauterelles monstrueuses. Mais saint Thomas les réfute par un seul mot, en leur faisant remarquer que ces êtres sont appelés « des ressemblances de sauterelles, *similitudines locustarum* », et que, par conséquent, cette expression indique clairement qu'il faut chercher ici l'esprit et non le sens propre de la lettre : « *et patet ex hac littera quod sensus mysticus est quærendus hic et non proprius* » (℣. 7).

Et comment ces interprètes pourraient-ils s'expliquer à eux-mêmes que des sauterelles naturelles sortent de la fumée d'une fournaise ardente, et ne vivent que de chair humaine, comme il est dit au verset suivant, et de la chair de ceux seulement qui ne sont pas marqués du signe de Dieu ? Même à la fin des temps Dieu ne créera pas d'êtres nouveaux. Quant aux démons, ils auront mille autre moyens pour séduire et perdre les hommes, que de se changer en insectes. Revenons donc au sens allégorique, le seul naturel, et celui de la presque unanimité des interprètes, qui voient ici des hérétiques.

Pour nous, nous remarquons dans ces monstrueux insectes deux caractères et deux phases : ils commencent en sauterelles et finissent en scorpions ; en têtes de Luther et de Calvin, et en queues de Socin et de

Voltaire. En un mot, ils débutent par le protestantisme et se terminent par le philosophisme.

1° PÉRIODE DES SAUTERELLES.

«Et de la fumée du puits sortirent des sauterelles qui se répandirent sur la terre » : Selon les anciens, car pour expliquer les antiques allégories bibliques et orientales, nous ne devons nous fonder ni sur Buffon ni sur Lacépède, les sauterelles naissaient spontanément de la corruption de l'air et de la pourriture de la terre, et se multipliaient instantanément d'une manière effrayante. On n'en soupçonnait pas même l'existence, et voilà que tout à coup elles remplissent les airs de leurs épais bataillons, et l'on apprend qu'elles viennent de ravager des contrées entières ; que non seulement l'herbe tendre et la moisson encore verte, mais les arbres, leurs feuilles, leurs fruits et leur écorce même ont été la proie du fléau dévastateur. Ainsi se produisirent et se multiplièrent, comme spontanément et instantanément, les sectes protestantes, couvrant l'Europe, souillant, corrompant, dévorant le champ et la moisson de l'Eglise, et laissant après elles une affreuse famine spirituelle : « *Locustis comparantur hæretici, quia locusta noxia est, et sic inimica mortalibus, ut famem faciat et segetum culta populetur, in tantum ut arbores et vineas decorticet.* » (S. Hieronym.) La soudaine apparition des nouveaux herétiques pouvait-elle être mieux figurée que par la subite génération de ces insectes impurs et voraces ?

Mais par quelle prédisposition atmosphérique, par

quelle corruption de l'air et quelle pourriture de la terre se multiplièrent-ils si soudainement et d'une manière si prodigieuse? Ne cessons de le dire et de le redire: parce que dans tout le monde lettré on avait substitué le goût et l'enseignement du paganisme à celui du christianisme, le culte des dieux de l'Olympe au culte du Dieu du Calvaire, l'esprit païen au génie chrétien. Et c'est pourquoi un moine libertin, sans aucune mission apostolique, eut un si inconcevable empire sur tout son siècle; il trouva partout des hommes comme lui, de ces hommes qui « par leur vie animale, dit l'apôtre saint Jude, ont chassé l'Esprit-Saint de leur cœur et se séparent d'eux-mêmes : *Hi sunt qui segregant semetipsos animales*, *Spiritum non habentes* (19). » Tous ces nouveaux païens passèrent à la fois dans son camp et la Réforme fut faite. Le bavard Erasme, l'enfant gâté et terrible de cette Renaissance, disait partout : « La Renaissance est l'œuf, et la Réforme est l'oiseau qui en est sorti. » Ce n'était pas un oiseau, mais un insecte, et un insecte venimeux, et tellement bruyant et glouton qu'il allait assourdir et dévorer et empoisonner une grande partie de l'Europe, corrodant de ses morsures, souillant de sa bave et de son venin tout ce qui s'éloignait du giron de l'Eglise. Car tout en se disputant, en se combattant avec fureur, en se dressant des bûchers, en se livrant des batailles sanglantes, les nouvelles sectes se réunissaient néanmoins toutes contre l'unique Epouse du Christ : « Les sauterelles n'ont pas de roi, dit Salomon, et cependant elles vont comme des bataillons (Prov. XXX, 27) ». Et tous leurs bataillons si divers, si hostiles entre eux, marchaient comme un seul homme à l'assaut de l'Eglise du Dieu vivant, la seule colonne et firmament de la vérité :

« *Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis* » (1 Tim, III. 15).

℣ 4. « Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui est vert, ni à tout arbre, mais seulement aux hommes qui n'ont pas le signe de Dieu sur leurs fronts. »

Voilà qui serait prodigieux et inconcevable si l'on prenait ces sauterelles à la lettre, comme le voudraient quelques-uns. Comment pourraient subsister des insectes voraces qui ne se nourrissent uniquement que des choses qui précisément leur sont défendues, et qui ne doivent faire leur pâture que de l'homme et seulement de certains hommes, « de ceux qui n'ont pas le signe de Dieu sur leurs fronts » ? Mais entendu de nos modernes hérétiques, ce n'est plus qu'une admirable et claire allégorie qui va naturellement s'expliquer d'elle-même.

« Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre » : Par « l'herbe de la terre » nous entendons la tendre enfance, depuis le berceau jusqu'à l'adolescence, doux et frêle espoir de la future moisson. Par une miséricordieuse disposition de la Providence, toutes les sectes protestantes, excepté les Sociniens qui passèrent en naissant à l'état de scorpions, respectèrent le Baptême tout en abolissant les autres sacrements. Or tous les enfants validement régénérés appartiennent à l'âme de l'Eglise, et sont dans la voie du salut, jusqu'à ce qu'ils en soient sortis par une faute mortelle. Les monstrueuses sauterelles n'ont donc pu nuire à l'herbe de la terre.

— « Ni à tout ce qui est vert » : Jésus-Christ se compare lui-même au bois vert : « *si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* » (Luc. XXIII, 31). Par

« tout ce qui est vert » nous devons donc entendre les vrais disciples du Christ, les catholiques généreux, fidèles aux lois de Dieu et de son Eglise, professant hautement leur foi, haïssant toute perfide nouveauté, vivant dans l'espérance et la charité, mettant les intérêts de leur salut au-dessus de tous les intérêts et de toutes les jouissances d'un monde sensuel, et se renouvelant sans cesse par la grâce des sacrements ; ils sont comme la plante sur le bord des eaux vives, toujours verts : « *et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. Et folium ejus non defluet* » (Ps, I, 3, 4). La morsure de l'hérésie ne saurait les atteindre.

— « Ni à tout arbre » : Les arbres, selon les saints Docteurs, sont les chrétiens éminents, pasteurs et pontifes. Car ils nourrissent les troupeaux de leurs feuilles et de leurs fruits, et les abritent pendant la chaleur du jour et la pluie des orages ; ils sont aussi comme des étendards qui leur servent de ralliement et empêchent leur dispersion.

Ce sont les successeurs de Pierre et des Apôtres et les véritables gardiens du troupeau du Christ. Or, excepté en Angleterre, où les prélats courtisans d'Henri VIII n'étaient plus que des simoniaques et des mercenaires, tous les évêques, et à plus forte raison les souverains pontifes, se tinrent debout en face de la Réforme, pour la combattre et la foudroyer, comme on le vit dans leur grande et solennelle unanimité au concile de Trente.

Puis, les Charles Borromée et les François de Sales, et les Thérèse, les Ignace, les Philippe de Néri, les Vincent de Paul ranimèrent le feu sacré dans le clergé et les ordres monastiques, ou donnèrent nais-

sance à de nouveaux apôtres, et portèrent l'Evangile jusqu'aux extrémités de l'ancien et du nouveau monde, en Amérique, dans la Chine et au Japon : ici, ramenant les brebis égarées, là, faisant de nouvelles conquêtes. Et l'Eglise voyait accourir de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion, dans son sein, une multitude de nouveau-nés, qui la dédommageait de pertes si douloureuses et renouvelait sa jeunesse comme celle de l'aigle : « *et renovabitur ut aquilæ juventus tua* » (Ps. CII, 5).

— « Mais seulement aux hommes qui n'ont pas le signe de Dieu sur leurs fronts. » Ceux qui n'avaient pas le signe de Dieu sur leurs fronts, c'étaient ceux en qui la foi était morte, les nouveaux païens rebelles aux lois de l'Eglise, tous les impies et les libertins déjà apostats dans le cœur, ennemis du jeûne, du célibat, de la chasteté, de la pénitence, et que l'Evangile a toujours condamnés à périr : « *si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* » (Luc, XIII, 5). Ceux-là furent la proie du redoutable fléau et abandonnés aux infernales sauterelles, et purent être tués, c'est-à-dire recevoir la mort de l'âme en se laissant séduire par la nouvelle hérésie.

℣ 5. « Et il leur fut donné non de les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq mois : et leur tourment est comme le tourment du scorpion lorsqu'il pique l'homme. »

« Et il leur fut donné non de les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq mois » : Ici le pronom *les*, en grec αὐτοὺς et en latin *eos*, quoique au masculin, se rapporte aux vrais fidèles, figurés par « tout ce qui est vert, *omne viride* », et aux pasteurs et chrétiens éminents, figurés par « les arbres, *omnem arborem* », et

non aux hommes qui n'ont pas le signe de Dieu sur leurs fronts. C'est une construction *ad sensum* familière à l'écrivain sacré, qui met souvent l'adjectif démonstratif, relatif ou qualificatif à un genre différent du substantif, et que respecte scrupuleusement la Vulgate : « *habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua; et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt* » (III, 4). Il est clair, d'après ce qui précède et ce qui suit, qu'il est permis aux sauterelles sataniques de tuer spirituellement ceux qui n'ont pas le signe de Dieu sur leurs fronts, puisqu'elles ne vivent et ne se repaissent que de ceux-là, et que c'est pour cela que l'ange de l'abîme, le roi qui règne au-dessus d'elles est appelé l'Exterminateur.

Ce sont donc les fidèles et les pasteurs de l'Eglise qu'il leur est défendu de tuer; mais il leur est permis de les tourmenter ou de les éprouver. Car le grec ἵνα βασανίσωσιν, que la Vulgate traduit par *ut cruciarent*, signifie plutôt éprouver, puisque ce verbe vient de βάσανος, pierre de touche qui sert à éprouver l'or. Or Dieu permit aux nouveaux hérétiques d'éprouver ses vrais serviteurs pour faire éclater leur foi et leur vertu, et briller la sainteté, l'indéfectibilité et la divinité de son Eglise. — « Pendant cinq mois » : Cinq mois sont, à la lettre, la durée ou la vie de ces insectes dans les contrées de l'Afrique et de l'Asie où ils sévissent comme les plus redoutables fléaux.

Mais ici nous devons prendre les cinq mois au figuré pour continuer l'allégorie. Cinq mois font cent cinquante jours, et en prenant les jours pour des années, selon le style prophétique : « *diem pro anno, diem, inquam, pro anno* (Ezech. IV), » cinq mois font

cent cinquante années. Cet espace de temps fut, en effet, la durée du paroxysme de l'hérésie et de la cruelle épreuve de l'Eglise. Mais, après le traité de Westphalie, 1648, et bien avant la révocation de l'édit de Nantes, 1685, la réforme avait senti tomber l'ardeur de son fanatisme; elle remuait sans se faire craindre et ne se défendit plus que mollement. La doctrine du concile de Trente pénétrait partout et ouvrait tous les yeux ; l'Eglise, par ses évêques et ses prédicateurs, ramenait les foules égarées ; Bossuet, en écrivant l'histoire des variations et des contradictions de cette pseudo-réforme et de ses faux docteurs, démantelait toutes ses forteresses dogmatiques et la couvrait elle-même de honte et de ridicule; et Louis XIV opposant son glaive à leur glaive, sa force à leurs conspirations et à leurs violences, finit par abattre leur puissance matérielle. Ces cinq mois figurent donc admirablement la croissance, le paroxysme et la décadence du protestantisme et la paix rendue à l'Eglise à la fin.

— « Et leur tourment est comme le tourment du scorpion lorsqu'il pique l'homme » : — « Le venin du scorpion, dit Tertullien, pénètre d'abord dans les entrailles; les sens s'appesantissent, le sang se gèle, les esprits n'animent plus les chairs; on sent un dégoût extrême et une continuelle envie de vomir. » Le venin du scorpion néanmoins n'est pas toujours mortel en tous lieux et pour toutes sortes d'êtres ; « mais pareil à celui des serpents, dit Pline, il tue les pourceaux, pourtant si robustes contre de tels venins : *pestis importuna veneni serpentium (scorpiones), interimunt etiam sues, alioquin vivaciores contra venena talia* » (lib. XI, cap. XXV). Et selon Corn. a Lap., il

est surtout mortel pour ceux qui s'abandonnent aux plaisirs de la chair : « *magis sœvient in eos qui ardent concupiscentiis mulierum.* » Ainsi Luther et les premiers hérésiarques se prenant peu à peu de dégoût pour leurs propres doctrines, et sans consolation même au milieu de leur triomphe, vécurent dans des transes mortelles. Tantôt épouvantés des crimes et de l'anarchie de leurs sectaires qui les abandonnaient, ils imposaient la plus sanglante tyrannie partout où ils avaient prêché la plus extrême licence; tantôt déchirés de remords à la vue du ciel étoilé, ils soupiraient en disant : « Beau ciel, tu n'es pas pour nous ! » Et ils mouraient dans les angoisses et le désespoir de Judas.

Mais si la piqûre de ces cruels insectes n'était pas mortelle pour les vrais serviteurs de Dieu, les vrais serviteurs de Dieu étaient profondément affligés de la perte de tant d'âmes et de tous les outrages faits à l'Eglise et aux saints.

℣ 6. « Et en ces jours-là les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas, et ils désireront mourir, et la mort fuira loin d'eux. »

Par les hommes, remarque ici très bien Gagnée, presque tous les commentateurs entendent les vrais chrétiens : « *omnes pene intelligunt de veris christianis.* » En effet, les hérétiques étant désignés sous la figure des sauterelles, les hommes dignes du nom d'hommes, qui en sont tourmentés sans en pouvoir mourir, ne peuvent être que les vrais catholiques, les parfaits chrétiens. Car à la vue de tant de maux et de tant de scandales, à la vue de la sainte Eglise, leur mère, si cruellement déchirée, de ses temples renversés, de ses autels et de tous les lieux consacrés violés, des pré-

cieux restes de ses martyrs jetés aux vents et foulés aux pieds, de leurs images souillées, de leurs statues mutilées ; l'Evangile même et toutes les Ecritures étant indignement interpolés ou travestis, et tous les dogmes et toute la morale corrompus, un si grand nombre d'âmes perdues et le sang de Jésus-Christ ne servant plus qu'à la luxure de ces êtres immondes : « *Dei nostri gratiam transferentes in luxuriam* » (Judæ, 4), la mort, comme à Elie, leur paraît préférable au spectacle des abominations d'Israël (III Reg. XIX, 4).

Ils s'écrient comme les Machabées : « Mieux vaut pour nous mourir que de voir les maux de notre peuple et de notre sanctuaire : *melius est nos mori... quam videre mala gentis nostræ et Sanctorum* » (I Mach. III, 59) ; ou plutôt, comme les apôtres et les premiers fidèles, ils voudraient donner leur vie, répandre leur sang pour la gloire de leur Dieu outragé et le salut de son Eglise, parce que le sang des martyrs est la semence des chrétiens : « *Sanguis Martyrum, semen christianorum* » (Tert.). Mais Dieu se les réserve pour réparer autrement les pertes de son royaume et vaincre cette hérésie perfide et abominable, dont le caractère propre fut de faire beaucoup d'apostats et peu de martyrs : « *Et mors fugiet ab eis.* »

Ce n'est que dans un sens accommodatice que l'on applique les paroles de ce verset aux réprouvés dans l'enfer.

℣ 7. « Et les ressemblances des sauterelles étaient semblables à des chevaux préparés pour le combat, et sur leurs têtes comme des couronnes semblables à de l'or, et leurs visages comme des visages d'hommes. »

Redisons avec saint Thomas que toutes ces expres-

sions : « ressemblances, semblables, comme : *similitudines, similes, tanquam* », indiquent clairement qu'il faut chercher ici le sens figuré et non le sens propre : « *Patet ex hac litterâ quod sensus mysticus est quærendus hic et non proprius.* »

Ils sont donc bien loin de la question ceux qui, voulant s'en tenir à la lettre, font de savantes dissertations pour prouver qu'une sauterelle ressemble à un homme ou à un cheval, à une femme ou à un lion.

« Et les ressemblances des sauterelles étaient semblables à des chevaux préparés pour le combat » : Les ressemblances des sauterelles « *similitudines locustarum* », au pluriel, sont pour marquer que ces grandes variétés d'hérésiarques si différents entre eux, Luther de Calvin, Calvin de Mélanchton et de Carlostadt, et ceux-ci de Théodore de Bèze et de Socin, avaient tous les mêmes instincts de l'animal, la brutalité, la sensualité et les emportements du cheval et du mulet, « *sicut equus et mulus* ». — « De chevaux préparés pour le combat » : Le protestantisme sortit tout armé, sinon avec la sagesse de Minerve du cerveau de Jupiter, du moins avec toute la malice de Satan « du puits de l'abîme », soutenant ses damnables doctrines par le sophisme et le mensonge, par la violence et la séduction, par le fer et le feu, par tous les moyens, et disputant avec acharnement sur tout et contre tous.

— « Et sur leurs têtes comme des couronnes semblables à de l'or » : Les vraies couronnes d'or désignent les vrais rois, les vrais élus ; et l'or est particulièrement l'emblème de la vérité, de la sagesse et de la charité divines. Mais ces sauterelles ne portent sur

la tête que de fausses couronnes : « *tanquam coronæ* », fabriquées d'un faux or, « *similes auro* ».

Ce ne sont point les prédestinés à la gloire, quoiqu'ils s'en vantent. Les nouveautés qu'ils prêchent ne sont qu'une vaine et sacrilège imitation de la vérité apostolique, de la sagesse évangélique, de la foi et de la charité du Christ ; et l'or des Ecritures entre leurs mains s'est changé en un plomb vil : « *Obscuratum est aurum, mutatus est color optimus* » (Jer. *Lament.* IV, I).

« Les couronnes sur la tête » signifient aussi que beaucoup de rois, de princes et de souverains se mirent à la tête de ces hérétiques : les rois de Navarre, d'Angleterre, de Suède, de Danemarck, les princes d'Allemagne, les confédérés de Hollande, et beaucoup d'autres princes et seigneurs de la France, de la Suisse, de la Pologne, de la Hongrie se jetèrent dans le parti et le soutinrent les armes à la main.

— « Et leurs visages comme des visages d'hommes » : Nous venons de voir que « par les hommes » presque tous entendent les vrais chrétiens : « *Omnes pene intelligunt de veris christianis.* » Les sectaires ont, en effet, des apparences d'hommes ou de chrétiens; ils en usurpent le nom, le langage, et en imitent quelques pratiques. Ils voudraient passer pour les disciples et les enfants du Christ dont ils souffletèrent l'Epouse. Mais ils ne sauraient avoir Dieu pour père, ayant renié son Eglise pour mère. Ils prêchent ; mais ils ne sont envoyés ni de Dieu, ni de son vicaire, seul divinement établi pour paître les agneaux et les brebis ; et le premier d'entre eux qui se soit érigé en docteur et en réformateur, et qui se soit assis dans leur chaire de pestilence et de blasphème « est une étoile

déchue du ciel, et qui n'a reçu qu'une clef néfaste, non pour ouvrir le ciel, mais pour ouvrir le puits de l'abîme : « *Et vidi stellam de cœlo cecidisse in terram et data est ei clavis putei abyssi* », d'où ils sont tous sortis : « *Et de fumo putei exierunt locustæ in terram.* » Ils ne sont donc tous que les enfants de Satan, les envoyés et les sujets du royaume des ténèbres ; et c'est pourquoi ils ne portent que de fausses couronnes d'un faux or, et ils n'ont que de faux visages d'hommes : « *Et facies eorum tanquam facies hominum.* »

℣. 8. « Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lions. »

« Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes » : Leurs « cheveux de femmes » signifient leurs mœurs efféminées et corrompues, leur luxure et leur vanité, leur mollesse et leur lâcheté à porter le joug de l'Evangile. La Renaissance païenne avait profondément amolli les âmes et énervé la discipline ecclésiastique, et le monde saturé de cette littérature lubrique et sensuelle ne respirait que volupté et orgueil, et il était devenu incapable des mâles vertus chrétiennes. Erasme lui-même se moquait agréablement de tous ces novateurs, qu'il appelait des « humanistes », et l'on disait communément : « Semez des humanistes, et vous aurez des protestants. » C'est parce que aucun de ces hérésiarques n'eut le courage de pratiquer les lois de l'Eglise et de se plier à sa discipline, qui n'étaient pourtant que les lois et la discipline de Jésus-Christ et de ses apôtres, qu'ils secouèrent et rejetèrent avec tant d'éclat et de scandale son joug maternel, sa morale et son autorité. Comme de vrais païens, ils avaient horreur de toute

œuvre de pénitence, du jeûne, de l'abstinence, de la continence, de tout ce qui crucifie la chair et fait mourir le vieil homme pour faire renaître l'homme nouveau et le rendre propre au royaume des cieux. Ils cédèrent à leurs penchants, à leurs vices, à l'impudicité ; car, dit saint Jérôme , « rarement l'hérétique aime la chasteté, *raro hæreticus diligit castitatem* » ; ils violèrent leurs vœux de prêtres, de moines, abolirent le célibat, déclamèrent contre la virginité, attaquèrent même la plus pure des vierges, la Mère immaculée du Christ et de tous les chrétiens, et couronnèrent leur honteuse apostasie par des mariages : « *et habebant capillos sicut capillos mulierum.* »

Car tous ces visages, tous ces fronts de réformateurs et de réformés furent marqués du signe ignoble de la plus criminelle lubricité : le prêtre et moine Martin Luther épousa Catherine Bora, également violatrice de ses vœux sacrés ; Carlostadt prêtre, Zwingle prêtre, Bucer religieux, Œcolompade moine, Vermilly, dit Pierre martyr, chanoine, Cramner archevêque de Cantorbéry, se marièrent tous sacrilègement à des religieuses ou à des séculières, selon l'occasion ou l'attrait de leurs honteuses passions. Calvin et Théodore de Bèze ne furent pas moins, mais autrement immondes.

Aussi le Landgrave de Hesse, Henri VIII, et tout ce qui était corrompu parmi les princes, les peuples et les rois, trouvaient-ils commode de marcher à leur suite. leur religion était une religion de prostitués : « *et habebant capillos sicut capillos mulierum.* »

— « Et leurs dents étaient comme des dents de lions » : Le lion affamé n'épargne aucun être vivant, quelles que soient sa grandeur et sa force ; car il est

le roi du désert, et il s'attaque même à l'homme, mais en commençant par le souiller, dit-on, de ses excréments. Ainsi nos hérésiarques s'attaquèrent à toute majesté religieuse ou politique en la couvrant de leur bave et de leurs outrages. Mais il ne s'agit pas du lion lui-même dans notre texte, mais des infernales sauterelles dont les dents sont comme les dents du lion.

La dent du lion, d'après l'opinion antique, qu'il faut toujours considérer dans l'interprétation des Ecritures, par son odeur fétide, laisse dans la plaie un venin mortel : « *ex omni vulnere sive dente, sive ungue impresso, ater profluit sanguis.* (Plin. lib. VIII, cap. XVI) ». Et c'est pourquoi les commentateurs entendent par cette expression les ravages profonds et longtemps incurables de cette hérésie : « *dicuntur autem dentes leonum fœtere ; bene ergo earum locustarum dentes ut leonum dentes, quia hæreticorum doctrina non modo animas laniat ac vorat, sed et fœtida est ac mortifera* (Gagnæus) ». La dent fétide, empestée des hérésiarques ne déchira, ne broya pas seulement une grande partie de la chrétienté pendant leur vie ; leurs sophismes venimeux, leurs noires calomnies et leurs doctrines empoisonnées, après avoir passé par la bouche de Voltaire et des sophistes du XVIIIe siècle, infectent encore la haute et la basse littérature et les enseignements des universités d'Etat, et ne cessent de répandre l'impiété et la mort. Et n'est-ce pas le propre commentaire de sa doctrine que nous léguait Luther lui-même dans la suprême débauche qui termina sa vie ? Car cet ennemi juré de l'abstinence et du jeûne devait mourir d'une indigestion :

Dans un grand festin que lui avaient préparé les

princes luthériens, où abondait tout leur plus fin gibier et où coulaient à flots les meilleurs vins du Rhin, il n'avait cessé de vider sa large coupe, comme dans son jeune âge, et d'épancher sa joyeuse humeur en facéties et en sarcasmes contre Rome et le pape, lorsque se levant tout à coup de table et détachant de la muraille un morceau de craie, il trace sur la paroi ce vers latin :

« Pestis eram vivus ; moriens tua mors ero, papa. »

« Vivant, j'étais ta peste ; mourant, je serai ta mort, ô pape. »

Ce ne fut point du pape dont sa morsure fut la peste et la mort, mais d'une grande partie de l'Europe et du monde : « *Et dentes earum, sicut dentes leonum erant.* »

℣ 9. « Et elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat. »

« Et elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer » : Leurs cuirasses sont encore de fausses cuirasses et n'ont que l'apparence des cuirasses de fer. La cuirasse de fer véritable, c'est la vérité et la justice impénétrable, dit saint Paul, à tous les traits du mensonge et de l'iniquité : « Prenez l'armure de Dieu pour pouvoir résister au jour mauvais, et soyez debout, les reins ceints dans la vérité et revêtus de la cuirasse de la justice... afin de repousser les traits enflammés de Satan (Eph. VI, 13, 17). » Pour eux, avec leurs fausses cuirasses, ils ne surent jamais repousser, mais recevoir tous les traits enflammés de

Satan, se laissant pénétrer par tous les vices et par toutes les plus détestables erreurs ; et si leurs cuirasses sont dites comme de fer, c'est uniquement pour signifier qu'ils furent impénétrables aux enseignements de l'Eglise et opiniâtres dans l'hérésie.

— « Et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat » : Dans cette phrase, encore plus expressive et plus sonore dans le grec et le latin, qui ne voit la rapidité avec laquelle se propagea cette hérésie, et n'entend le retentissement de ses discussions et de ses scandales, l'eclat de ses blasphèmes et les bruyantes doctrines de ses sectaires renversant et écrasant tout sur leur passage ?

« Et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots » : Les ailes servent à l'oiseau, et à l'aigle roi des oiseaux, à franchir les espaces pour s'élever dans les cieux ; les ailes ne servent ici à ces monstrueux insectes qu'à imiter le bruit des chariots qui roulent lourdement sur la terre. Les régions célestes ne sauraient être leur domaine. Le protestantisme, tout en disputant beaucoup du ciel et de la prédestination, de la grâce et de l'Esprit-Saint, ne fut jamais qu'une secte grossière, toute de chair et de sang, « *sicut equus et mulus* », qui ne quitta jamais le terre-à-terre. — « Bruit de chariots » : Les chariots sont les sectes qui portent la doctrine et les sectaires, et au pluriel, parce que la réforme, dès son apparition, se divise en sectes nombreuses qui vont toujours croissant. A la fin des cinq premiers mois, c'est-à-dire au bout de leur période de développement, elles étaient innombrables, comme l'attestent les historiens et par-

ticulièrement Bossuet, dans l'histoire de leurs variations,

— « A plusieurs chevaux » : Non seulement les sectes ne pouvaient plus se compter, mais chaque secte avait elle-même plusieurs chefs sans cesse divisés, se combattant, s'excommuniant les uns les autres, ce qui explique ce bruit retentissant de chariots et de chevaux.

— « Courant au combat » : Cette multitude si bruyante et si désordonnée, toujours cuirassée et armée pour le combat, sans chef visible, sans roi apparent, comme ces immenses nuées de sauterelles, qui obscurcissent les rayons du soleil et ravagent les contrées de l'Orient, se réunissait néanmoins comme un seul bataillon pour courir à l'assaut et à la destruction de l'Eglise. Mais elle ne faisait que courir : « *currentium in bellum*. » Elle courait, ramassant les âmes molles, tièdes, voluptueuses, qui vivaient hors du temple. Mais elle ne pouvait rien contre celles qui se tenaient fidèlement dans l'enceinte sacrée. L'édifice était inexpugnable, étant bâti sur la pierre par le Christ lui-même.

Enfin, le vicaire de Jésus-Christ, ayant assemblé les successeurs des Apôtres, et, à leur tête, foudroyé cette multitude vomie avec la fumée du puits de l'abîme, renversé ses chariots et ses chevaux, tous ses escadrons frappés par la foudre de Trente et marqués du signe de l'anathème tombèrent impuissants, après cinq mois d'impiétés et de blasphèmes et de satanique propagande.

2° PÉRIODE DES SCORPIONS

℣. 10. « Et elles avaient des queues semblables à

des scorpions et des aiguillons étaient dans leurs queues ; elles avaient le pouvoir de nuire aux hommes pendant cinq mois. »

« Et elles avaient des queues semblables à des scorpions et des aiguillons étaient dans leurs queues »: Le grec porte expressément : « des queues semblables à des scorpions, ουρας ομοιας σκορπιοις ». C'est donc au moins la moitié d'un contresens de traduire : « des queues semblables à celles des scorpions » ; car les queues des sauterelles du puits de l'abîme sont des scorpions tout entiers, autrement : de même que la Renaissance fut l'œuf d'où sortit la Réforme ou les sauterelles, le cadavre des sauterelles ou de la Réforme en dissolution a produit le philosophisme ou les sophistes, qui sont autant de scorpions, n'ayant pas seulement l'aiguillon, mais tout le caractère et toutes les mœurs du scorpion, son air bénin, sa malice, sa cruauté, sa perfidie, se délectant du mal pour le mal.

Premièrement, toutes les langues entendent métaphoriquement, par la queue, la dernière partie d'une armée, d'une faction, d'une secte ou d'un parti, et aussi les extrêmes et pires conséquences d'une erreur ou d'une hérésie, et par conséquent tous ceux qui en tirent les dernières conséquences : « Le Seigneur, dit Isaïe, détruira dans Israël la tête et la queue... la queue, c'est tout prophète enseignant le mensonge : *et disperdet Dominus ab Israel caput et caudam... propheta docens mendacium, ipse est cauda* » (IX, 14, 15). Tout le monde, de nos jours, connaît la fameuse queue du Vitellius de la franc-maçonnerie, qui, engraissé des malheurs de la France et parvenu à ses fins, aurait voulu retrancher de son entourage com-

munistes, socialistes, intransigeants, mais ne sachant où couper sa queue pour se livrer à son aise à ses jouissances de Sybarite. Or la queue, la conséquence du protestantisme, c'est le philosophisme; après les sauterelles les scorpions, après les hérétiques les sophistes : « C'est à la prétendue réforme, disait Bergier à leur face, que nous sommes redevables de l'incrédulité et de l'irréligion répandue aujourd'hui dans l'Europe... Comment leur conduite (des pseudo-réformateurs) n'aurait-elle pas produit l'indifférence de religion ou l'irréligion absolue ? A force de changer de principes, on ne tient plus à aucun; et à force de passer d'un dogme ou d'une opinion à une autre, on devient indifférent pour toute croyance. » Et les passions criminelles et honteuses, bouillonnant dans le cœur du sceptique et de l'incrédule, il devient l'ennemi de toute religion et surtout de celle qu'il redoute comme la seule véritable. Aussi toute l'histoire dit-elle, et tous les penseurs avec l'histoire, « que Voltaire est la queue de Luther ».

Mais secondement, pour mieux saisir les rapports entre le type et l'antitype, entre le scorpion et le sophiste, décrivons, d'après l'antiquité, le caractère du scorpion, et nous verrons comment, en deux mots, l'écrivain sacré a merveilleusement et énergiquement caractérisé les sophistes du dix-huitième siècle :

Au premier aspect, cet infime reptile paraît inoffensif, mais « sa piqûre, dit Pline, est douloureuse et mortelle comme la morsure des plus venimeux et des plus redoutables serpents ». Or qu'y avait-il en apparence de plus bénin et en réalité de plus cruel que ces philosophes qui, ne parlant que d'humanité et de philanthropie, « auraient voulu, avec les boyaux du

dernier prêtre, étrangler le dernier roi ». (Parole de Voltaire.)

Le scorpion frappe obliquement et marche toujours obliquement, afin de blesser à l'improviste : « *ferit obliquo ictu et inflexo, incedit quoque obliquo gressu ut feriat ex improviso* » ; les sophistes flattaient les rois, le peuple et les grands, et en même temps leur lançaient le coup mortel.

Le scorpion ne rentre jamais son aiguillon pour ne perdre aucune occasion de donner la mort : « *semper cauda in ictu est... ne quando desit occasioni.* » Les encyclopédistes ne cessaient de méditer quelque nouveau sophisme contre la religion et tous les jours inondaient l'Europe de leurs livres empoisonnés, où l'obscénité le disputait à l'impiété.

Le scorpion aime les masures et se dissimule dans les lieux sombres ; c'est à la faveur des ténèbres et des ruines qu'avait faites dans les esprits et les cœurs le protestantisme, que naquit et grandit le philosophisme.

Le scorpion ne peut supporter les rayons du soleil, quoiqu'il ne puisse se multiplier et développer sa venimeuse et perverse nature que dans les contrées réchauffées par un soleil ardent ; le sophiste ne cessa de haïr l'Eglise, le soleil de la vérité, parce qu'elle éclaire le monde de la lumière de l'Evangile, et il alla jusqu'à déclarer la guerre à Dieu même et à son Christ, en proférant ce stupide blasphème : « Ecrasons l'infâme ! »

Le scorpion, irascible, cruel, est, en un mot, l'ennemi de tout ce qui l'approche, et donne la mort sans sujet, sans aucune nécessité pour sa défense ou sa préservation, mais pour le seul plaisir de nuire : qui ne

reconnaît ici les philosophes « irascibles et méchants comme le scorpion », faisant la guerre à Dieu et aux hommes et aimant le mal pour le mal. Aussi, Frédéric II qui les connaissait bien, parce qu'il était philosophe lui-même et le roi de leurs rêves, et les voyait ramper dans ses antichambres, disait-il : « Si j'avais une province à châtier, je l'enverrais gouverner par des philosophes. »

Mais si ce vil insecte est l'ennemi mortel de tout ce qui lui est étranger, il n'est pas moins cruel envers les siens ; la mère elle-même dévore sa progéniture, les enfants tuent leur mère et vengent leurs frères et se dévorent entre eux, et souvent finissent eux-mêmes par se suicider (Pline, liv. XI, chap. xxv ; Corn. à Lap. et tous les naturalistes). Issu de la souveraineté de la raison individuelle et du libre examen de la réforme, le philosophisme commença par rejeter non seulement tous ses articles prétendus fondamentaux, mais aussi toute autorité des divines Ecritures, toute idée d'une religion révélée. La Réforme n'en voulait d'abord qu'à l'Eglise romaine et au pape, et à la hiérarchie apostolique ; le philosophisme, d'une malice plus froide et diaboliquement plus logique, s'attaqua à Dieu, à son Christ, à tout l'Evangile, et passant du déisme au scepticisme, tomba rapidement dans l'athéisme, enveloppant d'une égale haine l'Eglise et la Réforme, et tout ce qui conserve quelque croyance, quelque reste de foi. Le scorpion avait tourné violemment son aiguillon contre la sauterelle, l'enfant avait tué la mère et la queue dévoré la tête : « *Et disperdet Dominus ab Israël caput.* »

Restait aux scorpions, c'est-à-dire aux sophistes, à se dévorer entre eux. Ils n'y manquèrent pas. On sait

les jalousies, les haines et les traits venimeux dont ils ne cessèrent de se poursuivre les uns les autres, à commencer par Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, les deux coryphées de l'espèce. Leurs sectes, comme celles des protestants, se divisaient à l'infini, et leurs systèmes et leurs opinions ne se comptent point; et souvent le même sophiste, que Tertullien nomme le scorpiaque, se contredit et se réfute lui-même, soutenant sur la même question le pour et le contre, niant dans une page ce qu'il venait d'affirmer dans l'autre, comme on le voit dans Voltaire et Rousseau, les deux modèles du genre, qui ont tout nié, tout affirmé, douté de tout, disant tantôt oui, tantôt non, ce qui, pour tout homme de sens, réduit le fond de leur doctrine à zéro. Aussi de leurs cyniques et volumineux écrits a-t-on fait d'excellents livres, « les Sophistes réfutés par eux-mêmes », que l'on pourrait intituler aussi « les Scorpions tués par eux-mêmes ». Aussi n'y a-t-il plus que les libertins ignares et inintelligents, et la stupide franc-maçonnerie, cet infect troupeau d'Epicure, « *Epicuri de grege porcorum* », pour les admirer encore et leur élever des statues.

Néanmoins, comme le nombre des insensés est infini, et que les pervers aiment à se pervertir toujours davantage : « *perversi difficile corriguntur, et stultorum infinitus est numerus* » Eccl., I, 15), ils ont amené le renversement de tout l'ancien ordre social, et abouti au grand dénoûment de 93, où ils se sont dévorés les uns les autres, et où Danton, au pied de l'échafaud, a fait de ce passage de l'Apocalypse le plus énergique et le plus sublime commentaire en disant : « La Révolution est comme Saturne, elle dévore ses enfants. » Ce n'était pas comme Saturne, mais comme

le scorpion qui, après avoir empoisonné et tué père, mère et enfants, se tuait enfin lui-même sur les ruines de la vieille Europe coupable et redevenue païenne.

— « Et elles avaient le pouvoir de nuire aux hommes pendant cinq mois » : Par « les hommes » nous devons toujours entendre les catholiques, les sophistes et les hérétiques étant figurés par les scorpions et les sauterelles.

Pendant les cinq premiers mois, les hérétiques ou sauterelles ne purent nuire qu'à certains hommes, « à ceux qui n'avaient pas le signe de Dieu sur leurs fronts » ; mais pendant les cinq derniers mois les sophistes ou scorpions ont pouvoir de nuire à tous les hommes en général. Le mal qu'ils firent, en effet, aux enfants de l'Eglise, pour la vie de la foi et la piété chrétienne, est incalculable. Sous l'influence de leurs sarcasmes et de leurs doctrines pestilentielles, et du rire sardonique de Voltaire, grand nombre de catholiques tièdes apprirent à douter de leurs croyances, à rougir de la pratique de leurs devoirs, et furent sans force et sans courage au milieu de l'atmosphère de vices et de la corruption générale qui gagna toutes les classes, la noblesse et le clergé, le peuple et la bourgeoisie, jusqu'à ce que tous fussent réveillés par l'éclat de tonnerre ou le grand tremblement de terre de la Révolution.

— « Pendant cinq mois » : Ce fut la durée que Dieu, dans ses conseils mystérieux, fixa au fléau des scorpions. Ils parvint sans doute à son apogée sous Voltaire et les encyclopédistes, mais il avait commencé longtemps auparavant, puisqu'il comptait pour pères Socin, Locke, Spinosa, Bayle, et tous les logiciens du

libre examen. En réunissant les cinq mois de ravages des sauterelles aux cinq mois de la peste des scorpions, et en prenant les jours de ces dix mois pour des années, « *diem pro anno* », à l'instar d'Ezéchiel (IV, 6), nous avons trois cents ans ; ce qui nous porte depuis la chute de Luther, en 1517, jusqu'à l'an 1817. Or il faut convenir que par le Concordat et l'Empire, sauterelles et scorpions étaient déjà écrasés sous la botte du grand organisateur de la Révolution. Non seulement les protestants ne pouvaient plus faire de propagande les armes à la main, mais leurs articles fondamentaux s'étaient exhalés en fumée. Quant aux prétendus philosophes, ce n'était plus, aux yeux du conquérant et du public, que des idéologues et des rêveurs qui ne comptaient plus.

Sauterelles et scorpions n'étaient donc que des morts, des cadavres mal enfouis, mais dont l'odeur fétide et les dangereux miasmes vont produire un autre fléau, la franc-maçonnerie, les sectes révolutionnaires qui vont se lever au son de la sixième trompette. Mais revenons aux sauterelles :

℣ 11. « Et elles avaient au-dessus d'elles pour roi l'ange de l'abîme, dont le nom en hébreu est Abaddon, en grec Apollyon et en latin l'Exterminateur. »

L'auteur sacré en nous révélant que ces sauterelles ont un roi, nous avertit encore de les prendre au figuré, et non à la lettre, puisque les vraies sauterelles n'ont pas de roi, quoiqu'elles aillent par bataillons : *Locusta regem non habet, et egreditur universa per turmas suas* (Proverb., XXX, 25).

« Et elles avaient au-dessus d'elles pour roi l'ange de l'abime » : Ce roi n'est pas un homme, ni un ange simplement, mais, comme l'exprime

clairement le grec avec l'article, l'ange même, le prince, le chef, le monarque de l'abîme, τὸν ἄγγελον τῆς ἀβύσσου, c'est-à-dire Lucifer ou Satan; car c'est lui qui est le roi de tous les enfants d'orgueil, de tous les révoltés contre le Christ et son Eglise : « *ipse est rex super universos filios superbiæ* » (Job. XLI, 25).

— « Dont le nom en hébreu est Abaddon, en grec Apollyon, et en latin l'Exterminateur. » L'hébreu Abaddon signifie tuer, perdre, détruire, et le grec Apollyon, ἀπολλυων, a la même signification, ce que la Vulgate rend très bien par le mot latin « *Exterminans* ». C'est en effet celui dont le Sauveur a dit : « Il était homicide dès le commencement et ne resta point dans la vérité; *ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit* (Joan., VIII, 44), — il est le menteur et le père du mensonge, *mendax est et pater ejus* (*mendacii*) (ibid.). » Or que d'âmes en qui, par le moyen des hérétiques et des sophistes du cinquième âge, il tua la vérité, la vie des âmes, et qu'il précipita dans l'abîme éternel, la Géhenne éternelle !

℣ 12. « Le premier malheur a passé : voici que viennent encore après, deux autres malheurs. »

« Le premier malheur a passé » : Le premier malheur, c'est donc la Renaissance byzantine ou païenne qui enfante la pseudo-réforme, et la pseudo-réforme qui produit le pseudo-philosophisme. Il a passé, mais non sans laisser les germes redoutables d'une pire transformation. Saint Jérôme remarque, sur les sauterelles de Joël. qu'après qu'elles sont mortes on les entasse dans des fosses, comme il est dit dans Isaïe XXXIII, 4, et que cet amas corrompit l'air et excita la peste. Les cadavres venimeux des sauterelles et des scorpions vont empoisonner l'air et infecter pendant

le sixième âge l'Europe et le monde d'une nouvelle pestilence. C'est pourquoi — « voici que viennent encore après deux autres malheurs » : l'un, qui sera la suite et comme le développement du premier malheur, va éclater au son de la sixième trompette; l'autre, au son de la septième et dernière trompette, sera la consommation de tous les malheurs.

SIXIÈME TROMPETTE SIXIÈME AGE

Depuis 1793 jusqu'à la ruine de l'Antechrist.

℣ 13. « Et le sixième ange sonna de la trompette. Et j'entendis une voix aux quatre coins de l'autel d'or, qui est devant Dieu, »

« Et le sixième ange sonna de la trompette » : Comparez avec la sixième épître et le sixième sceau. — « Et j'entendis une voix aux quatre coins de l'autel d'or, qui est devant Dieu » : L'autel d'or, nous l'avons déjà vu (VIII, 3), c'est Jésus-Christ; il est devant Dieu, parce qu'il ne cesse d'interpeller pour nous, dans sa gloire, auprès de son Père : « *semper vivens ad interpellandum pro nobis* » (Hebr., VII, 25).

La voix qui part des quatre coins de l'autel, ce sont toutes les voix des saints et des martyrs, que nous avons déjà entendues demander vengeance de leur sang, c'est-à-dire la glorification de leurs corps et la fin des épreuves de l'Eglise (VI, 9, 10) ; et il est dit « une voix, *vocem unam* », parce que toutes ces voix ne forment qu'une seule voix avec la voix de Jésus-Christ.

℣ 14. « disant au sixième ange, qui avait la trompette : délie les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve de l'Euphrate. »

Quelques-uns ont pris ce sixième ange pour un mauvais ange; mais c'est oublier qu'il est un des sept qui se tiennent en la présence de Dieu, et à la tête desquels se trouve saint Michel (VIII, 2). Holzhauser s'est aussi fourvoyé en y voyant Martin Luther au lieu de le reconnaître dans « l'étoile tombée du ciel et ouvrant le puits de l'abîme ». D'autres ont vu quatre bons anges dans les quatre enchaînés sur le fleuve de l'Euphrate, Michel, Gabriel, Raphaël et Uriel. Ce sont des énormités qui trahissent les vices d'un système. Les mauvais anges seuls sont enchaînés, chargés de chaînes qu'ils ne peuvent rompre, et réservés pour le jugement : « *Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari.* » (II Petr., II, 4.) Et le Fils de Dieu a resserré leurs liens encore davantage, pour laisser à son Eglise, qu'il venait de fonder, le temps de grandir et de se fortifier. « Mais vers la fin des temps, dit saint Augustin, lorsque par sa force et son accroissement, elle se sera élevée au-dessus des puissances du monde et de l'enfer, Dieu déhaînera de nouveau Satan pour faire éclater la grandeur de la foi de la cité divine et la vertu de ses enfants, pour montrer à quel ennemi elle avait affaire, et de quelle malice elle devait triompher, à la gloire de son Rédempteur, son protecteur et son libérateur (*Cité de Dieu*, XX, VIII, 3). »

Or, ces quatre mauvais anges sont les quatre principaux démons, et comme les quatre lieutenants de Satan dans le monde entier, et leur déchaînement est comme le préliminaire et la préparation au grand déchaînement de Satan lui-même :

— « Délie les quatre anges qui sont liés sur le

grand fleuve de l'Euphrate » : L'Euphrate arrose les lieux ou fut autrefois Babylone, Babylone toujours en guerre contre le peuple et le royaume de Dieu, et figurant, selon les prophètes et les Pères, le monde impie et corrupteur. Le grand fleuve de l'Euphrate est donc le torrent du mal, qui traverse et inonde de ses eaux bourbeuses et fétides la grande cité de Satan. Il arrosa primitivement d'une onde pure, l'Eden, où il prenait sa source (Gen., II, 14). Mais, de son souffle infernal, l'antique serpent en troubla la pureté et y injecta des principes de mort. Et depuis, il roule ses eaux impétueuses et empoisonnées, entraînant le genre humain avec tous ses vices, toutes ses passions désordonnées et tous ses crimes ; ou plutôt, le grand fleuve de l'Euphrate, c'est le genre humain déchu et impénitent : « Il est grand, immense et profond, disent la Glôse et saint Thomas, et son nom signifie boueux, débordé, croissant, parce qu'il figure tous les hommes corrompus, pervers, qui vivent dans l'abondance de l'iniquité, dans les exaltations de l'orgueil qui les aveugle, dans la boue des voluptés et de la chair où ils sont plongés et comme engloutis, et où ils roulent de flots en flots, de corruption en corruption, progressant dans le mal et devenant de plus en plus méchants : *ex his fluunt in alia admodum fluminis, quia proficiunt in pejus.* » C'est là que sévissent les quatre principaux démons et tous les autres démons, sous l'empire de Satan ; et si le Très-Haut, dans sa toute-puissance, ne les y enchaînait, toute la cité des élus serait renversée et tout germe de bien détruit. Mais il a commandé à ses anges fidèles de les lier étroitement, et de ne relâcher leurs liens qu'à mesure que ses élus se multiplient, et que son

Eglise se fortifie pour résister à leurs violentes attaques.

℣ 15. « Et furent déliés les quatre anges qui étaient prêts pour l'heure et le jour et le mois et l'année, où ils devaient tuer la troisième partie des hommes. »

« Et furent déliés les quatre anges, qui étaient prêts pour l'heure et le jour et le mois et l'année» : Il y a certainement du mystère dans cette gradation si parfaite du temps. Assurément elle signifie d'abord avec quelle précision sont marqués et réglés les temps et les événements dans les desseins de Dieu : « Sachez, dit saint Augustin, que tout ce qui arrive ici-bas n'arrive que par la volonté de Dieu, selon sa providence, et dans l'ordre de sa providence et conformément à ses desseins et à ses lois : *quidquid hìc accidit... noveritis non accidere nisi voluntate Dei*, *de providentia ipsius, de ordine ipsius*, *de mente ipsius, de legibus ipsius.* » Car si tous nos cheveux sont comptés, et si pas un ne tombe avant l'instant marqué (Matth. x. 29, 30), tous les grands événements sont décrétés dans ses éternels conseils, et aucun ne manque de s'accomplir à l'heure sonnée et comme il a été résolu.

Mais il nous semble que cette énumération figure aussi les phases de la Révolution, où nous entrons au son de la sixième trompette comme nous y sommes entrés à l'ouverture du sixième sceau, et les péripéties de la guerre que vont faire à l'Eglise les sectes révolutionnaires depuis 93 jusqu'à l'Antechrist. Car il y a dans l'histoire les guerres d'une heure, dont on peut dire : « *veni, vidi, vici* »; les guerres d'un jour ou relativement courtes ; les guerres d'un mois, ou de trente ans, en prenant les jours pour des années : « *diem pro*

anno » (Ezech. IV, 6); et les guerres pour ainsi dire séculaires, ici l'année figurant progressivement un siècle. Or, de 93 jusqu'au consulat, ce fut l'heure des suppôts de Satan et la puissance des ténèbres : « *hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (Luc. XXII, 53) » ; le consulat et l'empire furent encore comme un jour sanglant. Depuis 1815 jusqu'en 1848, c'est le mois mystique : le cours de la Révolution paraissait suspendu ; mais aussitôt elle reprend sa guerre contre la religion, guerre sourde, perfide, générale, par sa presse, sa littérature, ses chaires, ses universités et ses enseignements d'Etat, corrompant les mœurs et les idées, et pervertissant le bon sens des peuples et des rois. Aussi, en 1848, les trônes croulent ou menacent de crouler de nouveau. Et depuis, la force révolutionnaire progresse et se développe avec une régularité effrayante, menaçant l'une après l'autre toutes les bases sociales. Et le grand fleuve de l'Euphrate grossi de toutes les déjections de l'athéisme et du matérialisme, faisant succéder les révolutions aux révolutions et aux flots de générations impies les flots de générations plus impies encore, déborde de toutes parts au milieu de la grande Babylone et menace d'emporter les princes et les rois, les peuples et les nations on ne sait dans quel abîme : « *Et soluti sunt quatuor angeli qui parati sunt in horam, et diem, et mensem et annum* ».

— « Où ils devaient tuer la troisième partie des hommes » : Quoique les peuples soient aujourd'hui, sous le règne de la Révolution, sur un pied de guerre tel qu'on ne le vit jamais dans les temps même les plus calamiteux du paganisme et de la plus affreuse barbarie, et que les démons aient parfois puissance sur

les corps, nous prenons le verbe *tuer* dans le sens spirituel et non physique, parce que ce n'est pas la mort des corps mais la mort des âmes que déplore l'Esprit-Saint par les prophètes, et dont se repaissent les démons : « *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (Matth. x. 28; Luc. xii, 4, 5). » — Par « les hommes » nous entendons aussi non les hommes en général, mais les chrétiens, mais ces chrétiens de peu de foi, mous, tièdes, lâches, flottant entre leurs devoirs et leurs passions et penchant toujours du côté de leurs passions et de leurs intérêts temporels, se laissant facilement séduire par les doctrines nouvelles, par le prétendu esprit moderne qui n'est que le vieil esprit de l'antique serpent, et qui sont comme voués à devenir la proie de la Révolution et des sectes révolutionnaires. Leur nombre est considérable, depuis le libéral toujours satisfait des principes de 89, jusqu'aux fanatiques adeptes de 93 qui renient hautement la foi de leur baptême et apostasient les principes de l'Evangile. Ce sont eux que nous avons déjà vus figurés au sixième sceau par « les étoiles qui tombent du ciel sur la terre, comme les figues vertes du figuier agité par un grand vent », c'est-à-dire par le grand vent de la Révolution et le souffle des démons déchaînés.

℣ 16. « Et le nombre de leur armée de cavalerie était de deux cents millions, et j'en entendis le nombre. »

Quelle armée et quelle puissance sous la main de ces quatre archi-démons ! armée si prodigieuse et puissance si formidable que nos modernes exégètes n'ont voulu y voir ou qu'une hyperbole ou tout autre

chose qu'une véritable armée : « le Samum, dit d'Allioli, est représenté sous la figure d'une armée de cavalerie, à cause de la promptitude avec laquelle il cause la mort, et parce qu'il figure, sous un rapport, les armées romaines, dont la force consistait dans la cavalerie. »

Samum, ou armée romaine, figurés par deux cents millions de chevaux, la figure serait violente. « L'armée des Perses, avait déjà dit Bossuet, consistait en cavalerie, et le nombre en était prodigieux. C'est en gros ce que veulent dire les deux cents millions. » Mais jamais ni les Perses, ni les Romains ne mirent sur pied une seule armée pouvant atteindre un million de chevaux. Même l'armée que Xerxès rassembla contre les Grecs, la plus nombreuse dont fasse mention l'histoire, cavaliers et fantassins compris, dépassait à peine un million. Dire deux cents millions même pour faire entendre près d'un million, serait donc une hyperbole plus qu'hyperbolique.

Or, saint Jean, dans tous ses chiffres mystiques, comme douze, vingt-quatre, mille, douze mille, cent quarante-quatre mille, dit toujours beaucoup moins pour faire entendre beaucoup plus. Le chiffre de deux cents millions étant élevé a sa plus haute puissance, et saint Jean nous affirmant qu'il a entendu ce nombre : « *et audivi numerum eorum* », nous devons le croire, et ne plus prendre ce nombre comme mystique, mais comme déterminé, et à la lettre.

« Mais, dit-on encore, le monde entier ne pourrait jamais mettre sur pied une pareille armée de cavalerie, ni la nourrir, ni la réunir sur le même point. » — Nous allons voir qu'elle se nourrit, et surtout qu'elle se réunit parfaitement sur le même point.

Enfin plusieurs avec Ribéra, Lessius et Cornelius a Lapide, prenant ce nombre littéralement, y voient une véritable armée avec toute son artillerie extraordinairement perfectionnée et dirigée non seulement par les hommes, mais aussi par les démons ; et Lafont-Sentenac suppose même que ces deux cents millions de chevaux sont des engins de guerre, de vrais chevaux de fer, et n'y voit que du fer.

Pour nous, avec les Pères et les prophètes, nous n'y voyons que la chair et le sang animés de l'esprit diabolique, que ces chevaux dont la race perverse est si bien décrite et si énergiquement désignée dans les Ecritures : « Ce sont ceux qui excluent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et s'abandonnent à leurs passions, comme le cheval et le mulet dépourvus de raison, et qui sont tombés sous la puissance du démon : *Hi namque qui...Deum a se et a sua mente excludunt et suæ libidini vacant, sicut equus et mulus quibus non est intellectus; habet potestatem dæmonium super eos* (Tob. VI, 17). »— « Séducteurs des derniers temps, dit l'apôtre saint Jude, marchant dans toutes sortes d'impiétés en suivant leurs passions, ils se rassemblent et s'organisent à part comme des animaux stupides, n'ayant plus l'esprit de Dieu : *in novissimo tempore venient illusores secundum desideria sua ambulantes in impietatibus. Hi sunt qui segregant semetipsos, animales spiritum non habentes.* » (18-19 ; I Cor. II, 14 ; I Tim. IV, 1 ; Tim. III, 1, 9, II.) « Sachez, dit encore S. Pierre, qu'aux derniers temps il viendra des séducteurs pleins d'artifice qui suivront leurs propres passions... comme au temps où le monde périt, submergé par les eaux du déluge. » (II Petr. III, 3, 6.)

Ce sont non ces enfants des Géants qui, provo-

quant par leurs attentats et leur impiété audacieuse le courroux du Très-Haut, attirèrent la submersion du monde entier (Gen. VI, 3, 4), mais les enfants de la Révolution, tous ces innombrables et stupides adeptes de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes : solidaires, internationalistes, communistes, socialistes, nihilistes, les derniers hérétiques et précurseurs de l'Antechrist, qui lui aplanissent les voies en se vendant corps et âme à Satan, et qui déjà remplissent l'Europe et le monde : « Ils étaient hommes, chrétiens; mais ils n'ont pas compris cet honneur : ils se sont faits les suppôts, les bêtes de somme du démon, se ravalant au niveau de la brute, dont ils envient les honteuses jouissances et le bestial enfouissement : *Homo, cùm in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* (Ps. XLVIII, 21). » Plus féroces qu'Attila, qui s'arrêtait devant le vicaire du Christ, comme son cheval ils foulent aux pieds toute herbe verte, et voudraient empêcher à jamais les jeunes générations de reverdir au soleil de l'Evangile.

Ils vécurent et se nourrirent longtemps de feuilles immondes et vénéneuses dans les antres et les souterrains; mais aujourd'hui ils en sortent de toutes parts, dressant leurs râteliers et leurs mangeoires à la place où furent les trônes, et s'y engraissent de la sueur et du sang des peuples; et déjà ils font sentir leurs ruades, remplissant et faisant frémir le monde de leurs hennissements qui imitent les rugissements du lion.

Voilà cette étrange cavalerie, cette formidable et étrange armée de deux cents millions de chevaux montés par les démons, qui la dirigent et la réunissent

sur un seul point : la ruine de la cité de Dieu. Elle atteindra bientôt le nombre fatal de la vision prophétique, soit qu'on l'entende successivement de toutes les branches de la franc-maçonnerie, qui, depuis la révolution, marche toujours comme un seul homme contre l'Eglise et ne fait que la même armée; soit qu'on la prenne simultanément, à l'instant psychologique révolutionnaire où toutes les sociétés secrètes et impies auront pris leur suprême développement dans le monde entier; l'oracle divin ne saurait faillir. On s'y fait initier plus que jamais avec une véritable fureur, un vrai délire, et elles enveloppent, comme dans un filet, toutes les classes sociales de l'ancien et du nouveau monde. Autrefois on n'y admettait, avec les lettrés mécréants, que les classes riches et influentes : « Il est une espèce d'imbéciles, disait Weisaupt, l'un de leurs fondateurs, à qui il ne faut pas le dire, parce qu'on peut tirer quelque avantage de leur sottise. Sans avoir de l'esprit, ils ont au moins des écus. Ils font nombre et remplissent la caisse. » — « Cette vanité du citadin et du bourgeois à s'inféoder à la franc-maçonnerie, disait un autre de leurs coryphées, Piccolo-Tigre, a quelque chose de si banal et de si universel, que je suis toujours en admiration devant la stupidité humaine. »

Aujourd'hui on y englobe celui qui n'a que des bras aussi bien que celui qui a de l'esprit ou des écus, l'ouvrier aussi bien que le prince, le bourgeois et l'académicien, et « la stupidité humaine » a gagné effroyablement en largeur et en profondeur. Les deux cents millions de chevaux, ânes, onagres ou mulets peuvent donc se compléter même simultanément à une heure qui peut-être ne serait pas très loin de

sonner. Les pervers se corrigent difficilement, et le suffrage universel prouve tous les jours que le nombre « des imbéciles » est infini : « *Perversi difficile corriguntur et stultorum infinitus est numerus.* » Or, depuis que la Révolution, que Joseph de Maistre nommait satanique, fait le tour du monde, jamais les esprits ne furent si profondément et si universellement frappés de vertige et de démence. Il lui suffira d'un nouvel effort et d'une nouvelle explosion, pour que le nombre des insensés balance le nombre des sages, pour que les deux cents millions de sectaires matérialistes et athées, recrutés dans toutes les religions, se dressent tout à coup contre les deux cents millions de catholiques qui existent, environ, dans le monde. C'est peut-être le grand mystère de ce nombre.

Nous voilà en tous cas en face de la franc-maçonnerie, la mère de toutes les sectes révolutionnaires, la plus perfide, la plus brutale, la plus horrible de toutes les hérésies et la dernière avant l'Antechrist, puisqu'elle est tombée au fond de l'abîme, qui est l'athéisme et la morale indépendante, c'est-à-dire la négation de toute vérité et de toute morale, et qu'elle ne peut descendre plus bas, si ce n'est à l'adoration de la bête, c'est-à-dire de l'Antechrist.

Aussi tous ceux qui ont mission de veiller sur les sociétés et le salut des âmes, presque tous les évêques de l'ancien et du nouveau monde n'ont-ils cessé de pousser le cri d'alarme, et de la signaler comme le grand péril qui menace l'Eglise et les Etats. Mais parmi tant de voix autorisées, nous ne choisirons que la plus éminente, chargée plus spécialement d'en haut d'avertir les peuples et les rois; et parmi les

avertissements des papes, nous ne citerons que deux encycliques de Léon XIII, placé aujourd'hui sur les hauteurs de Sion : « *Lumen in cælo* », et résumant les enseignements de ses prédécesseurs :

« Dès le commencement de notre pontificat, dit-il dans son encyclique *Quod apostolici muneris* (28 décembre 1878), nous n'avons pas négligé, ainsi que l'exigeait la charge de notre ministère apostolique, de signaler cette peste mortelle qui se glisse à travers les membres les plus intimes de la société humaine et qui la conduit à sa perte. Vous comprenez sans peine, vénérables Frères, que nous parlons de ces hommes qui s'appellent diversement et de noms presque barbares, socialistes, communistes, nihilistes, et qui, répandus sur toute la terre et liés étroitement entre eux par un pacte inique, ne demandent plus désormais leur force aux ténèbres de réunions occultes, mais se produisent au jour publiquement et en toute confiance, s'efforçant de mener à bout le dessein par eux inauguré depuis longtemps, de bouleverser les fondements de la société civile. Ce sont eux assurément qui, selon que l'atteste la parole divine, souillent toute chair, méprisent toute domination et blasphèment toute majesté (S. Jude, 8). En effet, ils ne laissent entier ou intact rien de ce qui a été sagement décrété par les lois divines et humaines pour la sécurité et l'honneur de la vie. »

Mais c'est surtout dans l'encyclique *Humanum genus* (20 avril 1884), uniquement consacrée à la franc-maçonnerie, « qu'il arrache à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et la fait voir telle qu'elle est ».

Dans cette lettre écrite à tout l'univers d'une main

tout apostolique, il commence à rappeler avec saint Augustin que, depuis la chute originelle, le genre humain est divisé en deux camps : la cité céleste et la cité terrestre, le royaume de Dieu et le royaume de Satan ; et que ces deux camps sont aujourd'hui l'Eglise et la franc-maçonnerie, la franc-maçonnerie où sont coalisés les plus ardents fauteurs du mal, les plus audacieux ennemis de la majesté de Dieu « pour ruiner la sainte Eglise, afin d'arriver, si faire se pouvait, à dépouiller complètement les nations chrétiennes des bienfaits dont elles sont redevables à Jésus-Christ notre Sauveur ».

Il est donc de son devoir de signaler le péril, pour empêcher la perte éternelle des âmes. Ainsi l'ont fait ses prédécesseurs, qui ont bien vite reconnu cet ennemi capital, et lu pour ainsi dire dans l'avenir ses horribles ravages :

Clément XII, Constitution *In eminenti*, 24 avril 1738 ;

Benoît XIV, Const. *Providas*, 18 mai 1751 ;

Pie VII, Const. *Ecclesiam a Jesu Christo*, 13 septembre 1821 ;

Léon XII, Const. *Quo graviora*, 13 mars 1825 ;

Pie VIII, Encyclique *Traditi*, 21 mai 1829 ;

Grégoire XVI, Encyclique *Mirari*, 15 août 1832 ;

Pie IX, Encycl. *Qui pluribus*, 9 novembre 1846 ; Allocution *Multiplices inter*, 25 septembre 1865, et à diverses reprises.

Puis renouvelant, ratifiant, confirmant tous ces décrets portés du haut de la chaire de Pierre contre la secte maçonnique, il démontre clair comme le jour que la franc-maçonnerie est :

1° Criminelle dans son organisation ;

2° Impie dans ses principes et ses actes contre la religion ;

3° Immorale dans ses principes et ses actes contre la loi naturelle ;

4° Destructive de la famille par ses principes et ses actes contre le mariage et l'éducation ;

5° Révolutionnaire dans ses principes et ses actes opposés à la vraie science politique ;

6° Antirationnelle et perverse dans l'ensemble de sa doctrine et de ses actes ;

7° Subversive des Etats ;

8° Enfin, pleine de mensonges, d'hypocrisie et d'adulation auprès des princes et des peuples, calomniant près d'eux l'Eglise en la représentant comme leur ennemie, lorsque l'Eglise seule peut faire respecter l'autorité des princes et procurer le bonheur des peuples.

Voilà les cris d'alarme poussés par les successeurs de Pierre et les veillants du Seigneur pendant la gestation et depuis l'enfantement du monstre, qui sortit des flancs de la Révolution, non plus comme Briarée aux cent bras, mais comme une hydre infernale aux deux cents millions de têtes, et qui forme aujourd'hui l'épouvantable armée du mal. Voyons maintenant ses terribles exercices et ses affreux ravages.

℣ 17. « Et je vis ainsi les chevaux dans la vision et ceux qui les montaient, ayant des cuirasses de feu et d'hyacinthe et de soufre. Et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lion, et de leur bouche sortait du feu et de la fumée et du soufre. »

« Et je vis ainsi les chevaux dans la vision et ceux qui les montaient ayant des cuirasses de feu et d'hyacinthe et de soufre » : Ici la version diffère de

l'original : dans notre Vulgate les cuirasses ne sont attribuées qu'aux cavaliers, tandis que d'après la ponctuation et la construction du grec, *ayant*, εχοντας se rapporte également aux cavaliers et aux chevaux. Ainsi l'entendent Cornelius a Lap., Bossuet et plusieurs anciens et modernes : « Les Perses, dit Bossuet, qui ne voit ici que des Perses, étaient armés de fer, de pied en cap, eux et leurs chevaux. » C'est aussi la traduction que nous adoptons comme la plus grammaticale et la plus conforme à l'idée de l'écrivain sacré. Car ici les cavaliers, selon l'interprétation la plus commune, ce sont les démons, et les chevaux, les hérétiques pervers, les impies et les tyrans, sur lesquels sont montés les démons pour parcourir et ravager le monde : « *Hujus equestris exercitus equites dæmones, equi perversi hæretici, tyranni et omnes impii quos illi inequitant, in quibus insident.* » (S. Thom., Gagnæus et alii.) « De même, dit Bérengaude, que Dieu a ses chevaux, c'est-à-dire les prédicateurs, les apôtres, pour le porter dans tout l'univers ; ainsi le diable a ses chevaux, c'est-à-dire tous les impies, sur lesquels il est assis et qu'il pousse à commettre tous les crimes : *Porro quemadmodum Deus habet equos suos, scilicet prædicatores qui eum per universum orbem deportaverunt : ita habet diabolus equos suos, id est omnes impios super quos sedet, et ad perpetranda diversa scelera impellit.* »

C'est la même figure que nous avons vue aux quatre premiers sceaux : de même que le cheval blanc et son cavalier figurent Jésus-Christ porté par les apôtres au milieu des nations, les trois suivants, le cheval roux, le cheval noir et le cheval pâle et leur cavalier figurent Satan poussant les empereurs idolâtres, et Arius et

les autres hérésiarques, et les sectateurs de Mahomet contre l'Eglise et le peuple de Dieu. Ici les cavaliers sont donc les démons, et les chevaux tous les adeptes de la franc-maçonnerie et des sectes révolutionnaires, et tous, cavaliers et chevaux, sont cuirassés de cuirasses de feu et d'hyacinthe et de soufre. A de telles armures, qui ne reconnaît les émissaires de l'enfer et leurs suppôts ?

— « Ayant des cuirasses » : La cuirasse signifie l'impénétrabilité et l'endurcissement. Or les démons sont profondément endurcis dans le mal, et impénétrables à tout repentir et à tout amour du bien ; et leur suppôts ont pareillement le cœur et l'âme cuirassés dans le mal, et deviennent aussi les inexorables ennemis de toute justice et de toute vertu.

— « De feu » : Le feu symbolise à la fois et leurs supplices et l'ardeur de leurs haines contre Dieu et contre les âmes qu'il a rachetées de son sang.

— « Et d'hyacinthe » : L'hyacinthe, qui est une fleur en même temps qu'une pierre précieuse, a la triple couleur du bleu, du violet et de la fumée : le bleu céleste rappelle le ciel d'où sont déchus les mauvais anges et les âmes des réprouvés ; le violet, composé du bleu et du rouge couleur de sang, la divine justice qui tombe sur eux ; et la fumée les ténèbres auxquelles ils sont condamnés dans l'enfer, et qu'ils répandent sur la terre pour aveugler et perdre les âmes.

— « Et de soufre » : Le soufre est l'aliment du feu qui brûle les damnés dans l'enfer : « *pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure* (xxi, 8 infrâ) », comme il le fut aussi de celui qui brûla Sodome et Gomorrhe (Gen. xix, 24). Par son odeur âcre et fétide,

il est le symbole de l'impiété et de l'impureté, et de l'infection des vices que ces êtres dégradés répandent dans le monde.

— « Et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leur bouche sortait du feu et de la fumée et du soufre » : L'auteur sacré va maintenant décrire plus particulièrement les chevaux, qu'il venait de nommer les premiers, parce qu'ils sont le grand objectif de sa vision et le grand péril de l'époque, et que, sans eux, les démons qui les mènent ne pourraient rien. — « Et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions » : Les sectes du cinquième âge, les sauterelles, n'avaient que les dents de lions : « *et dentes earum sicut dentes leonum erant* (℣ 8) » ; celles du sixième âge, ou les chevaux, ont toute la tête des lions, leurs regards orgueilleux et farouches, et leurs crinières sauvages, et leurs rugissements, et leur souffle fétide et pestilentiel, et leurs puissantes mâchoires.

— « Et de leur bouche sortait de la fumée et du soufre » : Leurs cuirasses n'étaient que des armes défensives et caractérisant la nature et la malice de ces sectes infernales ; c'est de leur bouche que vont partir la destruction et la mort. La bouche, dans les Ecritures, signifie la doctrine et l'enseignement. Car il est dit des prophètes, lorsqu'ils prophétisent, aussi bien que du divin Maître commençant à prêcher son Evangile, qu'ils ouvrent la bouche : « *et aperiens os suum docebat* » (Matth. v, 2). Et il dit aussi lui-même de la doctrine des pervers : « C'est ce qui sort de la bouche qui souille l'homme ; car ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères,

les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes (Matth. xv, 18, 19). » C'est donc de la doctrine des nouveaux sectaires ou de la bouche des chevaux que va sortir du feu, de la fumée et du soufre, parce qu'ils sont sous la puissance des démons, qui les inspirent, les dirigent.

— « Et de leur bouche », c'est-à-dire de leurs chaires, de leurs universités, de leurs tribunes, de leurs clubs, de leurs conciliabules, de leur presse immonde, de leurs livres empoisonnés, de leurs constitutions et de leurs lois athées, de toutes leurs leçons et de tous leurs exemples infects et sataniques « sort » donc :

— « Du feu », le feu de la haine de toute religion, de toute morale, de toute autorité ; le feu de l'envie, de la jalousie contre tout ce qui est au-dessus d'eux ou ne marche pas avec eux ; le feu des dissensions, des révoltes, des guerres civiles ; le feu des persécutions, de l'impiété, de la démence contre Dieu et les enfants de Dieu ;

— « Et de la fumée » : La fumée, s'élevant comme un épais tourbillon, obscurcit la terre et les cieux, et les yeux inondés de ses âcres vapeurs ne voient plus que ténèbres ; image des ténèbres plus épaisses encore que répandent dans les esprits les sectes infernales par le mensonge et la calomnie, par leurs sophismes et leurs blasphèmes, corrompant toute véritable histoire, toute saine philosophie, obscurcissant toutes les vérités naturelles et surnaturelles, divines et humaines, éteignant le bon sens et la raison autant que la foi, et les croyances religieuses, bases et fondements de tout l'édifice social. Qu'on lise et qu'on relise seulement l'encyclique de Léon XIII sur la franc-

maçonnerie, et l'on y trouvera le plus sublime commentaire de ce passage de l'Apocalypse.

Aussi de cette fumée infernale est-il sorti le règne des doctrines les plus dégradantes, les plus ravalantes de l'humanité : du naturalisme, du panthéisme, du matérialisme, de l'athéisme, du bestialisme le plus abject, de mille systèmes dont la saine raison a tout à la fois honte et horreur.

— « Et du soufre » : Le soufre qui alimenta le feu qui brûla Sodome, et qui alimente aussi les feux de l'enfer (xx, 9 ; xxi, 8, infra) figure les grandes corruptions et l'infection des vices et des crimes abominables : l'apostasie, l'incrédulité, l'impiété et les blasphèmes, la persécution, les meurtres et les empoisonnements des corps et des âmes, la fornication et toute immonde adoration de la chair, le mensonge, la calomnie et toutes sortes de perfidies et de trahisons : « *Timidis autem, et incredulis, et execratis, et homicidis, et fornicariis, et veneficis, et idololatris, et omnibus mendacibus, pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure* (xxi, 8). » Tous ces crimes souillent aujourd'hui la terre et font frémir le ciel. Entendez le grand saint de la franc-maçonnerie, celui que les loges ont proclamé le modèle des francs-maçons, le kadosch F.·. Proudhon :

« O Adonaï, Dieu maudit, le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de te chasser de son esprit et de sa conscience ; car tu es essentiellement hostile à notre nature, et nous ne relevons aucunement de ton autorité. Nous arrivons à la science malgré toi, au bien-être malgré toi, à la société malgré toi ; chacun de nos progrès est une victoire dans laquelle nous écrasons ta divinité... Qu'on ne dise

plus que tes voies sont impénétrables. Nous les avons pénétrées, ces voies, et nous y avons lu, en caractères de sang, les preuves de ton impuissance, si ce n'est de ton mauvais vouloir... Père éternel, Adonaï ou Jéhovah, nous avons appris à te connaître : tu es, tu fus, tu seras à jamais le jaloux de l'homme et son tyran... Mais maintenant te voilà détrôné et brisé. Ton nom, si longtemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh bien, ce nom incommunicable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera conspué parmi les hommes. Car Dieu, c'est sottise et lâcheté ; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est le mal !... Dieu, retire-toi ! Car, dès aujourd'hui, guéris de ta crainte et devenus sages, nous jurons, la main étendue vers ton ciel, que tu n'es que le bourreau de notre raison et le spectre de notre conscience ! » Puis, dans un autre accès croissant, s'il est possible, de démence et d'impiété, il ajoute : « Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine. Il y a longtemps que je te connais et que tu me connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de mon cœur ! ne sont pas toujours ni belles, ni bonnes, mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde. Toi seul animes et fécondes le travail, tu ennoblis la richesse ; tu sers d'essence à l'autorité, tu mets le sceau à la vertu. »

N'a-t-il pas le cœur et l'âme cuirassés d'une triple cuirasse de feu, d'hyacinthe et de soufre ? Tous les autres chev.·. d'éloquence ont beau s'évertuer dans les loges, les clubs, les tribunes et les manuels laïques,

ils pâlissent devant celui-là. Ni F.·. Renan avec ses blasphèmes mielleux et son style de Tartufe, ni F.·. Ferry avec son impudence, ni F.·. Bert avec ses calomnies effrontées, ni F.·. Hugo avec ses phrases extravagantes, n'atteignent à la cheville du pied de cet onagre sauvage et terrible, qui découvre tout le fond de la franc-maçonnerie.

℣ 18. « Et par ces trois plaies fut tuée la troisième partie des hommes, par le feu et la fumée et le soufre qui sortaient de leur bouche. »

Par la troisième partie des hommes entendons toujours un nombre considérable de chrétiens ; et par la mort que causent ces trois plaies, une mort spirituelle qui atteint tous les chrétiens imparfaits qui ne s'attachent pas fortement aux enseignements de l'Eglise. Assurément la franc-maçonnerie a soif de sang. N'est-ce pas elle et ses nombreuses sectes et leurs ramifications qui, depuis un siècle, trempe directement dans toutes les révolutions qui ensanglantent l'Europe ? A en juger par les excès de la dernière Commune et par les violences toujours croissantes de ces partis divers qui tous aspirent à régner exclusivement, ne peut-on pas prévoir qu'il y aura un moment où devenant plus brutes et plus impies, ils passeront comme des escadrons épouvantables sur le corps de la société, et la noieront et se noieront eux-mêmes dans des flots de sang ? Mais, avant tout, c'est à la ruine morale de l'Eglise, à la perte des âmes qu'ils s'acharnent, et que les poussent des démons. Entendez encore une voix, qui est comme la voix de toutes ces bouches infernales :

« Le catholicisme n'a pas plus peur d'un stylet bien acéré que la monarchie ; mais ces deux bases de l'or-

dre social peuvent crouler sous la corruption : ne nous lassons donc jamais de corrompre... Ne faisons donc pas de martyrs, mais popularisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent... Faites des cœurs vicieux et vous n'aurez plus de catholiques... C'est la corruption en grand que nous avons entreprise, la corruption du peuple par le clergé et du clergé par nous, la corruption qui doit nous conduire à mettre un jour l'Eglise au tombeau. J'entendais dernièrement un de nos amis rire d'une manière philosophique de nos projets et nous dire : « Pour abattre « le catholicisme, il faut commencer par supprimer « la femme. » Le mot est vrai dans un sens ; mais puisque nous ne pouvons supprimer la femme corrompons-la avec l'Eglise : *corruptio optimi pessima*... Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au cœur est la corruption. A l'œuvre donc jusqu'à la fin ! » (*Francs-Maçons et Juifs*, page 634.)

Aussi parviennent-ils à s'emparer du pouvoir, ils ne se contentent plus de leurs loges d'hommes et de femmes, où se consommaient leurs mystères abominables, et d'où sortait un souffle pestilentiel, ni des anciennes écoles et universités d'Etat, où, sous la criminelle autorité des empereurs et des rois, on enseignait déjà déisme, panthéisme ou athéisme ; ils se hâtent de décréter pour toutes les communes les écoles obligatoires et sans Dieu, afin de pouvoir ravir à la fleur de l'âge toutes les générations à l'Eglise. Ils poussent partout à l'adoption de la loi du divorce, qui avilit particulièrement la femme et détruit la famille. Ils abolissent la loi sur la sanctification du Dimanche, pour ne plus faire de l'ouvrier qu'une bête de somme,

ignorante de tous ses devoirs d'homme et de chrétien, et le livrer au cabaret en l'arrachant à l'Eglise. Et leur presse exécrable vomit tous les jours par centaines de milliers les mauvais livres et les mauvais journaux, qui vont inonder toute une nation et porter leur venin dans toutes les villes et les campagnes, jusqu'au dernier village, jusqu'au foyer de la dernière chaumière ; puis leurs doctrines empoisonnées sont commentées dans tous les cabarets multipliés dans le même dessein à l'infini et qui deviennent autant de clubs rivalisant d'impudence et d'impiété avec les clubs les plus avancés des capitales les plus corrompues. Comment un tel déluge de feu et de fumée et de soufre, c'est-à-dire d'impiété, de mensonges et de calomnies, de corruption et d'obscénité ne tuerait-il pas la troisième partie des hommes ? «*Et ab his tribus plagis occisa est tertia pars hominum, de igne, et de fumo et sulphure quæ procedebant de ore ipsorum.* »

℣ 19. « Car la puissance des chevaux est dans leur bouche et dans leurs queues : car leurs queues sont semblables à des serpents ayant des têtes, et par elles ils nuisent. »

De même que les sauterelles sorties du puits de l'abîme, au cinquième âge, finissaient en scorpions, et que les hérétiques produisirent les sophistes ; les chevaux montés par les démons, au sixième âge, finissent en serpents, et les francs-maçons produisent les communistes, les socialistes, les internationalistes, les nihilistes ; car tout hérétique ou sophiste engendre pire que soi.

« Car la puissance des chevaux est dans leur bouche : » Remarquons bien que le mot bouche est répété trois fois dans ces trois derniers versets, et que

bouche signifie doctrine, enseignement : « *et aperiens os suum docebat* » (Matth. v, 2) ; *Aperiam in parabolis os meum* » (id., xiii, 35 ; Ps. lxxvii, 2).

L'écrivain sacré insiste donc pour nous inculquer fortement que tous les maux qui désolent l'Eglise et ravagent la société au sixième âge, viennent des mauvaises doctrines et des enseignements pervers des nouveaux suppôts de Satan.

En effet, ce n'est pas seulement de ses antres pestiférés, ni avec sa presse et ses livres immondes, ni même depuis qu'elle trône sur le siège des rois, que la franc-maçonnerie empoisonne universellement le genre humain : depuis longtemps elle avait séduit les rois et les empereurs qui s'étaient emparés du monopole de l'enseignement, et, sous leur autorité despotique, distribuait presque partout aux nations un enseignement officiel empoisonné, afin de perdre un jour les nations et les rois. Entendons les auteurs francs-maçons nous révéler eux-mêmes ce mystère :

« Grâce au mécanisme habile de l'institution, dit le F.·. L. Blanc, la franc-maçonnerie trouva dans les princes et les nobles moins d'ennemis que de protecteurs. Il plut à des souverains, au grand Frédéric, de prendre la truelle et de ceindre le tablier. Pourquoi non ? L'existence des hauts grades leur étant soigneusement dérobée, ils savaient seulement de la franc-maçonnerie ce qu'on en pouvait montrer sans péril, et ils n'avaient point à s'en inquiéter, retenus qu'ils étaient dans les grades inférieurs, où le fond de la doctrine ne se perçoit que confusément à travers l'allégorie, et où beaucoup ne voyaient qu'une occasion de divertissement, que des banquets joyeux... qu'une comédie d'égalité. Mais en ces matières, la comédie

touche au drame ; et il arriva, par une juste et remarquable dispensation de la Providence, que les plus orgueilleux contempteurs du peuple furent amenés à couvrir de leur nom, à servir aveuglément de leur influence les entreprises latentes dirigées contre eux-mêmes. » (*Hist. de la Révol.*, tome II., p. 82 et 83.)

« L'entrée des souverains dans l'ordre, dit un autre, est de très bon augure, quoiqu'ils ne puissent contribuer à la construction du temple maçonnique. Quoiqu'il nous faille subir le spectacle des brillants insignes attachés à leur boutonnière, ils sont très précieux pour l'ordre, soit à cause de leurs richesses, soit à cause de leur immense influence. Quelque libres qu'elles puissent paraître, les associations secrètes sont encore trop dépendantes des dispositions de la classe supérieure; elle ne peuvent se développer qu'aux rayons du soleil, au milieu d'un ciel sans nuages.

« Là où le prince boude, il y a mauvaise grâce à vouloir trop s'élever; tandis qu'on peut cingler à pleines voiles, dès qu'une brise favorable s'élève à la cour. Puissent nos augustes hôtes être toujours dispensés de travailler à la sueur de leurs fronts, et continuer de rester muets et inactifs comme la poupée de Martin. » (Le F.·. Venturini, dit Jeder, *Hist. de la franc-maçonnerie*, p. 149.)

« La haute vente, disait le juif Piccolo-Tigre, désire que, sous un prétexte ou un autre, on introduise dans les loges maçonniques le plus de princes et de riches qu'on pourra. Les princes de maisons souveraines et qui n'ont pas l'espérance légitime d'être rois par la grâce de Dieu, veulent tous l'être par la grâce d'une révolution... Il n'en manque pas, en Italie

et ailleurs, qui aspirent aux honneurs assez modestes du tablier et de la truelle symboliques. D'autres sont déshérités et proscrits. Flattez tous ces ambitieux de popularité; accaparez-les pour la franc-maçonnerie : la haute vente, après, verra ce qu'elle pourra en faire d'utile à la cause du progrès. Un prince qui n'a pas de royaume est une bonne fortune pour nous. Il y en a beaucoup dans ce cas-là, faites-en des francs-maçons... Ils serviront de glu aux imbéciles, aux intrigants, aux citadins et aux besogneux. Ces pauvres princes feront notre affaire en croyant ne travailler qu'à la leur... Une fois qu'un homme, un prince surtout, aura commencé à être corrompu, soyez persuadé qu'il ne s'arrêtera guère sur la pente. » (Papiers secrets, lettre de 1882.)

« Dans les grands pays, disait Mazzini, c'est par le peuple qu'il faut aller à la régénération; dans le nôtre, c'est par les princes; il faut absolument qu'on les mette de la partie... Un grand seigneur peut être retenu par des intérêts matériels, mais on peut le prendre par la vanité; laissez-lui le premier rôle tant qu'il voudra marcher avec vous. Il en est peu qui veuillent aller jusqu'au bout. L'essentiel est que le terme de la grande révolution leur soit inconnu. Ne laissons jamais voir que le premier pas à faire. » (Manifeste de Mazzini en 1846.)

On voit que les francs-maçons font des princes comme le chat de la souris, ou comme le diable de l'âme qui se donne à lui : un divertissement et des instruments de crime et de corruption, en attendant qu'ils puissent les faire tomber sous l'éclat de la bombe ou la pointe du poignard. Ils firent prendre la truelle et porter le tablier à presque toutes les cours d'Eu-

rope, aux branches aînées comme aux branches cadettes, aux prétendants et aux proscrits sans couronne comme aux proscrits et aux parvenus couronnés. La Prusse et les princes et les principicules d'Allemagne et la Russie et l'Angleterre s'honorèrent et s'honorent encore de leurs insignes, et leur livrent leurs écoles publiques, où ils propagent, comme dans leurs loges, leurs doctrines subversives et sataniques. Mais leur triomphe éclatant fut d'amener le F.·. Napoléon Ier, maçon dans les loges, musulman en Egypte, catholique à Notre-Dame, à fonder l'université d'Etat et le monopole de l'enseignement, la plus puissante machine de guerre contre l'Eglise, où l'on corrompt toute histoire et toute philosophie, tout dogme et toute morale, tout principe d'autorité divine et humaine, et qui est devenue l'un des plus ardents foyers des révolutions et des idées qui ne cessent de bouleverser la France et la jettent dans la confusion et l'anarchie. Car la franc-maçonnerie y règne et y gouverne par ses plus habiles adeptes. On sait que F.·. V. Cousin en fut grand maître, et F.·. E. About et F.·. P. Bert, les flamboyantes étoiles. Aussi dès que le prince régnant veut échapper à son impulsion et ne plus faire ses affaires, sa chute est-elle décrétée. En vain Napoléon Ier fut-il fondateur, il fut renversé par ses menées autant que par le fer des alliés; en vain la branche aînée des Bourbons eut-elle pour elle tous les ménagements, sa chute fut résolue sans pitié; en vain le F.·. Louis-Philippe Ier, que ses FF.·. avaient proclamé comme la meilleure des républiques, lui prodigua-t-il toutes ses affections et toutes ses faveurs, en défendant son monopole comme la prunelle de son œil, jusqu'au parjure, puisqu'il

refusait la liberté d'enseignement inscrite dans la charte qu'il avait jurée; pendant son règne de dix-huit ans, il subit dix-sept à dix-huit tentatives d'assassinat et fut à la fin proscrit honteusement par les FF.·. avec toute sa dynastie. Quant à Napoléon III, qui ne fut pas moins dévoué à la funeste institution de son oncle, il faillit être écrasé sous les bombes d'Orsini, son confrère en carbonarisme, et paraît avoir subi sept tentatives d'assassinat. Après avoir trahi l'Eglise et conspiré pour détrôner le pape, il a été détrôné lui-même, autant par les francs-maçons de France que par ceux d'Allemagne, Guillaume et Bismark. Ne mentionnons la regrettable mort de son fils, qui paraît être aussi partie de la même main, que pour la déplorer.

La franc-maçonnerie n'est pas moins ingrate ni moins impitoyable envers les autres souverains, qui pourtant la comblent de faveurs, portent la truelle et ceignent le tablier, lui livrent en partie le haut enseignement dans leurs Etats, oppriment l'Eglise, persécutent les catholiques, corrompent leurs peuples et font admirablement ses affaires. N'importe, ils sont le point de mire de la rage de ses sicaires, et menacés à chaque instant du poison, du poignard ou de la bombe régicide. Les Czars ont beau se faire maçons, ils tremblent sur leur trône si puissamment gardé : le nihiliste, invisible, est à côté du trône comme au milieu des gardes. Le czar actuel a déjà subi plusieurs attentats, et son prédécesseur, manqué six fois, est tombé foudroyé à la septième; l'empereur Guillaume, grand-maître de toutes les loges d'Allemagne, porta aussi la marque des éclats de la bombe socialiste; le haut maçon Humbert Ier, roi de la nouvelle Italie, ne sau-

rait oublier le poignard du F.·. Passanente. Personne n'est épargné dès qu'il mollit dans l'œuvre de la construction du temple maçonnique, c'est-à-dire dès qu'il fait obstacle à la corruption, au bouleversement, et au renversement de tout ordre social.

Les rois et les empereurs hérétiques, schismatiques, sceptiques, voltairiens et impies, furent longtemps comme la tête et la bouche de cette cavalerie infernale : « *Potestas enim equorum in ore eorum est.* » Mais maintenant qu'elle a fait par eux tout le mal dont ils étaient capables, qu'ils lui ont laissé corrompre à son aise et qu'ils ont corrompu eux-mêmes leurs peuples, dès qu'ils tremblent d'aller plus loin et qu'ils font obstacle à ses desseins de progrès dans le mal, elle n'en veut plus, et il faut qu'ils soient supprimés, afin qu'elle puisse recourir à de plus puissants éléments de mal et de destruction, aux couches inférieures, comme le disait le F.·. Gambetta, qui a été supprimé lui-même, parce qu'il voulait s'arrêter sur le bord de l'abîme et se couper la queue qui l'y entraînait,

— « et dans leurs queues : car leurs queues sont semblables à des serpents ayant des têtes, et par elles ils nuisent. » Les queues sont les sectes ou partis extrêmes qui naissent de la secte ou parti principal, c'est-à-dire les logiciens de l'idée subversive et diabolique, qui en tirent les dernières et pires conséquences. Des antres de la franc-maçonnerie nous avons vu surgir en effet, comme des tourbillons de l'enfer, les socialistes, les communistes, les internationalistes, les nihilistes et les intransigeants. Et c'est pourquoi le Prophète nous montre avec une si étonnante précision, dans cette montrueuse cavalerie, les chevaux avec

des têtes et des bouches de lions, et leurs queues avec des têtes et des bouches de vipères et de serpents, portant partout le carnage et la mort.

A son origine, la franc-maçonnerie avait pour dogme le déisme, et faisait profession de croire au Dieu de la nature, au grand architecte de l'univers : toutes les sectes qui en sont sorties sont tombées dans les marais et les plus bas fonds de l'athéisme, du matérialisme et du bestialisme le plus perfide et le plus venimeux. Pour elles la religion maintenant c'est l'athéisme ; l'autorité, l'anarchie ; la propriété, le vol ; la famille, le concubinage et la promiscuité; et leur grand idéal, c'est de s'emparer du monopole de l'enseignement, et d'enfermer toutes les générations, depuis l'enfance, dans des écoles sans Dieu, afin de leur injecter tout le venin de leurs doctrines : « *Nam caudæ eorum similes serpentibus, habentes capita, et in his nocent.* »

Ainsi dans cette immense armée de chevaux montés par les démons, nous croyons devoir distinguer trois phases ou époques, la phase des têtes et gueules de lions, la phase des chevaux proprement dits, et la phase de leurs queues à têtes et à bouches de vipères, pour nous rendre bien compte du développement de la franc-maçonnerie et de toutes les sectes révolutionnaires, qui menacent aujourd'hui l'Eglise et tout l'ordre social.

PHASE DES TÊTES ET BOUCHES DE LIONS

Les lionceaux nourris et choyés dans toutes les cours de l'Europe, par Joseph II en Autriche, Catherine II en Russie, Frédéric II en Prusse, sans comp-

ter la France et l'Angleterre, leur repaire habituel, se mirent tout à coup à mêler leurs rugissements au rugissement strident du F.·. Riquetti, comte de Mirabeau, dans la Constituante d'abord, puis dans la Convention, avec les FF.·. Robespierre, Couthon, Saint-Just et Marat; Danton, Legendre et Camille Desmoulins; Billaud-Varennes, Tallien, Barrère et Collot-d'Herbois, sans parler des Girondins, qui furent dévorés en un instant par ces terribles fauves de la Montagne, non qu'ils fussent moins altérés de sang, puisqu'ils s'assouvirent aussi du sang royal dans le sanglant convent maçonnique qui condamna Louis XVI.

Ensuite parut le lion des lions, qui, avec ses armées de véritables lions, fit entendre ses formidables rugissements, de la Seine au Nil et au Tabor, et dans toutes les capitales de l'Europe. Car il était le fléau choisi de Dieu pour châtier et bâillonner la Révolution, et punir ces monarchies voltairiennes, qui s'étaient fait un jeu de la perte des âmes dans leurs Etats, et des larmes du vicaire du Christ. Pendant quinze ans, il lui fut donné de promener comme un ouragan de fer et de feu sur toute l'Europe, faisant crouler les trônes, humiliant et abaissant ces majestés prévaricatrices, ces coupables aristocraties qui avaient mis toute leur gloire à se plonger dans les voluptés et à braver les foudres du Très-Haut. Mais il fit aussi le mal devant le Seigneur et toute sa puissance croula, et il fut déposé sur un rocher solitaire au milieu des flots de l'Atlantique : « *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* (Ps. II, 10). » La phase des têtes de lions avait passé avec la justice de Dieu.

PHASE DES CHEVAUX

L'Empire renversé, deux grandes forces, une force de conservation et une force de destruction se tenaient en présence, l'Eglise et la Révolution : l'Eglise, la force de conservation par excellence, puisqu'elle a les promesses d'en haut non seulement pour la vie future, mais aussi pour la vie présente, « *promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ* » (I Tim. iv, 8), ayant la mission d'enseigner les droits de Dieu et les devoirs de l'homme, et par conséquent le pouvoir de fonder les sociétés sur les bases inébranlables de l'éternelle justice ; et la Révolution, toute-puissante pour la destruction, car n'aspirant qu'aux jouissances de la vie présente et qu'à l'assouvissement de toutes les passions, « *sicut equus et mulus* », et professant l'athéisme et reniant toute idée de Dieu, elle leur ôte tout frein et détruit toute autorité, puisque toute autorité vient de Dieu, « *non est enim potestas nisi a Deo* » (Rom. xiii, 1), et que l'homme n'a plus aucun droit de commander à l'homme, ni aucun devoir de lui obéir.

Or, par un aveuglement étrange et n'ayant rien appris à l'éclat des foudres qui venaient de les frapper eux et leurs peuples, les princes alliés hérétiques, schismatiques et catholiques se placèrent brutalement entre ces deux forces, méconnaissant la sagesse et les lumières de l'Eglise et opprimant ses droits et ses libertés, tout en cédant en partie au torrent révolutionnaire, sous prétexte de le dominer et de l'arrêter par la seule vigilance de leur police et la puissance de leurs baïonnettes. Cette nouvelle phase de la révolu-

tion commença particulièrement en France avec la Restauration.

L'avocat Laîné, ministre de l'intérieur, s'érigeant en pape civil du clergé français, voulut obliger les professeurs de théologie dans les séminaires à souscrire une promesse de croire et de professer les quatre articles de la déclaration gallicane de 1682; Corbière, autre avocat et ministre de l'intérieur, que les lauriers de Laîné empêchaient de dormir, voulut aussi ceindre la tiare ministérielle; Frayssinous, ministre des affaires ecclésiastiques, et Feutrier, évêque de Beauvais, son successeur, se montrèrent pareillement les protecteurs à outrance des servitudes gallicanes et de l'Université, à la grande joie et sans aucune reconnaissance des ennemis de la religion ; et à leurs suggestions, le faible Charles X rendit le 16 juin 1828, deux ordonnances, dont l'une contresignée Feutrier, qui défendaient aux évêques d'employer dans leurs écoles les religieux de leur confiance, d'y recevoir aucun externe, et même des pensionnaires au delà d'un nombre fixé, ce qui forçait les familles les plus dévouées à la royauté, ou d'exposer leurs enfants aux écoles légitimement suspectes du gouvernement, ou de les envoyer à l'étranger pour leur conserver la foi et les mœurs, au risque de perdre plusieurs avantages de citoyen français. La Restauration n'avait donc restauré qu'une grande liberté pour le mal et peu de liberté pour le bien. C'est pourquoi le mal allant toujours grossissant, fit explosion au soleil de juillet 1830 et fit sauter cet édifice mal assis.

Mais le nouveau régime qui vient le remplacer, bien loin d'être une amélioration, sera une aggravation du précédent. Tous les mauvais germes semés abondam-

ment dans le champ de la Restauration, vont se développer, grandir, fructifier, foisonner, pendant la paix profonde, mais trompeuse, du gouvernement de Juillet. Le roi, qui règne mais ne gouverne pas, se déclare néanmoins le despotique protecteur de l'Université, en refusant la liberté d'enseignement inscrite dans la Charte, et l'Université devient de plus en plus un foyer de pestilence et de corruption. Cousin, élevé au pouvoir, la fit à son image : philosophe tour à tour condillacien, écossais, kantiste, éclectique, hégelien, puis définitivement éclectique, il y popularisa le panthéisme, le scepticisme et l'irréligion absolue. Il y convia tous les systèmes philosophiques et religieux, vieux et nouveaux, et y amalgama toutes les erreurs, jusqu'à ne pas craindre, pour les faire passer, de les revêtir des formules et des noms sacrilègement dérobés au symbole de notre foi, disant : « Que le Dieu de la conscience est à la fois Dieu, nature et humanité ; que la raison est impersonnelle, qu'elle est à la lettre une révélation, mais une révélation qui n'a manqué à aucun homme, qui éclaire tout homme à sa venue en ce monde, et qui est le Verbe fait chair, homme à la fois et Dieu tout ensemble. » On cria au panthéisme, mais Cousin délara « qu'il était incompris ». Il était incompris, en effet ; car il n'est pas bien sûr qu'il se soit jamais compris lui-même.

Quoi qu'il en soit, ce sacrilège et monstrueux verbiage passa des livres, des chaires, des journaux, des revues, des romans, des feuilletons, de toute haute et basse littérature, dans les discours, les programmes et les circulaires ministériels. Jouffroy quitta le Dieu vivant et personnel de son enfance pour se faire le plus célèbre de ses disciples ; d'autres, comme Miche-

let et Quinet, effrayaient le monde chrétien en lui servant de bruyants porte-voix; et tout le monde universitaire, c'est-à-dire le monde officiel et une grande partie de la bourgeoisie, se perdit dans le chaos de dogmes si nuageux et de morale si vaporeuse.

Dès lors se montrèrent, dans leur éclat ou leur laideur, ces théories absurdes, ces honteuses utopies qui, jusque-là, n'avaient paru qu'en germes : le saint-simonisme, le fouriérisme, le socialisme, le communisme, et beaucoup d'autres plus obscures, mais non moins brutales, qui sont comme la souche de toutes ces doctrines désastreuses qui, aujourd'hui, menacent de noyer la société dans des flots de sang, et de la dissoudre dans les violences de l'anarchie et de l'impiété.

Les évêques et les catholiques virent le péril imminent, et en signalèrent la source dans le monopole de cette Université qui, dirigée par des éclectiques et des mécréants, empoisonnait toute la haute classe de la nation, et par la haute classe, toute la nation. A leur tête combattirent Mgr Affre, archevêque de Paris, Mgr Parisis, évêque de Langres, dans le clergé; Montalembert, à la tribune; l'abbé Dupanloup, l'abbé Combalot, Louis Veuillot, dans la presse, revendiquant avec autant d'éloquence que de raison les droits les plus sacrés de la foi, de la conscience et de la famille, et réclamant la liberté de l'enseignement inscrite dans la charte. Mais ce fut en vain. Il fallait un coup de foudre pour triompher de l'aveuglement de la classe dirigeante, et briser les résistances du gouvernement parvenu à sa plus haute puissance. Le souverain venait de terminer glorieusement la guerre d'Afrique, sa famille était dans la plus grande prospérité, et lui, l'un des premiers souverains de l'Europe.

Un jour, l'archevêque qui devait donner sa vie pour son troupeau sur les barricades, lui dit que l'Eglise, pour remplir sa mission, avait besoin de liberté et non de protection. « Archevêque, répondit le roi irrité, souvenez-vous que l'on a brisé plus d'une mitre. » — « Cela est vrai, Sire, répliqua le pontife; mais que Dieu conserve la couronne du roi, car on a vu briser aussi bien des couronnes. » La sienne fut brisée à l'occasion d'un banquet, et Lamartine appela cette révolution « la Révolution du mépris », — « *Et nunc, reges, intelligite.* »

Le troupeau, iniquement engraissé à grands frais, aux dépens de la nation, s'était révolté, et de ses hennissements et de ses ruades faisait trembler la France et l'Europe, et les queues des chevaux se changeaient déjà en affreux reptiles qui épouvantaient de leurs horribles sifflements, lorsque Napoléon III comprima cette formidable éclosion. Mais il tomba bientôt dans les mêmes errements que Louis-Philippe. On avait concédé et mesuré d'une main avare quelques parcelles de libertés à l'Eglise ; on crut qu'il allait les développer, ou du moins les respecter. Mais toutes ses préférences furent pour le monopole universitaire, instrument, selon les circonstances, de despotisme ou d'anarchie, et il devint bientôt l'oppresseur et le perfide spoliateur de l'Eglise. Il dut s'en souvenir à Sedan. Malheur aux rois qui portent la main sur l'Epouse du Christ, et dont l'aveugle politique est de la maintenir en servitude ! Les Bourbons, les Orléans et les Bonapartes l'ont fait, et ils sont tombés ; et les autres souverains en Europe le font aussi, mais tous tremblent sur leurs trônes ébranlés, et leurs trônes menacent de s'écrouler avec des ruines effroyables. Mais trois fois

malheur aux peuples qui se laissent séduire, fasciner par les sophistes, par les professeurs d'impiété, cette race venimeuse de l'antique serpent, leur disant : « Ni Dieu ni maître ! vous êtes tous dieux ; vous n'avez que des droits, point de devoirs. Goûtez le fruit de l'indépendance ; contentez vos passions ; vous êtes tous rois. » Tels sont les perfides et audacieux sifflements que tous les peuples entendent aujourd'hui, oubliant que celui qui châtie les rois, punit aussi les peuples, et que la défection étant générale, le châtiment sera épouvantable.

℣ 20. « Et les autres hommes qui ne furent pas tués par ces plaies ne firent point pénitence des œuvres de leurs mains, pour ne plus adorer les démons et les idoles d'or et d'argent, et d'airain, et de pierre, et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. »

« Et les autres hommes qui ne furent pas tués par ces plaies ne firent point pénitence des œuvres de leurs mains » : Par les autres hommes, le V. Bède entend les idolâtres : « Après avoir décrit, dit-il, les faux chrétiens et les hérétiques, maintenant, pour circonscrire tout le corps du diable, il rappelle aussi l'erreur des Gentils, à qui il ne sert de rien de n'avoir pas été tués par ces plaies, puisqu'ils n'en mourront pas moins, même alors, dans leur malice idolâtrique ; car les Gentils ne seront point forcés de consentir aux erreurs de leur temps ; mais ils mourront dans leur incrédulité. »

« Par les autres hommes, saint Thomas entend à la fois et les idolâtres et les mauvais chrétiens que le diable ne persécutera pas, parce qu'il les possédera de droit paisible : *quos, quia de jure quieto possidebit, non persequetur.* »

Pour nous, par « ces autres hommes » nous entendons plus particulièrement tous ces chrétiens qui ne le sont plus que de nom, et qui, sans se laisser entraîner par les séductions de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes, n'en sont pas plus fidèles à professer leur foi et à obéir à l'Eglise.

— « Pour ne plus adorer les démons » : On peut prendre cette expression non seulement au figuré, mais aussi à la lettre; car, selon de graves auteurs très au courant des abominations franc-maçonniques, il est de ces insensés qui rendent un culte direct à ces esprits de ténèbres.

— « Et les idoles d'or et d'argent, et d'airain, et de pierre, et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher » : Dans le sens du V. Bède, on pourrait encore prendre ces expressions à la lettre ; car de véritables idolâtres couvrent encore une grande partie du globe.

Mais nous les entendons plus particulièrement dans le sens figuré de saint Paul : « Sachez et comprenez bien, dit-il, que tout impudique, ou immonde, ou *avare*, cela étant le *culte des idoles*, ne peut avoir d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu (Ephes. v, 5); — faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication... et l'avarice, ce culte des idoles » (Coloss. III, 5-6).

Or le culte du veau d'or et l'adoration de la matière est le grand péché de l'époque dans la franc-maçonnerie et hors de la franc-maçonnerie.

℣ 21. « Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides, ni de leurs empoisonnements, ni de leur fornication, ni de leurs vols. »

Ces quatre crimes comprennent tous les crimes

qui, comme un déluge universel, inondent notre époque.

« Et il ne firent point pénitence de leurs homicides ni de leurs empoisonnements » : Que d'homicides et d'empoisonnements physiques et moraux, des corps et des âmes ! Tout est sophistiqué, frelaté, doctrines et aliments, nourriture du corps et de l'âme.

— « La fornication » est l'espèce prise pour le genre et désigne ce qu'ils appellent la réhabilitation de la chair, tous les péchés honteux, toutes les corruptions de Babylone et de Sodome.

— « Les vols », ce sont toutes les injustices des particuliers et des Etats pour s'approprier le bien d'autrui. Car si un particulier vole par la fraude, la violence et le poignard sur la gorge, les Etats le font aussi par leurs lois iniques ou prétendues existantes, et le code à la main. Or, spoliation légale ou larcin, aux yeux de Dieu, c'est tout un, si ce n'est en plus le scandale de la puissance qui devient brigandage et tyrannie. Or, tous ces crimes amenèrent les eaux du déluge sur les pères, parce qu'ils ne firent point pénitence ; ils feront pareillement tomber le courroux du ciel sur les enfants, parce qu'ils seront aussi impénitents : « *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis* » (Luc. XIII, 3, 5).

CHAPITRE X

Ange fort descendant du ciel. — Il pose un pied sur la terre et l'autre sur la mer, et, la main levée vers le ciel, il jure qu'il n'y aura plus de temps. — Il ordonne à saint Jean de dévorer un petit livre doux comme du miel à la bouche et amer dans le ventre, pour prophétiser encore.

1. Et je vis un autre Ange, fort, descendant du ciel, revêtu d'une nuée, et un arc-en-ciel sur sa tête, et son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu,

2. Et il avait à sa main un petit livre ouvert, et il posa son pied droit sur la mer, et le gauche sur la terre,

3. Et il cria d'une grande voix comme un lion qui rugit. Et lorsqu'il eut crié, les sept tonnerres firent entendre leurs voix,

4. Et lorsque les sept tonnerres eurent fait parler leurs voix, j'allais écrire : et j'entendis une voix du ciel me disant : Scelle les paroles des sept tonnerres et ne les écris pas.

1. Et vidi alium Angelum fortem descendentem de cœlo, amictum nube, et iris in capite ejus, et facies ejus erat ut sol, et pedes ejus tamquam columnæ ignis ;

2. Et habebat in manu sua libellum apertum ; et posuit pedem suum dextrum super mare, sinistrum autem super terram.

3. Et clamavit voce magna, quemadmodum cum leo rugit. Et cum clamasset, locuta sunt septem tonitrua voces suas.

4. Et cum locuta fuissent septem tonitrua voces suas, ego scripturus eram ; et audivi vocem de cœlo dicentem mihi : Signa quæ locuta sunt septem tonitrua et noli scribere.

5. Et l'Ange que j'avais vu debout sur la mer et sur la terre, leva sa main vers le ciel,

6. Et il jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et toutes les choses qui y sont, et la terre et toutes les choses qui y sont, et la mer et toutes les choses qui y sont; qu'il n'y aura plus de temps;

7. Mais qu'aux jours de la voix du septième Ange, lorsqu'il aura commencé à sonner de la trompette, le mystère de Dieu sera consommé, comme il l'a évangélisé par ses serviteurs les prophètes.

8. Et j'entendis la voix du ciel me parlant de nouveau et me disant : Va, et prends le livre ouvert de la main de l'Ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre :

9. Et j'allai vers l'Ange, lui disant de me donner le petit livre. Et il me dit : Prends et dévore-le ; et il te causera de l'amertume dans le ventre, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel.

10. Et je pris le petit livre de la main de l'Ange, et je le dévorai; et il était dans ma bouche doux commé du

5. Et Angelus, quem vidi stantem super mare, et super terram, levavit manum suam ad cœlum ;

6. Et juravit per viventem in sæcula sæculorum, qui creavit cœlum, et ea quæ in eo sunt ; et terram, et ea quæ in ea sunt ; et mare, et ea quæ in eo sunt : Quia tempus non erit amplius ;

7. Sed in diebus vocis septimi Angeli, cum cœperit tuba canere, consummabitur mysterium Dei, sicut evangelizavit per servos suos Prophetas.

8. Et audivi vocem de cœlo iterum loquentem mecum, et dicentem : Vade, et accipe librum apertum de manu Angeli stantis super mare, et super terram.

9. Et abii ad Angelum, dicens ei ut daret mihi librum. Et dixit : Accipe librum, et devora illum ; et faciet amaricari ventrem tuum, sed in ore tuo erit dulce tamquam mel.

10. Et accepi librum de manu Angeli, et devoravi illum ; et erat in ore meo tamquam mel dulce ; et cum

miel ; et lorsque je l'eus dévoré, mon ventre fut rempli d'amertume.

11. Et il me dit : il faut que tu prophétises encore sur les peuples et les nations et les langues et beaucoup de rois.

devorassem eum, amaricatus est venter meus.

11. Et dixit mihi : Oportet te iterum prophetare Gentibus, et populis, et linguis, et regibus multis.

℣ 1. « Et je vis un autre Ange, fort, descendant du ciel, revêtu d'une nuée, et un arc-en-ciel sur sa tête, et son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu. »

Voilà l'Ange, et un ange fort, envoyé de Dieu pour protéger son Eglise contre cette formidable irruption de deux cents millions de chevaux et de démons (IX, 13-21), et mettre un frein à leur fureur. Mais pour bien comprendre sa nature, sa mission et le secret de sa puissance, considérons ses attributs et les insignes dont il est revêtu :

« Et je vis un autre Ange, fort » : Il est autre, parce qu'il est tout l'opposé des quatre anges que nous venons de voir déchaînés sur le grand fleuve de l'Euphrate, lesquels sont quatre démons, et les quatre principaux démons qui dirigent toute cette monstrueuse cavalerie ; et il est fort, parce que c'est un bon ange, et le fidèle exécuteur des ordres de Dieu. Tout porte à croire qu'il est ce même Ange fort qui, au chap. V, 2, proclame la puissance de l'Agneau, l'ange Gabriel, la force de Dieu, *vis vel fortitudo Dei*, remplissant auprès de saint Jean les mêmes fonctions qu'auprès de Daniel (VIII, 16; IX, 21), et qui, après avoir annoncé le premier avènement du Fils de Dieu, prépare et dispose tout pour son second avènement.

— « Descendant du ciel » : Remarquons cette expression : « *descendentem de cœlo* » et non « *cadentem de cœlo* ». Il descend du ciel et n'en tombe pas comme les mauvais anges. Il franchit librement les espaces qui s'affermissent sous ses pas pour porter le message de leur souverain Créateur.

— « Revêtu d'une nuée » : La nuée est comme la ceinture de ses reins, son vêtement de splendeur et l'insigne de sa puissance. Car la nuée, dans les prophètes et les évangélistes, est essentiellement l'attribut de l'Homme-Dieu, le trône de sa majesté et de sa gloire, soit qu'il monte au ciel, soit qu'il en descende pour juger les vivants et les morts : « *et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli* » (Math., XXIV, 30). Ce qui a fait croire à plusieurs interprètes inattentifs que cet ange était Jésus-Christ lui-même. Mais la nuée dont il est vêtu, n'est ici qu'un insigne, un symbole pour désigner le messager du souverain juge, et non le souverain juge lui-même. La nuée figure aussi la glorieuse vierge Marie, à qui il fut donné de porter et de pleuvoir le Juste. C'est l'interprétation des SS. Docteurs et des Pères sur plusieurs passages des Ecritures : « Voici qu'une petite nuée, comme le pas d'un homme, s'élevait sur la mer : *ecce nubecula, parva quasi vestigium hominis, ascendebat de mari* » (III, Reg., XVIII, 44).

Dans cette nuée, saint Jean, évêque de Jérusalem, reconnaît la bienheureuse Vierge ; et de la propriété qu'a la nuée de s'élever de la mer sans en contracter aucune amertume, il conclut que la bienheureuse vierge Marie fut conçue sans péché, sans aucune souillure.

« Voici, dit encore Isaïe, que le Seigneur montera

sur une nuée légère, et il entrera dans l'Egypte, et les idoles de l'Egypte seront ébranlées devant sa face : *ecce Dominus ascendet super nubem levem, et ingredietur Ægyptum, et commovebuntur simulacra Ægypti a facie ejus* » (xix, 1). Saint Jérôme, saint Cyrille, saint Ambroise et beaucoup d'autres entendent expressément ce passage de la glorieuse Vierge fuyant avec l'enfant Jésus en Egypte, y renversant les idoles des temples de Memphis et de Taphnis, et faisant de la terre des Pharaons la plus florissante des chrétientés.

L'Ange vêtu de la nuée signifie donc, par cet insigne, qu'il va faire éclater la puissance du Fils de Dieu et de sa glorieuse Mère ; ou plutôt que le Fils rendra sa justice, et la Mère sa miséricorde presque visibles : « La nuée, dit en effet Arétas, est le voile en même temps que le symbole de la gloire et des choses célestes. Sous les rayons du soleil, elle ne manque ni de quelque obscurité, ni d'une certaine splendeur. Ainsi les choses divines ne nous sont ni entièrement cachées, ni absolument manifestées. » Dieu nous laisse assez d'évidence pour que nous croyions fermement en lui, et néanmoins quelque obscurité pour ne pas ôter tout mérite à notre foi : « Voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, dit Pascal, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas. »

« Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier.

Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. »(Pensées, 2e partie, art. XIII, nos I et II). « *Qui quærit legem, replebitur ab ea, et qui insidiose agit, scandalizabitur in ea* (Ecclis., XXXII, 19). »

C'est ce que nous voyons tous les jours autour de nous : les impies, les hommes corrompus cherchent les ténèbres, et les ténèbres s'épaississent à leur gré, et ils y sont plongés comme dans un noir et profond abîme; les justes, les hommes de bonne foi et de bonne volonté cherchent la lumière, et la lumière brille de de toutes parts à leurs yeux.

— « Et un arc-en-ciel sur sa tête » : L'arc-en-ciel est le signe de l'alliance entre Dieu et les hommes : « *Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis inter me et inter terram* (Gen., IX, 13). » Alliance qui s'est opérée et consommée par la plus étroite union du Verbe avec notre humanité dans le sein de la glorieuse Vierge Marie. Car on ne peut jamais séparer le culte de la mère de l'adoration du Fils. Or, c'est cette glorieuse union, cette divine alliance que l'ange de l'Incarnation, Gabriel, la force de Dieu, vient rappeler aux peuples qui l'avaient oubliée ou méprisée, et indignement brisée, et les inviter à se réconcilier avec Dieu, à renverser leurs idoles, à rompre avec leurs coupables passions, à mener une vie nouvelle. Et qui n'aperçoit les splendeurs de cet arc-en-ciel qui brille sur sa tête, ses vives et rassurantes couleurs dans la proclamation de l'Immaculée Conception de Marie, dans la définition de l'Infaillibilité du Vicaire de son Fils, dans l'unité si admirable des pasteurs avec le Pasteur des pasteurs, dans les encycliques de celui qui paît les agneaux et les brebis, si religieusement reçues de tout

l'univers, dans la propagation de la foi et la prédication de l'Evangile dans le monde entier, dans les manifestations et les miracles de celle que l'ange salua du titre de « pleine de grâces » (Luc, I, 28), et dont la protection, au milieu d'un sombre horizon, par un ciel noir et orageux, sans cesse déchiré par de sinistres éclairs, forme comme une magnifique couronne, un véritable arc-en-ciel de grâces et de bienfaits, d'espérance et d'amour, qui rassure l'Eglise universelle.

— « Et son visage était comme le soleil » : Le véritable soleil des intelligences et des âmes, c'est Jésus-Christ : « *ego sum lux mundi* » (Joan., IX, 5) : et en son absence, son Eglise : « *vos estis lux mundi* » (Matth., V, 14). Ce nouveau caractère dont Jésus-Christ revêt son céleste messager, signifie qu'il va communiquer à son Eglise un nouveau zèle, de nouvelles forces, un surcroît de lumière pour annoncer son Evangile, et aux fidèles et aux nations une nouvelle ardeur et un courage nouveau pour le professer : « dans les derniers temps, dit en effet Daniel, les doctes comprendront les prophéties qui étaient fermées et scellées : « *vade, Daniel, quia clausi sunt, signatique sermones, usque ad præfinitum tempus... Porro docti intelligent* » (XII, 9, 10). — « Ils en instruiront un grand nombre d'entre le peuple, et le peuple connaissant son Dieu, s'attachera fortement à sa loi et fera ce qu'elle ordonne : « *populus autem sciens Deum suum, obtinebit et faciet. Et docti in populo, docebunt plurimos* » (XI, 32, 33). — « Et la science se multipliera : *et multiplex erit scientia* » (XII, 4).

Alors surgiront de toutes parts, autour du Vicaire de Jésus-Christ, les apôtres des derniers temps, parmi lesquels resplendiront Hénoch et Elie réservés pour

les suprêmes luttes contre le chef des impies (*infrà*, XI, 3-12; Eccli., XLIV, 16; XLVIII, 10; Malach., IV, 5-6).

— « Et ses pieds comme des colonnes de feu » : Les pieds, dans les anciens prophètes, désignaient le premier avènement du Sauveur et la prédication de son Evangile par ses apôtres : « *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona* » (Is., LII, 7; Rom., X, 15). Ici ils désignent les apôtres des derniers temps et la préparation à son second avènement. Les pieds « foulent aussi le raisin dans la grande cuve de la colère de Dieu » (*infrà*, XIV, 19-20). Ils figurent donc aussi la justice et la vengeance de Dieu.

— « Comme des colonnes » : Les colonnes signifient la force et la fermeté de la parole évangélique et de la justice divine.

— « De feu » : Le feu symbolise l'ardeur du zèle des derniers apôtres et de la colère du souverain Juge. Par tous ces attributs ou symboles de son archange, Jésus-Christ nous signifie donc qu'il va faire triompher son Eglise de toutes les sectes ennemies, et qu'au jour de sa colère il les foulera comme le raisin dans le pressoir, et les consumera comme la paille aride dans la fournaise ardente.

℣ 2. « Et il avait à sa main un petit livre ouvert. Et il posa son pied droit sur la mer, et la gauche sur la terre.

« Et il avait à sa main un petit livre ouvert. » Ce petit livre est le même que nous avons vu au chap. V, 1, « écrit en dedans et en dehors et scellé de sept sceaux »; mais tous les sceaux en ont été levés par l'Agneau, et il n'en reste plus qu'un « petit livre, *libellus*, βιβλαρίδιον », entièrement ouvert, que l'apôtre

pourra lire aisément. C'est pourquoi il lui sera prescrit « de le dévorer » (℣ 9, *infrà*), c'est-à-dire de le méditer et d'en décrire les figures.

Ce petit livre n'est donc pas toutes les Ecritures, comme l'entendent plusieurs ; ni « l'Evangile donné aux Juifs dans la personne de saint Jean, pour le prêcher dans l'univers », comme le croit la Bible de Vence ; ni « une sentence déjà prononcée et prête à s'exécuter », comme le veut Bossuet ; ni « un grand concile assemblé par un grand monarque », comme l'imagine le V. Holzhauser ; ni « le concile du Vatican qui n'est pas achevé et demeure ouvert », comme le prétend C. C. de Saint-André. Cette circonstance de la suspension du dernier concile général ne saurait au reste le caractériser, puisque le concile de Trente et plusieurs autres conciles généraux demeurèrent aussi longtemps suspendus. Toutes ces interprétations sont arbitraires, et ne découlent naturellement ni du texte ni du contexte.

— « Et il posa son pied droit sur la mer, et le gauche sur la terre. » Quelle manière sublime pour le ministre du Très-Haut d'affirmer son souverain domaine sur toute la nature ! Voilà le sens large.

Mais par la mer les prophètes entendent la gentilité, les nations idolâtres livrées aux tempêtes de toutes les passions, formant comme un abîme de vices et d'erreurs sans nombre : « *illic reptilia quorum non est numerus* » (Ps. CIII, 25). En vain les successeurs de Pierre y jetèrent leurs filets ; par un mystère insondable, il les en retirèrent toujours presque vides. C'est sur cette mer insoumise que l'ange pose son pied droit, comme une colonne de feu, pour marquer les derniers appels de la grâce et de la miséricorde, et

y allumer les feux de l'Evangile et de l'Esprit-Saint, afin d'accomplir cette parole d'Isaïe : « *aquæ ardebunt igni* » (LXIV, 2).

Par la terre, les prophètes entendent la Judée, la terre par excellence promise aux patriarches, où germa le Sauveur : « *aperiatur terra et germinet Salvatorem* » (Is., XLV, 8), et par métonymie le peuple juif, peuple ingrat et perfide, qui fut rejeté, mais qui reçut des promesses de rappel, de grâce et de miséricorde. C'est sur cette terre rebelle que l'ange fort pose son pied gauche, comme une colonne de feu, pour la purifier, la remplir de l'esprit de vie et la renouveler, afin qu'en elle et par elle s'accomplisse l'oracle de saint Paul : « que si la chute des juifs a été la richesse du monde, et si leur diminution a été la richesse des nations, combien leur plénitude les enrichira-t-elle davantage !... Car si leur réprobation est devenue la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon un retour de la mort à la vie ? » (Rom., XI, 12-15.) Or c'est ce qui est expressément annoncé, on l'a vu, à la dernière épître (III, 9), et au sixième sceau, VII, 2-10, qui correspondent ici à la sixième trompette. Cette interprétation est donc rigoureusement logique.

℣. 3. « Et il cria d'une grande voix, comme un lion qui rugit. Et lorsqu'il eut crié, les sept tonnerres firent entendre leurs voix. »

« Et il cria d'une grande voix comme un lion qui rugit » : Le lion rugit lorsqu'il est en fureur, et qu'il va fondre sur son ennemi. La grande voix de l'ange est donc une menace et l'annonce des châtiments qui vont frapper ceux qui s'opposent à la prédication de l'Evangile et à l'extension du royaume de Dieu. Car l'Evangile ne sera jamais prêché sans exciter les fureurs

de Satan, et l'Eglise toujours militante n'aura un instant de repos que par l'entière destruction de l'empire satanique, qui n'aura lieu qu'à la ruine de l'Antechrist et de ses suppôts. En vain quelques-uns osent promettre à l'Eglise auparavant une paix sans nuages et une prospérité universelle.

— « Et lorsqu'il eut crié, les sept tonnerres firent entendre leurs voix » : Allusion au mont Sinaï, où Dieu donna sa loi à Moïse en présence du peuple, au milieu des voix, des foudres et des tonnerres (Exod., XIX, 16 ; XX, 18), et au psaume XXVIII, où la voix du Seigneur éclate sept fois avec le bruit du tonnerre.

Mais quels sont ici les sept tonnerres dont les voix répondent à la voix de l'ange ? Les uns entendent les sept anges, qui sonnent de la trompette (VIII, 2), les autres, tous les éléments conjurés pour manifester la colère de Dieu. Car Dieu manifeste sa colère contre les pécheurs, tantôt par la voix de ses créatures intelligentes, tantôt par le soulèvement des éléments et des créatures inanimées.

℣ 4. « Et lorsque les sept tonnerres eurent fait parler leurs voix, j'allais écrire, et j'entendis une voix du ciel me disant : Scelle les paroles des sept tonnerres et ne les écris pas. »

De ce verset nous pouvons tirer trois conclusions rigoureuses :

1° Que les voix des sept tonnerres étaient des voix articulées, des paroles distinctes, puisque saint Jean les comprenait et se mettait en devoir de les écrire.

2° Que la promptitude avec laquelle il allait le faire, prouve qu'il écrivait au fur et à mesure qu'il recevait ses visions. Il en avait, en effet, reçu au commencement l'ordre de Jésus-Christ (I, 11), et « une voix du

ciel », qui ne peut être que celle de son divin Maître, lui ordonne ici d'y faire exception. Saint Jean a donc écrit son Apocalypse à Pathmos même ;

3° « Outre les jugements que Dieu nous découvre par ses prophètes, il y en a de cachés, qui souvent, dit Bossuet, sont les plus terribles. » S'il n'était pas permis à saint Paul descendu du troisième ciel, de raconter les infinies délices que Dieu prépare à ses élus, il a été défendu à saint Jean, dans ses ravissements, de révéler tout ce que Dieu réserve à ses ennemis. Rappelons néanmoins, avec Cornel. a Lap., que sainte Brigitte, dans ses révélations, ayant demandé à Dieu ce qu'avaient dit les sept tonnerres, et il lui fut répondu « qu'ils avaient proféré les plus terribles menaces contre les persécuteurs de son Eglise » (*Revel.*, liv. VI chap. x.)

℣. 5 « Et l'ange que j'avais vu debout sur la mer et sur la terre, leva sa main vers le ciel. »

Allusion à l'ange qui, dans Daniel, lève les deux mains vers le ciel (xii, 7 ;) mais ici, d'une main il tient le livre des suprêmes mystères.

De tous temps, lever la main vers le ciel fut le geste du serment solennel, tant fut profond chez tous les peuples le sentiment de la divinité qui y réside : « Je lève ma main vers le Seigneur, le Très-Haut, possesseur du ciel et de la terre » : ainsi jurait Abraham en présence des rois des nations, Gen. xiv, 22. Dieu lui-même, dans Moyse et les prophètes, se sert de la même forme de serment ; mais en levant la main vers les cieux qu'il a créés, il jure par lui-même : « *Levabo ad cœlum manum meam, et dicam : Vivo ego in æternum* (Deut., xxxii, 40). »

℣ 6. « Et il jura par celui qui vit dans les siècles

des siècles, qui a créé le ciel et toutes les choses qui y sont, et la terre et toutes les choses qui y sont, et la mer et toutes les choses qui y sont, qu'il n'y aura plus de temps. »

Quelle sublime et solennelle affirmation de la clôture des siècles et de la fin des temps ! Ainsi va finir le temps de la miséricorde et commencer les éternels regrets.

℣. 7. « Mais qu'aux jours de la voix du septième Ange, lorsqu'il aura commencé à sonner de la trompette, le mystère de Dieu sera consommé, comme il l'a évangélisé par ses serviteurs les Prophètes. »

« Mais qu'aux jours de la voix du septième Ange, lorsqu'il aura commencé à sonner de la trompette » : Après la conversion des Juifs et des nations, l'avènement d'Enoch et d'Elie et la ruine de l'Antechrist, qui termineront la seconde partie du sixième âge où nous vivons, le septième ange fera entendre sa voix, et, au son de la dernière trompette, ouvrira le septième âge, qui sera très court, comme on l'a vu au chap. VIII, 1, et finira par le jugement dernier, qui surprendra tous les hommes malgré des avertissements et des signes si éclatants, tant les mortels sont épris de la terre, où ils ne sont qu'en passant.

— « Le mystère de Dieu sera consommé, comme il l'a évangélisé par ses serviteurs les Prophètes : » Le mystère de Dieu, c'est le rachat et la sanctification du monde par Jésus-Christ, la formation, l'accroissement et le triomphe de son Eglise, l'établissement du règne de Dieu par toute la terre, et la réunion de tous les élus à leur divin Chef, et ce mystère sera consommé au dernier son de la dernière trompette, « *in novissima tuba* » (I Cor., XV, 52), par la résurrection

générale, le jugement universel, la récompense de tous les saints et l'éternelle réprobation de tous les méchants : « *evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper* (Dan. XII, 2). » Or ce grand mystère de Dieu, qui est l'ouvrage de tous les siècles et l'objet de toutes les Ecritures, fut annoncé par tous les prophètes.

℣ 8. « Et j'entendis la voix du ciel me parlant de nouveau et me disant : Va, et prends ce livre ouvert, de la main de l'Ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. »

« Et j'entendis la voix du ciel me parlant de nouveau » : Cette voix du ciel est la même qu'au ℣ 4 ci-dessus et qu'au chap. I, 10 et 11, où l'on a reconnu la voix de Jésus-Christ. Tout divin enseignement vient de lui sous la garde de son Eglise : « *et mitte septem Ecclesiis* » (ibid.). C'est lui qui ouvre le livre, qui ordonne à saint Jean d'en écrire ou d'en sceller les oracles, et ici de le recevoir de la main de l'Ange, qui ne saurait le communiquer que conformément à ses ordres souverains, selon cette parole de saint Paul : « *Evangelium quod evangelizatum est... non est secundum hominem... sed per revelationem Jesu Christi... sed licet nos, aut angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam evangelizavimus vobis, anathema sit* (Galat. I, 8, 11, 12). »

℣ 9. « Et j'allai vers l'Ange, lui disant de me donner le petit livre. Et il me dit : Prends et dévore-le, et il te causera de l'amertume dans le ventre, mais dans ta bouche, il sera doux comme du miel. »

Voyez aussi Jérémie, XV, 16 ; Ezéchiel, III, 1, 3. Manger, ou dévorer le livre, dans ces prophètes, signifie le soin avec lequel ils doivent recevoir et garder les révé-

lations qui leur sont confiées, les méditer, s'en pénétrer, et la fidélité avec laquelle ils doivent les écrire, les publier et les annoncer aux peuples, soit qu'elles contiennent les promesses et les miséricordes du Seigneur, ce qui les rend douces à la bouche comme du miel, soit qu'elles renferment ses menaces et ses châtiments sur les persécuteurs et les pécheurs impénitents, et c'est alors qu'elles causent une si grande amertume dans les entrailles des prophètes.

℣ 10. « Et je pris le livre de la main de l'Ange, et je le dévorai : et il était dans ma bouche doux comme du miel ; et lorsque je l'eus dévoré, mon ventre fut rempli d'amertume. »

« Et je pris le livre de la main de l'Ange, et je le dévorai » : Ce livre qu'il avait contemplé d'abord dans la droite de Celui qui est assis sur le trône, et dont l'Agneau seul avait pu lever les sept sceaux (v. *suprà*) ; ce livre qui résume tous les antiques oracles des prophètes, et contient tous les secrets de l'avenir, il le reçoit maintenant, par l'ordre de son divin Maître, de la main de l'Ange.

Et il le « dévore », c'est-à-dire il le lit avec avidité, le médite, s'en pénètre, et en fait comme sa propre substance.

— « Et dans ma bouche il était doux comme du miel » : Quelle douceur pour l'esprit et le cœur du disciple bien-aimé d'y lire les victoires de son divin Maître, les triomphes de son Eglise, la formation de ses nombreux élus, la conversion des Gentils, le retour de ses propres frères selon la chair, amenant avec eux l'élite des nations, et les introduisant dans la nouvelle Jérusalem, dont il ne peut se lasser d'admirer les intarissables splendeurs !

— « Et lorsque je l'eus dévoré, mon ventre fut rempli d'amertume » : Mais en voyant les épreuves et les afflictions par où devaient passer les enfants de Dieu, la fureur des persécuteurs et des tyrans conjurés pour opprimer l'Epouse de l'Agneau, la perfidie des hérétiques et des schismatiques conspirant avec les impies pour déchirer son sein maternel, l'ingratitude de ses propres enfants l'abreuvant d'outrages, Satan déchaîné, l'Antechrist séduisant les peuples et les nations, et l'enfer dilatant ses entrailles sans fin : « *propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino* » (Is. v. 14), pour engloutir tant d'insensés qui, renonçant aux promesses immortelles, foulent aux pieds le sang du Fils de Dieu et les grâces de la Rédemption, son cœur est abreuvé et son âme inondée comme d'un océan d'amertume.

℣ 11. « Et il me dit : Il faut que tu prophétises encore sur les nations et les peuples et les langues et beaucoup de rois. »

Le grec dit : prophétiser sur les nations... », et la Vulgate, « aux nations... »

« Et il me dit : Il faut que tu prophétises encore sur les nations », c'est-à-dire « tu viens de prophétiser en écrivant à grands traits tes visions et comme en traçant les premiers linéaments de cette révélation. Il faut, maintenant que tu l'as profondément méditée, que tu la produises dans tout son ensemble ; que ce qui était à peine énoncé et comme dans l'ombre, paraisse au grand jour ; et que tu peignes des plus vives et des plus énergiques couleurs ce qui concerne les nations et les empires, les peuples et les rois, pour l'instruction des élus et l'édification de l'Eglise. »

C'est ce que l'abbé de la Chétardie avait parfaitement

compris : « Encore que saint Jean, par l'ouverture des sept sceaux et le son des sept trompettes, fût parvenu jusqu'à la fin des siècles, il n'était pas encore à la fin de ses prophéties, parce qu'il fallait qu'il revînt sur ses pas, et qu'il décrivît de nouveau les destinées des peuples et des rois, qu'il n'avait touchées qu'en général ; ce qu'il exécutera immédiatement après les symboles qui accompagneront le son de la septième trompette. »

C'est alors, en effet, que, déposant le crayon qui avait tracé jusque-là la grande esquisse de la prophétie, il prendra ses plus sublimes pinceaux et les chargera tantôt des plus tendres, tantôt des plus terribles couleurs, depuis le chap. XII jusqu'à la fin, et que tous ses personnages apparaîtront ou sous les figures les plus ravissantes, ou sous les traits les plus effrayants; que les événements se succéderont dans leur éclatante réalité, dans toute leur grandeur, et « qu'il prophétisera vraiment de nouveau ». C'est en effet le profond secret du prophète de Pathmos, selon la remarque de saint Augustin, de se résumer et de dire les mêmes choses d'une manière toute nouvelle et de plus en plus sublime : « *oportet te iterum prophetare.* »

Néanmoins plusieurs, tant anciens que modernes, ont voulu voir dans cette expression plus de mystère que cela. Les uns, avec Siméon Métaphraste, en ont conclu que saint Jean n'était point mort, et qu'il reviendrait à la fin des siècles prophétiser avec Enoch et Elie ;

D'autres, avec Primase, ont prétendu que cette expression signifie simplement que l'apôtre devait écrire son Evangile à Ephèse, ou prêcher la parole de Dieu en Asie, après son retour de Pathmos;

Ceux-ci soutiennent, avec la Bible de Vence, que saint Jean figure les Juifs, et le petit livre l'Evangile que prêcheront les Juifs après leur conversion ;

Ceux-là avec Holzhauser prétendent au contraire que l'Apôtre représente l'Eglise, et le petit livre un grand concile ; et que l'apôtre sera censé prophétiser de nouveau lorsque l'Eglise en fera exécuter les décrets avec une grande ardeur, sous la puissance d'un grand monarque.

Toutes ces suppositions font beaucoup d'honneur à l'imagination de ces ingénieux interprètes ; mais elles ne sont point tirées des entrailles du sujet, *ex visceribus rei.* Si l'Ange ordonne à saint Jean de se pénétrer si profondément du livre de cette prophétie, c'est afin qu'il puisse la contempler et l'achever pour tous les siècles à venir, par lui-même et non par d'autres, ce qu'il va faire après la septième trompette et depuis le chap. XII, en montrant dans le jour le plus éclatant les combats de la cité de Dieu et de la cité de Satan, l'Antechrist dans toute sa puissance, Babylone dans toute sa corruption, Jésus-Christ, triomphant de l'un et de l'autre, dans toute sa gloire et sa majesté, et la nouvelle Jérusalem recevant tous les élus dans les magnificences et les splendeurs de l'Eternité.

CHAPITRE XI

Ordre de mesurer le temple et l'autel : parvis abandonné aux nations. — Prédication des deux témoins. — Ils sont mis à mort par la bête à la grande joie des impies. — Ils ressuscitent et montent au ciel : tremblement de terre. — La septième trompette sonne, jugement des morts et extermination des impies, troisième et dernier malheur.

1. Et l'on me donna un roseau semblable à une verge, en disant : Lève-toi et mesure le temple de Dieu et l'autel et ceux qui y adorent.

Et datus est mihi calamus similis virgæ, et dictum est mihi : Surge, et metire templum Dei, et altare, et adorantes in eo.

2. Et le parvis qui est hors du temple, jette-le dehors et ne le mesure pas, parce qu'il a été abandonné aux nations, et elles fouleront la ville sainte pendant quarante-deux mois.

2. Atrium autem quod est foris templum, ejice foras, et ne metiaris illud ; quoniam datum est Gentibus, et civitatem sanctam calcabunt mensibus quadraginta duobus ;

3. Et je donnerai à mes deux témoins, et ils prophétiseront pendant mille deux cent soixante jours, vêtus de sacs,

3. Et dabo duobus testibus meis ; et prophetabunt diebus mille ducentis sexaginta, amicti saccis.

4. Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers, qui se tiennent debout devant le Seigneur de la terre.

4. Hi sunt duæ olivæ, et duo candelabra, in conspectu Domini terræ stantes ;

5. Et si quelqu'un veut leur nuire, un feu sortira de leur bouche et dévorera leurs ennemis; et si quelqu'un veut les offenser, c'est ainsi qu'il faut qu'il soit mis à mort.

6. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne pleuve pas pendant les jours de leur prophétie, et ils ont sur les eaux le pouvoir de les changer en sang et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils voudront.

7. Et lorsqu'ils auront fini leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, et les vaincra, et les tuera.

8. Et leurs corps seront étendus sur la place de la grande cité, qui est appelée spirituellement Sodome et l'Egypte, où leur Seigneur aussi a été crucifié.

9. Et les peuples et les tribus et les langues et les nations verront leurs corps pendant trois jours et demi, et ils ne permettront pas que leurs corps soient mis dans des tombeaux.

10. Et les habitants de la terre se réjouiront sur eux, et ils en feront des fêtes, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce

5. Et si quis voluerit eis nocere, ignis exiet de ore eorum, et devorabit inimicos eorum ; et si quis voluerit eos lædere, sic oportet eum occidi.

6. Hi habent potestatem claudendi cœlum, ne pluat diebus prophetiæ ipsorum ; et potestatem habent super aquas convertendi eas in sanguinem, et percutere terram omni plagâ quotiescumque voluerint.

7. Et cum finierint testimonium suum, bestia, quæ ascendit de abysso, faciet adversum eos bellum, et vincet illos, et occidet eos.

8. Et corpora eorum jacebunt in plateis civitatis magnæ, quæ vocatur spiritualiter Sodoma et Ægyptus, ubi et Dominus eorum crucifixus est.

9. Et videbunt de tribubus, et populis, et linguis, et Gentibus, corpora eorum per tres dies et dimidium ; et corpora eorum non sinent poni in monumentis.

10. Et inhabitantes terram gaudebunt super illos, et jucundabuntur ; et munera mittent invicem, quoniam hi duo prophetæ cruciave-

que ces deux Prophètes avaient tourmenté ceux qui habitent sur la terre.

11. Et après trois jours et demi, l'esprit de vie venant de Dieu entra en eux, et ils se relevèrent debout sur leurs pieds, et une grande frayeur tomba sur ceux qui les virent.

12. Et ils entendirent une grande voix du ciel leur disant : Montez ici, et ils montèrent au ciel dans une nuée, et leurs ennemis les virent.

13. Et à la même heure, il se fit un grand tremblement de terre, et la dixième partie de la cité tomba, et dans le tremblement de terre périrent sept mille hommes, et les autres furent saisis de frayeur et rendirent gloire au Dieu du ciel.

14. Le second malheur est passé : voici que le troisième malheur viendra bientôt.

15. Et le septième Ange sonna de la trompette, et de grandes voix se firent entendre dans le ciel, disant : Le royaume de ce monde est devenu le royaume de Notre-Seigneur et de son Christ, et il régnera dans les siècles des siècles : Amen.

16. Et les vingt-quatre

runt eos qui habitabant super terram.

11. Et post dies tres et dimidium, spiritus vitæ à Deo intravit in eos. Et steterunt super pedes suos, et timor magnus cecidit super eos qui viderunt eos.

12. Et audierunt vocem magnam de cœlo, dicentem eis : Ascendite huc. Et ascenderunt in cœlum nube ; et viderunt illos inimici eorum.

13. Et in illa hora factus est terræ motus magnus ; et decima pars civitatis cecidit; et occisa sunt in terræ motu nomina hominum septem millia ; et reliqui in timorem sunt missi, et dederunt gloriam Deo cœli.

14. Væ secundum abiit ; et ecce væ tertium veniet cito.

15. Et septimus angelus tuba cecinit ; et factæ sunt voces magnæ in cœlo dicentes : Factum est regnum hujus mundi, Domini nostri et Christi ejus, et regnabit in sæcula sæculorum ; Amen.

16. Et viginti quatuor se-

vieillards qui sont assis en la présence de Dieu sur leurs trônes, tombèrent sur leurs visages et adorèrent Dieu, disant :

niores, qui in conspectu Dei sedent in sedibus suis, ceciderunt in facies suas, et adoraverunt Deum, dicentes :

17. Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant qui êtes et qui étiez et qui devez venir, parce que vous avez pris possession de votre grande puissance, et vous avez régné.

17. Gratias agimus tibi, Domine Deus omnipotens, qui es, et qui eras, et qui venturus es ; quia accepisti virtutem tuam magnam, et regnasti.

18. Et les nations se sont irritées, et votre colère est arrivée, et aussi le temps de juger les morts et de donner la récompense à vos serviteurs les Prophètes et aux Saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre.

18. Et iratæ sunt Gentes, et advenit ira tua, et tempus mortuorum judicari, et reddere mercedem servis tuis prophetis et sanctis, et timentibus nomen tuum, pusillis et magnis, et exterminandi eos qui corruperunt terram.

19. Et fut ouvert le Temple de Dieu dans le ciel, et l'on vit l'arche de son alliance dans son temple, et il se fit des éclairs et des voix et des tonnerres, et un tremblement de terre et une grande grêle.

19. Et apertum est templum Dei in cœlo ; et visa est arca testamenti ejus in templo ejus, et facta sunt fulgura, et voces, et terræ motus, et grando magna.

℣ 1. « Et l'on me donna un roseau semblable à une verge, en disant : Lève-toi, et mesure le temple de Dieu et l'autel et ceux qui y adorent. »

L'Antechrist va paraître renversant les églises, mettant les fidèles à mort et entraînant les peuples dans

l'apostasie ; c'est pourquoi saint Jean reçoit l'ordre de tout mesurer, pour montrer qu'il est un temple et un autel et des adorateurs que personne ne peut détruire.

« Et l'on me donna un roseau semblable à une verge » : Le roseau, en grec κάλαμος et en latin *calamus*, *arundo*, était à la lettre une mesure de six coudées et un palme : « *et in manu viri calamus mensuræ sex cubitorum et palmo* (Ezéch. XL, 5) » ; et il servait aussi à écrire : « *lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* » (Ps. XLIV, 2). Il figure donc admirablement, selon la commune interprétation, l'Ecriture ou l'Evangile, qui doit être la mesure ou la règle de toute notre vie et de toutes nos actions, et d'après lequel nous serons tous jugés. Mais il est dit aussi que « ce roseau est semblable à une verge », c'est-à-dire à un sceptre : « *virga directionis, virga regni tui* (même ps. XLIV, 7) ». Or on sait que Jésus-Christ, dans sa Passion, ayant déclaré devant Pilate qu'il était roi, les Juifs lui mirent un roseau a la main en dérision de sa royauté, et qu'ils prirent ce même roseau pour lui en frapper la tête, et pour lui présenter sur la croix une éponge pleine de vinaigre : « *currens autem unus, et implens spongiam aceto, circumponensque calamo. potum dabat ei* (Marc XV, 36 ; Matth. XXVII, 29, 30, 48). « Le roseau, qui est ici comme un synonyme de la croix, est donc la royale mesure que Jésus-Christ donne à son ange, et par lui à son apôtre, pour mesurer et reconnaître ceux qui lui ressemblent et lui appartiennent, et réprouver ceux qui n'ont aucune conformité avec la taille et l'image de leur divin Maître, selon la mesure des grâces qu'ils en ont reçues : « *secundum mensuram donationis Christi* (II Cor. IV, 7). »

— « En disant : Lève-toi et mesure le temple de

Dieu et l'autel et ceux qui y adorent. » Lève-toi, voici l'heure de la grande tentation : l'enfer est déchaîné et l'Antechrist approche. Il séduira les nations, entraînera les peuples, renversant tout ce qui est saint et sacré ; tout paraîtra perdu. Mais aucun ne périra de ceux qui ont la mesure du Christ et sont comptés parmi les siens. — « et mesure le temple de Dieu » : Malgré l'évidente allusion au temple de Salomon, ce n'est pas de ce temple matériel renversé depuis longtemps qu'il s'agit, mais du nouveau temple tout spirituel élevé par le nouveau Fils de David à la gloire du Très-Haut, temple auguste et vivant, temple unique où Dieu fait ses délices : « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un profane ce temple de Dieu, Dieu le perdra. Car il est saint, le temple de Dieu, qui est vous-mêmes (I Cor. III, 16, 17). » L'Eglise, la société des saints forme donc le nouveau temple du Seigneur, « ce temple, dit saint Augustin, qui s'édifie aux accents harmonieux de la prière, se fonde par la foi, s'élève avec l'espérance et s'achève par la charité » (serm. xx, *de Verbo apost.*). Alors il brillera dans toute sa magnificence, et il sera élevé à son plus haut degré de splendeur. Et c'est pourquoi Satan déploiera toutes ses fureurs, soulèvera tous les peuples et toutes les passions de la terre, et donnera toute sa puissance à l'homme d'iniquité pour le renverser. Mais rien ne périra de ce qui a la mesure du fils de Dieu.

— « Et l'autel » : L'autel, c'est Jésus-Christ, en qui et par qui nous ne cessons d'offrir à Dieu nos sacrifices et nos louanges : « *Habemus altare (Christum)... Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo* (Hebr., XIII, 10, 15). »

« L'autel, dit saint Grégoire le Grand, c'est le Fils de Dieu : *altare Dei Filius est.* » Mais ici, par une divine extension, l'autel qui est mesuré, c'est tout le corps sacrificateur des prêtres et des pontifes, qui ne fait qu'un avec Jésus-Christ son chef, et le distribue lui-même aux peuples par la parole et les sacrements. Or rien ne saurait périr de ce qui a la mesure du Fils de Dieu.

— « Et ceux qui y adorent » : Ce sont tous les fidèles, qui écoutent l'Eglise et lui obéissent. Leurs immortelles phalanges ne manqueront jamais dans le temple, où ils participent à l'autel et adorent Dieu en esprit et en vérité ; car ils sont comptés, mesurés, et trouvés conformes à la mesure du Christ.

℣ 2. « Et le parvis qui est hors du temple, jette-le dehors et ne le mesure pas, parce qu'il est abandonné aux nations, et elles fouleront aux pieds la cité sainte pendant quarante-deux mois. »

« Et le parvis qui est hors du temple, jette-le dehors et ne le mesure pas » : Continuation de l'allusion au temple de Salomon, qui se composait de deux grandes parties, que nous appellerons la partie intérieure et la partie extérieure. La partie intérieure comprenait : 1° le saint des saints, qui figurait le ciel, où Dieu résidait en sa gloire et rendait ses oracles : il n'en est pas encore question ; 2° le saint, où était l'autel des parfums, et que précédait un parvis. C'était proprement le temple de Dieu, dont il est ici parlé au premier verset, et où servaient les prêtres et les lévites. Il figurait l'Eglise militante, la seule où Dieu veut être servi.

La partie extérieure comprenait deux autres parvis, le parvis d'Israël ou des laïques, et le parvis des Gen-

tils. Celui d'Israël était en dehors de ce qui formait le temple de Dieu, et en dedans par rapport au parvis des Gentils, ce qui justifie cette expression : « et le parvis qui est hors du temple, jette-le dehors », les Gentils étant le dehors.

Dans le parvis d'Israël pénétraient indistinctement tous les enfants de Jacob, fidèles et schismatiques, souvent livrés à toutes les erreurs et abandonnés à tous les vices, et il figurait les mauvais chrétiens, hérétiques, schismatiques et impies, qui n'ont de chrétien que leur nom déshonoré et leur baptême profané. « Ce parvis, dit en effet saint Thomas, ce sont les faux chrétiens qui se sont endurcis dans le mal, feignant d'être de l'Eglise, quoiqu'ils n'en soient point. Ils sont comparés à l'atrium, parce qu'ils se disent adhérents à l'Eglise, comme l'atrium est adhérent au temple; mais ils n'appartiennent point à l'Eglise, d'après la parole même de la vérité : *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (Matth. XVIII, 17).

Ils sont donc jetés dehors : « *ejice foras* », c'est-à-dire dans le parvis des Gentils, qui figure toutes les nations infidèles et idolâtres, et aussi les ténèbres extérieures : « *ejicientur in tenebras exteriores* » (Matth. VIII, 12).

— « Parce qu'il est abandonné aux nations » : c'est-à-dire : tous les faux chrétiens et les mauvais chrétiens seront entraînés avec les infidèles et les idolâtres par l'Antechrist, le chef des nations, et par ses suppôts, et tous entendront cette parole du souverain Juge : « en vérité, je ne vous connais pas, *amen dico vobis, nescio vos* (Matth. XXV, 12) ». Ils ne sont pas mesurés, comptés au nombre des élus.

— « Et elles fouleront aux pieds la cité sainte » : L'Eglise appelée d'abord le temple de Dieu est appelée maintenant la cité sainte. L'Antechrist, à la tête des nations impies, la foulera aux pieds, c'est-à-dire lui fera subir la plus cruelle des persécutions. Mais loin de la détruire, il ne la fera briller que de plus sublimes vertus. Ainsi l'or jeté dans la fournaise n'en sort que plus pur et plus éclatant. Car, dit saint Augustin, « les chrétiens des derniers temps surpasseront par la grandeur de leur foi et la constance et l'héroïsme de leur courage les saints et les martyrs des premiers âges » (*Cité de Dieu*, liv. XX, chap. VIII). Et saint Jean nous a déjà dit plus haut que la multitude des vainqueurs sera innombrable (VII, 9, 14).

— « Pendant quarante-deux mois », c'est-à-dire pendant trois ans et demi. Daniel avait dit aussi : « pendant un temps, deux temps et la moitié d'un temps » (VII, 25); et « mille deux cent quatre vingt-dix jours » (XII, 11). Telle fut environ la durée de la prédication du Sauveur, et telle sera aussi la durée de l'universelle tyrannie de l'Antechrist, de la plus violente séduction et de la plus épouvantable persécution qui fût jamais.

℣ 3. « Et je donnerai à mes deux témoins, et ils prophétiseront pendant mille deux cent-soixante jours, vêtus de sacs. »

Mais aux suprêmes fureurs de Satan et de l'Antechrist, Dieu opposera la constance et le zèle de ses deux grands prophètes, Enoch et Elie, et dans leur sang ils éteindront cette infernale guerre : « *morituri reservantur ut Antichristum sanguine suo extinguant.* » (Tert., lib. *de Animâ*, cap. L.)

Tous les Pères reconnaissent Elie dans l'un des

deux témoins, et presque tous Enoch dans le second; et le nombre de ceux qui remplacent Enoch ou par Moïse, ou par Jérémie, ou par saint Jean lui-même, est si minime, et si faible en raisons, qu'il ne saurait infirmer l'imposante autorité de l'imposante majorité qui reconnaît Enoch aussi bien qu'Elie. Tous se fondent sur des textes clairs et formels de l'Ecriture. L'Ecriture nous apprend d'abord que ces deux grands serviteurs de Dieu sont les seuls qui aient été conservés vivants (voyez, pour Enoch, Gen., v, 24; Hébr., xi, 5; et pour Elie le IVe livre des Rois, chap. ii, 11), puis, qu'ils doivent revenir à la fin des temps : Le livre de *l'Ecclésiastique* dit en effet d'Enoch, qu'ayant plu au Seigneur, il fut transféré dans le paradis pour revenir prêcher la pénitence aux nations : « *Henoch placuit Deo et translatus in paradisum, ut det gentibus pœnitentiam* (xliv, 16) » Le même livre dit d'Elie « qu'il a été destiné pour reprendre les prévaricateurs dans le temps prescrit, pour apaiser la colère du Seigneur avant que sa fureur s'enflamme, pour réunir le cœur du père et des enfants, et pour rétablir les tribus de Jacob » (xlviii, 10).

Le Seigneur dit encore aux enfants d'Israël, dans Malachie : « Je vous enverrai le prophète Elie avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive, et il réunira les cœurs des pères avec leurs enfants, et des enfants avec leurs pères, de peur que je ne vienne et que je ne frappe la terre d'anathème (iv, 5-6). »

Et Jésus-Christ dit aussi à ses disciples : « Il est vrai qu'Elie doit venir, et il rétablira toutes choses : *Elias quidem venturus est, et restituet omnia* (Matth., xvii, 11). »

Tels sont les textes d'après lesquels les Pères con-

cluent, pour ainsi dire unanimement, qu'Enoch et Elie sont les deux prophètes qui paraissent ici. Aussi Arétas, parmi les anciens, ne craint-il pas d'affirmer « que c'est la tradition reçue par l'Eglise », et le savant théologien Noël Alexandre affirme la même chose parmi les modernes : « *traditionis jure merito-que dici debet* ». Aussi dans sa préface à l'Apocalypse, où le théologien et l'historien effacent en partie le commentateur, Bossuet n'a-t-il pas pu s'empêcher de dire : « il faut être plus que téméraire pour improuver la tradition de la venue d'Enoch et d'Elie à la fin des siècles, puisqu'elle a été reconnue de tous ou de presque tous les Pères.... Ce ne sont pas seulement les Pères latins qui établissent le retour d'Enoch, les Grecs aussi y sont exprès ».

Mais ce qu'il pensait et disait si bien dans sa Préface, il va l'oublier dans son commentaire, et, malgré toute la tradition, supprimer les deux grands prophètes des derniers temps, au point précis où ils apparaissent avec tous les caractères les plus évidents de leur divine mission, parce qu'à la suite d'Alcazar, il a voulu renfermer dans un cadre de quelques siècles l'histoire universelle de l'Eglise jusqu'à la fin des siècles. Ce sont les vices de ce système que combattait si sagement son contemporain, le modeste curé de Saint-Sulpice :

« Il n'y a pas lieu, disait l'abbé de la Chétardie, de soutenir que par ces deux prophètes on puisse entendre, non deux personnes singulières, mais le clergé et le peuple fidèle des premiers siècles : on voit dans la suite de cette prophétie trop de caractères personnels et individuels, pour recourir à une interprétation qui donnerait lieu à tourner en allégories les faits les plus

marqués de l'Ecriture, interprétation à laquelle on n'a eu recours que dans l'impossibilité où l'on s'est vu de trouver rien de semblable dans les premiers siècles, auxquels on a voulu rapporter ce chapitre au lieu de le rapporter aux derniers. A quoi on doit ajouter que c'est anéantir la prophétie du retour d'Enoch et d'Elie, que d'en détourner à un sens allégorique l'endroit le plus exprès et le plus formel. »

D'après de si puissants et de si invincibles témoignages, nous ne devons et nous ne pouvons donc voir qu'Enoch et Elie dans les deux témoins.

« Et je donnerai à mes deux témoins » : Le Seigneur, disent Albert le Grand et saint Thomas, ne dit pas ce qu'il donnera, pour marquer que ce don sera ineffable : « *non dicit quid, ad signandum illud esse ineffabile quod dabit.* » Il les revêtira en effet de force et de lumière, de toute la vertu d'en haut pour témoigner en faveur de son Eglise et de la vérité évangélique, et pour détruire les prestiges et les séductions et renverser la puissance de l'Antechrist.

— « Et ils prophétiseront » : Alors, par leur publique et solennelle prédication, par leurs miracles et leurs prophéties, et leur mort héroïque et leur éclatante résurrection, ils accompliront la grande mission pour laquelle ils ont été si authentiquement réservés.

— « Pendant mille deux cent soixante jours » : Daniel dit : « depuis le temps qu'aura été aboli le sacrifice perpétuel (la célébration publique de la messe), et que l'abomination de la désolation aura été établie, il se passera mille deux cent quatre-vingt-dix jours (XII, 11). » La prédication des deux témoins durera donc trente jours de moins que la persécution de l'Antechrist. Mais par la puissance de leur parole

et de leurs miracles, et l'éclat de leur mort et de leur résurrection, ils auront brisé son empire et converti le monde. Ainsi Dieu mesure toujours la grandeur de ses secours à son Eglise à la grandeur de ses épreuves : à l'opiniâtre perfidie des Juifs il oppose le zèle et la foi des apôtres, à la fureur des idolâtres le courage et la constance des martyrs, aux noirceurs d'Arius et des grands hérésiarques la science d'Athanase et des saints docteurs et la majesté des grands conciles. Il envoie saint Léon et les grands pontifes pour arrêter et réparer les ravages d'Attila et des barbares; saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, pour combattre le relâchement et les hérésies du moyen âge ; saint Ignace, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, pour réparer les ruines des hérésies modernes; Pie VII, Pie IX et Léon XIII, pour s'opposer à l'impiété et à l'athéisme de la Révolution et des sectes révolutionnaires; et lorsque le plus épouvantable des suppôts de Satan s'emparera de la domination de l'univers, il fera descendre des demeures célestes ses deux antiques Prophètes, pour renverser son empire infernal et illuminer la terre.

— « Vêtus de sacs » : Pour le juste expiant en faveur du coupable, comme pour le coupable lui-même, la pénitence est l'unique source de la miséricorde et du pardon, et le sac, *saccus*, σάκκος, le plus vieux mot des langues antiques, ou le cilice, en fut toujours le symbole et le vêtement. Enoch continuera de le porter, comme aux anciens jours où il prophétisait devant les hommes antédiluviens, et Elie comme lorsqu'il reprenait l'indocile Israël de ses infidélités, et tous deux surpasseront les rigueurs de la pénitence de Jean-Baptiste et de Paul dans le désert.

Quel contraste avec un monde plongé dans le sensualisme et la volupté, « devenu tout chair, *quia caro est* (Gen. VI, 3) », mourant de vices et de corruption, et ne comprenant plus que les jouissances de la brute et l'adoration de la bête : « *et adoraverunt bestiam* » (XIII, 4, infra) !

Leur vie toute miraculeuse étonnera l'univers, jetant la terreur et le remords dans la secte de l'Antechrist, dans ce vil troupeau de peuples et de rois, perdu de vices, souillé de tous les crimes, et réveillera l'amour de la pénitence, le zèle et la ferveur dans toute l'Eglise, dans tous les pasteurs et les fidèles. Alors, en vaillantset expérimentés capitaines, qui ont contemplé de leurs célestes hauteurs et approfondi les luttes de l'Eglise et les trames de ses ennemis depuis les siècles antiques, possédant toutes les sciences et toutes les lumières, et pénétrant tous les sophismes, ils dirigeront et mèneront hardiment au combat suprême : Elie la postérité d'Abraham et de Jacob revenue enfin de ses longs égarements et reconnaissant son Messie ; et Enoch l'élite des nations, toutes ses filles, qui le reconnaîtront pour leur père, fières de marcher sous son étendard, et heureuses de verser avec lui leur sang pour Jésus-Christ : « Voilà, conclut saint Grégoire le Grand, pourquoi ces deux immortels prédicateurs ont été préservés de la mort et réservés, afin d'être rappelés pour la prédication des derniers temps : *hinc est quod illi duo prædicatores eximii morte subtracti sunt, ut ad prædicationis usum in fine revocentur* (*Moral.* lib. IX, cap. IV). »

℣ 4. « Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui se tiennent debout devant le Seigneur de la terre. »

Allusion au passage de Zacharie disant à l'Ange :

« Qui sont ces deux oliviers ? » Et l'Ange lui répond : « Ce sont les deux oints de l'huile sacrée, qui assistent devant le dominateur de toute la terre : *Quid sunt duœ olivœ istœ?... Isti sunt duo filii olei, qui assistunt dominatori universœ terrœ* (IV, 11-14). » Zacharie prophétise à la lettre sur Zorobabel et sur Jésus, fils de Josédec, qui, au retour de la captivité, rétablirent Jérusalem et son temple malgré les hostilités de tous les peuples voisins ; mais s'élevant plus haut dans le sens allégorique, il a directement en vue Enoch et Elie, qui, à l'instar des deux princes de Juda, rétabliront la véritable Jérusalem et son temple, c'est-à-dire l'Eglise, en la défendant contre les violences et les séductions de l'Antechrist, en ranimant la foi parmi les peuples, en les ramenant dans les voies du salut.

Ainsi l'entendent saint Victorin de Petavium, saint Jérôme, Arétas, saint Grégoire le Grand, Cornelius a Lapide et beaucoup d'autres, interprétant ce passage de Zacharie.

Bossuet a donc raison de dire « qu'il faut chercher dans ce passage du prophète Zacharie le dénoûment de cet endroit de l'Apocalypse ». Mais c'est en vain qu'il y cherche « ses deux ordres du clergé et du peuple », deux collectivités : il n'y trouvera que deux hommes, deux personnes, deux individualités, tout l'opposé de son système, parce que son système est en dehors de la tradition, de la perspective de saint Jean, de l'ordre et du plan de l'Apocalypse, qui fixe ici l'avènement d'Enoch et d'Elie.

Ils sont deux oliviers, parce que, dit saint Anselme, « de même que l'olivier est plein de suc, ils sont remplis de l'Esprit-Saint : « *Oliva est arbor plena succo, et isti sunt pleni Spiritu sancto.* »

Ils sont deux oliviers, dit l'abbé Rupert, parce que l'huile que produit l'olivier est le symbole de la miséricorde, et que beaucoup par eux recevront miséricorde.

Ils sont deux oliviers, parce qu'ils sont oints de l'onction sacrée qui communique la grâce, dit saint Thomas, et qu'ils répandront abondamment les dons de la grâce et de toutes les vertus.

Ils sont deux oliviers, parce que l'olivier est cet arbre dont les feuilles ne tombent point : « *et folium ejus non defluet* » (Ps., I, 3), dont le bois solide brave la carie et la vétusté : « *quia oliva lignum est solidum, quod neque caries, neque vetustas labefactat* » ,et qu'ils sont, dit Tertullien, « les deux candidats de l'éternité, « *æternitatis candidati* ».

Ils sont deux oliviers, parce qu'ils sont deux symboles de paix ; et de même que la colombe apportant à Noé une branche d'olivier, lui annonça la fin du déluge, lorsqu'ils apparaîtront, ils annonceront la cessation de toutes les guerres avec la fin de la persécution de l'Antechrist, et pour les élus, la paix et la gloire éternelles.

— « Et les deux chandeliers » : Allusion au chandelier de Moïse (Exod., XXV, 31), et de Zacharie (IV, 2). L'un et l'autre étaient placés dans la partie du tabernacle ou du temple qu'on appelait le saint, et figurait le corps enseignant de l'Eglise ; car c'était le même, chandelier, quoique décrit diversement par les deux anciens prophètes.

Non seulement Enoch et Elie seront les deux oliviers qui fourniront abondamment l'huile de la grâce et de la miséricorde au chandelier unique, qui est l'Eglise ; mais ils seront eux-mêmes deux chandeliers

qui brûleront et brilleront en présence de l'Eglise de Dieu et du monde entier, et qui porteront la lumière, c'est-à-dire Jésus-Christ et son Evangile, à toutes les tribus, à toutes les nations. Par leurs prédications, par leurs miracles, par leurs exemples et leurs vertus, ils seront excellemment les luminaires du monde, selon saint Paul : « *inter quos lucetis sicut luminaria in mundo* » (Philipp., II, 15); les deux lampes ardentes et brillantes, à l'instar de Jean-Baptiste, selon le divin Sauveur : « *ille erat lucerna ardens et lucens* » (Joan., v, 35); et au milieu des noires et profondes ténèbres que répandra l'Antechrist sur tout l'univers, ils feront resplendir la plus éclatante lumière.

— « Qui se tiennent debout devant le Seigneur de la terre » : Ils se tiennent debout devant le Seigneur de la terre, parce qu'ils sont toujours vivants, et que la mort n'a pu les coucher dans la poussière comme les autres enfants de la race d'Adam.

Ils se tiennent debout devant le Seigneur de la terre, parce qu'ils sont toujours prêts à recevoir ses ordres, et à remplir leur suprême mission.

Ils se tiennent debout devant le Seigneur de la terre, parce que, vivant toujours dans sa crainte et son amour, et marchant de vertus en vertus, ils ne tombèrent et ne tomberont jamais.

Ils se tiennent debout devant le Seigneur de la terre, pour marcher à la tête des apôtres des derniers temps, et relever les peuples et les nations, dont la chute menaçait d'être universelle.

Ils sont debout devant le Seigneur de la terre, afin de combattre Satan et l'Antechrist, qui, dans leur démence et leur fureur, avaient entrepris de renverser l'Eglise et le royaume de Dieu.

Ils sont debout devant le Seigneur de la terre, parce que, si leur corps mortel succombe un instant au milieu des plus affreux supplices et du plus héroïque martyre, à l'instar de leur divin Maître, ce ne sera que pour se relever plus glorieux aux yeux de tout l'univers, pour foudroyer l'Antechrist à l'apogée de sa puissance, et le précipiter vivant dans l'éternel abîme.

℣ 5. « Et si quelqu'un veut leur nuire, un feu sortira de leur bouche, et dévorera leurs ennemis : et si quelqu'un veut les offenser, c'est ainsi qu'il faut qu'il soit mis à mort. »

Déjà, avant sa translation, Elie avait exercé ce pouvoir : à sa voix le feu descendit du ciel sur l'autel de son sacrifice à la vue de tout Israël, et les prêtres de Baal, convaincus d'imposture, furent tous mis à mort au torrent de Cisson (III Rois, XVIII, 38-40); et deux fois, l'impie Ochosias lui ayant envoyé pour le saisir un officier avec cinquante hommes, et ceux-ci lui disant avec dérision : « Homme de Dieu, descends, le roi l'ordonne, » à son commandement, « le feu du ciel tomba sur eux et les dévora » (IV Rois, I, 9-12). Mais on peut entendre aussi ce verset de la parole ardente et toujours efficace de ces deux prophètes, de leur zèle et de leur courage à confondre l'Antechrist et ses sectateurs dans tout son empire et jusque dans sa capitale. Comme Moïse et Aaron ils se présenteront hardiment devant ce nouveau pharaon, évoquant sous ses yeux toutes les plaies d'Egypte ou de plus terribles encore, le faisant trembler au milieu de toute sa cour, quelque formidable qu'il y paraisse, parce que plus que lui et tous ses faux prophètes, ils seront puissants en œuvres et en paroles : « O heureux, s'écrie saint Hippolyte, d'avoir vaincu le tyran ! Car ils seront plus

grands et plus sublimes que les premiers martyrs, qui ne vainquirent que les satellites de Satan, tandis qu'eux combattront le fils même de perdition et remporteront sur lui la victoire *(de Consumm. seculi).* »

℣ 6. « Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne pleuve pas durant les jours de leur prophétie, et ils ont sur les eaux le pouvoir de les changer en sang et de frapper la terre de toutes sortes de plaies toutes les fois qu'ils voudront. »

« Ils ont le pouvoir de fermer le ciel afin qu'il ne pleuve pas durant les jours de leur prophétie » : C'est encore un pouvoir qu'exerça Elie avant d'avoir été transféré dans le ciel (voy. III Rois XVII, I ; saint Jacques V, 17) : « *Elias homo erat similis nobis, passibilis* ; *et oratione oravit ut non plueret super terram, et non pluit annos tres et menses sex.* ») « Si Elie, dit Gagnée, a eu cette puissance avant d'avoir été ravi dans le ciel, comment ne l'aurait-il pas, lorsqu'il en reviendra pour confondre l'Antechrist ? On doit donc l'entendre à la lettre. C'est l'unanime interprétation. »

— « Et ils ont sur les eaux le pouvoir de les changer en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils voudront » : Au pouvoir d'Elie ils joindront toute la puissance de Moïse : ce qui a fait croire à quelques-uns, mais sans autre fondement, que Moïse accompagnerait les deux témoins, ou serait lui-même l'un des deux témoins. Alors le monde entier sera devenu une autre Samarie, où le nouvel Achab s'entourera de tous les faux prophètes, une autre Egypte, où le nouveau Pharaon, marchant environné de tous les enchanteurs, opérera par eux et par lui-même, et par l'opération de Satan, toutes sortes de prestiges, de faux miracles, de prodiges

menteurs : « *cujus est adventus secundum operationem Satanæ, in omni virtute, et signis, et prodigiis mendacibus* », et déploiera toutes les séductions de l'erreur et du vice et de l'iniquité pour séduire ceux qui veulent se perdre : « *in omni seductione iniquitatis iis qui pereunt* » (II Thess., 11, 9-10). Les sciences, les arts, les croyances, les traditions antiques, les principes constitutifs de la morale et des sociétés, tout sera corrompu, renversé par lui. On se plongera dans des voluptés inouïes, dans des vices babyloniens, on surpassera les crimes des hommes antédiluviens et des géants (Gen., VI, 4-7) ; tous ses discours ne seront qu'un blasphème contre le Très-Haut, et tous ses ordres qu'un ordre d'extermination des saints du Très-Haut : « *et sermones contra Excelsum loquetur et sanctos Altissimi conteret* » ; et il prétendra pouvoir changer les temps et les lois qui régissent l'univers : « *et putabit quod possit mutare tempora et leges* (Dan. VII, 25) ».

Et si Dieu continuait de sourire à la terre et de la couvrir de trésors, de fruits et de moissons, il paraîtrait conspirer avec cet impie pour tromper le monde, et les élus eux-mêmes seraient séduits.

Mais pour faire tomber l'universelle fascination, le diabolique enchantement exercé par l'homme d'iniquité, « *ille iniquus* » (II Thess., II, 8), et ouvrir les yeux à tous ceux qui ne s'obstinent pas à périr, Dieu revêtira ses deux Prophètes de toute sa puissance sur la nature qu'il a créée : le ciel, la terre, l'air, les vents, la foudre, tous les éléments seront à leurs ordres. Pendant trois ans et demi, ils commanderont, et tout obéira. Et le ciel ne donnera plus sa rosée ni sa pluie bienfaisante, et la terre aride et désséchée

oubliera sa fécondité, et les saisons ne suivront plus leur cours, et l'air deviendra mortel à ceux qui le respirent : toutes les plaies de l'Egypte seront renouvelées et aggravées dans tout l'univers, et les eaux seront changées en sang, et l'Antechrist et ses suppôts, si altérés du sang des justes, n'auront plus que du sang à boire. A leur fausse science, à leurs faux miracles, à leurs vains prestiges les deux prophètes ont opposé la toute-puissance du souverain Maître et Créateur de l'univers. Alors, au nom du vrai Dieu, dont ils attesteront la sainteté et la souveraineté par leur vie et leurs prodiges, au nom de la véritable Eglise, dont ils proclameront en prophétisant l'autorité et la foi, ils démontreront hautement, hardiment, en face du monde entier, à tous les peuples, à tous les rois témoins ou complices dans cette formidable et suprême lutte entre le bien et le mal, entre la vérité et le mensonge, qu'il n'y a qu'un Dieu qu'il faut servir, qu'un Christ, qu'un Messie, Jésus, fils de Dieu et de David, seul crucifié pour le salut des hommes, et que le fourbe audacieux devant qui le monde corrompu a fléchi le genou, n'est qu'un faux christ, cet homme de péché, ce fils de perdition, « *homo peccati, filius perditionis* (II Thess., II, 3) », si longtemps annoncé par les prophètes et les apôtres du Très-Haut et enfin suscité par Satan pour achever de remplir les éternels et brûlants abîmes. Et en vain l'Antechrist et tous les suppôts de Satan frémiront de rage et conspireront pour mettre à mort les deux prophètes, ils ne feront pas tomber un seul cheveu de leur tête. Il faut que leur mission s'accomplisse jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure (André de Césarée, Cornel. à Lap. *et alii multi*).

℣. 7. « Et lorsqu'ils auront fini leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre et les vaincra et les tuera. »

« Et lorsqu'ils auront fini leur témoignage » : Après mille deux cent soixante jours. Pendant ces trois ans et demi ils domineront donc toutes les puissances du monde et de l'enfer, comme Moyse et Aaron dominèrent Pharaon et les Egyptiens, les tenant sous la terreur de leurs menaces, de leurs miracles et de leurs châtiments, et ils seront invincibles ; mais ce temps fixé dans les décrets du Très-Haut étant terminé et leur mission accomplie, ils se livreront eux-mêmes pour sceller leur témoignage de leur sang, et par leur mort, à l'instar du divin Maître : « Les Pharisiens étant venus lui dire : Partez, retirez-vous d'ici, parce que Hérode veut vous faire mourir. — Allez, leur répondit-il, et dites à ce renard : Voici que je chasse les démons, et que je finis de guérir les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour je serai consommé. Cependant il faut que je marche aujourd'hui et demain, et le jour suivant, parce qu'il ne convient pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem (Luc., XIII, 31-33). » Ainsi rempliront-ils leur mission pendant tout le temps prescrit, sans s'émouvoir des fureurs et des embûches du nouvel Hérode, du plus hypocrite et du plus cruel des tyrans. Mais au jour marqué, leur tâche finie, fussent-ils aux extrémités de l'univers, ils arriveront sur leur Golgotha, pour boire aussi leur calice et l'épuiser jusqu'à la lie.

— « La bête qui monte de l'abîme » : Par la Bête qui monte de l'abîme, nous verrons, chap. XIII, que toute la Tradition entend l'Antechrist. Saint Jean n'en dit ici qu'un mot pour ne pas détourner l'attention du

ministère des deux prophètes, qui sont ici avant tout son grand objectif, et aussi parce qu'il y reviendra aux chap. XIII et XVII, où il nous en fera la plus vive et la plus terrible peinture. L'Antechrist est appelé la Bête, à cause de ses mœurs bestiales, de son inhumanité et de sa férocité, et parce qu'il est le chef de tous ceux qui ont dégradé et effacé en eux l'image de Dieu ; et il est dit qu'il monte de l'abîme, parce qu'il est comme enfanté dans les profondeurs de la corruption et de l'impiété humaines, et par toute la malice de l'enfer qui l'a doté de tous les vices les plus exécrables, et en a fait comme le chef-d'œuvre de la perversité.

— « Leur fera la guerre » : Et quelle guerre ! ce sera la plus savante impiété combattant contre la plus haute sainteté, l'universel délégué de l'enfer aux prises avec les deux envoyés choisis de Dieu, l'un évoquant toute la puissance, la perfidie et la rage des démons pour faire triompher son orgueil, et les deux prophètes invoquant le nom du Seigneur pour imiter Jésus-Christ et sauver leurs frères.

— « Et les vaincra et les tuera » : Quels cris de victoire dans l'enfer et quel triomphe pour l'Antechrist ! Il est au comble de ses souhaits. En vain il avait épuisé jusque-là tous ses prestiges et fait couler à flots le sang des saints. Animés et fortifiés par l'ardente parole et les miracles plus éclatants des deux prophètes, ils bravaient ses plus affreux supplices et couraient innombrables à la mort. Le sang des martyrs multipliait les martyrs, et le monde ébranlé par tant d'héroïsme, hésitait entre lui et Jésus-Christ ; ses propres adorateurs allaient l'abandonner et passer sous l'étendard des prophètes. Les voilà donc tous deux vaincus, et tous deux en son pouvoir. Mais il

faut maintenant les faire apostasier et les forcer eux-mêmes de l'adorer, les déshonorer avant de les tuer. C'est l'infernale suggestion de Satan et de sa vengeance impie. Alors commence pour les deux serviteurs de Dieu une série de tortures et de tourments que l'enfer seul pouvait inventer. Il ne faut pas seulement qu'ils soient les derniers prophètes, les derniers apôtres, les derniers martyrs, il faut aussi qu'ils soient les plus grands des prophètes, les plus grands des apôtres, les plus sublimes des martyrs, auxquels le grand apôtre Paul, au milieu de ses plus amères tribulations et de ses plus violentes épreuves, osait à peine se comparer : « Je pense, dit-il, que Dieu nous a montrés comme les derniers apôtres, comme des condamnés à mort, pour être donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes : *Puto enim quod Deus nos apostolos novissimos ostendit, tanquam morti destinatos ; quia spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus* (I Cor., iv, 9). » — « Il pense ainsi, dit saint Ambroise, parce qu'il fut toute sa vie dans les angoisses et la perplexité, souffrant plus que tous les autres apôtres les persécutions et les tribulations, comme souffriront Enoch et Elie, qui seront les apôtres des derniers temps. » — « Oui, dit saint Anselme paraphrasant ce même passage, je pense et je suis certain que Dieu nous a montrés au monde comme les derniers apôtres, auxquels nuls autres apôtres aussi parfaits, aussi nécessaires au salut des hommes ne succéderont, tels qu'apparaîtront dans les derniers temps Elie et Enoch, que Dieu réserve pour délivrer les fils d'Israël de la séduction de l'Antechrist. Car il nous a aussi envoyés pour que nous vous délivrions de la séduction des faux apôtres, et que pour

votre vie nous souffrions la mort comme ils la souffriront eux-mêmes. Il nous a montrés les derniers, c'est-à-dire semblables à ces derniers hérauts de l'Evangile, vivant dans la souffrance de toutes les adversités et voués à la mort du corps pour la liberté et l'affranchissement de l'âme des autres. »

On s'accorde pour dire que tous les tourments connus jusque-là ne sont qu'un jeu comparés à ceux qu'inventera la bête satanique contre Enoch et Elie : « Contre eux, dit Haymon, l'Antechrist emploiera tous les plus cruels genres de supplices qui furent jamais employés contre les autres martyrs. » Mais ils seront à la hauteur d'un si glorieux privilège comme tous les martyrs formés à leur école, ce qui oblige saint Augustin à s'écrier : « Que sommes-nous comparés aux saints et aux fidèles qui seront alors : *in eorum sane, qui tunc futuri sunt, sanctorum atque fidelium comparatione quid sumus?* » (*Civit.*, XX, VIII, 2.)

Ainsi, après avoir opéré les plus éclatants miracles et prêché l'Evangile à tout l'univers, les deux saints prophètes couronneront leur glorieux témoignage par le plus héroïque martyre, pendant que l'Antechrist mettra le comble à tous ses crimes par le plus affreux parricide, en faisant subir la plus cruelle mort à Enoch, l'ancêtre de Noé et le père de tout le genre humain ; ainsi la vérité aura paru dans tout son éclat, et le mensonge dans tout son horreur, afin que tout impie soit inexcusable, et « que soient condamnés tous ceux qui, n'ayant pas cru à la vérité, ont consenti à l'iniquité : *ut judicentur omnes qui non crediderunt veritati, sed consenserunt iniquitati* » (II Thess. II, 10-11).

℣ 8. « Et leurs corps seront étendus sur la place de la

grande cité, qui est appelée spirituellement Sodome et l'Egypte, où leur Seigneur aussi a été crucifié ».

« Et leurs corps seront étendus sur la place de la grande cité » : Jérusalem est trop clairement désignée ici par ce qui est dit de la grande cité, pour que l'on prenne au sérieux l'interprétation de Bossuet, de dom Calmet et de quelques Protestants, qui, pour le besoin de leurs divers systèmes, entendent la ville de Rome.

Jérusalem deviendra surtout la grande cité sous l'Antechrist, qui en fera la capitale de tout l'univers, et où il recevra les ambassadeurs des peuples et des rois. Car voulant passer pour Messie, et se disant fils de David et de Salomon pour séduire les juifs infidèles, il y déploiera une telle magnificence, que Ninive, Babylone, la Rome des Augustes et toutes les capitales n'en furent qu'une faible image.

— « Qui est appelée spirituellement Sodome » : Allusions :

1° A Isaïe, qui appelle les princes de Jérusalem princes de Sodome : « Entendez la parole du Seigneur, princes de Sodome » (I, 10). — « Ils ont étalé leurs péchés comme Sodome » (III, 9).

2° A Jérémie : « L'iniquité de la fille de mon peuple est devenue plus grande que le péché de Sodome » (Thren. IV, 6).

3° A Ezéchiel, qui reproche à Jérusalem d'être plus criminelle que Sodome : « *Non fecit Sodoma, soror tua ipsa et filiæ ejus, sicut fecisti tu et filiæ tuæ* (XVI, 48-49 et passim). »

Sodome signifie en hébreu impénitente, cachant ses abominations. Or, sous l'Antechrist, Jérusalem sera la ville impénitente et abominable par excellence.

— « Et l'Egypte » : C'est aussi sous ce nom qu'est

désignée Jérusalem par les prophètes : Ezéchiel, XXIII, 3 et passim; Zacharie, XIV, 17. Egypte, Misraïm, signifie en effet oppression, tribulations, ténèbres. Or, sous l'Antechrist, qui sera reçu comme Dieu et dont on adorera même l'image sous peine de mort : « *quicumque non adoraverint imaginem bestiæ, occidantur* » (XIII, 15), Jérusalem sera livrée à toutes les ténèbres de l'idolâtrie, de la magie et de la superstition, et de tous les vices et de toutes les erreurs : « *nescierunt, neque intellexerunt, in tenebris ambulant* » (Ps. LXXXI, 5) ; et de même que l'Egypte et Pharaon opprimaient les Hébreux et persécutaient Moïse, Jérusalem, l'Antechrist et ses sectateurs opprimeront les chrétiens, les vrais Israélites, et persécuteront Enoch et Elie, et les mettront à mort.

— « Où leur Seigneur aussi fut crucifié » : Ce dernier trait ne laisse plus aucun doute et désigne invinciblement Jérusalem. Car dire avec Bossuet et dom Calmet que Jésus-Christ a été crucifié à Rome, parce que Pilate commandait à Jérusalem au nom de Rome, c'est une subtilité qui trahit plus qu'elle ne le sert le vice de leur système, et fournit des armes aux Protestants, qui, aveuglés par la passion, veulent aussi voir la grande cité dans la Rome des Papes : « *nescierunt, neque intellexerunt, in tenebris ambulant* ». Aussi cette interprétation de quelques modernes a-t-elle contre elle toute l'antique tradition, qui assigne au martyre des deux derniers prophètes le même théâtre qu'à leur divin Maître : « *quia non capit prophetam perire extra Jerusalem* » (S. Luc, XIII, 33).

La grande cité est donc « cette Jérusalem qui tue les prophètes : *Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas* » (ibid. 34); qui, après avoir crucifié le

Maître à la lettre, crucifie pareillement les deux derniers prophètes : « *ubi et Dominus eorum crucifixus est* », afin qu'ils lui soient conformes, et par leur mort, et par le lieu de leur mort : « *corporali crucifixione; et ita erunt ei conformes, et morte et mortis loco* » (S. Thomas, *hic*).

C'est donc au milieu de cette immense et perfide cité, où trône l'Antechrist, que sont étendus et donnés en spectacle les corps des deux grands prophètes, pour attester son triomphe et celui de l'enfer, à tout l'univers.

℣ 9. « Et les peuples et les tribus et les langues et les nations verront leurs corps pendant trois jours et demi, et ils ne permettront pas que leurs corps soient mis dans des tombeaux. »

« Et les peuples et les tribus, et les langues et les nations verront leurs corps pendant trois jours et demi » : Le monde entier s'ébranlera à la nouvelle d'un si grand événement, et voudra contempler de ses yeux un spectacle si inattendu. Déjà on accourait des extrémités du globe pour voir le nouveau Messie, le nouveau Salomon, et jouir des magnificences et des voluptés de sa capitale, dont il avait fait la merveille et le lupanar du monde. Mais beaucoup hésitaient dans leurs adorations et leurs prostitutions au nouveau dieu, tant la puissance des prophètes paraissait l'emporter sur sa puissance, pourtant si étonnante; mais à la nouvelle qu'ils ont succombé sous ses coups, toutes les voies de la terre et de la mer vomiront sur Jérusalem des multitudes innombrables pour s'assurer du fait, et en trois jours l'univers paraîtra s'y être rassemblé.

— « Et ils ne permettront pas que leurs corps

soient mis dans des tombeaux » : les uns pour s'assurer de la réalité de leur mort, les autres pour en faire l'objet de leurs insultes et de leurs dérisions, et l'Antechrist avec ses ministres et ses faux prophètes, afin de pouvoir proclamer devant tout l'univers son propre triomphe et la défaite du Très-Haut, et l'anéantissement de l'Eglise de Jésus-Christ.

℣ 10. « Et les habitants de la terre se réjouiront sur eux, et ils en feront des fêtes, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes avaient tourmenté ceux qui habitent sur la terre. »

« Et les habitants de la terre » : Ce sont tous les impies, hommes terrestres, sensuels, charnels, qui, repoussant toute espérance et tout désir du ciel, n'aspirent qu'aux jouissances et aux plaisirs de cette vie. — « se réjouiront sur eux » : Le méchant se réjouit du malheur et de la mort du juste qu'il hait, parce que sa vie conforme à la loi de Dieu et à la droite raison, est comme un reproche et une censure continuelle de sa vie criminelle et désordonnée : « *Omnis malus ideo persequitur bonum, quia non illi consentit bonus ad malum* (S. August.). » Or quelle ne sera pas la haine des méchants et leur joie satanique à la mort d'Enoch et d'Elie, qui leur ont rappelé, au milieu des plus éclatants miracles, la loi et les droits de Dieu, les fins et les devoirs de l'homme, et la divinité, et la sainteté de Jésus-Christ et de son Eglise, dévoilé toutes les fourberies de l'Antechrist, et fait les plus terribles menaces à ses criminels et infâmes adorateurs !

— « Et ils en feront des fêtes, et ils s'enverront des présents les uns aux autres » : C'était l'usage, chez

les peuples anciens, d'instituer des fêtes et de s'envoyer mutuellement des présents, lorsqu'ils échappaient à de grandes calamités ou qu'ils remportaient de grandes victoires. Ainsi firent les juifs à la mort d'Aman, pour avoir échappé au massacre de toute leur nation (Esth., IX, 18-22); ainsi en agirent les Carthaginois à la prise de Régulus : « Ils n'omirent, dit Polybe, aucun moyen de manifester leur joie, soit en rendant à leur dieu des actions de grâces, soit en immolant des victimes selon leur rite, soit en célébrant des jeux, et en envoyant et en recevant des présents. » (Liv. I de l'*Histoire universelle.*)

— « Parce que ces deux prophétes avaient tourmenté ceux qui habitent sur la terre » : Ils les avaient tourmenté » par leurs éclatants miracles, qui renversaient tous les prestiges de l'homme d'iniquité et de ses faux prophètes, parce qu'ils commandaient au nom du Très-Haut à toute la nature, ouvrant et fermant le ciel à volonté, frappant de sécheresse et de stérilité le royaume du nouvel Achab, renouvelant les plaies de Sodome et de l'Egypte, et dominant, de toute l'autorité qui vient de Dieu, le pouvoir emprunté qui ne vient que de Satan.

« Ils les avaient tourmentés » : par leur puissante et invincible prédication, toute fausse science étant dissipée, toute fausse philosophie confondue, toutes les Ecritures étant mises dans leurs plus éclatantes lumières, aucun ne pouvait plus se perdre par ignorance, mais par un aveuglement d'esprit volontaire et la corruption de son cœur; car jamais la science ne fut plus multipliée : « *multiplex erit scientia* » (Dan., XII, 4.). C'est alors que tout le corps enseignant de l'Eglise, prêtres et pontifes, réguliers et séculiers,

ranimés par l'exemple et les vertus héroïques des deux serviteurs de Dieu, prêcheront l'Evangile avec un nouveau zèle et une nouvelle ardeur, dans tout l'univers.

Mais « ils les tourmentaient » surtout par la terrible menace (et toutes leurs menaces avaient été suivies d'effet) d'un épouvantable et prompt châtiment de l'Antechrist, d'une effroyable ruine de tout son royaume, et du prochain avènement du souverain Juge, qui allait leur demander compte à tous de leur lâche apostasie, et de tous leurs crimes et de toutes leurs iniquités. Le jugement, l'enfer, et des supplices éternels allaient-ils donc succéder aux jouissances de la vie présente ? Quelle perspective pour toute cette voluptueuse secte du roi des impies et des pervers ! Et c'est pourquoi ils se repaissent avec tant d'avidité du spectacle de leurs victimes gisantes sur les places de la grande cité. Tous leurs remords sont apaisés, toutes leurs craintes dissipées, et ce n'est plus que de la joie, de l'ivresse, du délire.

℣ 11. « Et après trois jours et demi, l'esprit de vie venant de Dieu entra en eux, et ils se relevèrent debout sur leurs pieds, et une grande frayeur tomba sur ceux qui les virent. »

Quelle frayeur, en effet, dans le camp de l'Antechrist à la vue des deux prophètes qui se relèvent tout à coup, pleins de vie, de dignité et de majesté comme aux jours de leur plus grande puissance ! Personne ne saurait contester leur résurrection toute miraculeuse, toute divine, puisque tous viennent de constater leur mort aux yeux de l'univers par trois jours et demi de réjouissances, de fêtes, de blasphèmes, d'outrages et de dérisions impies sur leurs corps inanimés.

Quelle perplexité pour l'Antechrist et quelle anxiété pour ses adorateurs ! Mais aussi quelle joie pour ceux qui ont cru à leur parole !

℣ 12. « Et ils entendirent une grande voix du ciel leur disant : Montez ici, et ils montèrent au ciel dans une nuée, et leurs ennemis les virent. »

Quel éclatant triomphe des deux témoins, et quel puissant et invincible témoignage que celui qu'ils ont rendu à Jésus-Christ et à son Eglise !

Ce n'est pas dans la corruptibilité des corps mortels qu'ils ressuscitent, pour mourir de nouveau comme Lazare, mais dans l'incorruptibilité des corps glorifiés, « comme Jésus-Christ, dit saint Thomas, pour ne plus mourir, parce qu'ils seront privilégiés pour lui avoir rendu un spécial témoignage. Et de même qu'ils furent privilégiés par la prolongation de leur vie, par le lieu où ils furent transférés et par leur manière d'y vivre, ils mériteront de ressusciter comme lui avec tous les privilèges des corps immortels, et d'être avec lui les prémices de la résurrection générale. » Ils partageront aussi ce privilège avec la glorieuse vierge Marie, dont le corps immaculé fut glorifié dès le commencement, tandis qu'ils ne seront glorifiés que peu de temps avant la résurrection générale, qui, après leur ascension, sera imminente. Ils seront en effet, non seulement comme le souffle de la bouche du Seigneur, mais aussi comme le premier éclat de son avènement, qui tuera et détruira l'homme d'iniquité : « *Et tunc revelabitur ille iniquus, quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui, et destruet illustratione adventûs sui eum* (II Thess. II, 8). » C'est pourquoi ils monteront au ciel dans la lumière d'une éclatante nuée, non plus seulement comme le divin Sauveur en

présence de ses amis, de ses disciples et de ses apôtres pour aller s'asseoir à la droite de son Père (Actes, I, 9), mais comme en présence de tout l'univers, aux yeux de tous leurs ennemis, pour aller prendre place à la droite du souverain Juge : « *et ascenderunt in cœlum in nube, et viderunt illos inimici eorum.* »

℣ 13. « Et à la même heure il se fit un grand tremblement de terre, et la dixième partie de la cité tomba, et dans le tremblement de terre périrent sept mille hommes, et les autres furent saisis de frayeur, et ils rendirent gloire au Dieu du ciel. »

« Tout cela est encore trop clair, dit très bien Cornelius, pour être détourné du sens naturel sans faire violence au texte. »

A l'heure même donc où Dieu glorifiera ses deux fidèles serviteurs par leur triomphante ascension, il les vengera des cruels traitements et des sacrilèges outrages de l'abominable cité par un affreux tremblement de terre, qui renversera la dixième partie de ses demeures et de ses palais, et écrasera ou engloutira sept mille hommes sous ses ruines : terrible châtiment, mais loin d'être en rapport avec ces millions de coupables qui ont participé à tous les crimes et à toutes les fureurs du suppôt de Satan, et traité avec tant d'impiété les envoyés du Très-Haut. Car Dieu ne frappe encore que les premiers coups de sa justice, pour laisser aux coupables la porte encore ouverte au repentir et à sa miséricorde.

— « Et les autres furent saisis de frayeur » : La frayeur, ou la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse : « *initium sapientiæ timor Domini* » (Ps. CX, 10 ; Ecclis I, 16). A ces coups d'une justice si terrible ils reconnaissent le Dieu d'Enoch et d'Elie,

sa juste colère, son inéluctable vengeance, un nouvel accomplissement de leurs menaces, et la fourberie et la faiblesse de leur séducteur, de cet homme d'iniquité qui se fait dieu, et qui ne peut les préserver d'aucun fléau, d'aucun châtiment, et qui va tomber lui-même entre les mains du Dieu vivant et véritable, comme le lui ont annoncé les deux saints prophètes.

— « Et rendirent gloire au Dieu du ciel. » Rendre gloire au Dieu du ciel, c'est se repentir de ses erreurs et de ses crimes envers lui, et abjurer avant tout le culte de l'Antechrist; c'est reconnaître le Dieu du ciel pour le créateur et unique maître du ciel et de la terre, et Jésus-Christ son Fils pour rédempteur, et son Eglise pour mère. C'est alors que l'Antechrist sera entièrement défait avec ses armées, comme il est marqué au chap. XV, 16, et comme on le voit plus explicitement chap. XIX, 19-21, et XX, 7-10, et lui-même précipité vivant avec son faux prophète dans l'étang brûlant de feu et de souffre, *ibid.* Alors s'accompliront les oracles des prophètes et des apôtres sur l'entière conversion des Gentils et le complet retour des Juifs, dont le commencement et les progrès avaient été arrêtés par leur perfide et violent séducteur : « *donec plenitudo Gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret* (Rom. XI, 25-26; Is. LIX, 19-21) »; alors il n'y aura plus, à la lettre, qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur : « *et fiet unum ovile et unus pastor* » (Joan. X, 16). Tel sera le fruit de la prédication, et le prix du sang d'Enoch et d'Elie.

℣ 14. « Le second malheur est passé : voici que le troisième malheur viendra bientôt » : Le second malheur, nous venons de le voir, c'est la Révolution, l'invasion des sociétés secrètes et la persécution de

l'Antechrist. Il est passé, parce qu'il a commencé et finit ici avec la 6e trompette, ou 6e âge. Le troisième malheur, c'est le jugement dernier, où il n'y aura plus de miséricorde, mais l'éternel supplice des méchants. Il viendra bientôt, parce que le 7e et dernier âge, qui va commencer au son de la 7e trompette, sera court, et que bientôt apparaîtra le souverain Juge.

TROISIÈME ET SUPRÊME MALHEUR

℣ 15. « Et le septième Ange sonna de la trompette, et de grandes voix se firent entendre dans le ciel, disant : le royaume de ce monde est devenu le royaume de Notre-Seigneur et de son Christ, et il régnera dans les siècles des siècles : *Amen.* »

« Et le septième Ange sonna de la trompette » : La septième trompette sonnera peu de temps, mais sera si puissante que ses derniers sons pénétreront jusqu'au fond des tombeaux et réveilleront les morts. Car c'est au son de la septième et dernière trompette que se fera la résurrection générale, et que toutes les nations se lèveront pour paraître au jugement : « *in novissima tuba : canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti* (I Cor. xv, 52). » Et c'est en effet ce que saint Jean nous avait annoncé, chapitre x, 5-7 : « Et l'ange que j'avais vu debout sur la mer et sur la terre, leva sa main vers le ciel, et jura par celui qui vit dans les siècles des siècles... qu'il n'y aura plus de temps ; mais qu'aux jours de la voix du septième Ange, lorsqu'il aura commencé à sonner de la trompette, le mystère de Dieu sera consommé, comme il l'a évangélisé par ses serviteurs les prophètes. »

— « Et de grandes voix se firent entendre dans le ciel » : « Ces grandes voix dans le ciel », ce sont d'abord toutes les voix des anges, et puis surtout celles des saints et des martyrs qui réclamaient si vivement le grand jour du Seigneur : « *usquequo Domine, Sanctus et Verus, non judicas et non vindicas?* (VI, 10). » Maintenant que ce grand jour est arrivé, elles en font retentir leurs applaudissements et leurs actions de grâces.

— « Disant : le royaume de ce monde est devenu le royaume de Notre-Seigneur et de son Christ, et il régnera dans les siècles des siècles : *Amen* » : Déjà par le triomphe d'Enoch et d'Elie, et la ruine de l'Antechrist et de son empire, le monde entier converti a reconnu le vrai Dieu et passé à Jésus-Christ ; et à partir du jugement général, Dieu seul régnera avec son Christ et ses saints dans les siècles des siècles. Cependant comment peut-on dire qu'il n'a régné que depuis ce moment ? Est-ce que Dieu, souverain créateur, n'a pas régné depuis la création, et Jésus-Christ son Fils, depuis la rédemption ?

« Oui, répond saint Thomas, Dieu fut toujours en réalité le Seigneur et le Roi de toutes choses depuis le commencement du monde. Néanmoins, quand les impies paraissaient dominer en proscrivant son culte, en persécutant ses adorateurs, la pleine domination de Dieu n'était pas pleinement manifestée, comme elle le sera après la destruction de l'Antechrist, et qu'on attendra encore une plus grande manifestation, qui se fera bientôt par le jugement. On parle donc ici du règne de Dieu quant à sa manifestation, *quantum ad manifestationem.* Alors sera manifesté et consommé le grand mystère des luttes entre la cité de Dieu et la

cité de Satan, entre l'Eglise et Babylone, Jésus-Christ ayant remis à Dieu son Père son royaume victorieux et entièrement rétabli, après avoir détruit toute principauté, toute puissance, toute domination ennemie : « *Deinde finis, cum tradiderit regnum Deo et Patri, cum evacuaverit omnem principatum, et potestatem, et virtutem* (I Cor. xv, 24). » C'est cette suprême victoire et cette glorieuse manifestation que célèbrent tous les anges et tous les élus dans le ciel.

℣ 16. « Et les vingt-quatre vieillards qui sont assis en la présence de Dieu sur leurs trônes, tombèrent sur leurs visages, et adorèrent Dieu, disant : »

Les vingt-quatre vieillards, nous l'avons déjà vu au chapitre iv, 4, figurent tous les justes et tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous devons donc nous représenter ici tous les élus se prosternant à la fois devant Dieu dans les mêmes sentiments de vive reconnaissance et d'adoration, disant :

℣ 17. « Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, qui êtes et qui étiez et qui devez venir, parce que vous avez pris possession de votre grande puissance, et vous avez régné. »

« Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant » : Tous rendent à Dieu de profondes actions de grâces de ce que le règne des impies, qui a fait couler tant de larmes et de sang et perdu tant d'âmes, est à jamais aboli :

— « Qui êtes et qui étiez et qui devez venir » : Voyez, i, 4;

— « Parce que vous avez pris possession de votre grande puissance » : Vous avez montré que votre puissance est au-dessus de toute puissance, par la ruine de votre audacieux ennemi et de son empire, et

par le calme profond que vous avez fait succéder dans le monde entier ;

— « Et vous avez régné » : Verbe au parfait, plein d'emphase et d'énergie, qui renchérit sur ce qui précède, comme au psaume XCII : « *Dominus regnavit, decorem indutus est ; indutus est Dominus fortitudinem et præcinxit se.* »

℣ 18. « Et les nations se sont irritées, et votre colère est arrivée, et aussi le temps de juger les morts et de donner la récompense à vos serviteurs les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre. »

« Et les nations se sont irritées » : Allusion au psaume II : « *quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania ?...* »

Ils rappellent que les nations rebelles dans tous les temps à la loi du Seigneur, se sont soulevées dans les derniers temps avec une fureur inouïe, et ont formé contre son Christ et son Eglise les complots les plus audacieux et les plus impies.

— « Et votre colère est arrivée » : Leur audace et leur impiété étant arrivées à leur comble, Dieu a dû se réveiller de son sommeil, et leur parler dans sa colère, et les briser dans sa fureur : « *tunc loquetur ad eos in ira sua, et in furore suo conturbabit eos* (*ibid.*, 5) ».

— « Et aussi le temps de juger les morts » : Les méchants ont assez montré maintenant, depuis Caïn jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à quel point ils pouvaient pousser l'ingratitude et la perversité ; et les justes, depuis Abel jusqu'à Enoch et Elie, jusqu'à quel degré de vertu, de fidélité et d'héroïsme ils pouvaient s'éle-

ver. Voici le moment de réveiller tous les morts, de les faire sortir de la poussière de leurs tombeaux, et de les faire paraître tous devant votre souverain tribunal, pour rendre à chacun selon ses œuvres.

— « Et de donner la récompense à vos serviteurs les Prophètes » : Par « les Prophètes » on peut entendre ici, avec saint Thomas, non seulement ceux qui ont prophétisé l'avenir, mais ceux aussi qui ont annoncé le royaume de Dieu, prêché l'Evangile et les vérités du salut : « *maximè qui laborant in verbo et doctrinâ* (I Tim. v, 17) ». Ils furent le sel de la terre, la lumière du monde, les premiers à la peine, ils doivent être les premiers à la gloire : « *Qui autem docti fuerunt fulgebunt quasi splendor firmamenti ; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. xii, 3). »

— « Et aux saints » : A ceux qui pratiquèrent non seulement les préceptes, mais aussi les conseils de l'Evangile.

— « Et à ceux qui craignent votre nom » : Ce sont tous ceux qui meurent en état de grâce.

— « Aux petits et aux grands » : Inférieurs et supérieurs, fidèles et pasteurs, sujets et rois, aux enfants et aux vieillards, aux moins parfaits et aux plus parfaits.

— « Et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre » : La terre, par métonymie, c'est tout le genre humain, parce que tous les hommes habitent la terre, y naissent, y vivent et y meurent, et que tous ont été formés du limon de la terre : « *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ* (Gen. ii, 17). »

La terre était le champ béni d'où le Seigneur n'attendait que de bons fruits; le parvis de son temple où

l'on devait immoler ses passions sur l'autel des holocaustes, avant de pénétrer dans le Saint des Saints ; le vestibule de son ciel, où l'on devait se purifier et revêtir la robe nuptiale, afin d'être reçu au festin des noces éternelles.

Et cette terre sacrée, les délices de Dieu et le spectacle des anges, ils n'ont cessé de la souiller, de la corrompre.

Ils l'ont corrompue, ces hommes impies qui, éteignant en eux l'esprit de Dieu, se sont faits tout chair, et, par leurs mœurs dépravées, ont répandu partout une odeur de mort : « *non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est* (Gen. VI, 3). »

Ils l'ont corrompue, ces insensés qui ont dit dans leur cœur « il n'y a point de Dieu », ou qui ont tout adoré excepté Dieu lui-même, et qui se corrompant avec toute créature, sont devenus abominables dans leurs iniquités : fuyant la lumière, ne cherchant que les ténèbres, pour devenir les plus inutiles, les plus pernicieuses des créatures : « *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt in iniquitatibus. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt ; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (Ps. LII, 1-4). »

Ils l'ont corrompue par leur langue venimeuse et leur plume empoisonnée, ces sophistes, ces faux prophètes, qui, parant le vice des couleurs de la vertu et revêtant la vertu de celles du vice, appelant bien ce qui est mal et mal ce qui est bien, ont distillé le poison dans les cœurs et la mort dans les âmes : « *Sepulcrum patens est guttur eorum, linguis suis dolose agebant : venenum aspidum sub labiis eorum : quorum os maledictione et amaritudine plenum est* (Rom. III, 13, 14). »

Ils l'ont corrompue par leurs lois iniques et leur politique satanique, ces tyrans, ces persécuteurs de l'Eglise, qui, promettant aux peuples tous droits et toutes libertés, les ont enchaînés comme un vil bétail au char de l'impiété, leur ont ravi la liberté véritable et les droits des enfants de Dieu, en ont fait les complices et les instruments de leurs œuvres de ténèbres, et après les avoir privés des lumières de l'Evangile et des bienfaits de la Rédemption, les ont rendus misérables pour le temps et pour l'éternité : « *veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem : Contritio et infelicitas in viis eorum* (Rom. III, 15-16). »

Le temps est donc venu de tirer de leurs tombeaux tous ces corrupteurs, tous ces abominables, tous ces exécrables ; de les faire paraître au souverain tribunal, au grand jour des justices, et de les exterminer en présence de toutes les générations qu'ils ont trompées, corrompues et perdues.

℣ 19. « Et fut ouvert le temple de Dieu dans le ciel, et l'on vit l'arche de son alliance dans son temple, et il se fit des éclairs, et des voix, et des tonnerres, et un tremblement de terre, et une grande grêle. »

« Et fut ouvert le temple de Dieu dans le ciel » : Allusion à la partie intérieure du temple de Salomon, appelée proprement le temple de Dieu parce que les prêtres et les lévites y servaient le Seigneur. Le temple de Dieu dans le ciel est donc la demeure des bienheureux, où ils le servent et l'adorent, autrement c'est l'Eglise triomphante. « Il est ouvert », parce que Jésus-Christ en va sortir avec tous ses élus pour venir exercer son jugement.

— « Et l'on vit l'arche de son alliance dans son temple » : Autre allusion au saint des saints du même

temple de Salomon, qui figurait le ciel où Dieu habite en sa gloire, et l'arche d'alliance figurait proprement Jésus-Christ et son humanité sainte, en qui habite substantiellement toute la plénitude de la divinité : « *Quia in ipsa inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Coloss. II, 9). »

L'arche, en effet, était de bois de Sétim, bois entièrement incorruptible : et aussi l'humanité du Sauveur ne connut jamais la corruption, ni dans sa conception, ni dans son tombeau : « *Nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem* (Ps. XV, 10). »

Elle était revêtue de lames d'or intérieurement : Jésus fut tout rempli de l'or de la charité.

Elle était couverte par le propitiatoire qui était tout en or : Jésus-Christ porte aussi avec lui la propitiation ou la rédemption du monde.

Sur l'arche, de chaque côté, étaient deux chérubins, le visage tourné l'un vers l'autre et regardant l'arche et le propitiatoire : et aussi tous les prophètes et les apôtres, tous les écrivains sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament ne regardaient, n'avaient en vue que Jésus-Christ.

Dans l'arche étaient les tables de la loi : Jésus-Christ eut toujours la loi et la volonté de son Père dans son esprit et dans son cœur.

Près de l'arche était la verge d'Aaron qui avait fleuri : en Jésus-Christ étaient aussi la royauté et le souverain pontificat figurés par la verge ou sceptre d'Aaron.

Enfin près de l'arche était conservée l'urne pleine de la manne qui avait nourri le peuple hébreu : Jésus-Christ est aussi la nourriture et les délices des élus, par l'Eucharistie dans l'Eglise militante, et par

sa possession et la vision béatifique dans l'Eglise triomphante.

L'arche d'alliance que saint Jean voit ici dans le ciel, c'est donc Jésus-Christ même et son humanité glorifiée, au milieu de la cour céleste.

Mais comme le corps mystique, qui est l'Eglise, n'est point séparé du corps ou chef naturel, qui est Jésus-Christ : « *Christus caput est Ecclesiæ* (Ephes. v, 23) », et que tous les membres ne font qu'une même chose avec lui, comme il nous l'enseigne lui-même : « *Ego in eis et tu in me; ut sint consummati in unum* (Joan. xvii, 23 et *passim*) », sous la figure de l'arche nous devons entendre aussi toute la société des saints et avant tous la glorieuse vierge Marie :

1° Parce qu'elle fut elle-même l'arche créée pour recevoir dans son sein, par l'Incarnation, l'arche incréée : « *fœderis arca* »;

2° Et parce qu'elle est elle-même la plus parfaite et la plus sublime portion de tout le corps mystique; puis viennent dans leur ordre tous les autres membres de l'Eglise triomphante.

Donc, lorsque saint Jean dit : « Et le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'on vit l'arche de son alliance dans son temple », nous devons nous figurer Jésus-Christ sortant de la droite de son Père, accompagné de sa glorieuse Mère et de tous ses élus, et environné de tous ses anges, et venant avec une grande puissance et une grande majesté s'asseoir sur son formidable tribunal pour rendre son universel et dernier jugement : « *Et tunc videbunt filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate* (Luc, xxi, 27) »; car c'est surtout comme Fils de l'homme, sous cette figure de l'arche du Testament

violé et qu'il faut venger, qu'il est chargé par son Père d'exercer le jugement : « *Et potestatem dedit ei (Pater) judicium facere, quia Filius hominis est* (Joan. v. 27). »

Ainsi l'entendent avec le vénérable Bède et Cornelius a Lap. la plupart des anciens et des modernes commentateurs : « Cette arche d'alliance qui paraît dans le temple du ciel, dit admirablement l'abbé de la Chétardie, qu'est-ce autre chose que Jésus-Christ, l'arche vivante du Seigneur, qui va descendre du ciel avec les anges et les saints pour juger les morts, récompenser les justes et exterminer les méchants ? » C'est alors que tout œil le verra, et surtout ceux qui l'ont transpercé des traits de leurs mépris, de leurs blasphèmes et de leur impiété : « *Ecce venit in nubibus, et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt* (I, 7 supra). »

— « Et il se fit des éclairs et des voix et des tonnerres et un tremblement de terre et une grande grêle. »

Toutes ces expressions se trouvent dans les Prophètes décrivant le grand jour du Seigneur et les terribles effets de sa colère sur les coupables. S'il dicta la loi de crainte sur le Sinaï au milieu des tonnerres, des voix et des éclairs (Exod. XIX, 16 ; XX, 18), et la loi de grâce elle-même dans le cénacle comme au milieu d'une tempête véhémente : « *tanquam advenientis spiritus vehementis* » (Act. II, 2), ce sera comme au milieu du bouleversement et du renversement de toute la nature qu'il sanctionnera toutes ses lois si audacieusement violées. Car cet effroyable appareil de sa justice ne sera que pour les pervers, tous les justes faisant partie de l'arche sainte et composant son souverain tribunal.

— « Et il se fit des éclairs » : Les éclairs signifient l'éclatante et effrayante lumière qui éclaire les coupables.

— « Et des voix » : Les voix, ce sont les menaces du ciel, les rugissements de l'enfer, les remords et les accusations des consciences, leurs gémissements et leurs cris de désespoir : « *testimonium reddente illis conscientia ipsorum et inter se invicem cogitationibus accusantibus* (Rom. II, 15) » ;

« Et des tonnerres » : Si les vertus des cieux sont elles-mêmes ébranlées, quelle ne sera pas l'épouvante des pécheurs à l'approche de la justice de Dieu, et devant l'irrévocable condamnation qui les attend ! « *arescentibus hominibus præ timore* » (Luc. XXI, 26).

— « Et un tremblement de terre » : Un tremblement de terre, ici et dans toutes les Ecritures, signifie toujours une grande révolution, une grande mutation dans les choses humaines. Or, tous les peuples et toutes les générations étant rassemblés devant son tribunal, le souverain Juge, le Pasteur des pasteurs fera la séparation de cet immense troupeau, qui est le genre humain, et placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche : « *et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis ; et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris* (Matth. XXV, 32-33). » Alors ce ne seront plus les impies qui opprimeront et condamneront les justes, mais les justes qui jugeront les impies : « *Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt* (Sap. V, 1). »

— « Et une grande grêle » : Cette grande grêle signifie le poids de la suprême sentence que fera tomber le souverain juge sur les réprouvés : « L'anathème

terrible dont Jésus-Christ les frappera, dit très bien la Bible de Vence, sera pour eux comme une grêle effroyable qui les écrasera. »

La grêle, dans l'Ecriture et les prophètes, figure, en effet, les châtiments suprêmes, les châtiments sans miséricorde : « Le feu, la grêle, la faim et la mort ont été créés pour la vengeance... pour l'extermination des impies (Ecclis. xxxix, 35-36). »

« As-tu considéré les trésors de la grêle, dit le Seigneur à Job, que j'ai préparés pour le temps de l'ennemi, pour le jour de la guerre et du suprême combat ? (xxxviii, 22-23). »

« Tout l'univers combattra avec le Très-Haut contre les insensés... contre eux seront lancées des grêles pleines d'une implacable colère (Sap. v, 21, 23). »

« Voici le Seigneur, puissant et fort comme l'impétuosité de la grêle (Isaïe xxviii, 2). »

« Le Seigneur tonnera du haut du ciel, et le Très-Haut fera entendre sa voix, et fera tomber la grêle et les charbons ardents (Ps. xviii, 14). »

« Le tonnerre, la grêle et les charbons ardents, observent très bien Génébrard, Ménochius et les plus rigoureux interprètes, désignent les derniers et les plus grands supplices que Dieu puisse infliger aux impies. »

Aussi l'Ecriture, pour signifier les fléaux et les châtiments temporels, même les plus terribles, que Dieu n'inflige dans sa miséricorde aux prévaricateurs que pour qu'ils se convertissent et qu'ils vivent, se sert-elle d'une autre métaphore prise de la pluie, et encore ces châtiments ne sont-ils versés que goutte à goutte, et comme distillés, ce que la Vulgate exprime par le verbe *stillare* : « La grande fureur du Seigneur

a distillé sur nous, s'écrie le roi Josias, parce que nos pères n'ont pas gardé les paroles du Seigneur : *magnus enim furor Domini stillavit super nos, eo quod non custodierint patres nostri verba Domini* (II Par. XXXIV, 21) ». « Et la malédiction et l'exécration, qui est écrite dans le livre de Moyse, serviteur de Dieu, a distillé sur nous, dit aussi Daniel : *et stillavit super nos maledictio et detestatio quæ scripta est in libro Moysi servi Dei* (IX, 11) ».

« Les plus grands châtiments temporels, dit en effet saint Jerôme commentant cette expression, où Dieu tempère sa colère par sa miséricorde, ne sont versés que comme goutte à goutte, parce qu'il veut pardonner à ses ennemis et rappeler à lui les transgresseurs de sa loi : *et judicia tua adjuvabunt me* (Ps. CXVIII, 175).

« Ils ne sont alors qu'une pluie, une rosée rafraîchissante. Mais que seront-ils lorsqu'ils tomberont non pas seulement par torrents, mais comme une grande grêle ! »

Ainsi tombent-ils, sous la figure de la grêle, sur Pharaon et les Egyptiens, lorsqu'ils sont arrivés au comble de l'endurcissement ; et sur les habitants de Chanaan, lorsque leurs criantes iniquités méritent que le soleil s'arrête à la voix de Josué pour achever de les exterminer : « *et mortui sunt multo plures lapidibus grandinis, quam quos gladio percusserant filii Israel* (Josué X, 11). »

La grande grêle ici, à la fin de la septième trompette, est donc le poids suprême de la suprême justice et le parfait synonyme de cette terrible sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : *discedite a me, maledicti, in ignem æternum* » (Math., XXV,

41). C'est l'entière extermination des impies et la consommation des siècles et le parfait accomplissement de la parole de l'Ange « jurant, la main levée vers le ciel, par le Dieu vivant, qu'après le son de la septième trompette, il n'y aura plus de temps » (x, 5-7). Le temps de la miséricorde et du pardon est passé. Il n'y a plus qu'une éternité de bonheur pour les élus et de tourments pour les réprouvés.

Et ainsi se termine, dans ses grandes lignes, l'Apocalypse ou l'histoire générale de l'Eglise comprenant les trois premières séries : les sept épîtres, les sept sceaux et les sept trompettes, où nous avons vu se succéder tous les principaux ennemis de l'Eglise dans les sept âges.

Mais ce n'est encore que l'esquisse de la prophétie : beaucoup de choses n'ont été qu'énoncées ou laissées dans l'ombre, et beaucoup d'autres ont été omises, ou plutôt remises à temps et lieux plus favorables. Il faut que tout soit rappelé et mis dans tout son jour.

C'est pourquoi l'auteur sacré va déposer le crayon pour prendre ses pinceaux chargés des plus vives couleurs, et décrire et nous représenter le drame divin dans toute sa grandeur et sa perfection. Les personnages que nous avions à peine entrevus et dans le lointain, il va les mettre sous nos yeux avec les caractères les plus énergiques, les traits les mieux accentués et les plus achevés, et le ciel et la terre et l'enfer vont combattre à la grande lumière du jour, et ce formidable et long combat entre la cité de Dieu et la cité de Satan ira toujours croissant d'intérêt, d'action, de mouvement et de vie, jusqu'au plus sublime dénoûment.

Les neuf chapitres qui suivent ne décrivent donc

pas de nouvelles époques, ni des événements étrangers à ces époques, mais complètent ce qui était énoncé ou supposé dans les sept âges précédents, qui renferment toute la durée de l'Eglise militante.

Voilà le grand mystère du plan de l'Apocalypse, qui devient comme une voie lumineuse pour ceux qui le reconnaissent, et un mortel écueil pour ceux qui refusent de le voir.

CHAPITRE XII

Ce chapitre contient le commencement de la quatrième série de visions, laquelle va jusqu'au chap. XIV inclusivement : — Femme revêtue du soleil dans les douleurs de l'enfantement. — Dragon à sept têtes qui veut dévorer l'enfant mâle qu'elle met au monde. — Combat entre saint Michel et le dragon. — Le dragon précipité du ciel. — Il poursuit en vain la femme et sa postérité. — Il s'arrête sur le sable de la mer.

1. Et un grand prodige parut dans le ciel, une femme revêtue du soleil, et la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles;

2. Et étant enceinte, elle criait en enfantant et souffrait les douleurs de l'enfantement.

3. Et il parut un autre prodige dans le ciel, et voici un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes :

4. Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles, et il les jeta sur la terre. Et le dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter, pour dévorer son enfant, lorsqu'elle aurait enfanté.

Et signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim ;

2. Et in utero habens, clamabat parturiens et cruciabatur ut pariat.

3. Et visum est aliud signum in cœlo ; et ecce draco magnus, rufus, habens capita septem, et cornua decem, et in capitibus ejus diademata septem ;

4. Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, et misit eas in terram ; et draco stetit ante mulierem quæ erat paritura ; ut cum peperisset, filium ejus devoraret.

5. Et elle enfanta un fils mâle, qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer : et son fils fut enlevé vers Dieu et vers son trône.

6. Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une retraite préparée de Dieu, afin qu'on l'y nourrisse mille deux cent soixante jours.

7. Et il se livra un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, et aussi ses anges,

8. Et ceux-ci ne prévalurent pas, et leur place ne se trouva plus dans le ciel.

9. Et le grand dragon, l'antique serpent, appelé le diable et Satan, le séducteur de tout l'univers, fut précipité, et il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui.

10. Et j'entendis une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant est établi le salut et le pouvoir, et le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ, parce qu'il a été précipité l'accusateur de nos frères, lui qui les accusait devant Dieu jour et nuit.

5. Et peperit filium masculum, qui recturus erat omnes Gentes in virga ferrea ; et raptus est filius ejus ad Deum, et ad thronum ejus.

6. Et mulier fugit in solitudinem ubi habebat locum paratum à Deo, ut ibi pascant eam diebus mille ducentis sexaginta.

7. Et factum est prælium magnum in cœlo ; Michael et angeli ejus præliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et angeli ejus ;

8. Et non valuerunt, neque locus inventus est eorum amplius in cœlo.

9. Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et satanas, qui seducit universum orbem ; et projectus est in terram, et angeli ejus cum illo missi sunt.

10. Et audivi vocem magnam in cœlo dicentem : Nunc facta est salus, et virtus, et regnum Dei nostri, et potestas Christi ejus ; quia projectus est accusator fratrum nostrorum, qui accusabat illos ante conspectum Dei nostri die ac nocte.

11. Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à ne plus braver la mort.

11. Et ipsi vicerunt eum propter sanguinem Agni, et propter verbum testimonii sui, et non dilexerunt animas suas usque ad mortem.

12. C'est pourquoi réjouissez-vous, ô cieux, et vous qui les habitez; malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous ayant une grande colère, sachant qu'il a peu de temps.

12. Propterea lætamini, cœli, et qui habitatis in eis. Væ terræ, et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.

13. Et le dragon se voyant précipité en terre, poursuivit la femme qui avait mis au monde le fils mâle.

13. Et postquam vidit draco quod projectus esset in terram, persecutus est mulierem, quæ peperit masculum;

14. Et furent données à la femme les deux ailes du grand aigle, pour s'envoler dans le désert dans sa retraite, où elle est nourrie un temps et des temps et la moitié d'un temps loin de la face du serpent.

14. Et datæ sunt mulieri alæ duæ aquilæ magnæ, ut volaret in desertum in locum suum, ubi alitur per tempus, et tempora, et dimidium temporis à facie serpentis.

15. Et le serpent lança de sa gueule après la femme de l'eau comme un fleuve, pour la faire entraîner par le fleuve.

15. Et misit serpens ex ore suo post mulierem, aquam tamquam flumen, ut eam faceret trahi à flumine.

16. Et la terre aida la femme, et la terre ouvrit sa bouche et engloutit le fleuve que le dragon avait lancé de sa gueule.

16. Et adjuvit terra mulierem, et aperuit terra os suum, et absorbuit flumen, quod misit draco de ore suo.

17. Et le dragon fut en

17. Et iratus est draco in

fureur contre la femme, et il s'en alla faire la guerre aux autres de sa race, qui gardent les commandements de Dieu et conservent le témoignage de Jésus-Christ.

mulierem; et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus, qui custodiunt mandata Dei, et habent testimonium Jesu Christi.

18. Et il s'arrêta sur le sable de la mer.

18. Et stetit supra arenam maris.

℣ 1. « Et un grand prodige parut dans le ciel, une femme revêtue du soleil, et la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. »

« Et un grand prodige parut dans le ciel » : *Signum*, σημεῖον, que l'on traduit ordinairement par prodige, signifie aussi bien symbole, étendard, but, que prodige. Car la femme céleste désignée ici est un grand symbole, puisqu'elle symbolise l'Eglise; un grand étendard puisqu'elle rassemble les élus de tous les coins de l'univers; un grand but, puisque les tyrans et les hérétiques, toutes les puissances du monde et de l'enfer dirigent contre elle leurs attaques : « *posuit me quasi signum ad sagittam* » (Jerem. Thren. III, 12). Mais elle est aussi un grand prodige par son institution et sa conservation, puisque tout croule et passe autour d'elle, pendant que seule au milieu de tant d'ennemis, elle reste immuable.

— « Parut dans le ciel » : Ce grand phénomène parut dans le ciel, c'est-à-dire dans le royaume de Dieu qui comprend la terre et les cieux, et les cieux des cieux jusqu'où s'élève l'Eglise par ses aspirations, ses vertus et ses Saints : « *Nostra autem conversatio in cœlis est* (Philipp. III, 20). »

— « Une femme revêtue du soleil » : Sous cette brillante et sublime figure, les Pères et les interprètes

sont unanimes à reconnaître l'Eglise, et par le soleil, Jésus-Christ, le vrai Soleil de justice « *sol justitiæ* (Malach., IV, 2) », la véritable lumière des âmes et des intelligences : « *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Joan. I, 9). » Mais ils se divisent, les uns entendant la synagogue ou l'Eglise avant Jésus-Christ, les autres l'Eglise primitive sous la loi de grâce, et d'autres l'Eglise à la fin des temps pendant le règne de l'Antechrist. Mais le sens rigoureux du texte et du contexte exige que, réunissant toutes ces interprétations partielles ou incomplètes, nous entendions l'Eglise de Jésus-Christ, une et toujours visible, et indéfectible depuis l'origine du monde, où saint Jean nous transporte en décrivant aussitôt après la chute des mauvais anges, et en nous rappelant par là même l'introduction du mal dans le monde, et la chute du genre humain qui ne peut être réparée que par Jésus-Christ et son Eglise. Car l'Eglise ou Jésus-Christ, c'est tout un, est le commencement, la continuation et la consommation de toute réparation et de toutes choses : « Αρχη παντων εστιν η καθολικη και αγια Εκκλησια (S. Epiph.). »

« Cette femme, dit la Bible de Vence, représente l'Eglise, c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin, l'ancienne cité de Dieu, du milieu de laquelle est né dans la plénitude des temps le Sauveur des hommes, cette cité sainte qui a commencé dans Abel, le premier des justes. Elle paraît ici couverte de la lumière et de la protection de Jésus-Christ même, qui devait naître d'elle. »

Jésus-Christ donc la couvrit des rayons de sa grâce et de sa lumière dès son aurore, bien avant de naître d'elle et de l'avoir lavée, régénérée dans son sang et

illuminée des splendeurs de son Evangile. Car il était hier et aujourd'hui et dans tous les siècles des siècles : « *Jesus Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula* (Hebr., XIII, 8). » Il était hier sous les ombres et les figures, aujourd'hui dans la réalité de l'Incarnation et de la Rédemption, et dans les siècles des siècles au milieu des splendeurs de sa gloire et de ses rémunérations dont il couronnera son Eglise. Dès le berceau du genre humain elle fut donc revêtue du divin soleil, pour en répandre les rayons dans le monde, afin que le monde ne fût jamais sans produire des saints et des élus : « *nec est qui se abscondat a calore ejus* » (Ps. XVIII, 7.)

— « Et la lune sous ses pieds » : Cet astre, quelquefois, est pris en bonne part et figure la glorieuse Vierge Marie ou l'Eglise elle-même qui éclaire l'humanité au milieu de la nuit de ce monde : « *pulchra ut luna* » (Cant., VI, 9). Mais, ici, la lune sous les pieds de l'Église est prise en mauvaise part et, par ses incessantes variations, représente le monde sublunaire, ses changements perpétuels, le flux et le reflux, l'inconstance des choses du temps, et par conséquent l'humanité déchue, et ses passions qui croissent et décroissent, et paraissent disparaître pour reparaître toujours les mêmes, le monde, en un mot, recevant tour à tour les rayons de la vérité et les obscurcissements de l'erreur, s'élevant par les leçons de la sagesse jusqu'à la pratique de la vertu, et se replongeant dans les ténèbres de ses vices et de ses aveugles penchants : « *nam stultus sicut luna mutatur* » (XXVII, 12). L'Eglise a donc la lune, le monde déchu sous ses pieds, parce que, tout en se préservant de ses changeantes erreurs et de ses souillures, elle ne cesse de remplir auprès de lui sa divine mission, et, par la distribution de la

parole de vie et de vérité, de l'éclairer, de le purifier, et d'élever l'humanité dans les régions supérieures, et de la diriger vers le ciel : « *Sancta Ecclesia, quæ superni luminis splendore protegitur, quasi sole vestitur ; quia vero cuncta temporalia despicit, lunam sub pedibus premit.* » (S. Greg. Magn. lib. XXXIV *Moral.*, cap. XII; S. August. ps. CXLII, 3; Cornel. a Lap. *et alii hic.*)

— « Et sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Ces douze étoiles, nombre sacré et parfait dans l'Ecriture, figurent les douze apôtres, figurés eux-mêmes dans l'Ancien Testament par les douze patriarches, les douze pierres précieuses du rational, les douze pains de proposition, les douze explorateurs de la terre promise et les douze bœufs qui portaient la mer d'airain dans le temple de Salomon ; et comme ce nombre mystique symbolise éminemment l'universalité, par une conséquence naturelle, ces douze étoiles représentent tous les prédestinés, pasteurs et fidèles, qui, à la suite des apôtres leurs chefs, forment la brillante couronne de l'Eglise.

Mais, par une autre conséquence non moins naturelle, nous devons reconnaître dans tous ces attributs de la femme miraculeuse ou de l'Eglise, les signes éclatants de sa divinité : son unité, sa sainteté, sa visibilité, son apostolicité et son universalité, qui ne cesseront jamais de briller, pas même aux temps les plus orageux et les plus périlleux de la persécution et de la domination de l'Antechrist.

Voilà le sens littéral principal, adéquat, de ce grand symbole vu par saint Jean dans le ciel ; mais on peut aussi l'appliquer, dans un sens spécial mais moins strict, à la glorieuse Vierge Marie, ainsi que le font plusieurs Pères et l'Eglise elle-même. Car elle est la

fille des patriarches et des prophètes, la perfection de la Synagogue enfantant son Sauveur, et le trait d'union entre les deux Testaments; la reine des apôtres et de tous les membres mystiques de son Fils, et la plus haute expression de l'antique et de la nouvelle cité de Dieu; promise, figurée, attendue dans l'une; honorée dans l'autre d'un culte particulier au-dessus de toute créature; en un mot, l'espérance, le salut et la gloire de tous les élus. Car, dirons-nous avec saint Bernard, « si elle a vêtu le divin Soleil de la substance de sa chair, elle a été vêtue par lui des splendeurs de sa majesté. Si elle revêt le soleil d'une nuée, elle est elle-même revêtue du soleil : *vestis eum substantia carnis, et vestit ille te gloria suæ majestatis; vestis solem nube, et sole ipsa vestiris.* »

Mais on ne saurait continuer l'allégorie, ni lui appliquer le verset suivant :

℣ 2. « Et étant enceinte, elle criait en enfantant, et souffrait les douleurs de l'enfantement. »

Allusion à cette parole de la Genèse : « Tu enfanteras tes enfants dans la douleur : *in dolore paries filios* (III, 16). » Eve, qui doit enfanter elle-même dans la douleur, figure l'Eglise, qui doit aussi enfanter les élus au milieu de toutes les douleurs, et plus particulièrement le Messie, le chef des élus, en qui elle devait écraser la tête de l'antique serpent et détruire son empire : « *inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum* (ibid., 15). »

« Et étant enceinte ». Depuis la première jusqu'à la seconde Eve, l'Eglise, c'est-à-dire toute l'antique loi, dans ses préceptes, ses cérémonies, ses sacrifices, ses ombres, ses figures, était enceinte et dans l'enfante-

ment de Jésus-Christ : « *tota lex erat gravida et prægnans Christo* (Aretas, Rupert *et alii*). » — « Elle était enceinte, dit la Bible de Vence, portant dans son sein celui qui devait gouverner les nations avec un sceptre de fer, c'est-à-dire le Messie promis, Jésus-Christ même. »

— « Elle criait en enfantant » : Ses cris, c'étaient les cris de tous les patriarches, de tous les prophètes, de tous les justes qui soupiraient après l'avènement de ce divin Libérateur.

— « Et souffrait les douleurs de l'enfantement. » Elle souffrait dans ses membres fidèles, vivant au milieu de toutes les épreuves et de toutes les tribulations, endurant les tourments les plus divers et tous les genres de mort : « *alii vero ludibria et verbera experti*, *insuper et vincula et carceres : lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt ; circuierunt in melotis, in pellibus caprinis*, *egentes, angustiati*, *afflicti* (Hebr., XI. 36, 37). » Ils étaient les types parfaits, et à la fois les copies fidèles de celui qui faisait l'objet de leur attente : « *omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (II Tim., III, 12) », et ils ne voulaient pas racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure avec lui dans leur résurrection : « *non suscipientes redemptionem*, *ut meliorem invenirent resurrectionem* » (Hebr., XI, 35).

℣ 3. « Et il parut un autre prodige dans le ciel, et voici un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. »

« Et il parut un autre prodige dans le ciel » : Il est autre, parce qu'il est tout l'opposé du précédent ; et de même que le premier renferme tout le mystère de

la cité de Dieu, celui-ci renferme toutes les profondeurs et toute la malice de la cité de Satan, dont les fins sont de fermer les voies du ciel et d'élargir celles de l'enfer, de faire une guerre à mort aux saints du Très-Haut et à tout le genre humain, et c'est pourquoi il est le but contre lequel est dirigé toute l'œuvre de la Rédemption.

— « Dans le ciel » : Ce prodige ne paraît pas seulement dans notre ciel aérien, comme l'entendent quelques-uns, quoique le prince des ténèbres y étende son empire, d'où il lance sur nous ses traits enflammés : *principem aeris hujus... Nobis colluctatio... adversus principes et potestates*, *adversus mundi rectores tenebrarum harum*, *contra spiritualia nequitiæ*, *in cœlestibus* (Ephes., II, 2 ; VI, 12) » ; mais le Prophète-Évangéliste, dont les regards perçants embrassent le passé comme l'avenir : « *habens oculos ante et retro* », s'élève jusqu'à l'origine des siècles, jusqu'au séjour de la primitive épreuve, où se livra le premier combat entre les célestes intelligences.

— « Et voici un grand dragon roux » : C'est le chef de la cité du mal, le prince des anges rebelles, comme il est dit plus bas, ℣ 9.

Il est appelé dragon, parce qu'il est l'antique serpent, le grand fascinateur et suborneur de l'univers, fascinant les mauvais anges dans le ciel, et subornant les hommes pervers sur la terre. Le dragon, disaient en effet les anciens, était le plus astucieux et le plus cruel des serpents, se repaissant de tous les autres serpents ;

— « Grand » pour son orgueil et sa puissance, car, dit le Seigneur dans Job, « aucune puissance sur la terre n'est comparable à la sienne ; c'est lui qui est

roi sur tous les enfants d'orgueil : *Non est super terram potestas quæ comparetur ei... ipse est rex super universos filios superbiæ* (XLI, 24, 25). »

— « Roux » : Le grec πυρρος signifie à la fois couleur de sang et couleur de feu : couleur de sang, pour signifier sa férocité : « *ille homicida erat ab initio* (Joan., VIII, 4) »; et couleur de feu pour signifier les flammes inextinguibles auxquelles il est condamné avec ses mauvais anges et toutes ses misérables victimes.

— « Ayant sept têtes et dix cornes » : Les sept têtes figurent les sept démons principaux, par lesquels il commande aux légions infernales, et qu'il oppose aux sept principaux anges qui exécutent les ordres de Dieu; et les sept péchés capitaux qu'il oppose aux sept dons de l'Esprit-Saint pour dominer le monde : « *vadit et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se* » (Luc. XI, 26).

— » Et dix cornes » : Par les dix cornes on entend les puissances de ce monde, l'universalité des rois, des peuples et des tyrans, tout le royaume de l'impiété, que le dragon oppose au royaume de Dieu pour faire la guerre aux saints et préparer les voies à l'Antechrist : « *numero isto denario universitas regum significata est, post quos ille (Antichristus) venturus est.* » (S. August. *De Civit.*, XX, XXIII, 1 ; S. Thomas, V. Beda *et alii.*)

— « Et sur ses têtes sept diadèmes » : Ces sept diadèmes figurent les nombreuses victoires qu'il se glorifie de remporter par les sept péchés capitaux, qu'il oppose aux sept dons de l'Esprit-Saint. Ainsi l'entendent Haymon, Richard de Saint-Victor, Albert le Grand, Gagnée et plusieurs autres.

℣ 4. « Et sa queue entraînait la troisième partie

des étoiles, et il les jeta sur la terre. Et le dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter, pour dévorer son enfant lorsqu'elle aurait enfanté. »

« Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles, et il les jeta sur la terre » : La queue, dans le style biblique, est ce qu'il y a de pire : « le prophète enseignant le mensonge, c'est la queue, dit Isaïe : *propheta docens mendacium, ipse est cauda* (IX, 15). » Elle signifie l'adulation, l'astuce, la plus noire malice cachée sous la plus profonde hypocrisie. C'est de sa queue que le scorpion lance son dard plein d'un venin mortel, que le serpent enlace sa victime et lui donne la mort, que le lion s'excite au carnage ; que le paon étale son orgueil, et que le Léviathan ouvre les abîmes et y engloutit tous les insensés.

La queue, selon plusieurs, figure aussi les dons de la nature opposés à ceux de la grâce :

« La queue du dragon, dit en effet saint Thomas, c'est l'excellence des dons naturels, par laquelle il entraîna les autres mauvais anges..... il les entraîna, c'est-à-dire il les renversa par l'orgueil. Car comme le diable était primitivement le plus excellent de tous, voyant son excellence naturelle, il s'enorgueillit, et un grand nombre, le voyant si excellent, consentirent à son orgueil et s'attachèrent à lui. La troisième partie des étoiles, ce sont tous les anges réprouvés, qui étaient des étoiles par la beauté et la perfection de leur nature (Chap. VII, 10, *de Daniel).* »

Ivre de lui-même, de sa beauté, de son génie, de toutes ses perfections, dont il était si éminemment doté qu'il était le chef-d'œuvre de toute la création, comme l'astre splendide élevé au-dessus de toutes les célestes intelligences, il n'avait plus rien à envier à aucune

créature, il n'avait plus qu'à aspirer, et il y aspirait, à devenir Dieu : « *similis ero Altissimo* (Is., XIV, 14) », non par essence, ce qu'il savait bien être impossible, mais par l'union hypostatique avec le Verbe, le Fils unique de Dieu. Mais apprenant que cette union se ferait, mais avec une autre nature, la nature humaine, profondément irrité et humilié de cette préférence d'une nature si inférieure à la sienne et à tout l'ordre angélique, il lève l'étendard de la révolte, en criant : « Je ne servirai pas : *non serviam* (Jer. II, 20) ». Et il entraîna dans sa rébellion tous les complices de son orgueil, qui, à des degrés divers, brillaient aussi comme des astres dans le ciel : « *et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum* » ; et il les précipita sur la terre : « *et misit eos in terram* », pour faire la guerre à cette race privilégiée, pour la corrompre et la déshonorer en la poussant à tous les vices et à tous les crimes, et se repaître de ses malheurs : « *et terram comedes* », pour la dévorer avec le Fils de la femme qui lui a été préféré et qui, par le moyen de cette femme, doit lui écraser la tête : « *Inimicitias ponam inter te et mulierem, semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum* » (Gen. III, 14, 15).

Voilà le sens littéral, principal, de ce texte, et, d'après Suarez et d'autres profonds théologiens, la raison, l'origine et le commencement de cette guerre à mort, de ce combat sans merci qui doit se continuer jusqu'à la fin des siècles entre Lucifer et ses anges, et Jésus-Christ et son Eglise.

— « Et le dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter, pour dévorer son enfant, lorsqu'elle aurait enfanté » : La femme est donc ici l'Eglise sous les Patriarches et les Prophètes, dans le sens princi-

pal adéquat, et, dans un sens particulier, la glorieuse Vierge Marie, la plus haute et la plus parfaite expression de l'Eglise des Patriarches et des Prophètes et, à la lettre, la mère du Rédempteur, Fils de Dieu. Nous comprenons maintenant la fureur du dragon contre le fils de la femme. Tombé comme la foudre des incalculables hauteurs de sa splendeur : « *videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* (Luc., x, 18) », il voit en lui le vrai Jacob qui l'a supplanté dans son audacieuse apothéose, et l'obstacle à tous ses desseins de règne et de domination ; et pour se faire adorer dans ce bas monde, il voudrait ou l'empêcher de naître, ou le dévorer à sa naissance, parce qu'il pressent qu'il renversera son empire.

Et voilà pourquoi il s'arrêta d'abord devant Eve dans le paradis terrestre, pour la séduire, afin qu'en corrompant toute la race humaine dans sa source, il la rendît incapable de produire le Juste ; puis devant toute la société des justes nés d'elle, qu'il ne cessa de persécuter et de mettre à mort par ses suppôts, par tous les infidèles et les tyrans, afin de détruire ce Juste par excellence, promis et attendu, en faisant périr tous les justes qui avaient son image et sa ressemblance.

℣ 5. « Et elle enfanta un fils mâle, qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer : et son fils fut enlevé vers Dieu, vers son trône. »

« Et elle enfanta un fils mâle qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer » : Un fils mâle, c'est-à-dire, selon l'énergie du grec, un fils fort plein de vigueur, ce que Jérémie avait annoncé avec une égale concision : « La femme concevra l'homme fort, l'Homme-Dieu : *Femina circumdabit virum* (xxxi, 22) », et ce qu'Isaïe avait prophétisé avec toute sa ma-

gnificence : « Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; et la domination a été mise sur son épaule; et il se nommera l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra, et sa paix n'aura point de fin ; il s'assiéra sur le trône de David et au sein de son royaume pour le confirmer et le corroborer dans l'équité et la justice, dès maintenant et dans l'éternité ; c'est le zèle du Seigneur des armées qui fera cela (IX, 6, 7). »

Et c'est parce qu'il est ce fils mâle, cet homme fort, cet Homme-Dieu, que son Père lui dit dès l'éternité : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage, et pour possession les confins de la terre, et vous les régirez avec un sceptre de fer, et vous les briserez comme un vase d'argile (Ps. II, 8, 9). »

— « Et son fils fut enlevé vers Dieu, vers son trône. » En vain le dragon, sous la figure d'Hérode, s'assouvit dans Bethléem du sang et du carnage de tous les enfants au berceau, le seul qu'il recherchait lui avait échappé ; en vain, sous la figure des Juifs, de Caïphe et de Pilate, il avait cru triompher sur le Calvaire, c'est lui-même qui reçut dans le flanc le coup mortel, et l'Homme-Dieu, vainqueur de la mort et de l'enfer et rédempteur du monde, s'éleva dans les cieux à la vue de tous ses disciples : « *videntibus illis, elevatus est* » (Act., I, 9). « Et il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et les anges le lui présentèrent (Daniel, VII, 13) » ; « Et il s'assit à la droite de son Père : *et sedet a dextris Dei* » (Marc., XVI, 19), promettant la même récompense à tous ceux qui vaincraient avec lui : « *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo ; sicut et ego vici et sedi cum Patre meo in throno ejus* (III, 21, *supra*). » Car « il a donné le pouvoir d'être faits

enfants de Dieu à tous ceux qui croient en son nom » (Joan., I, 12). Par son Eglise, sa mère selon la loi de Moïse et son épouse sortie de son côté comme une nouvelle Eve, d'après sa propre loi, il enfante tous les élus et en fait les membres glorieux de son propre corps : « *omnia autem membra, cum sint multa, unum tamen corpus sunt : ita et Christus... Vos autem estis corpus Christi : et membra de membro* (I Cor., XII, 12, 27). »

℣. 6. « Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une retraite préparée de Dieu, afin qu'on l'y nourrisse mille deux cent soixante jours. »

Après avoir résumé à grands traits les fureurs du dragon contre la femme et son fils depuis le paradis terrestre jusqu'à l'Ascension, saint Jean va nous décrire maintenant les nouvelles fureurs et les persécutions du dragon contre l'Eglise jusqu'à la fin des temps, et il nous transporte à l'époque où l'Eglise sort de Jérusalem pour n'être pas enveloppée dans la ruine de cette ville coupable, qui va être détruite de fond en comble par Titus et les Romains :

Aussitôt après l'Ascension et le miracle de la Pentecôte, les Apôtres, remplis de l'Esprit-Saint, allaient annonçant partout la nouvelle loi et le royaume de Dieu, « le Seigneur coopérant avec eux et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient (Marc., XVI, 20) ».

« Et celle qui n'enfantait plus se réjouissait de sa soudaine et incroyable fécondité : *Lætare, sterilis, quæ non paris ; erumpe, et clama, quæ non parturis ; quia multi filii desertæ, magis quam ejus quæ habet virum* (Galat., IV, 27 ; Is., LIV, 1). »

Déjà « la foi était annoncée dans le monde entier »

(Rom., I, 8), et Pierre, le chef des apôtres, par sa prédication et son martyre, avait pris possession de Rome la capitale du monde. Mais c'était encore particulièrement à Jérusalem, son berceau, et le théâtre de la vie, de la mort et des miracles du Fils de Dieu : « *De Sion exibit lex, et Verbum Domini de Jerusalem* (Is. II, 3) », que l'Eglise était visible. C'est donc là que le dragon veut l'atteindre encore faible et naissante, et en soulevant les Juifs contre les Romains, et en poussant l'empire romain sur Jérusalem, l'écraser au milieu du choc des deux colosses.

« Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une retraite préparée de Dieu » : Cette retraite préparée de Dieu, c'était le pays de Décapolis, dans le désert de l'Arabie, où le Sauveur lui-même avait déjà porté l'heureuse nouvelle du salut (Marc., V, 1-20). Pella, la principale ville en deçà du Jourdain avec Gérasa, et huit autres villes au delà, y formaient une fédération placée sous la domination immédiate des Romains, et jouissaient de privilèges particuliers. Lorsque les armées de Vespasien et de Titus envahirent la Judée, cette province n'eut rien à craindre des maux et des ravages que causait partout cette horrible guerre, et ce fut particulièrement à Pella que se réfugièrent les chrétiens de Jérusalem et des environs (Pline, Eusèbe, saint Epiphane).

Chacun se hâtait de gagner le désert. Tous les fidèles avaient dans la mémoire les oracles du Sauveur. Or, ils étaient clairs et pressants, et ils précisaient l'heure et le moment de cette fuite : « Lorsque vous verrez Jérusalem assiégée (il s'agit ici du premier siège de la capitale de la Judée par Cestius Gallus, qui n'eut aucun succès et se changea en déroute pour

le proconsul et son armée ; mais c'est celui-là précisément qu'avait en vue le divin Sauveur dans sa prophétie et qui devait servir d'avertissement et de signal aux chrétiens de fuir, afin d'échapper au siège de Vespasien et de Titus qui devait finir par le renversement et la ruine de Jérusalem, et un affreux carnage de ses habitants), alors sachez que le temps de la désolation est proche. Alors, que ceux qui sont dans la Judée fuient sur les montagnes, que ceux qui sont au milieu de la ville en sortent, que ceux qui sont dans les environs n'y entrent pas, parce que ce sont les jours de la vengeance, où s'accomplira tout ce qui est écrit (Luc., XXI, 20-22). »

— « Afin qu'on l'y nourrisse » : « Afin qu'on l'y nourrisse sous les ordres de Dieu par les pasteurs ordinaires, dit Bossuet, comme le peuple dans le désert par Moïse et Aaron, et sous Antiochus, par Matathias et ses enfants sacrificateurs, afin qu'on ne se figure pas ici une Eglise invisible et sans pasteurs. » Or l'Eglise de Jérusalem, composée de chrétiens juifs et gentils de toutes les parties de l'univers, avait alors à sa tête saint Siméon, son évêque, et formait la plus considérable et la plus excellente portion de l'Eglise de Jésus-Christ ; et c'est pourquoi le divin Maître avait plus particulièrement prophétisé pour elle ce grand événement.

— « Mille deux cent soixante jours » : Trois ans et demi. Ce fut, en effet, la durée précise de la retraite de la femme mystique, ou de l'Eglise, à Pella, dans le désert : Vespasien arriva avec Titus à Ptolémaïs en Syrie, au commencement de l'année 67 de notre ère, quelques mois après la déroute de Gallus, s'empara progressivement de toute la Judée, et le temple de

Jérusalem fut incendié, et la ville prise et détruite le 10 août 70.

℣ 7. « Et il se livra un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait et aussi ses anges. »

Saint Jean reprend ici sa narration sur la chute des mauvais anges, qu'il avait quittée pour raconter la haine et la persécution du dragon contre la femme et le fils mâle qu'elle avait mis au monde. La place de ce septième verset serait donc immédiatement à la suite du 3e et de la première moitié du 4e.

« Et il se livra un grand combat dans le ciel » : Ce grand combat se livra dans le ciel, c'est-à-dire dans l'Empyrée, lorsque Lucifer, dans sa démence et son orgueil, entraînant tous les mauvais anges dans sa révolte, disait : Je « monterai sur les hauteurs des nuées, je serai semblable au Très-Haut : *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo* (Is. XIV, 14). »

— « Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait et aussi ses anges. » Michel avec ses anges combattait contre le dragon... lorsque, au cri de ralliement : « *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu ? » il rassembla tous les bons anges, et opposa ses phalanges fidèles à Lucifer et à tous ses anges pervers.

℣ 8. « Et ceux-ci ne prévalurent pas, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. »

« Et ceux-ci ne prévalurent pas, » c'est-à-dire : Dieu, par son archange et ses bons anges, renversa les bataillons rebelles et brisa les têtes du dragon : « *Tu confregisti capita draconis* (Psalm. LXXIII, 14). »

— « Et leur place ne se trouva plus dans le ciel »,

c'est-à-dire : ils furent à jamais bannis de ce beau ciel pour lequel ils avaient été créés, renversés de ces trônes splendides sur lesquels ils avaient été élevés ; et, par la démence et l'incroyable orgueil de leur chef, qu'ils avaient partagés, ils perdirent avec lui tout droit au royaume de Dieu, et au titre d'enfants de Dieu.

℣ 9. « Et le grand dragon, l'antique serpent, appelé le diable et Satan, le séducteur de tout l'univers, fut précipité, et il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. »

Remarquons bien tous ces noms divers (pour nous faire bien connaître l'auteur de tous les maux dans le monde) de celui qui introduisit la révolte dans le ciel, le péché et la mort sur la terre, et qui alluma les feux de l'enfer.

« Et le grand dragon » : Nous venons de voir, ℣ 3, qu'il est ainsi nommé pour son immense orgueil et sa férocité.

— « L'antique serpent » : Serpent, parce qu'il est le plus rusé, le plus perfide et le plus venimeux de tous les êtres de la création : « *sed et serpens erat callidior cunctis animantibus quæ fecerat Dominus* (Gen. III, 1) » ; et antique, parce que de toute antiquité il a perdu un nombre considérable d'anges dans l'Empyrée, et Adam et Ève dans le paradis terrestre : « *qui dixit ad mulierem : cur præcepit vobis Deus, ut non comederitis de omni ligno paradisi ?* (*ibid*) », et aussi, dit saint Thomas, pour sa profonde expérience dans l'art de séduire et de donner la mort : « *propter experientiam* » ;

— « Appelé le diable : » Diable, en grec διάβολος, menteur, injuste accusateur, inique calomniateur du

juste, comme on le voit dans Job : « est-ce en vain, dit-il au Très-Haut lui-même, que Job craint Dieu ? N'avez-vous pas fait comme un rempart autour de sa personne, de sa maison et de tout ce qu'il possède, pour le protéger ? N'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains et multiplié tous ses biens sur la terre ? Mais étendez un peu votre main sur lui et touchez seulement à tout ce qui est à lui ; et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face » (I, 9, 11). Menteur par nature et père du mensonge : « *cùm loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est et pater ejus* (Joan., VIII, 44) », il ment impudemment et constamment pour séduire ses infortunées victimes « Mangez de ce fruit, leur dit-il encore, assouvissez cette passion, vous ne mourrez pas, vous serez comme des dieux : *nequaquam morte moriemini... et eritis sicut dii* (Gen., III, 4-5) ; »

— « Et Satan » : Satan, en hébreu, signifie adversaire et meurtrier, parce qu'il s'est déclaré l'adversaire de Dieu : « *non serviam* », et qu'il tue les âmes dès le commencement : « *ille homicida erat ab initio* » (Joan., VIII, 44).

— « Le séducteur de tout l'univers » : Ennemi jaloux de Dieu, des anges et des hommes, et n'aimant que soi, voulant tout mettre sous ses pieds et se repaître du malheur de toute créature de Dieu, après avoir séduit une partie considérable des habitants célestes, il exerce ses séductions sur tout le genre humain : peuples et rois, riches et pauvres, ignorants et savants, il a même voulu séduire celui qui était venu mettre un terme à ses séductions, le Fils de Dieu : « *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (Matth., IV, 9). »

— « Fut précipité » : Il fut précipité des hauteurs des cieux, du faîte de sa gloire, lorsqu'il aspirait à s'asseoir à la droite de Dieu.

— « Et il fut précipité sur la terre » : Quelle chute ! Être condamné à ramper sur la terre et à se repaître de la terre, après avoir habité dans les splendeurs des cieux, et en avoir été soi-même la splendeur ! « *Super pectus tuum gradieris, et terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ* (Gen., III, 14). »

Car la terre, disent ici les Pères et les commentateurs, c'est toute chair corrompue, tout cœur livré à l'abjection du vice, à l'ignominie des passions. Quelle pâture pour ce fier et orgueilleux archange ! « *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer :* comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui brillais comme le jour à son matin ? Comment as-tu été renversé ainsi sur la terre ?... toi qui disais dans ton cœur : Je monterai dans les cieux, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assoirai sur la montagne du Testament, aux flancs de l'Aquilon... Je serai semblable au Très-Haut. Et te voila précipité dans l'enfer, dans la profondeur de l'abîme (Is, XIV, 12-15). »

— « Et ses anges furent précipités avec lui. » Les cœurs des pervers leur furent aussi abandonnés pour être leur pâture et leur demeure, et devenir tous la proie de l'abîme : « *et exeuntes spiritus immundi introierunt in porcos, et magno impetu grex præcipitatus est in mare* » (Marc. V, 12-13).

Voilà donc cette grande armée des puissances spirituelles déchues séparée à jamais des anges fidèles, et occupée désormais à tenter et à perdre le genre humain. Mais nul homme ne sera séduit et ne périra que par sa propre malice et son libre consentement :

« Car, dit saint Augustin, Satan ne séduit et n'entraîne que celui qu'il trouve par quelque chose semblable à lui... Il entre dans une âme et la possède ; mais parce que cette âme lui avait ouvert un passage pour entrer (Serm. xxxii, 11). » — « Les cèdres du Liban, disait un Père du désert, seraient indestructibles, s'ils ne fournissaient un manche à la cognée qui les renverse ; notre volonté est le manche dont s'empare le diable pour nous renverser. »

℣ 10. « Et j'entendis une grande voix dans le ciel disant : Maintenant est établi le salut et le pouvoir et le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ, parce qu'il a été précipité l'accusateur de nos frères, lui qui les accusait devant Dieu jour et nuit. »

« Et j'entendis une grande voix dans le ciel » : Cette grande voix dans le ciel, ce sont les triomphantes acclamations de toutes les fidèles armées célestes applaudissant à la victoire de l'archange Michel sur Lucifer et ses bataillons rebelles.

— « Disant : Maintenant est établi le salut et le pouvoir et le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ » : Ces acclamations ne sont pas seulement une congratulation sur le présent, mais aussi une prophétie sur l'avenir.

— « Maintenant est établi le salut », le salut des anges et des hommes : Les anges jusque-là étaient dans un temps d'épreuve, et ils pouvaient craindre pour leur salut, comme on le voit par la chute des mauvais anges, les bons n'étant pas plus impeccables. Par la manifestation de leur grand amour pour Dieu et de leur grand zèle pour sa gloire, ils ont mérité d'être confirmés en grâce, et d'être admis à la vision béati-

fique; et ils prévoient par leur exemple comment s'opérera le salut des hommes.

— « Et le pouvoir et le règne de notre Dieu » : Nous ne croyons pas être téméraire en pensant que pendant tout le temps de l'épreuve à laquelle il soumit ses anges, Dieu ne manifesta pas tout son pouvoir, ni toute l'étendue de son règne, ainsi qu'il le fait encore parmi nous autres mortels. Autrement, ni Lucifer ni ses complices n'auraient tenté leur incroyable rébellion. Mais par l'entière défaite et l'épouvantable châtiment de ces derniers, il fit éclater toute sa puissance et toute l'étendue de sa souveraineté; car il est bien évident, comme l'observe l'abbé Rupert, que ce ne fut pas par ses seules forces, mais par l'invincible puissance dont Dieu l'avait revêtu, que l'archange Michel, avec les bons anges, remporta son éclatante victoire : « *Tu confregisti capita draconis.* »

— « Et la puissance de son Christ » : Nous ne croyons pas être plus téméraire en disant que ce fut alors aussi que Dieu manifesta à ses bons anges toute la puissance de son Christ, « comment tout a été créé en lui, par lui et pour lui dans le ciel et sur la terre; les choses visibles et invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances; et qu'il est avant tous, et que toutes choses subsistent en lui... qu'il est le principe de tout... en sorte qu'il a la primauté en tout : parce qu'il a plu à lui, le Père, que toute plénitude inhabitât en lui, et de réconcilier par lui toutes choses avec soi, en pacifiant par le sang de sa croix tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans le ciel (Coloss., I, 16, 20) »; qu'il était déjà, pour ainsi dire, venu pour eux, et qu'il viendra pour les hommes tout restaurer, tout réunir

au ciel et sur la terre : « *instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis, et quæ in terra sunt, in ipso* (Eph. I, 10) », remplir les places laissées vides par les anges rebelles, et ne faire des anges et des hommes fidèles qu'une seule famille, qui est la maison de Dieu : « *ergo jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei* » (Eph., II, 19). Par conséquent c'est donc lui qui est leur chef : « *qui est caput omnis principatûs et potestatis* (Coloss., II, 10) », comme il sera le chef de tout le corps de l'Eglise : « *et ipse caput corporis Ecclesiæ* (ibid., I, 18). » Et s'il n'est pas leur Rédempteur, puisqu'ils n'ont pas péché comme les hommes, il est leur Sauveur, parce que c'est par sa grâce qu'ils ont perservéré, et qu'il leur a mérité toutes les grâces, toutes les lumières, tous les moyens pour résister à la grande tentation d'où ils sont sortis victorieux ; et que c'est par leur foi vive en cet Homme-Dieu qu'ils ont été justifiés, et qu'ils sont parvenus à la gloire immense où ils viennent d'être élevés.

— « Parce qu'il a été précipité l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit »: Evidemment Satan avait déjà inventé contre les anges fidèles et les enfants des hommes, les justes et les saints, les mille accusations perfides qu'il porta plus tard contre le saint homme Job : « *Numquid Job frustra timet Deum ?... sed extende paululum manum tuam, et tange cuncta quæ possidet, nisi in faciem benedixerit tibi* (I, 9-11). »

« Michel, disait-il, ne cherchait qu'à dominer, Gabriel, dans ses profondes adorations, qu'à flatter, et les saints en apparence les plus fidèles, parmi les hommes, ne serviraient jamais Dieu que pour leurs

vils intérêts. » Que n'imaginait pas l'auteur de tout mal, lorsque la foudre de Dieu tomba sur l'orgueilleux, et le précipita dans l'abîme ?

℣ 11. « Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à ne pas braver la mort. »

« Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage » : Dans ce grand combat contre Satan, tous ne sont victorieux, les anges et les hommes, que par le sang et les mérites de Jésus-Christ et que par la haute confession de son nom et la profession de leur foi.

— « Et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à ne pas braver la mort » : Cette dernière parole prophétise particulièrement le mâle courage et l'héroïsme des martyrs. Ils sont les plus hauts imitateurs de l'Agneau, qui a sacrifié son sang et sa vie pour ses brebis, et ils pratiquent éminemment sa maxime qui résume tout son Evangile : « *qui odit animam suam in hoc mundo in vitam æternam custodit eam* (Joan., XII, 25). »

℣ 12. « C'est pourquoi réjouissez-vous, ô cieux et vous qui les habitez : malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous ayant une grande colère, sachant qu'il a peu de temps. »

« C'est pourquoi réjouissez-vous, ô cieux » : Sublime prosopopée par laquelle les anges invitent les cieux et les cieux des cieux à partager leur joie, tant elle est immense et universelle, parce que la puissance de Dieu et de son Christ s'est manifestée, parce qu'il les a rendus victorieux, parce que Lucifer et ses mauvais anges ont été précipités et qu'ils vont être remplacés par les martyrs et tous les autres élus.

« Et vous qui les habitez » : Cette parole, historique

et prophétique à la fois, s'adresse à l'Eglise triomphante et à l'Eglise militante : aux anges qui habitent les cieux et aux saints, soit qu'ils y soient déjà, soit qu'ils ne les habitent encore que d'esprit et de cœur, selon cette parole de l'Apôtre : « *Nostra autem conversatio in cœlis est* (Philipp., III, 20). »

— « Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous ayant une grande colère, sachant qu'il a peu de temps. » Par la terre et la mer nous devons entendre, par métonymie, tous les hommes en cette vie, fidèles et infidèles. Malhenr à eux, en effet, parce que Satan, avec ses mauvais anges, honteux et furieux d'avoir été chassés du ciel, voyant en eux des rivaux qui vont conquérir leurs trônes perdus, déploiera contre eux toute sa rage, ses violences et ses séductions. — « Sachant qu'il a peu de temps », car il sait que la vie des hommes sera courte, que bientôt il sera privé à jamais de toute liberté de nuire, de toucher au royaume de Dieu et de son Christ, de perdre les âmes, et qu'il ne lui restera plus que ses éternels tourments.

℣ 13. « Et le dragon, se voyant précipité en terre, poursuivit la femme qui avait mis au monde le fils mâle. »

Par la première moitié de ce verset, saint Jean termine son récit rétrospectif sur la chute du dragon ou Lucifer ; et par la seconde, il reprend l'histoire de ses persécutions contre l'Eglise sous les empereurs romains idolâtres.

℣ 14. « Et furent données à la femme les deux ailes du grand aigle, pour s'envoler dans le désert, dans sa retraite, où elle est nourrie un temps et des temps et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent. »

« Et furent données à la femme les deux ailes du grand aigle » : Sous cette figure nous devons voir la puissante et efficace protection dont Jésus-Christ couvrit son Eglise pendant les persécutions de l'empire païen. C'est sous cette figure, en effet, que le Très-Haut se représente, dans les Ecritures, comme le tendre et zélé protecteur de son peuple : « Je vous ai portés, lui dit-il dans l'Exode, après l'avoir tiré de l'Egypte, comme l'aigle sur ses ailes, et je vous ai pris pour être à moi (XIX, 4). »

« Quand le Très-Haut divisait les peuples... il prit Jacob pour son héritage... Comme l'aigle provoquant ses petits à voler et voltigeant au-dessus d'eux, il étendit sur lui ses ailes, et il le prit, et il le porta sur ses épaules. Le Seigneur fut son seul conducteur (Deut., XXXII, 8-12). »

« Les enfants des hommes espéreront à l'ombre de vos ailes (Ps. XXXV, 8). »

Le grand aigle mystique est donc ici Jésus-Christ, le Fils du Très-Haut. Car, à l'instar de l'aigle qui fixe le soleil dans tout son éclat, il contemple la gloire de son Père dans les hauteurs des cieux, d'où il est descendu pour réunir ses élus sous ses ailes, comme il nous l'enseigne lui-même sous une plus humble image : « *quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas* (Matth., XXIII, 37) », pour les protéger, pour les cacher dans son sein, les porter sur ses épaules et les introduire dans la véritable terre promise, après les avoir formés, nourris de lui-même et en avoir fait des aigles semblables à lui : « *ubicumque fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ* » (Luc., XVII, 37). « Autour du corps du Christ, dit en effet saint Ambroise interprétant ce passage, sont les véritables

aigles qui volent avec les ailes spirituelles. Ils sont des aigles autour de son corps tous ceux qui croient que Jésus est venu dans la chair; parce que tout esprit qui confesse que Jésus est venu dans la chair, est de Dieu. »

« Les deux ailes du grand aigle » qui sont ici données à la femme, sont donc tous les secours spirituels que Dieu donne à son Eglise en rapport avec ses grandes tribulations : un plus grand mépris du monde et un plus grand désir de la récompense, « *contemptus mundi et desiderium præmii* (S. Thomas *hic*) »; une foi plus vive pour vaincre les violences et les séductions du monde : « *et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra* (I Joan., v, 4) »; et une espérance plus ferme de mériter les biens éternels : « car ceux qui espèrent dans le Seigneur, dit Isaïe, trouveront des forces toujours nouvelles, ils prendront des ailes comme l'aigle, ils courront sans se fatiguer, ils marcheront sans se lasser : *qui autem sperant in Domino, mutabunt fortitudinem, assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient* (Is., XL, 31) »

— « Pour s'envoler dans le désert, dans sa retraite, où elle est nourrie » : La retraite où la femme mystique, l'Eglise, se réfugie, n'est point cette fois comme le pays de Décapolis, Pella et le désert de l'Arabie en deçà et au delà du Jourdain, où elle s'était retirée pendant le siège et la ruine de Jérusalem, comme on l'a vu au ℣ 6 ci-dessus. Le centre de l'Eglise n'est plus en Judée ; Sion, d'où elle était sortie visiblement : « *de Sion exibit lex* », n'est plus. Son centre est transporté à Rome, au centre même de l'empire et du monde, où repose celui qui en fut le premier et prin-

cipal fondement : « *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* » Pour s'enfuir, ici, elle n'aura pas à s'enfoncer dans la profondeur des forêts, ni à traverser la solitude des déserts. Le désert où elle doit se réfugier sera dans son centre même, dans cette immense et mystérieuse cité souterraine préparée de Dieu, sous l'orgueilleuse Rome des Augustes et des Césars, appelée les Catacombes. C'est là, dans cette vaste solitude inconnue à tout autre qu'aux chrétiens, que se réfugie l'Eglise, qu'elle est nourrie par ses pasteurs, que tous ses enfants reçoivent le pain de vie, participent aux sacrements, se préparent à la mort et au martyre, et ils n'en sortent que pour étonner le monde extérieur par leurs vertus, et, après avoir rendu le plus éclatant et le plus héroïque témoignage à Jésus-Christ, sont rapportés dans leurs loculi, dans ce vaste *coimétérion* ou *dormitorium*, où ils dorment leur dernier sommeil, attendant la résurrection générale.

— « Un temps et des temps et la moitié d'un temps » : ce qui, en style hébraïque, chaldaïque et hellénique, signifie trois ans et demi. Voyez Daniel, chap. IV, 20, 29 ; VII, 25, auquel il est ici fait allusion. Nous voilà parvenus à la persécution de Dioclétien, qui dura, en effet, trois ans et demi. Toutes les précédentes n'en furent que les préliminaires. Elle les surpassa toutes en intensité et en cruautés, et par le nombre incalculable de ses martyrs. « On en fixa l'époque, dit l'abbé Darras, à la fête des Terminales (23 février 303), dernier jour de l'année romaine, qui devait aussi, dans la pensée des persécuteurs, mettre un terme à la religion chrétienne, et sévit pendant les années 304, 305, 306 et une partie de 307. » (T. VIII, pag. 557 et passim.)

— « Loin de la face du serpent » : Le serpent, par sa vue et son souffle empoisonné, fascine ses victimes pour mieux les atteindre et les dévorer : ainsi fait le démon. C'est pourquoi la femme soustrait par la fuite ses enfants à ses regards. Pendant que Rome et son peuple idolâtre étaient ivres de plaisirs et de sang, l'Eglise, dans la solitude, redoublait ses prières et ses sacrifices, et par ses enseignements et ses bonnes œuvres fortifiait la foi et le courage de ses fidèles. Elle n'avait plus à subir de la part de Satan que les tentations ordinaires ; car cette expression : « loin de la face du serpent », doit s'entendre d'une manière toute spirituelle et morale. Aussi ses généreux et mâles enfants, nourris de la parole et du sang d'un Dieu, étaient-ils toujours prêts au combat, et comme de vaillants athlètes, comme des lions, couraient à la mort : « *tanquam leones ignem spirantes.* »

℣ 15. « Et le serpent lança de sa gueule, après la femme, de l'eau comme un fleuve, pour la faire entraîner par le fleuve. »

Après la ruine de Jérusalem, les juifs et les païens semblèrent se réunir pour persécuter l'Eglise, et, depuis Trajan, le sang des chrétiens ne cessa de couler dans l'empire. Mais ce fut sous Dioclétien qu'éclata la plus violente de toutes ces persécutions, et c'est pourquoi elle est ici la seule figurée et précisée : « Et le serpent lança de sa gueule, après la femme, de l'eau comme un fleuve » : La bouche, en parlant de la puissance spirituelle, signifie l'enseignement : « *et aperiens os suum docebat* », et en parlant de la puissance temporelle, les lois et les édits. — L'eau, les fleuves, les torrents désignent les tribulations et les persécutions : « *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt*

aquæ » (Ps. LXVIII, 1) ; « *Ite... ad gentem conculcatam cujus diripuerunt flumina terram* » (Is., VIII, 2) ; « *De torrente in via bibet* » (Ps. CIX, 7). Le serpent lança donc de sa bouche ou de sa gueule, après la femme, de l'eau comme un fleuve, lorsque Dioclétien, son ministre et son suppôt, lança son édit de persécution contre l'Eglise ;

— « Pour la faire entraîner » , c'est-à-dire pour la faire disparaître et l'anéantir. Cet édit visait en effet à sa complète extermination, puisqu'il portait : « Les églises seront renversées et les livres saints brûlés ; les chrétiens seront privés de tous les honneurs, de toutes les dignités, et condamnés au supplice sans distinction d'ordre et de rang... » Et pour le faire exécuter, trois bêtes féroces, Dioclétien, Maximien Hercule et Galère sévissaient de l'orient à l'occident : « *ab oriente usque ad occasum tres acerbissimæ bestiæ sæviebant* (Lactance) », et y déployaient toutes les forces de l'empire et tous les plus affreux supplices, pour faire disparaître jusqu'au dernier chrétien. Aussi la fureur fut si violente et le carnage si horrible, que les deux premiers Augustes, dépouillés de la pourpre impériale par Galère dès la seconde année, croyaient avoir entièrement triomphé , et qu'ils s'étaient fait élever des colonnes dans les provinces avec des inscriptions comme celle-ci : « Dioclétien, César Auguste, après avoir adopté Galerius en Orient, avoir aboli partout la superstition du Christ et étendu le culte des dieux », ou cette autre trouvée en Espagne : « Dioclétien Jupiter, Maximien Hercule, Césars Augustes, après avoir étendu l'empire romain en Orient et en Occident, et avoir anéanti la secte chrétienne qui bouleversait l'Etat » (Bossuet, Darras, Gruter).

Ce n'est pas sans raison que Dioclétien est regardé comme l'un des plus épouvantables précurseurs de l'Antechrist, et qu'il en porte dans son véritable nom, DIoCLes aVgVstVs, le nombre satanique :

D	500
I	1
C	100
L	50
V	5
V	5
V	5
	666

℣ 16. « Et la terre aida la femme, et la terre ouvrit sa bouche et absorba le fleuve que le dragon avait lancé de sa gueule. »

« Et la terre aida la femme » : La terre est ici le pouvoir humain, le nouvel Etat chrétien que Dieu va faire succéder à l'Etat païen qui va disparaître avec l'eau du fleuve. Dieu appelle, quand il veut, les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, au secours de son Eglise : « *et vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt* (Rom. IV, 17). »

La terre, ce sont aussi les mille mobiles temporels par lesquels Dieu meut et prédispose les esprits et les cœurs, et souvent à leur insu et malgré eux, et oppose leurs vues et leurs intérêts les uns aux autres pour les faire concourir à ses desseins. « Un élément détruit l'autre, dit ici l'abbé d'Etémare. Des passions contraires dans leurs vues, des peuples opposés dans leurs intérêts, des événements qui se combattent, voilà ce que la Providence, toujours attentive, suscite

pour délivrer son peuple. Les flots impétueux d'une violente persécution s'élèvent ; on croirait que l'œuvre de Dieu va périr ; mais ce torrent de maux se dissipe, les orgueilleux projets des méchants disparaissent... Cette conjoncture, ce contre temps, ce changement inespéré dans les affaires des princes de la terre, c'est la terre qui s'est ouverte pour absorber le fleuve. Ces rencontres paraissent fortuites ; mais sous le voile des choses humaines se cache la main de Dieu, qui gouverne et dirige toutes choses. »

Ici la terre commença à aider la femme, lorsque Constantin et Licinius se concertèrent pour réprimer la persécution de Maximin Daïa ; puis Galère, en proie à une maladie affreuse et à des remords déchirants, et Maximin, sentant à son tour le poids de la main de Dieu, révoquèrent eux-mêmes leurs sanglants édits. (Eusèbe, Lactance et Bossuet.)

— « Et la terre ouvrit sa bouche et absorba le fleuve que le dragon avait lancé de sa gueule » : Mais la terre ouvrit surtout sa bouche et engloutit le fleuve, lorsque le grand Constantin, vainqueur de Maxence par l'éclatante vertu de la croix et la promesse du ciel : « *In hoc signo vinces* », et devenu seul maître de l'empire d'Occident, abolit par un suprême édit tous les édits de persécution de ses prédécesseurs depuis Trajan, et proclama le christianisme religion de l'Empire.

℣ 17. « Et le dragon fut en fureur contre la femme, et il alla faire la guerre aux autres de sa race, qui gardent les commandements de Dieu et conservent le témoignage de Jésus-Christ. »

« Et le dragon fut en fureur contre la femme » : Vaincu avec ses suppôts, tous les persécuteurs dans

l'empire d'Occident, Constantin, le premier empereur chrétien, y restant le seul maître, Satan voyait avec rage l'Eglise à peine sortie des Catacombes construire ses temples et ses basiliques, y arborer la croix de Jésus-Christ, et célébrer partout ses mystères publiquement, pendant que le culte des faux dieux était délaissé et méprisé. « Les temples des idoles, dit l'abbé Darras, tombaient en ruines ; les troupeaux de bœufs, de génisses, de porcs et de moutons broutaient les hautes herbes sous les portiques déserts, sans craindre le couteau du sacrificateur. » (Tom. IX, pag. 131-132.)

— « Et il alla faire la guerre aux autres de sa race, qui gardent les commandements de Dieu et conservent le témoignage de Jésus-Christ. » C'est en Orient que se trouvaient ces autres généreux enfants de l'Eglise et fidèles serviteurs de Dieu et de son Christ. Là régnait l'empereur Licinius. A l'instar de Constantin il avait reconnu la puissance de la croix et l'avait fait rayonner sur son diadème, abrogeant aussi tout édit de persécution, laissant à l'Eglise toute liberté pour son culte et ses enseignements, son zèle et ses vertus apostoliques, lorsque tout à coup, de l'an 319 à l'an 323, il devint, lui aussi, le plus abominable des tyrans et le plus affreux des persécuteurs. Jaloux de la gloire de Constantin, il aspirait au premier rang. « Dans sa capitale de Nicomédie, il retrouvait, dit l'abbé Darras, les anciens courtisans de Dioclétien et de Galerius. Ces hommes, profondément attachés au paganisme, ne manquaient pas d'exalter ses espérances et de faire briller à ses yeux l'honneur qui l'attendait, s'il osait prendre en main la cause de l'Olympe humilié. Le titre de restaurateur des Dieux lui vau-

drait une popularité immense et ramènerait la victoire sous ses drapeaux. » (Tom. IX, pag. 132, 133.)

C'est donc dans le cœur de ce Judas revêtu de la pourpre impériale que le dragon souffle sa haine et sa vengeance ; et pour en faire l'un des plus cruels tyrans et persécuteurs, il en fait le plus cupide, le plus luxurieux et le plus méprisable des hommes, un autre Antiochus Epiphane. « Car, dit Darras, avec Eusèbe et d'autres historiens, l'avarice du tyran ne connaissait pas de bornes. Elle n'était dépassée que par sa soif des voluptés. Le spectacle de ses débauches épouvantait Nicomédie. » Pour assouvir sa soif de l'or et des plaisirs infâmes, il s'emparait, sous les moindres et les plus perfides prétextes, de tous les biens de ses sujets chrétiens. Car, n'osant pas d'abord provoquer la colère de Constantin, le nouveau Pharaon commença par opprimer ses victimes avec une politique toute satanique : « *Venite, sapienter opprimamus eum, ne forte multiplicetur.* » (Exod., I, 10.)

Enfin sa fureur, trop violente pour être longtemps contenue, éclate ; il lève son masque hypocrite et lance un édit d'extermination universelle. Tout le peuple chrétien est voué à la mort ou proscrit par le tyran. Les évêques sont désignés les premiers pour être livrés aux supplices, à la suite du grand martyr Blasius, évêque de Sébaste ; une multitude de soldats de son armée viennent ensuite recevoir, avec les quarante couronnés, la palme des héros de Jésus-Christ. Les églises sont rasées, les fidèles égorgés en masse ; des scènes d'une cruauté inouïe ont lieu. Les forêts, les solitudes de l'Orient se repeuplent de confesseurs, et dans les cités on ne voit que des bourreaux, des supplices, des victimes et des martyrs. Car clergé,

peuple et soldats chrétiens, tous gardent les commandements de Dieu et rendent témoignage à Jésus-Christ : « *qui custodiunt mandata Dei, et habent testimonium Jesu Christi.* »

Mais le cri de tant de douleurs, de larmes et de sang pénétra dans le ciel, et la sentence du tyran et de l'empereur apostat est enfin prononcée. Avec sa nombreuse et dernière armée, toute composée des adorateurs des idoles, il est complètement défait dans la plaine de Chrysopolis, sous les murs de Chalcédoine, en face de Byzance, l'an 323, et il meurt misérablement l'année suivante. La femme avait de nouveau triomphé, le dragon était honteusement vaincu, et « la terre venait d'engloutir le dernier flot du grand fleuve que de sa gueule il avait lancé contre elle ». (Eusèbe, *Vie de Constantin*; Actes de S. Blaise; Darras, tom. IX, p. 133, 139; Bollandistes, III, février.)

Qui ne voit maintenant que ce chap. XII est le plus sublime résumé de l'histoire de l'Eglise depuis l'origine du monde jusqu'à l'Incarnation et l'Ascension, et, depuis l'Ascension, de sa conservation miraculeuse pendant le siège et la ruine de Jérusalem, ensuite de son complet triomphe sur tous ses persécuteurs idolâtres sous le règne du grand Constantin ?

Plusieurs ont voulu rapporter ce chap. au temps de l'Antechrist; mais outre que ce serait une anticipation contraire à la marche de saint Jean qui ramène toujours ses lecteurs à l'origine des choses, il n'y convient nullement : car, de leur propre aveu, au temps de l'Antechrist il n'y aura qu'une seule et grande persécution de trois ans et demi suscitée par le dragon déchaîné; c'est, au reste, le texte formel de saint Jean, XI, 2-3; XIII, 5; XX, 7-10, de Daniel, XII, 7,

II, et le sentiment unanime des Pères et des interprètes, et par conséquent il n'y aura qu'une seule fuite de la femme ou de l'Eglise dans la solitude, dans sa retraite. Or, dans ce XIIe chap., il y a non seulement deux fuites de la femme dans le désert pendant trois ans et demi, l'une au ℣ 6 et l'autre au ℣ 14, mais il y a aussi, de leur aveu, trois persécutions fort distinctes et éloignées les unes des autres, la première au ℣ 4, la seconde au ℣ 13 et la troisième au ℣ 17. Ce chapitre XII ne saurait donc convenir à l'unique et grand événement de la suprême persécution sous l'Antechrist. Et de plus il est dit, à la fin, que « le dragon s'arrêta sur le sable de la mer »; or, après le règne et la ruine de l'Antechrist, le dragon ne s'arrêtera plus sur le sable de la mer, n'exercera plus aucun empire sur le monde des pervers, puisque, l'Antechrist et son faux prophète étant précipités vivants dans l'étang de feu et de soufre, le dragon ou Satan y sera lui-même aussi précipité pour jamais (XIX, 20; XX, 9, 10.) »

℣ 18. « Et il s'arrêta sur le sable de la mer. »

Excepté la Bible de Complute, tous les exemplaires grecs portent comme la Vulgate ἐστάθη, *stetit*, il s'arrêta, le verbe à la 3e personne, au lieu de la 1re, qui n'a pas de sens.

Vaincu honteusement, avec Licinius et la dernière des armées païennes, dans la plaine de Chrysopolis, le dragon s'arrête donc sur le sable de la mer, la mer du Bosphore, en face de Byzance, témoin de son humiliation, mais dont il va faire le théâtre de machinations nouvelles, et d'implacables et profondes vengeances. C'est de Byzance que le nouvel empereur veut faire la capitale du christianisme en Orient; c'est de By-

zance que lui, Satan, fera le foyer de toutes les erreurs et de toutes les corruptions du monde nouveau. Byzance, Βυζάντιον, du radical βύζω, signifie en effet entassement, agglomération, et désigne énergiquement cette grève immonde où s'arrête Satan.

« La mer », dans le style des Ecritures et selon l'interprétation des Pères, figure le monde, le siècle présent, soulevé par les vents de l'orgueil, agité par les flots amers des passions, et c'est, remarque saint Jérôme, l'explication du Seigneur dans la parabole du filet jeté dans la mer : « *Mare mundum istum sæculumque significat, falsis amarisque fluctibus redundans, sicut Dominus in parabola sagenæ missæ in mare interpretatur.* »

« Le sable de la mer », ajoutent les saints docteurs, ce sont les hommes terrestres, voluptueux, inconsistants, pervers; les schismatiques, les hérétiques et les impies, qui n'ont aucune cohésion, ni entre eux, ni avec le corps mystique de Jésus-Christ; qui se laissent entraîner par le torrent du mal, et reçoivent toutes les souillures du vice et de l'erreur, comme le sable roulé avec l'écume des vagues impures. Ils boivent l'iniquité comme l'eau, et ne produisent aucun fruit de salut, ainsi que le sable sans cesse abreuvé de l'onde amère et restant toujours stérile. Ils sont encore comparés au sable de la mer, à cause de leur nombre infini et de leur endurcissement, et de leur insensibilité aux plus pressantes sollicitations de la grâce et de la miséricorde : « *Stultorum infinitus est numerus... perversi difficile corriguntur* » Eccl., I, 15; Origène; saint Augustin; saint Thomas, Albert le Grand *et multi alii*.

Or c'est au milieu de ces plages arides, « *per loca*

arida (Matth., XII, 43) », que, déchu des splendeurs des cieux, renversé avec la Jérusalem déicide et précipité des hauteurs de l'Olympe et du Capitole par la conversion de l'empire romain, s'arrête le dragon ; et c'est au sein de Byzance qu'il dresse son trône : « *ubi sedes est Satanæ* », comme il est dit plus haut (II, 13). C'est là qu'il sèmera toutes les erreurs, toutes les corruptions, tous les schismes, toutes les hérésies, fera éclater tous les scandales ; qu'il suscitera au sein du christianisme des persécuteurs aussi raffinés que Néron, aussi féroces que Dioclétien ; c'est de là qu'il empoisonnera toutes les Eglises de l'Orient, et, après avoir remplacé Photius par Mahomet, dont les armes feront trembler la chrétienté, il vomira toute cette écume comme un fleuve pestilentiel, pour produire la Renaissance, la Réforme, le Philosophisme, puis la grande Révolution, qui ouvrira les voies à l'Antechrist : « *et stetit supra arenam maris.* »

CHAPITRE XIII

Bëte à sept têtes et à dix cornes, qui s'élève de la mer — Le dragon lui donne sa grande puissance. — Elle fait la guerre aux saints. — Une autre bête s'élève de la terre, ayant deux cornes semblables aux cornes de l'Agneau. — Elle fait adorer la première bête. — Nombre du nom de cette première bête.

1. Et je vis s'élever de la mer une bête, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème.

2. Et la bête que je vis était semblable à un léopard, et ses pieds comme d'un ours, et sa bouche comme la bouche d'un lion. Et le dragon lui donna sa force et son trône et sa grande puissance.

3. Et je vis l'une de ses têtes comme frappée à mort, et sa plaie mortelle fut guérie : et toute la terre dans l'admiration suivit la bête.

4. Et ils adorèrent le dragon qui a donné la puissance à la bête, et ils adorèrent la bête en disant :

1. Et vidi de mari bestiam ascendentem, habentem capita septem, et cornua decem et super cornua ejus decem, diademata, et super capita ejus nomina blasphemiæ.

2. Et bestia, quam vidi, similis erat pardo, et pedes ejus sicut pedes ursi, et os ejus sicut os leonis. Et dedit illi draco virtutem suam, et potestatem magnam.

3. Et vidi unum de capitibus suis quasi occisum in mortem ; et plaga mortis ejus curata est. Et admirata est universa terra post bestiam.

4. Et adoraverunt draconem, qui dedit potestatem bestiæ ; et adoraverunt bestiam, dicentes : Qui similis

Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ?

bestiæ ? et quis poterit pugnare cum ea ?

5. Et il lui fut donné une bouche proférant de grandes paroles et des blasphèmes, et puissance lui fut donnée d'agir pendant quarante-deux mois.

5. Et datum est ei os loquens magna et blasphemias ; et data est ei potestas facere menses quadraginta duos.

6. Et elle ouvrit sa bouche pour des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle et ceux qui habitent dans le ciel.

6. Et aperuit os suum in blasphemias ad Deum, blasphemare nomen ejus, et tabernaculum ejus, et eos qui in cœlo habitant.

7. Et il lui fut donné de faire la guerre aux Saints et de les vaincre, et il lui fut donné puissance sur toute tribu et peuple et langue et nation.

7. Et est datum illi bellum facere cum sanctis, et vincere eos. Et data est illi potestas in omnem tribum, et populum, et linguam, et gentem ;

8. Et tous ceux qui habitent la terre l'adorèrent, ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau immolé dès l'origine du monde.

8. Et adoraverunt eam omnes qui inhabitant terram ; quorum non sunt scripta nomina in Libro vitæ Agni qui occisus est ab origine mundi.

9. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende.

9. Si quis habet aurem, audiat.

10. Celui qui mènera en captivité, ira lui-même en captivité ; celui qui tuera par le glaive, il faut qu'il périsse par le glaive. C'est ici la patience et la foi des Saints.

10. Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet ; qui in gladio occiderit, oportet eum gladio occidi. Hic est patientia et fides Sanctorum.

11. Et je vis une autre bête s'élever de la terre, et

11. Et vidi aliam bestiam ascendentem de terra, et ha-

elle avait deux cornes semblables aux cornes de l'Agneau, et parlait comme le dragon.

12. Et elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence. Et elle fit que la terre et ses habitants adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie.

13. Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre en présence des hommes.

14. Et elle séduisit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui fut donné de faire en présence de la bête, disant aux habitants de la terre de faire une image à la bête qui a reçu la plaie du glaive et qui vit.

15. Et il lui fut donné d'animer l'image de la bête, et de faire parler l'image de la bête, et de faire que tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête fussent mis à mort.

16. Et elle fera que tous, les petits et les grands, et les riches et les pauvres, et les hommes libres et les esclaves, reçoivent le caractère de la bête à la main droite ou sur leurs fronts,

17. Et que personne ne

bebat cornua duo similia Agni, et loquebatur sicut draco.

12. Et potestatem prioris bestiæ omnem faciebat in conspectu ejus ; et fecit terram, et habitantes in ea, adorare bestiam primam, cujus curata est plaga mortis.

13. Et fecit signa magna, ut etiam ignem faceret de cœlo descendere in terram in conspectu hominum.

14. Et seduxit habitantes in terra propter signa quæ data sunt illi facere in conspectu bestiæ, dicens habitantibus in terra, ut faciant imaginem bestiæ, quæ habet plagam gladii, et vixit.

15. Et datum est illi ut daret spiritum imagini bestiæ, et ut loquatur imago bestiæ ; et faciat ut quicumque non adoraverint imaginem bestiæ, occidantur.

16. Et faciet omnes pusillos, et magnos, et divites, et pauperes, et liberos, et servos habere characterem in dextera manu sua, aut in frontibus suis,

17. Et ne quis possit eme-

puisse acheter ou vendre, si ce n'est celui qui aura le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom.

re, aut vendere, nisi qui habet characterem, aut nomen bestiæ, aut numerum nominis ejus.

18. Ici est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête : car c'est le nombre d'un homme ; et son nombre est six cent soixante-six.

18. Hic sapientia est. Qui habet intellectum, computet numerum bestiæ. Numerus enim hominis est ; et numerus ejus sexcenti sexaginta sex.

℣ 1. « Et je vis s'élever de la mer une bête, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes et sur ses têtes des noms de blasphème. »

Sous la figure de cette monstrueuse et formidable bête, toute la tradition a vu, et tout le texte ou contexte de saint Jean démontre clairement qu'il faut voir l'Antechrist, cet impie annoncé si souvent par Daniel et les Ecritures pour la fin des temps, et duquel saint Paul, résumant les divins oracles, dit aux Thessaloniciens : « Ne vous effrayez pas comme si le jour du Seigneur était imminent... Car ce jour ne viendra point avant que l'on n'ait vu arriver la grande apostasie et paraître l'homme de péché, le fils de perdition, qui s'érigera contre Dieu, et qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu et voulant passer lui-même pour Dieu... Et alors se révélera cet impie, que le Seigneur Jésus tuera du souffle de sa bouche, et détruira par l'éclat de son avènement, cet impie qui viendra accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, et toutes les séduc-

tions de l'iniquité pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas aimé ni voulu recevoir la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une opération d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que soient condamnés tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont consenti à l'iniquité (II Thess. II, 2-11). »

Voilà, tracé par la main de saint Paul, le fidèle portrait, le vrai caractère de l'Antechrist, de ce chef suprême des suppôts du dragon. Or, nous avons déjà vu, chap. XI, 7, et nous allons voir, dans ce chap. XIII, et aux chapitres XVII, 3; 17, XIX, 19, 20; XX, 9, 10, qu'il est impossible de méconnaître le même personnage dans les deux écrivains sacrés, quoique saint Jean le décrive d'une manière beaucoup plus vive et plus dramatique. Aussi, tous les Pères depuis saint Irénée ont-ils reconnu l'Antechrist dans la bête. Ce Père, disciple de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, disait : « *Cujus Antichristi adventum Joannis in Apocalypsi significavit ita : Et bestia...* (Lib. V, cap. XXVIII) ».

Saint Hippolyte, évêque de Porto, au même siècle, donnait la même interprétation (*de Consummatione sæculi*). Au siècle suivant, Tertullien continue : « *In Apocalypsi Joannis... Bestia Antichristus* (*de Resurr. carnis*, cap. XXV). »

Saint Méthode, regardé comme un puits de science, et saint Victorin, évêque de Petaw, l'un des grands commentateurs de l'Apocalypse, martyrisés sous Dioclétien, voient aussi l'Antechrist dans la bête qui monte de la mer.

Au IVe siècle, saint Grégoire de Nazianze commente ainsi saint Jean, dans ses Iambes :

« *Quid est Antichristus ?*
Vir opibus amplis,
Apostata ille pessimus,
Bellua venenum vomens. » (*Iambico 5.*)

Saint Ambroise continue la même interprétation : « *nam et bestia illa Antichristus ex abysso ascendit, ut adversus Heliam et Enoch, qui propter testimonium Domini Jesu terris sunt redditi, prœliaretur, ut legimus in Joannis Apocalypsi* (*in psalm.* XLV) »

Quant à saint Augustin, avouant dans *la Cité de Dieu* qu'il n'a pas assez examiné la question, il se contente d'accommoder la figure à la cité du mal : « *quæ sit porro ista bestia, quamvis sit diligentius inquirendum, non tamen abhorret a fide recta, ut ipsa impia civitas intelligatur* (lib. XX, cap. IX, 3). »

Aussi sa vague interprétation n'est-elle point partagée par ceux qui viennent après lui. Prudence, saint Ephrem, Primase, le V. Bède, saint Anselme, Albert le Grand, saint Thomas, le cardinal Hugo, Malvenda, Gagnée, Cornelius a Lapide, pour ne citer que ceux-là, ont continué de voir, sous la figure de la bête qui s'élève de la mer, une personne, un individu, l'Antechrist lui-même, selon saint Paul et les Ecritures. Il appartenait à Louis d'Alcazar, à Bossuet et à leur école, pour combattre quelques Protestants, et pour fonder leur faux système, d'y voir un empire, « l'empire romain et Rome même ». Mais c'est une mauvaise batterie que l'ennemi peut retourner contre eux, et plusieurs l'ont fait. L'école de Bossuet n'entend que la Rome païenne, mais les Protestants s'obstinent à n'y voir que la Rome chrétienne, sans être plus fondés les uns que les autres.

Tenons-nous donc à la Tradition : « *tenete traditiones quas didicistis* (II Thess., II, 14) », et suivons son interprétation sans innover : « *nihil innovetur, nisi quod traditum est,* » parole que saint Vincent de Lérins redit si sagement après le pape saint Etienne à saint Cyprien.

« Et je vis s'élever de la mer une bête ayant sept têtes » : Nous venons de voir, XII, 18, avec saint Jérôme, que par la mer il fallait entendre le monde, ou le siècle présent, agité par l'orgueil et ses passions diverses, et sans cesse livré à tous les vents des révolutions : « *et ecce quatuor venti cœli pugnabant in mari magno* (Daniel, VII, 2). »

C'est des profondeurs de cette mer vieillie et corrompue par toutes les erreurs et tous les vices de l'humanité impie, que sortira et s'élèvera l'Antechrist, appelé la bête à cause de ses mœurs toutes bestiales, parce qu'il aura effacé en lui tout souvenir de l'homme créé à l'image de Dieu, et qu'il résumera en lui seul toute corruption et toute perversité : « *in bestia recapitulatio fit universæ iniquitatis et omnis doli, ut in ea confluens et conclusa omnis virtus apostatica in caminum mittatur ignis* (S. Iren., V, XXIX). »

— « Ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. » Il a les mêmes attributs que le dragon, parce que c'est « le dragon qui lui donne sa grande puissance », comme il est dit au verset suivant. Néanmoins les attributs, dans le dragon, ne sont que symboliques, tandis que dans la bête ils sont historiques ou prophétiques, ce que nous verrons plus à loisir au chap. XVII.

℣ 2. « Et la bête que je vis était semblable à un léopard, et ses pieds comme ceux d'un ours, et sa

bouche comme la bouche d'un lion. Et le dragon lui donna sa force et son trône et sa grande puissance. »

Continuation de l'allusion au chap. VII, 3, 7, de Daniel, qui voit quatre bêtes s'élever aussi de la mer. Saint Jean n'en voit qu'une ; mais elle est composée de tout ce que celles de Daniel ont de plus terrible. Toutes sont le symbole de la férocité ; mais elles ont en outre chacune un caractère particulier :

« Et la bête que je vis était semblable à un léopard » : Le léopard est le plus perfide, le plus souple, le plus agile, le plus rapide de tous les quadrupèdes. Dans les vastes forêts où il règne, vous l'avez à peine aperçu couché mollement à terre sous le frais ombrage, que votre œil étonné le revoit de nouveau au sommet de l'arbre le plus élevé, qu'il a gagné d'un bond : « *Quo non ascendam ?* » Dans la plaine immense, il disparaît comme un trait, et s'il lui prend envie de chasser les chasseurs avides de sa riche fourrure, il s'élance sur le plus audacieux, et, d'un seul coup de sa griffe et de sa mâchoire, lui a ouvert la poitrine et brisé le crâne. Le lion repousse les autres animaux par ses rugissements et son odeur fétide ; lui les attire par ses émanations, et les séduit par ses simulations et ses dissimulations, cachant sa tête hideuse qui les effraierait, et ne laissant voir que les riches couleurs de sa peau. Cette peau variée à l'infini est souillée néanmoins de taches noires et sanglantes, et trahit la bête profondément hypocrite et sanguinaire.

Dans l'antiquité, il était le plus parfait symbole de la fourberie, de la célérité et de la cruauté. (Aristote, Pline et Elien.)

Dans Daniel, il figure Alexandre et les Grecs, et leurs rapides conquêtes de l'Afrique et de l'Asie ; et

ici l'Antechrist, le plus fourbe, le plus hypocrite et le plus cruel des hommes. Plus prompt qu'Alexandre et plus impie qu'Antiochus Epiphane, qui tous deux voulurent passer pour Dieu, il séduira et conquerra l'univers avec une rapidité inouïe, y exerçant des violences inconnues dans l'histoire, s'y souillant de tous les vices et de tous les crimes, y commettant toutes les impiétés, jusqu'à vouloir s'élever au-dessus de Dieu : « *Quo non ascendam ?* »

— « Et ses pieds comme d'un ours. » C'est dans ses pieds que l'ours paraît avoir concentré toutes ses jouissances, sa force et sa vitalité. Sur ses pieds il se dresse et marche comme un homme; avec ses pieds il terrasse ses victimes, les étouffe et les broie; et de ses pieds il fait les instruments de ses voluptés et de sa lubricité : « *Pedes extensi ad crura et femora notant luxuriam ursi.* » A le voir en lécher avec volupté et en savourer sans cesse les extrémités, on croirait qu'il s'abreuve encore du sang de l'abondante proie qu'il vient de dépecer et de dévorer, et qu'il y trouve le renouvellement de ses abjects plaisirs et de tous ses instincts satisfaits. (Pline, Elien, Alcazar.)

L'ours, dans le prophète Daniel, figure les Mèdes et les Perses succédant aux Chaldéens.

L'Antechrist, au commencement affectera comme l'ours les airs, la marche et la conduite d'un homme. Il voudra paraître, comme Cyrus, le protecteur d'Israël, son Christ, son Messie, et le libérateur du monde. Mais bientôt il tombera dans la démence furieuse et les cruautés de Cambyse; il s'abandonnera aux voluptés honteuses, aux mœurs efféminées des rois asiatiques, et de ses pieds immondes foulera les saints du Très-Haut : « *Et sanctos Altissimi conteret* (Dan., VII, 25). »

Ses pieds signifient encore les mœurs immondes de ses satellites et de ses sectateurs, qu'il formera à son image et à sa ressemblance, comme l'ourse ses petits informes en les léchant :

« Sic format lingua fœtum cum protulit ursa. »

Et il les enverra dépouiller l'univers, afin de pouvoir assouvir sa soif infernale de l'or et des plaisirs, et tous ses appétits insatiables, figurés encore par l'avidité avec laquelle il lèche ses pieds hideux pour ne rien perdre de sa substance. Aussi possédera-t-il de prodigieux trésors, tant ceux qui lui proviendront de ses déprédations et de ses violences que ceux que lui procurera mystérieusement Maozim, son dieu infâme, qui n'est autre que le dragon, auquel il offrira les prémices de tous ses crimes et de toutes ses rapines : « *et erit in concupiscentiis feminarum, nec quemquam deorum curabit : quia adversum universa consurget. Deum autem Maozim in loco suo venerabitur; et Deum quem ignoraverunt patres ejus colet auro et argento, et lapide pretioso, rebusque pretiosis* (Dan., XI, 37, 38). » Car pendant qu'il se fera adorer lui-même du monde entier prosterné à ses pieds, comme le seul dieu, il aura aussi son dieu secret, Maozim ou Satan, auquel il rendra un culte aussi mystérieux qu'abominable; car c'est à ce prix qu'il recevra la possession de l'univers : « *hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (Matth., IV, 9), » pour le partager à ses infâmes créatures et à ses plus vils adorateurs : « *Et terram dividet* (Dan., XI, 39). »

— « Et sa bouche comme la bouche d'un lion : » Dans Daniel le lion figure les rois de Babylone,

Nabuchonodosor détruisant le temple de Dieu et Balthasar profanant, au milieu de ses concubines, les vases sacrés enlevés au temple du vrai Dieu. L'Antechrist sera en effet le roi de la grande Babylone, de l'univers corrompu, renversant les églises et profanant tout ce qui est saint et sacré.

— « Et sa bouche sera comme la bouche d'un lion » : C'est par sa bouche, son rictus et ses rugissements que le lion manifeste sa colère et sa puissance, et répand l'épouvante et l'horreur. Quand il entre en fureur, ses regards lancent de la flamme, sa langue devient comme du feu et sa gueule s'entr'ouvre comme une fournaise ; son souffle exhale une odeur redoutable à tous les animaux, et au bruit de ses rugissements ils tremblent immobiles d'effroi, ou se cachent dans leurs retraites. Ainsi, chaque fois que l'Antechrist ouvrira la bouche, la terreur et une odeur de corruption se répandront dans l'univers. Sa langue ne remuera que pour lancer les plus horribles blasphèmes et les décrets d'extermination, et ordonner les plus affreux supplices, et ses édits glaceront d'effroi tous les gens de bien ou les feront fuir dans les solitudes les plus profondes.

Mais alors aussi se lèveront les héros de la foi, les grands et nombreux martyrs de tout âge et de tout sexe, qui resteront fermes, debout au milieu de cette universelle prostration du monde impie aux pieds de cette bête immonde, de ce vil suppôt de Satan, et ils protesteront au nom de la dignité humaine, au nom de Dieu et de son Christ, en s'écriant : « Nous sommes chrétiens ! »

— « Et le dragon lui donna sa force et son trône et sa grande puissance. » — « Sa force » : Il lui donna

non seulement la force physique des géants, mais son propre génie, son astuce, sa malice, son art de tromper et de séduire, art profond et formidable, puisqu'il séduisit lui-même la troisième partie des anges dans le ciel et la grande partie des hommes sur la terre.

— « Et son trône » : Son trône est omis dans notre Vulgate, mais exprimé dans tous les exemplaires grecs. De même que le dragon régna et règne encore sur une multitude de peuples, sous les noms de Baal, de Moloch, de Jupiter et autres fausses divinités diverses, il l'élèvera au-dessus de tout ce qui parut être Dieu, et le fera adorer à sa place comme le seul Dieu de l'univers : « *et extollitur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur* » (II Thess., II, 4). — « Que l'on réunisse toute la puissance des conquérants, rois et empereurs, des Pharaons, des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Alexandre, des Césars, de tous les souverains depuis les géants antédiluviens jusqu'au dernier potentat des derniers jours, il les surpassera tous par l'étendue et l'universalité de son empire, par l'éclat et la majesté terrestre et satanique de son règne, par la perfection diabolique de son absolutisme et de son despotisme. Satan épuisera tout son pouvoir, qui lui sera un instant rendu, pour en faire le chef-d'œuvre de sa haine et de ses vengeances contre Dieu et contre les hommes, et comme le comble de l'iniquité et de la perversité.

« L'Antechrist, dit ici saint Thomas, sera le chef de tous les pervers, non, il est vrai, dans l'ordre des temps, et en ce sens que son péché aurait précédé le leur comme le péché de Satan, ni même en vertu de son influence, puisque ce n'est pas lui qui a séduit et

entraîné les impies qui l'ont précédé, mais par la perfection de sa malice. » C'est pourquoi la glose, sur ce passage : « Il se montrera comme s'il était Dieu, » dit : De même que dans le Christ habita toute la plénitude de la divinité, ainsi dans l'Antechrist habitera la plénitude de toute méchanceté, non pas, en vérité, en ce sens que le diable s'unira personnellement à l'humanité de l'Antechrist, comme le Fils de Dieu s'est uni à l'humanité du Christ, mais parce que le diable, par ses suggestions, lui inspirera une malice beaucoup plus éminente qu'à tous les autres, et parce que, aussi, tous les autres pervers qui l'ont précédé sont comme une figure de l'Antechrist, selon cette autre parole de saint Paul : « Déjà s'opère le mystère de l'iniquité » (II Thess., II, 7). Ainsi l'entendent tous les Pères avec saint Thomas.

Quelle effroyable puissance ne communiquera donc pas le dragon à la bête, le Lucifer de la nature angélique pour former le Lucifer de l'humanité !

Mais pourquoi Dieu permettra-t-il une pareille puissance à deux êtres si pervers ?

Nous répondrons d'abord, avec saint Paul : pour le châtiment des contempteurs de sa loi et de son amour, « qui n'ont pas voulu recevoir la vérité, qui les aurait sauvés, afin qu'ils croient au mensonge, et qu'ils soient condamnés pour n'avoir pas cru à la vérité, et pour avoir consenti à l'iniquité » (ibid., 10, 11);

Ensuite, avec saint Augustin : Dieu le permettra « pour faire éclater dans cette lutte suprême la gloire et la force de son Eglise, et le courage et la foi de ses élus ».

Ils triompheront et des fureurs de Satan et de la

puissance de l'Antechrist : « car cette puissance épouvantable que Dieu, dans sa justice, laissera à Satan et à son suppôt pour la réprobation des impies, il la limitera, dans sa sagesse et sa miséricorde, en faveur de ses saints » (*Cité de Dieu*, XX, VIII).

Même au milieu de cette suprême épreuve, le monde ne sera pas tenté au-dessus de ses forces.

℣ 3. « Et je vis l'une de ses têtes comme frappée à mort, et sa plaie mortelle fut guérie; et toute la terre, dans l'admiration, suivit la bête. »

« Et je vis l'une de ses têtes comme frappée à mort » : « L'une » est ici un hébraïsme comme « *dies unus* (Gen., I, 5) », pour signifier « la première, la principale ».

Or, la principale tête de la bête, c'est la bête, l'Antechrist lui-même, dont il est dit au reste plus loin, 12, « que tous adorèrent la bête dont la plaie mortelle avait été guérie »; car on adorera l'Antechrist lui-même, et non aucun des rois signifiés par les autres têtes. Cet impie et fourbe insigne feindra, par une sacrilège imitation, de mourir et de ressusciter à l'instar du Christ, afin de passer pour le vrai Christ et le vrai Messie. Ce sera l'un de ces prodiges menteurs, dont nous avertit saint Paul, qu'il opérera par l'efficace de Satan pour séduire et entraîner l'univers : « *cujus est adventus secundùm operationem Satanæ in omni virtute, et signis, et prodigiis mendacibus* » (II Thess., II, 9).

— « Et sa plaie mortelle fut guérie » : C'est-à-dire, sa plaie qui paraissait mortelle; car on vient de dire qu'il avait été frappé seulement « comme à mort, *quasi occisum in mortem* ». Sa plaie n'est donc mortelle qu'en apparence et sa mort qu'apparente, et par

conséquent il n'y a ni résurrection ni guérison miraculeuse.

Mais sa plaie néanmoins aura paru incurable, vu la disposition des esprits que la passion aveugle ; vu l'opinion des hommes, où il y a plus d'entraînement que de raison, et vu l'état de la science officielle, qui voit toujours par les yeux de ceux qui la payent. Aussi est-il probable que le faux prophète de la bête, cet insigne sophiste dont il est parlé plus bas, 11-14, convoquera toutes les facultés de son temps, et qu'elles déclareront à l'unanimité « que la plaie était incurable et sa guérison un vrai miracle ». Car les esprits forts croiront alors aux miracles, mais à ceux du diable et de son suppôt, et pour les mêmes raisons qu'ils refusent de croire à ceux de Jésus-Christ et de ses envoyés. Mais les vrais chrétiens n'y seront point trompés. Ils n'y verront aucune dérogation aux lois de la nature et à l'ordre établi de Dieu, et ils comprendront que ces prestiges, tout en excédant l'art humain, ne sont pas au-dessus de la science et des moyens naturels laissés à la portée du démon, qui communique sa grande puissance à la bête ; ils ne séduiront que ceux qui, dans l'intérêt de leurs passions, de leurs vices et de leur impiété, voudront être séduits et diront à l'Antechrist, d'après le prophète Isaïe : « Trompez-nous, séduisez-nous, enseignez-nous des erreurs qui nous plaisent. Retirez-nous des vieilles voies : affranchissez-nous du Saint d'Israël : *Loquimini placentia : videte nobis errores. Auferte a me viam, declinate a me semitam : cesset a facie nostra Sanctus Israel* » (Is., xxx, 10-11). La science, l'opinion, l'orgueilleuse impiété et l'immense corruption de cette époque, sans parler de l'énorme puissance de Satan, tout portera à

croire à la miraculeuse guérison ou à la fausse résurrection de son suppôt.

— « Et toute la terre dans l'admiration suivit la bête » : « Toute la terre », c'est-à-dire, tous les hommes terrestres qui composent la cité de Satan, par opposition aux vrais chrétiens, qui forment la cité de Dieu : « *primus homo de terra, terrenus; secundus homo de cœlo, cœlestis* » (I Cor., XV, 47) ; tout le monde impie qui n'aime que la vie présente et n'aspire qu'à l'assouvissement de ses penchants corrompus : « *hujusmodi enim Christo Domino non serviunt, sed suo ventri* » (Rom., XVI, 18). Ayant chassé tout esprit de Dieu de leur cœur, pour se plonger dans la vie animale, ils se sont rendus incapables de comprendre les choses de Dieu : « *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei; stultitia est illi* » (I Cor., II, 14). C'est pourquoi ils sont dans l'admiration en voyant mourir et ressusciter celui qui, étant l'animal dans tout son lustre, la bête par excellence, leur a fait toutes les promesses de ce monde. Ils ne voulurent point croire au Dieu mourant pour effacer leurs iniquités et leur ouvrir le ciel par sa mort et sa résurrection ; ils croiront au fils de perdition qui, par une fausse mort et une feinte résurrection, vient réhabiliter la chair et légitimer toutes les passions. Ce sera le Messie de leur choix, le Christ de leur goût ; toutes ses paroles seront pour eux des oracles ; ils le suivront avec tout le délire de l'enthousiasme et du ravissement.

℣ 4. « Et ils adorèrent le dragon qui a donné la puissance à la bête, et ils adorèrent la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ? »

« Et ils adorèrent le dragon qui a donné la puis-

sance à la bête, et ils adorèrent la bête » : Leur démence ira donc jusqu'à l'adoration du dragon et de la bête, c'est-à-dire de Satan et de l'Antechrist, de Satan comme le père et de l'Antechrist comme le fils qui tient de lui toute sa puissance et ne fait qu'un avec lui. C'est pourquoi il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est Dieu, se proclamera le seul Dieu, se faisant dresser partout des temples et des autels, et occupant et profanant toutes les églises des chrétiens : « *et extollitur super omne quod dicitur Deus, aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquam sit Deus* » (II Thess., II, 4).

— « Et disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ? » Saint Jean, remarque ici à propos le V. Bède, rapporte leurs exclamations quant au sens, et non quant aux expressions, qui seront plutôt : « Qui est semblable à notre Christ ? » Car ils le recevront comme leur Messie ; et, opposant au miracle éclatant et certain de la résurrection de Jésus-Christ, Fils de Dieu, le miracle douteux ou le prestige de la guérison du suppôt de Satan, ils proclameront ce dernier le seul Christ et le seul Dieu tout-puissant. Et tous les esprits seront tellement aveuglés, fascinés, que l'idolâtre renoncera à ses idoles, le musulman à son faux prophète, le philosophe à sa raison, l'esprit fort à son scepticisme et le mauvais chrétien à son Créateur et à son Rédempteur.

Non, personne, si ce n'est ceux qui sont armés d'une foi vive et d'un ardent amour pour Jésus-Christ, ne pourra combattre contre la bête.

℣ 5. « Et il lui fut donné une bouche proférant de grandes paroles et de grands blasphèmes, et puissance lui fut donnée d'agir pendant quarante-deux mois. »

« Et il lui fut donné une bouche proférant de grandes paroles » : c'est-à-dire, selon les auteurs sacrés et même profanes, des paroles arrogantes, pleines d'orgueil et d'impiété : « *Super me magna locuti sunt* » (Ps. xxxvii, 17), « *disperdat Dominus universa labia dolosa et linguam magniloquam* » (Ps. xi, 4).

« Dive, quem proles Niobea magnæ
« Vindicem linguæ... sentit. » HORAT.

Il s'attaquera évidemment à toute l'auguste Trinité : au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et péchera essentiellement contre l'Esprit-Saint.

— « Et des blasphèmes » : Ce sont les discours les plus injurieux et les plus outrageants contre Jésus-Christ et sa glorieuse Mère, son Eglise, ses anges et ses saints. Il ne parlera naturellement qu'avec haine et mépris de tout ce qui touche au royaume de Dieu, voulant établir son propre empire sur ses ruines.

— « Et puissance lui fut donnée » : Remarquons cette répétition du verbe : « et il lui fut donné », ℣℣ 5 et 7. L'Esprit-Saint insiste pour rappeler à l'Eglise et aux saints que le dragon et la bête ne feront rien que par la permission de Dieu et dans la mesure de cette permission ; qu'ils doivent supporter l'épreuve avec courage et attendre la victoire avec confiance ; car ils ne seront pas tentés au-dessus de leurs forces : « *fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere* » (I Cor., x, 13). Si la bête est puissante, l'Eglise le sera davantage, et les chrétiens que la bête aura à combattre seront tels, que tous ses efforts seront impuissants à les vaincre : « *et tales*

erunt, cum quibus ei belligerandum est, ut vinci tanto ejus impetu insidiisque non possint » (S. Aug., *de Civ. Dei*, XX, VIII, 2).

— « D'agir pendant quarante-deux mois » : Il lui sera donné « d'agir », c'est-à-dire, de faire tout ce qu'elle voudra, de recourir à toutes les séductions, d'épuiser toutes les violences, afin que paraissent toute la fureur et la faiblesse de Satan qui lui a donné sa grande puissance, et que la divinité et la foi et l'héroïsme de l'Eglise brillent aux yeux de tout l'univers. — « Pendant quarante-deux mois », trois ans et demi. Il est remarquable que c'est la durée de la vie publique de Notre-Seigneur, de la prédication d'Enoch et d'Elie, du siège et de la ruine de Jérusalem par les Romains, et des persécutions d'Antiochus Epiphane, de Licinius et de Julien l'Apostat : *omnia in mensura et numero et pondere disposuisti* (Sap., XI, 21).

℣. 6. « Et elle ouvrit sa bouche pour des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, son tabernacle et ceux qui habitent dans le ciel. »

Le Fils de Dieu, après avoir ouvert la bouche à ses Prophètes pour annoncer son avènement, ouvrit aussi sa propre bouche pour prêcher l'heureuse nouvelle du salut, et annoncer à tous les hommes de bonne volonté le royaume des cieux : « *et aperiens os suum, docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* » (Matth., V, 2). Le suppôt de Satan, après avoir été figuré par tous les blasphémateurs et les hérauts de l'impiété, ouvrira aussi sa bouche, mais pour répandre un souffle de pestilence et de mort sur tout l'univers. Car il vient pour élargir les voies de perdition et dilater sans fin les entrailles de l'enfer : « *propterea dilatavit infernus animam*

suam, et aperuit os suum absque ullo termino » (Is., v, 14).

« Et elle ouvrit sa bouche pour des blasphèmes contre Dieu » : Car il se proclame l'ennemi de Dieu et au-dessus de Dieu : « *qui adversatur, et extollitur super omne quod dicitur Deus* » (II Thess., II, 4).

— « Pour blasphémer son nom » : Le nom de Dieu, dans l'Ecriture, c'est son essence elle-même. L'Antechrist, le plus orgueilleux des impies et le plus audacieux des athées, voulant pour lui seul tout honneur divin, attaquera le Souverain Etre dans son essence et sa nature, sur son éternité, sa toute-puissance créatrice et conservatrice de l'univers et rémunératrice de ses créatures ; sur sa bonté, sa sagesse, sa justice et sa sainteté, sur toutes ses perfections infinies ; niant la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption ; faisant entendre de si horribles blasphèmes, que toutes les paroles sacrilèges vomies jusque-là par les hérétiques, les infidèles et les impies, n'en donneraient qu'une faible idée ;

— « Et son tabernacle » : Le tabernacle de Dieu, c'est la sainte humanité du Sauveur, en qui habite substantiellement toute la plénitude de la divinité : « *quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* » (Coloss., II, 9) ;

Le tabernacle de Dieu, c'est aussi la glorieuse Vierge, qui le reçut dans son sein immaculé, et le porta dans ses entrailles virginales ;

Le tabernacle de Dieu, c'est encore l'Eglise militante, en qui il habitera jusqu'à la fin des siècles : « *Et ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* » (Matth., XXVIII, 20);

Enfin le tabernacle de Dieu, c'est le ciel même, où il repose en sa gloire.

— « Et ceux qui habitent le ciel » : Ce sont tous les Anges demeurés fidèles, et tous les saints qui ont vaincu le monde, la chair et le démon, et reconquis les trônes perdus par les anges rebelles ; tout cela excitera au suprême degré la jalousie, la fureur et la rage de Satan, et il suggérera à son suppôt des blasphèmes si impies, si nouveaux et si épouvantables, qu'ils feront frémir le ciel et trembler la terre, et qu'ils étonneront l'enfer lui-même.

℣ 7. « Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre, et il lui fut donné puissance sur toute tribu, peuple, langue et nation. »

« Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints » : Par les saints, il faut entendre tous les justes qui seront alors dans l'Eglise militante, et composeront l'Eglise militante même.

Voilà donc cet effroyable combat annoncé par les Prophètes et les Apôtres pour la fin des temps, et que livrera à la cité sainte le dragon déchaîné par le moyen de l'Antechrist, qu'il revêtira de toute sa puissance et qu'il animera de toutes ses haines et de toutes ses fureurs. « Si Satan n'était jamais déchaîné, dit saint Augustin, on connaîtrait moins et son pouvoir et sa méchanceté, et la patience et la fidélité de la sainte cité, et la sagesse admirable avec laquelle le Tout-Puissant a su se servir de sa malice épouvantable, soit en ne l'empêchant pas tout à fait de tenter les Saints, afin d'exercer leur vertu, soit en ne lui permettant pas aussi d'user de toute sa fureur, de peur qu'il n'effrayât ou ne renversât par terre une infinité d'âmes faibles dont l'Eglise devait être remplie, en les en faisant sortir ou en les empêchant d'y entrer. Mais il sera déchaîné à la fin des temps, afin que la cité de Dieu

reconnaisse, à la gloire de son Rédempteur et de son Libérateur, de quel adversaire elle aura triomphé. » (*Cité*, XX, VIII, 2.)

— « Et de les vaincre » : L'Antechrist vaincra les saints quant au corps, mais non quant à l'âme ; car jamais le courage et la foi des chrétiens ne parvinrent à un si haut degré d'héroïsme. « Que sommes-nous, dit encore saint Augustin, en comparaison des saints et des fidèles qui seront alors, puisqu'ils triompheront d'un ennemi déchaîné, que nous avons tant de peine à combattre tout enchaîné qu'il est ? » *ibid.* Aussi avons-nous vu, au chap. VII, 9, que leur multitude est innombrable : « *post hæc vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat* ». Ce sont là, en effet, les saints qui sont sortis triomphants de la *grande tribulation* : « *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ... Ideo sunt ante thronum Dei* » (ibid., 14-15).

— « Et il lui fut donné puissance sur toute tribu et peuple et langue et nation » : Ce sera donc l'empire universel rêvé par tant de peuples et de monarques, mais qui ne sera donné qu'à l'Antechrist, la bête, pour le châtiment des crimes de la terre, de sa longue infidélité et de son endurcissement, en même temps que pour compléter le nombre des élus, et élever parmi les nations l'Eglise à son plus haut point de gloire et de splendeur.

Mais comment s'élèvera-t-il à cette immense domination ?

D'après le prophète Daniel et les Pères, 1° il naîtra dans l'obscurité et l'abjection, loin de tout honneur royal : « *stabit in loco despectus, et non tribuetur ei honor regius* » (Dan., XI, 21).

2° Il envahira le trône furtivement, par la ruse et la

fourberie : « *et veniet clam, et obtinebit regnum in fraudulentia* » Ibid.

3° Il dominera par ses trésors en or et en argent et en toutes les choses précieuses qui excitent la cupidité des mortels : « *dominabitur thesaurorum auri et argenti, et in omnibus pretiosis Ægypti.* » Ibid., 43.

Toutes ces richesses immenses ne proviendront pas de son seul génie, qui pourtant sera étonnant, mais du génie même de Satan et de tout l'enfer déchaîné, de tous les démons, qui le combleront à l'envi de leurs dons. Non seulement ils mettront à sa disposition tous les biens de ce monde, toutes les richesses en circulation : « *hæc omnia tibi dabo*, » mais « ils lui révéleront, dit saint Anselme, tous les trésors d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses ensevelis au fond des mers et dans les entrailles de la terre, et les en retireront et les mettront en sa possession, » « en sorte, ajoute Malvenda, que les trésors et les richesses de tous les rois, princes, monarques et empereurs, réunis ensemble, seraient bien au-dessous de tout ce que possédera ce fils d'iniquité. » Or, l'or, l'argent et toutes ces richesses matérielles étant les pivots sur lesquels roule le monde, le nerf de toutes guerres, l'excitant de tous les crimes, le stimulant de toutes les passions, l'*irritamentum* de toutes les cupidités, l'instrument de toutes les corruptions, de toutes les trahisons et de toutes les apostasies, il aura à sa discrétion tous les rois et tous les puissants, qui ne croient qu'à ce monde visible, tous les lettrés et savants, orateurs, poètes, prosateurs avides d'honneurs et de plaisirs, journalistes, romanciers, dramaturges, brochuriers, qui ne cesseront de chanter ses louanges et de célébrer sa gloire au nom de la liberté et de

la dignité humaines, et de l'élever jusqu'aux cieux dans l'univers entier. Avec ces seuls moyens humains il serait déjà le roi et le Dieu de toute la terre. Mais que ne sera-t-il pas, lorsqu'il fera éclater, au milieu de toutes ces pompes et de tous ces dehors éblouissants, les prestiges, les faux miracles, toute la vertu et la puissance infernale que lui communiquera Satan ? « *Et dedit illi draco virtutem suam et potestatem magnam* » (2 suprà). Comment toute tribu et peuple et langue et nation, qui n'ont pas voulu croire au Fils du Dieu du ciel crucifié, et à son Eglise persécutée, ne se prosterneraient-ils pas aux pieds immondes de ce séducteur infernal ?

℣ 8. « Et tous ceux qui habitent la terre l'adorèrent, ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau immolé dès l'origine du monde. »

« Et tous ceux qui habitent la terre l'adorèrent » : c'est-à-dire, tous ceux qui ne pensent pas au ciel, qui ne soupirent pas après la possession du ciel, et qui ne croient point à la parole de Dieu : les ambitieux, les voluptueux, les âmes sensuelles, asservies à leurs vices et à leurs passions, tous les incrédules qui ne voient, qui ne comprennent, qui ne goûtent que les jouissances et les plaisirs grossiers de cette vie : « *Qui enim secundum carnem sunt, quæ carnis sunt sapiunt* » (Rom., VIII, 5). Ils adoreront la bête, parce qu'elle est toute chair, parce qu'elle trône au milieu de toutes les splendeurs et de toutes les séductions de la chair ; qu'elle possède toute la puissance de ce monde, distribue souverainement les trônes, les dignités, les honneurs ; et que, menteuse comme le dragon, dont elle est la vive image, elle promet de contenter toutes

les passions, d'assouvir toutes les concupiscences : « A toi, dit-elle comme son maître, je donnerai toutes ces choses, le souverain bonheur et la souveraine volupté, si, tombant à mes genoux, tu consens à m'adorer : *hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* » (Matth., IV, 9). Et le monde maudit, parce qu'il est tout charnel et qu'il a renié son Dieu et son Christ, qui seul distribue le vrai bonheur et les biens impérissables, se prosternera aux pieds de son séducteur et, comme un misérable esclave, lui vendra son âme pour une éphémère et vile pâture.

— « Ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau » : Tout chrétien, par le saint Baptême, est inscrit dans le livre de vie en vertu du sang que l'Agneau a répandu sur la croix, et s'il est fidèle jusqu'à la fin, son nom n'en sera jamais effacé : « *qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis, et non delebo nomen ejus de libro vitæ* » (III, 5). Mais l'infidèle qui ne croit pas au Rédempteur, n'y est point inscrit, et l'apostat et l'impie qui le renie, en sont effacés à jamais : « *deleantur de libro viventium et cum justis non scribantur* » (Ps. LXVIII, 29).

— « De l'Agneau immolé dès l'origine du monde » : L'Agneau fut immolé dès l'origine du monde, dit saint Thomas, soit parce qu'il fut immolé dans ses saints, comme dans Abel... soit parce qu'il fut décrété de toute éternité qu'il serait immolé : « *qui occisus est scilicet in suis : ut Abel* (Gen., IV, 8), *vel quia ab æterno dispositum est hunc agnum esse occidendum.* »

« Le Christ, dit aussi saint Paulin avec autant d'élégance que de vérité, souffre depuis le commencement des siècles et triomphe dans les siens. Il est immolé dans Abel par son frère ; moqué dans Noé par

son fils, voyageur dans Abraham, offert dans Isaac, serviteur dans Jacob, vendu dans Joseph, exposé et banni dans Moïse ; lapidé et scié dans les Prophètes ; persécuté sur terre et sur mer dans les Apôtres ; souffrant mille genres de morts dans les Martyrs. C'est lui qui dans vous endure les opprobres, et lui-même aussi que le monde hait dans vous-même. Mais rendons-lui grâces de ce qu'il est vainqueur quand on le juge, et de ce qu'il triomphe en nous » (*Epist. ad Aprum*).

L'Agneau a donc été immolé, dans les décrets divins et sous les figures de l'ancienne loi, bien avant de l'être sur le Calvaire, et c'est en vertu et par la foi en cette immolation que non seulement les justes et les patriarches, mais les Anges mêmes ont participé au salut : « *Redempti estis... pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi et incontaminati : præcogniti quidem ante mundi constitutionem, manifestati autem novissimis temporibus propter vos* » (I Petr., I, 18-20).

Ce verset a donc son sens propre et sublime et, quoi qu'en disent quelques-uns, ne saurait être confondu avec le verset 8 du chap. XVII, qui a aussi son sens profond.

Mais si l'Agneau a été immolé de toute éternité pour ses élus et dans ses élus, ce n'est pas pour se les laisser ravir par l'enfer et ses suppôts.

℣ 9. « Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende. » Locution familière au divin Maître pour exciter vivement l'attention et commander l'obéissance. Ici le juste est averti de redoubler de confiance et d'ardeur, et le pécheur de s'arrêter et de sortir de la voie de l'iniquité et de la persécution ; car les rôles vont changer :

℣ 10. « Celui qui mènera en captivité ira lui-même

en captivité : celui qui tuera par le glaive, il faut qu'il périsse par le glaive. C'est ici la patience et la foi des saints. »

Terrible peine du talion ! Rien n'égala les fureurs et les cruautés de l'Antechrist contre les adorateurs du vrai Dieu, rien n'égalera son supplice et son tourment; il inventa contre eux tous les genres de tortures, toutes ses armées seront taillées en pièces par le glaive de la fureur du Seigneur et lui-même « précipité vivant dans l'étang de feu et de soufre ».

— « C'est ici la patience et la foi des saints » : Ils savent que plus le Seigneur éprouve ses serviteurs, plus il fait éclater sa gloire et briller leur couronne; qu'il saura les tirer de l'épreuve et qu'il aura son jour pour punir les persécuteurs : « *novit Dominus pios de tentatione eripere, iniquos vero in diem judicii reservare cruciandos* » (II Petr., II, 9).

C'est pourquoi, avec une héroïque patience et la foi qui remporte les victoires, ils soutiennent et affrontent le combat qui les appelle : « *per patientiam curramus ad propositum certamen* » (Hebr., XII, 1); « *Et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra* » (I Joan., V, 4).

℣ 11. « Et je vis une autre bête s'élever de la terre, et elle avait deux cornes semblables aux cornes de l'Agneau, et parlait comme le dragon. »

« Et je vis une autre bête s'élever de la terre » : Quelle est cette autre bête ? Toute la suite de ce chap. 11-17, montre, et saint Jean nous dit expressément lui-même plus loin, XVI, 13; XIX, 20; XX, 9-10, que c'est le héraut, le faux prophète de la bête de la mer. C'est la presque unanime interprétation. Saint Irénée le nomme l'hypéraspiste, l'*armiger* ou l'écuyer de l'An-

techrist; d'autres, son champion, *propugnator*, et son précurseur : « Il opérera, dit Arétas, de grands prodiges en marchant devant l'Antechrist, pour faire croire qu'il est le Christ, à l'instar de Jean-Baptiste, qui rendait témoignage au Sauveur, dont il était le précurseur. » De même que l'Antechrist sera le plus orgueilleux, le plus fourbe et le plus féroce des tyrans, le faux prophète sera le plus bas, le plus hypocrite et le plus perfide des courtisans et des sophistes.

Mais pourquoi est-il dit que l'Antechrist s'élève de la mer et son faux prophète de la terre ?

La mer, dans les Prophètes, signifie la gentilité, c'est-à-dire toutes les nations ; et la terre, la nation juive ou proprement la Judée, la terre promise au peuple choisi auquel a succédé l'Eglise et le peuple chrétien. Or il est dit, il nous semble, que l'Antechrist s'élève de la mer, parce qu'il s'emparera de tous les empires et dominera sur toutes les nations, et que son faux prophète s'élève de la terre, parce qu'il sera quelque renégat, quelque apostat sorti du sein de l'Eglise, quelque hérésiarque comme Arius et Luther, quelque évêque schismatique ou antipape, comme Photius, et Cadaloüs créature de l'infâme empereur Henri IV, vrai précurseur de l'Antechrist : ce qui paraît assez par la suite du verset.

— « Et elle avait deux cornes semblables aux cornes de l'Agneau » : Les cornes, dans l'antiquité sacrée et profane, signifiaient la puissance et l'empire :

Dieu plaça sur la tête de Moïse deux cornes ou rayons lumineux, pour signifier qu'il était le législateur et le conducteur de son peuple (Exod., XXXIV, 29-35) ;

« Je ferai paraître en Sion la puissance de David : « *Illuc producam cornu David* » (Ps. CXXXI, 18) ;

« Et il a suscité pour nous le règne du Sauveur, dans la maison de David son serviteur : *et erexit cornu salutis nobis, in domo David pueri sui* » (Luc., I, 69).

Les auteurs profanes disent aussi qu'Alexandre enleva les cornes de Jupiter Hammon, pour signifier qu'il était son fils, qu'il en avait la puissance, et qu'il était invincible.

Or, la puissance de l'Agneau est dans sa vie et ses enseignements : « *cœpit facere et docere* » (Act., I, 1) ; dans sa doctrine et ses miracles : « *qui fuit vir propheta, potens in opere et sermone, coram Deo et omni populo* » (Luc., XXIV, 19); et aussi, ajoute saint Anselme, « dans les deux Testaments » : l'Ancien, qui annonce qu'il est Dieu, et le Nouveau, qui prouve qu'il est Dieu. Le faux prophète aura donc « deux cornes semblables aux cornes de l'Agneau », parce qu'il affectera la sainteté et les œuvres de l'Agneau, sa doctrine et ses miracles, et qu'il se fondera sur les deux Testaments : sur l'Ancien, pour prouver que l'Antechrist est le seul Messie, le seul Dieu annoncé, et sur le Nouveau, pour démontrer qu'il est le seul Messie, le seul Dieu venu. Ce sera sans doute un diabolique sophisme, un infernal tour de force. Mais que ne peut tenter un hérésiarque, un sophiste si profondément abandonné au démon, et surtout si c'est un prêtre renégat, un antipape ? Il persuadera surtout ces mauvais chrétiens, toutes ces âmes qui ne demandent qu'à être trompées, séduites et corrompues.

Ainsi, dans cette suprême tentation, paraîtra cette trinité abominable, où l'Antechrist, voulant être adoré comme le seul Dieu, singera l'adorable mystère de la Très Sainte Trinité, en sorte que le dragon soit comme le Père, lui-même comme le Fils et le troisième impos-

teur comme le Saint-Esprit; et de même que le Christ est soumis au Père et que l'Esprit-Saint rend témoignage au Fils et le glorifie; ainsi l'Antechrist adorera Satan comme son père, et le faux prophète rendra témoignage à l'Antechrist et le glorifiera, ce qui va être démontré par tout ce qui suit :

— « Et parlait comme le dragon » : Cette seconde bête parle comme le dragon, parce que, aussi bien que la première, elle reçoit et apprend du dragon, du père du mensonge, de Satan, tout ce qu'elle dit. Comme le vieux serpent, lorsqu'il séduisit Eve, ou qu'il entraîna du ciel à sa suite la troisième partie des anges, elle dit d'adorer la première bête, insinuant que là est toute félicité. Et cachée sous les cornes de l'Agneau, sous le masque de la sainteté et des faux miracles, par ses perfides discours et sa langue de vipère, elle répand son venin sur tout l'univers et infecte tout le genre humain.

℣ 12. « Et elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence. Et elle fit que la terre et ses habitants adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie. »

« Et elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence » : Elle exerce toute la puissance de la première bête en sa présence, parce que les deux bêtes reçoivent toutes deux cette même puissance du dragon et pour la même fin : afin que le règne du dragon soit visiblement établi sur la terre, et qu'il soit adoré par tout l'univers en la personne de l'Antechrist. Et le faux prophète exerce cette puissance en présence même du fils de Satan, non seulement parce qu'il en est le précurseur, à l'instar de Jean-Baptiste précurseur du Sauveur; mais aussi parce qu'il est la troisième per-

sonne de cette abominable Trinité ; et au lieu que l'Esprit-Saint ne glorifia le Fils de Dieu qu'après son Ascension par les miracles et la prédication de ses Apôtres : « *ille me clarificabit ; quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis* » (Joan., xvi, 14), lui, le grand hypéraspiste, le faux Paraclet, glorifie l'Antechrist en sa présence, même avec l'opération de Satan, par toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs : « *secundum operationem Satanæ, in omni virtute, et signis, et prodigiis mendacibus* », afin que sa divinité soit démontrée d'une manière éclatante aux yeux du monde entier.

— « Et elle fit que la terre et ses habitants adorèrent la première bête » : Alors s'accomplira, non seulement au milieu des Juifs, mais au milieu de tous les peuples de l'univers, cette parole du Sauveur : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez point : si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez : *ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me : si alius venerit in nomine suo, illum accipietis* » (Joan., v, 43).

— « Dont la plaie mortelle avait été guérie » : Mais au milieu de tous ces prestiges, c'est la prétendue résurrection de l'Antechrist qui fait le plus d'impression dans la cité infidèle. On l'oppose à la glorieuse Résurrection de notre Sauveur, le plus invincible fondement de notre foi. Voilà le faux miracle qui ébranle le monde incrédule et l'entraîne à la suite de la bête : « *et admirata est universa terra post bestiam.* »

Un si grand événement, d'après notre texte, et dans l'histoire de l'Eglise et du genre humain, ne saurait donc s'expliquer selon les systèmes de nos exégètes modernes orthodoxes et protestants, qui ne veulent

voir que l'empire romain dans la bête. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir combien leurs interprétations sont frivoles. Et d'abord, voyons celles des protestants : ils remportent la palme du genre :

Les uns, sortant du sujet, tuent la bête dans Jules César, et la ressuscitent dans Auguste ; les autres la blessent à mort sous Constantin et la guérissent sous Charlemagne, par la main du pape, leur Antechrist, parce qu'il rétablit l'empire romain.

Quelques orthodoxes, pour les combattre, ne sortent malheureusement guère de cette ornière :

Le savant Louis d'Alcazar tue la bête dans la personne de Néron, et la ressuscite dans celle de Domitien ; Bossuet la frappe à mort dans Maximin Daïa et la ressuscite sous Julien l'Apostat, qui rétablit l'empire idolâtre ; quelques autres vont même jusqu'à la faire mourir avec Dioclétien, pour la ressusciter avec l'Antechrist.

Qui ne voit que toutes ces interprétations sont contraires au texte ? Car le texte dit expressément que c'est le même personnage qui est blessé ou frappé à mort et ressuscité ou guéri miraculeusement, et que ce sont les mêmes spectateurs, « *universa terra* », qui en sont les témoins, et tellement fascinés qu'ils adorent la bête en proclamant sa puissance : « Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ? » Or le monde fut-il fasciné à ce point à l'avénement de Domitien, de Julien ou de Charlemagne, et adora-t-il jamais avec un si ardent et si universel fanatisme leur personne ou leur empire ? Non seulement ces systèmes arbitraires, fantaisistes, sont contraires au texte et au sentiment des Pères ; mais après avoir fait disparaître Enoch et Elie de leur place naturelle, ils passent aussi

devant l'Antechrist sans le voir, et si de pareilles interprétations prévalaient, elles finiraient par détruire entièrement le sens des Ecritures.

℣ 13. « Et elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre en présence des hommes. »

Satan avait déjà exercé ce pouvoir en faisant tomber le feu du ciel sur les pasteurs et les troupeaux de Job (I, 16). Le faux prophète en usera pour combattre l'influence d'Enoch et d'Elie, qui opéreront les mêmes prodiges (XI, 5-6, *suprà*). Ainsi en agirent Jannès et Mambrès en présence de Pharaon, pour détruire l'effet des miracles de Moïse et d'Aaron. Il voudra aussi faire passer l'Antechrist pour fils de David, à l'instar de Salomon, qui, dans la dédicace du temple, fit descendre le feu du ciel sur les holocaustes et les victimes : « *cumque complesset Salomon fundens preces, ignis descendit de cœlo et devoravit holocausta et victimas* » (II Paral., VII, 1).

℣ 14. « Et elle séduisit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui fut donné de faire en présence de la bête, disant aux habitants de la terre de faire une image à la bête qui a reçu la plaie du glaive et qui vit. »

« Et elle séduisit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui fut donné de faire en présence de la bête » : Voilà toujours cette grande séduction prédite par le divin Maître : « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes : et ils feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire (s'il était possible) les élus eux-mêmes. »(Matth., XXIV, 24; Marc., XIII, 22), et par saint Paul : « Alors se révélera cet impie... qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de

prodiges trompeurs, et de toute la séduction de l'iniquité » (II Thess., II, 9, 10).

— « Disant aux habitants de la terre de faire une image à la bête qui a la plaie du glaive et qui vit » : Remarquons toujours cette insistance de l'écrivain sacré sur la blessure prétendue mortelle et la résurrection affectée de la bête. Il veut donc nous inculquer que cette contrefaçon de la résurrection de Jésus-Christ sera le plus grand des prodiges par lesquels ces deux fourbes séduiront les peuples. Et c'est pourquoi il sera ordonné « à tous les habitants de la terre d'en faire une image », et cette image, on n'en peut douter, sera placée dans toutes les écoles, dans toutes les universités, dans toutes les académies, dans tous les prétoires et théâtres, palais et chaumières, lieux publics et privés, aussi bien que dans nos temples profanés, pour en perpétuer la mémoire et faire oublier le Dieu crucifié pour le salut et ressuscité pour la justification du monde.

Mais remarquons bien aussi que ces deux faits, le coup mortel et le prestige de la guérison, se succèdent de si près qu'ils n'en font qu'un, puisqu'ils produisent sur les mêmes spectateurs un effet si désastreux qu'il entraînera à l'instant dans une séduction universelle. Il ne peut s'agir ici de l'empire idolâtre romain, qui aurait été frappé à mort sous un empereur et ressuscité plusieurs générations après sous un autre. On abuse par trop de la libre interprétation, et l'on supprime dans cette divine prophétie le plus grand des événements qui ont été annoncés dans les Ecritures, et que tous les Pères ont reconnu ici dans ce passage. Aussi ces systèmes de fantaisie croulent devant le sens clair et naturel du texte et du contexte.

L'Antechrist fera donc juste ce que n'aurait osé faire le plus grand des conquérants modernes : A quelqu'un qui lui conseillait de se faire chef de religion et de se passer du pape :

« Voulez-vous, répondit-il, que je me fasse crucifier ? » L'Antechrist ne se fera pas crucifier ; mais il feindra de mourir d'un coup d'épée, et, par une manœuvre infernale, d'être ressuscité.

℣ 15. « Et il lui fut donné d'animer l'image de la bête, et de faire parler l'image de la bête, et de faire que tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête fussent mis à mort. »

Voilà que la violence, et la peine de mort, vient au secours de la séduction.

« Et il lui fut donné d'animer l'image de la bête, et de faire parler l'image de la bête » : Selon saint Victorin de Petaw et d'autres Pères, il dressera sa statue d'or dans le temple de Jérusalem, et l'Ange rebelle viendra l'animer et y rendre ses oracles : « *faciet etiam ut imago aurea Antichristo in templo Hierosolymis ponatur, et intret Angelus refuga, et inde voces et sortes reddat.* » Selon saint Jean Chrysostome et beaucoup d'autres, ce ne sera pas seulement dans le temple de Jérusalem, mais dans toutes les Églises, que l'Antechrist fera placer son image et la fera adorer : « *Jubebitque seipsum pro Deo coli ac venerari, et in templo Dei collocari, non Hierosolymitano tantùm, sed in ecclesiis* (S. Ambr., Théophylacte, Œcumenius, S. Anselme et beaucoup d'autres cités par Bellarmin et Suarez). C'est aussi ce qu'enseigne saint Paul, lorsqu'il dit que cet homme de péché, ce fils de perdition s'assoira dans le temple de Dieu, usurpant la place de Dieu : « *ita ut in templo Dei sedeat ostendens*

se tanquam sit Deus » (II Thess., II, 4). Car le temple de Jérusalem ne sera plus le temple de Dieu, mais le temple de l'Antechrist, puisqu'il ne sera relevé que par l'Antechrist, pour séduire le faux Israël. Ce sera donc dans nos temples, au sein de nos églises consacrées par la résidence substantielle du Fils de Dieu, que le simulacre satanique rendra ses oracles et proférera ses blasphèmes. Alors se consommera l'abomination de la désolation prédite par le Prophète Daniel : « *et erit in templo abominatio desolationis* » (IX, 27), et rappelée par Jésus-Christ (Matth. XXIV, 15).

Satan avait déjà animé et fait parler ses simulacres au milieu des nations païennes et de leurs faux dieux qui n'étaient que des démons : « *omnes dii Gentium dæmonia* » (Ps. XCV, 5). André de Césarée et Arétas, profondément versés dans l'antiquité, le démontrent par des arguments, des faits et des témoignages irréfragables fondés sur les plus graves historiens, et que ne récusaient ni Socrate ou Platon, ni Cicéron ou autres philosophes de l'époque. Tout ce que racontaient de Cumes, de Delphes ou de Dodone les Grecs et les Latins, n'était donc pas tout mensonge et supercherie de la part des prêtres et des prêtresses antiques : le diable aussi y jouait son rôle. Avant la Rédemption, il avait sur la nature déchue et profondément pervertie comme un souverain empire. Mais que ne fera-t-il pas lorsque Dieu aura rompu ses chaînes et lui aura rendu sa liberté et sa puissance, et qu'il déploiera toutes ses ruses et sa malice, toutes ses séductions par l'Antechrist et son faux prophète ? Le Christ avait crucifié et effacé le péché, lui le fera adorer « dans l'homme de péché » et dans ses simulacres.

℣ 16. « Et elle fera que tous, les petits et les grands,

et les riches et les pauvres, et les hommes libres et les esclaves, reçoivent le caractère de la bête à leur main droite ou sur le front ».

« Et elle fera que tous » : Nul n'échappera à la férocité de cette perfide bête, qui soumettra tout à la première :

— « Les petits » : les enfants au berceau qui seront livrés par des parents impies au nouvel Hérode et sacrifiés à Moloch ;

— « Et les grands » : tous les adultes apostats qui se livreront d'eux-mêmes ;

— « Et les riches et les pauvres » : les riches, pour conserver leurs richesses ; et les pauvres, pour acheter le pain qui apaisera leur faim ; car il y aura toujours des riches et des pauvres, et plus que jamais sous l'Antechrist. Pendant qu'au sommet de la puissance et de la faveur, au faîte des honneurs, les courtisans et les courtisanes du nouveau règne se gorgeront d'or et regorgeront de jouissances et de voluptés, dans les bas-fonds de la société rugiront les multitudes corrompues, misérables et affamées, blasphémant le vrai Dieu qu'elles ont délaissé, et redemandant à la bête la plus vile pâture, les restes des pourceaux, pour prix de leur âme vendue et de leur ciel perdu ;

— « Et les hommes libres et les esclaves » : Jésus-Christ, en formant son royaume, avait fait tomber tout esclavage : celui des âmes, en les affranchissant de leurs vices, et celui des corps, en apprenant à aimer et à se sacrifier pour ses frères. L'Antechrist, pour élever le sien, fera refleurir tous les vices, toutes les cupidités, tous les esclavages, et dans son mépris et sa haine de l'humanité, rétablira la servitude des corps afin de mieux dominer et perdre les âmes. Il faudra à

ce nouveau maître des dieux, des troupeaux, des peuples d'esclaves pour nourrir l'opulence de ses troupeaux, de ses peuples de dieux et de déesses, de courtisans, de rois et de satrapes, et fournir aux infernales magnificences de son pompeux Olympe.

— « Reçoivent le caractère de la bête à leur main droite ou sur leurs fronts » : Ce caractère, en grec χαραγμα et χαρακτηρ, de χαρασσω, graver, scarifier, stigmatiser les troupeaux, était une marque indélébile que l'on imprimait avec le fer rouge :

1° Sur les troupeaux :

> « Majora quadrupedia Charactere signari debent »
> COLUMELLE ;

2° Sur les esclaves, que le paganisme traitait en vil bétail ;

3° Sur les soldats qui y furent aussi assujettis, tant l'Etat païen inspiré par Satan aimait à dégrader l'espèce humaine (Code Justinien) ;

4° Enfin sur les païens qui se vouaient à certains dieux.

Le caractère contenait le nom ou les lettres initiales ou numérales du nom du maître ou du dieu à qui l'on appartenait. « Le fait est constant, » dit Bossuet. Mais jamais ce stigmate flétrissant ne fut universellement appliqué aux hommes, pas même sous les plus cruels tyrans. Sous l'Antechrist, personne ne pourra s'y soustraire, s'il veut vivre ; car il voudra montrer à ce signe qu'il est le seul dieu et l'unique maître du genre humain. Et ce sera le faux prophète, cette autre âme damnée de Satan, ce coryphée de tous les sophistes, qui veillera à ce qu'il soit imprimé avec le fer

rouge, sans doute au nom de la liberté, de la dignité et des droits de l'homme, à la main et au front de tous les sujets et adorateurs de la bête, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard sur la tombe, depuis le misérable couché sur son grabat jusqu'aux grands rois feudataires assis sur les trônes, depuis l'ignorant jusqu'aux grands journalistes et sublimes poètes remplissant ses antichambres pour publier et chanter la gloire et la félicité d'un si splendide régime.

Ce sera la grande égalité de ce temps-là, si grande qu'il n'y en aura point d'autre. Car pour le grand nombre la misère sera telle que l'enfer aura déjà commencé.

Le stigmate de la bête sera imprimé sur leurs fronts pour marquer qu'ils professent sa foi, et à la main droite, pour attester qu'ils en opèrent les œuvres : « *In fronte propter professionem, in manu propter operationem* » (S. Aug., *Civ.* XX, IX, 3) ; « Et pour empêcher, dit Saint Ephrem, la vertu du signe de la croix qui, formé sur le front avec la main droite, ferait crouler son empire : *ne scilicet sit locus in fronte, in quo crux per manum dexteram formetur et pingatur. Timebit enim ne facto signo crucis vis sua et potestas corruat* » (De Antichr.)

Mais il sera particulièrement gravé à la main droite des classes laborieuses, que nos modernes précurseurs de la bête appellent les « couches inférieures » ; et au front des classes libérales, « les couches supérieures », afin qu'elles soient et paraissent orgueilleuses et fières des progrès et des lumières apportées par le roi de l'humanité incrédule et perfectionnée.

Les impies ! Ils avaient reçu par le Baptême un autre caractère imprimé dans leur âme, le titre d'en-

fants de Dieu pour régner dans la gloire avec le Fils de Dieu. Ils en ont rougi, ils en ont oblitéré les divines impressions, et sont tombés des plus sublimes hauteurs au dernier degré de la bestialité, à l'asservissement à la bête et à son adoration : « *Homo, cum in honore esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* » (Ps. XLVIII, 13, 21).

17. « Et que personne ne puisse acheter ou vendre, si ce n'est celui qui aura le caractère ou le nom de la bête ou le nombre de son nom. »

On distingue ici trois formes obligatoires dans le charagma :

1° Le caractère lui-même, ou image de l'Antechrist avec son exergue ou inscription, comme sur les monnaies anciennes et modernes : « *Cujus est imago hæc et superscriptio?* » (Matth., XXII, 20.) L'inscription, d'après saint Hippolyte, Père grec du IIIe siècle, et d'autres commentateurs, serait ἀρνοῦμαι, je renie : je renie le Dieu créateur, je renie Jésus crucifié; je renie mon baptême.

2° Le nom propre de l'Antechrist inscrit en toutes lettres ou avec ses initiales ;

3° Et le nombre de son nom, c'est-à-dire les lettres numérales qui entrent dans ce nom, et forment le chiffre de ce nom.

Tous seront forcés de laisser imprimer sous l'une de ces trois formes, avec le fer rouge, le stigmate abominable à la main droite ou sur le front, sous peine de ne pouvoir ni acheter, ni vendre. Ce sera le brevet du privilège et de la liberté pour tous les apostats, mais l'interdiction du pain et du sel, du feu et de l'eau, la mise hors la loi et l'extermination de tous les chrétiens fidèles à leur foi et à leur Dieu.

Quelques persécuteurs avaient bien conçu quelque chose de semblable. Les édits d'Antonin, de Dioclétien et ceux que méditait Julien pour son retour de la guerre de Perse, portaient, en effet, que l'on ne pourrait acheter ni vendre, ni faire aucun acte public, sans avoir sacrifié aux dieux; et Hunéric, roi des Vandales, renouvela de pareilles rigueurs contre tous ceux qui n'auraient pas signé la formule arienne et ne seraient pas munis de cette formule. Mais il y avait loin de là à la stigmatisation de tout le genre humain comme d'un vil bétail.

Cette prophétie ne fut donc jamais accomplie. Ce ne sera que sous l'infernale domination de l'Antechrist qu'elle aura son épouvantable accomplissement.

℣ 18. « Ici est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête : car c'est le nombre d'un homme : et son nombre est six cent soixante-six. »

« Ici est la sagesse » : Il est besoin de sagesse, c'est-à-dire d'intelligence, pour reconnaître la bête quand elle apparaîtra, de prudence et de courage pour triompher de ses séductions et de ses violences, et pour rester fidèle à Jésus-Christ jusqu'à la mort.

— « Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête » : Les noms en hébreu, en grec et en latin, les trois langues liturgiques de l'Eglise, sont composés de lettres numérales qui forment un nombre ; or, selon saint Irénée et les plus anciens Pères, le nom de la bête formera un nombre qui la fera connaître : Dieu voudra qu'elle soit trahie, non seulement par ses actes, mais par son nom même, qui décélera sa personne et sa perverse nature.

— « Car c'est le nombre d'un homme » : « C'est

le nombre d'un homme et non d'un animal », dit le V. Bède, quoiqu'elle soit appelée la bête, léopard, ours, lion, à cause de ses mœurs bestiales, de sa perfidie, de sa brutalité et de sa férocité ;

« C'est le nombre d'un homme et non d'un démon », dit encore le même Père, quoiqu'elle en ait le génie et la perversité, et qu'elle soit possédée par le prince des démons ;

« C'est le nombre d'un homme et non d'un dieu », quoiqu'elle veuille « passer pour Dieu, se faire adorer et s'élever au-dessus de tout ce qui est Dieu » (II Thess., II, 4) ;

« C'est le nombre d'un homme », et non d'une ville ou d'un empire, quoi qu'en disent quelques modernes, puisque, après avoir fait la guerre à Enoch et Elie, elle est jetée vivante, avec son faux prophète et Satan, « dans l'étang de feu et de soufre », où l'on ne jette pas les villes et les empires, « pour y être tourmentée jour et nuit dans les siècles des siècles » (XX, 9, 10).

— « Et son nombre est six cent soixante-six », c'est-à-dire : les lettres numérales qui composent le nom propre de l'Antechrist, forment le nombre exact de 666. Ainsi l'entendent les Pères et presque tous les interprètes : « *Dico ergo ad litteram : Nomen proprium Antichristi eas litteras continebit, quæ arithmeticè acceptæ præcisè facient numerum 666. Ita passim Patres et interpretes.* » (Corn. à Lap.)

Ils apportent plusieurs noms, mais plutôt comme exemple ou comme conjecture, où ce chiffre est contenu : « *qui proinde aut conjectando, aut potius exempli causâ, varia afferunt nomina, quæ hunc numerum adæquant* » (Ibid.).

Saint Irénée, le premier, a cité λατεινος et τειταν.

λ	30
α	1
τ	300
ε	5
ι	10
ν	50
ο	70
ς	200
	666

τ	300
ε	5
ι	10
τ	300
α	1
ν	50
	666

Le V. Bède, Albert le Grand et plusieurs autres préféraient Teitan, parce que, parcourant l'univers en géant, l'Antechrist se vantera d'être celui dont il est écrit : « *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* » (Ps. XVIII, 6.)

Saint Irénée, toutefois, nous avertit sagement : « que le vrai nom de la bête ne sera connu qu'à son avènement ; que s'il avait dû l'être auparavant, il aurait été désigné par l'auteur même de l'Apocalypse. C'est pourquoi il faut bien se garder de s'arrêter à tel ou tel nom, attendu que l'Antechrist pourrait en prendre un

autre; et alors, lorsqu'il apparaîtrait, on ne le reconnaîtrait plus pour se mettre en garde contre ses séductions. » (Liv. V, chap. XXX.)

Et en effet, il est remarquable que plusieurs de ses plus insignes précurseurs, et persécuteurs du peuple de Dieu, portent exactement ce chiffre dans leur nom en hébreu, en grec et en latin :

En grec le pharaon, dernier oppresseur du peuple hébreu, que Manéthon, dans son fragment, nomme Aménophis, Αμενοφ, contient le chiffre précis de 666.

Α	1
μ	40
ε	5
ν	50
ο	70
φ	500
	666

Le surnom d'apostat, Αποϛατης, donné à Julien, et qui sera aussi celui de l'Antechrist, procure le même chiffre, écrit avec l'επισημον qui compte pour 6 chez les Grecs :

Α	1
π	80
ο	70
ϛ	6
α	1
τ	300
η	8
ς	200
	666

Mahomet qui, par sa secte, fut le fléau de la chrétienté, porte exactement le même nombre en grec :

M	40
α	1
ο	70
μ	40
ε	5
τ	300
ι	10
ς	200
	666

Bossuet, quoi qu'en disent quelques-uns, trouve admirablement le nombre fatidique, en latin, dans le véritable nom de Dioclétien et dans son titre d'Auguste. Car ce cruel persécuteur naquit, vécut et mourut Dioclès, et ne fut jamais empereur en vertu de sa dénomination en us, Diocletianus, mais par son audace et son génie et en vertu de son titre d'Augustus. C'est donc dans les lettres numérales de son propre nom, DIoCLes, et dans son titre d'aVgVstVs, qu'il faut chercher son chiffre mystique :

D	500
I	1
C	100
L	50
V	5
V	5
V	5
	666

Bossuet a donc bien saisi le sens et appliqué l'interprétation des Pères et des anciens, mais, en reconnaissant cette fois dans la bête un homme et non un empire, un individu et non un être collectif, non « l'empire Romain ou Rome même »; ce qui renverse son système.

Martin Luther, en saxon, et Jean Calvin, en hébreu, portent le même chiffre. Mais un homme qui aujourd'hui passionne l'opinion pour ou contre lui, qui donne le vertige à nos chambres révolutionnaires et met sur les dents toute la magistrature épurée, E. Boulanger, en grec, porte aussi dans son nom le chiffre fatidique :

E.	5
B	2
ο	70
υ	400
λ	30
α	1
ν	50
γ	3
ε	5
ρ	100
	666

Tous se demandent : Quelle sera sa destinée ? Sera-t-il Antechrist ou Messie ? Il ne sera ni l'un ni l'autre. Mais il est néanmoins un spécimen, une parfaite miniature de la bête apocalyptique. L'Antechrist sortira de l'obscurité sans avoir ni honneur ni sang royal, et grandira tout à coup : « *Et non tribuetur ei honor regius; et veniet clam, et obtinebit regnum* »

(Dan., XI, 21). Ernest, naguère inconnu, « *despectus* » ibid., éclipse déjà les princes et les rois, et menace de supplanter, d'évincer tous les prétendants. L'Antechrist séduira et entraînera les peuples par ses magnifiques promesses et par le prestige de ses prodiges menteurs. « *In omni virtute, et signis, et prodigiis mendacibus.* » (II Thess., II, 9). Ernest se ruine en promesses et ne fait que des fautes, et toutes ses fautes contribuent à l'élever sur le pavois : royalistes indécis, bonapartistes douteux, conservateurs et catholiques faux-teint, libéraux, quatre-vingt-neuvistes, avec tous les républicains déçus pour n'avoir pas eu de part au somptueux gâteau de la république *franc-maçonne*, marchent à sa suite. L'Antechrist recevra à la tête une blessure regardée comme mortelle, dont la guérison le fera passer pour Dieu : « *Et fecit terram, et habitantes in eâ, adorare primam bestiam cujus curata est plaga mortis* » (Ap., XIII, 12) : Ernest a reçu au cou une blessure qui pouvait le faire regarder comme vaincu, mais il est resté victorieux de son vainqueur. L'Antechrist sera précédé d'un faux prophète et de toutes sortes de sophistes et de gens perdus de mœurs : devant Ernest marchent Rochefort le mangeur de prêtres, le calomniateur de femmes, d'inoffensives religieuses aux jours de la Commune, et le juif Naquet, auteur de la loi du divorce, et Vergoin et autres pratiquants de la morale indépendante. L'Antechrist arrachera le prêtre du sanctuaire pour faire cesser le sacrifice perpétuel : « *Et auferent juge sacrificium* » (Dan., XI, 31) : Ernest par sa loi militaire arrache le prêtre de l'autel et du chevet des mourants pour le reléguer dans la caserne. Une vieille légende figure l'Antechrist luttant contre Néron,

tuant et remplaçant Néron : déjà Ernest est aux prises avec les Robespierres et les Dantons, les jacobins et les francs-maçons, avec tous ces expulseurs de religieux et de religieuses, tous ces persécuteurs de la religion du Christ et du vrai Dieu. C'est lui et les siens qui ont inspiré, dicté toute sorte de lois iniques, et, par une rare fortune, il en fait retomber tout l'odieux sur ces majorités mécréantes et impies qui les ont votées. C'est pourquoi il s'avance si fièrement à la tête de tous les mécontents de tous les partis, et ce n'est pas en vain qu'il porte dans son nom le chiffre fatal.

L'avenir dira si son chiffre mystique, si son nombre d'homme : « *Numerus enim hominis est* », qui ne fut jamais porté que par des précurseurs, des figures de l'Antechrist, n'aurait pas une plus terrible signification.

On pourrait citer d'autres noms de persécuteurs et d'hérésiarques qui ont ce chiffre. Mais ceux-là suffisent comme exemple et types de la bête.

Ainsi les ombres annonçent le corps, les figures prophétisent la réalité; or, le monstre ayant déjà paru dans ses types et ses figures, nous sommes assurés qu'il sera trahi et dévoilé par son nom et le nombre de son nom, aussi bien que par ses œuvres et ses fureurs, quand son temps sera venu.

Nous avons dit que c'était là l'interprétation des Pères et de presque tous les commentateurs. Nous exceptons les Protestants. Au lieu d'un nombre d'homme, ils voient dans le chiffre 666 un nombre de temps, une simple date, l'an 600, où le pape, qui est pour eux le seul Antechrist, reçut de l'empereur Phocas, dans la personne de Boniface III, le titre

de pape œcuménique ou universel. Or cette interprétation est aussi contraire au texte et au contexte qu'à toute l'histoire et à toute la tradition:

1° Le texte ne porte pas seulement 600, mais bien 666; ils retranchent donc deux senaires dans lesquels consistent, comme nous l'allons voir, le sens et le mystère de l'énigme. 2° Le texte dit expressément que ce nombre est un nombre d'homme : « *numerus enim hominis est.* » Ce n'est donc pas un nombre de temps, une date. 3° Non seulement Boniface III ne fut pas le premier à recevoir le titre de pape universel, puisque saint Léon Ier, dit le Grand, en fut salué au concile de Chalcédoine l'an 451, mais ce titre avait été reconnu à tous leurs prédécesseurs depuis saint Pierre. 4° Nous avons vu, avec l'unanime tradition, et conformément au texte et au contexte, que la bête ou l'Antechrist n'était ni un empire ni une succession d'hommes, comme les souverains Pontifes, mais un seul homme, qui régnera pendant quarante-deux mois : « *Et data est ei potestas facere menses quadraginta duos* » ou trois ans et demi, qui fera la guerre à Enoch et Elie et aux saints des derniers temps, et qui sera précipité vivant dans l'étang de feu et de soufre. Or, non seulement les papes ont régné et porté le titre de Pontifes suprêmes plus de mille ans après Boniface III, mais ils seront les premiers à reconnaître Enoch et Elie, et à combattre contre le véritable Antechrist. Les Protestants, calvinistes et luthériens, ont beau se réunir pour tirer de l'Apocalypse des arguments et des sophismes contre la papauté; ils se brisent contre le texte et le contexte, contre l'histoire et la tradition, qui seront toujours pour leur libre exégèse de mortels écueils.

Malheureusement, pour les combattre, quelques catholiques entrent aussi dans la voie de la singularité :

L'un ne voit dans ce chiffre « qu'un nombre indéfini et imparfait pour désigner les hérétiques, les sophistes, les apostats, et le nombre indéterminé des ennemis de l'Eglise » (*Heptaméron*, par Cyrille Lefèvre, pages 298, 299.)

Un autre, « que le 666e successeur de l'empereur Auguste ; car l'empire Romain a beau être mort et bien mort, il le fait revivre à la fin des temps. (Lafont-Sentenac, pag. 247.) « Qui sait ? dit à son tour M. l'abbé Drach. Ce nombre n'indique peut-être pas le nom de l'Antechrist, mais le numéro qu'il aura parmi les sociétés secrètes, du milieu desquelles il sortira. » (*Apocal.*, pag. 127.)

« Qui sait », et qui ne sait pas toutes les hypothèses que l'on peut forger, lorsque l'on abandonne la tradition pour se livrer à son imagination ?

Tenons-nous donc fortement au sentiment des Pères : « *State, et tenete traditiones, quas didicistis,* » s'écrie saint Paul, après avoir signalé ce monstre d'iniquité : « *ille iniquus* (II Thess., II, 8, 14) ». Certainement le diable se servira des interprétations arbitraires pour dissimuler la bête quand elle paraîtra, afin de dérouter les peuples et de les faire tomber dans ses pièges.

Mais outre son sens prophétique, ce nombre en a un autre, le sens symbolique, non moins mystérieux et profond : « *hic sapientia est* ».

Six est le symbole du jour de la créature et de l'homme, parce que tout a été créé en six jours et l'homme le sixième jour. (Gen., I, 26.) Mais comme l'œuvre de la création fut renversée par l'antique ser-

pent et la chute de l'homme, six devient le nombre par excellence de la créature et de l'homme déchu.

Sept symbolise le jour de Dieu, « parce qu'il se reposa, bénit et sanctifia le septième jour » (ibid., II, 2, 3.) Mais comme il ne voulut pas laisser l'homme tombé sans espérance et qu'il lui promit un Rédempteur, sept figure le jour de l'espérance, et de l'attente du monde et de la synagogue : « *Salutare tuum expectabo, Domine.* » (Ibid., XLIX, 18.)

Huit symbolise le jour du Messie, éclairé par sa grâce, et le jour de l'éternité, illuminé par sa gloire. « Après le septenaire, dit saint Jérôme, vient l'octonaire, afin que nous passions de la synagogue à l'Eglise, du Vieux Testament au Nouveau, des choses terrestres aux choses célestes : *Post septenarium octonarius ponitur, ut de Synagoga ad Ecclesiam, de Veteri Testamento ad Novum, de terrenis ad cœlestia transeamus.* » (Ezech. XL.)

« Le temps de cette vie, avec son inconstance et sa mobilité, ajoute saint Augustin, est comparé au nombre septenaire, et l'éternité à l'octonaire, parce que là n'existent plus ces changements : *Tempus hujus vitæ volubile septenario numero comparatur, æternitas octonario, quia in illâ non est ista varietas.* » (Ps. VI et XI.)

Aussi, « le Verbe de Dieu s'étant fait chair », et « les huit jours où, enfant, il devait être circoncis, étant accomplis, il fut nommé Jésus : *Et postquàm consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.* » C'était le nom délibéré dans les conseils éternels pour tout restaurer dans le monde : « *instaurare omnia in Christo* » (Eph., I, 10), et apporté par un ange sur la terre, avant même qu'il

fût conçu : « *quod vocatum est ab Angelo priùsquam in utero conciperetur* » (Luc., II, 21). Et c'est pourquoi le nombre de son nom, « qui fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et aux enfers » (Philipp., II, 10), renferme le triple octonaire de 888 : Jésus, en grec Ιησους, forme ainsi ce nombre :

Ι	10
η	8
σ	200
ο	70
υ	400
ς	200
	888

C'est ce nom trois fois adorable et béni que Satan voudra imiter pour l'anéantir, et dont il imposera l'infernale contrefaçon à l'Antechrist naissant, en y exprimant toute la haine et l'impiété des enfers, afin qu'à ce nom nouveau tout tremble au ciel et sur la terre pour faire triompher l'enfer. Mais ce sera vainement ; pour le composer, il ne lui sera donné d'y faire entrer ni le septenaire de l'espérance, ni l'octonaire de l'éternelle félicité, mais seulement le senaire de l'ange rebelle et de l'homme déchu : « *senarius est* » ; il portera toujours le nombre 666. En vain voudra-t-il faire passer son suppôt pour Dieu, l'élever au-dessus de tout ce qui est honoré comme Dieu, et faire tomber les peuples à ses pieds pour l'adorer : la créature ne prévaudra jamais contre le créateur : « *Senarius est.* »

En vain il lui donnera sa vertu, c'est-à-dire sa

malice et son orgueil, et sa grande puissance, c'est-à-dire tous les royaumes de ce monde avec leur gloire : tout tombera au seul souffle du Très-Haut : « *Senarius est.* »

En vain, pour accroître la puissance de son nom et la vertu de son nombre, il ajoutera les dizaines et les centaines aux unités ; par ce triple symbole : 666, il ne fera que rappeler son immense déchéance et celle de l'Antechrist, sa propre démence dans le ciel d'où il a été chassé, sa prévarication sur la terre où il a perverti l'œuvre de Dieu, et le profond abîme où il entraîne la bête et tous ses sectateurs avec lui, dans des tourments sans fin : « *Senarius est in æternum.* »

Voilà une partie du mystère du nombre 666 : « *hic sapientia est. Qui habet intellectum computet numerum bestiæ.* »

CHAPITRE XIV

SUITE DE LA QUATRIÈME SÉRIE DE VISIONS

L'Agneau sur la montagne de Sion, suivi de cent quarante-quatre mille vierges. — Un ange annonce l'Evangile éternel ; — un autre, la ruine de Babylone ; — un troisième, le châtiment des adorateurs de la bête et de son image. — Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. — Le Fils de l'homme sur une nuée présidant à la moisson ; — un autre ange à la vendange. — Grande cuve de la colère de Dieu foulée hors de la cité.

1. Et je vis, et voici l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom et le nom de son père écrit sur leurs fronts.

2. Et j'entendis une voix du ciel comme la voix de grandes eaux et comme la voix d'un grand tonnerre, et la voix que j'entendis était comme l'harmonie de joueurs de harpes touchant de leurs harpes.

3. Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux et les vieillards : et personne ne pou-

Et vidi : et ecce Agnus stabat supra montem Sion, et cum eo centum quadraginta quatuor millia habentes nomen ejus, et nomen Patris ejus scriptum in frontibus suis.

2. Et audivi vocem de cœlo, tanquam vocem aquarum multarum, et tanquam vocem tonitrui magni ; et vocem, quam audivi, sicut citharædorum citharizantium in citharis suis.

3. Et cantabant quasi canticum novum ante sedem, et ante quatuor animalia, et seniores ; et nemo poterat dicere canticum, nisi illa

vait apprendre le cantique, si ce n'est les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre.

centum quadraginta quatuor millia, qui empti sunt de terra.

4. Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes; car ils sont vierges. Ils suivent l'Agneau partout où il va. Ils ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et l'Agneau,

4. Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati; virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et Agno;

5. Et dans leur bouche il ne s'est point trouvé de mensonge; car ils sont sans tache devant le trône de Dieu.

5. Et in ore eorum non est inventum mendacium; sine macula enim sunt ante thronum Dei.

6. Et je vis un autre Ange volant par le milieu du ciel, portant l'Evangile éternel pour évangéliser ceux qui attendent sur la terre et toute nation et tribu et langue et peuple,

6. Et vidi alterum Angelum volantem per medium cœli, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem, et tribum, et linguam, et populum;

7. Disant d'une grande voix : Craignez le Seigneur et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux.

7. Dicens magna voce : Timete Dominum, et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus et adorate eum qui fecit cœlum et terram : mare, et fontes aquarum.

8. Et un autre Ange suivit disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone, qui a fait boire le vin de la colère de sa

8. Et alius Angelus secutus est dicens : Cecidit, cecidit Babylon illa magna, quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.

fornication à toutes les nations.

9. Et un troisième Ange les suivit disant d'une grande voix : Si quelqu'un adore la bête et son image, et en reçoit le caractère sur son front ou à sa main,

10. Il boira aussi le vin de la colère de Dieu qui a été mêlé au vin pur dans le calice de sa fureur, et il sera tourmenté dans le feu et le soufre, en présence des saints Anges et en présence de l'Agneau.

11. Et la fumée de leurs tourments monte dans les siècles des siècles, et ils n'ont de repos ni jour ni nuit ceux qui ont adoré la bête et son image, et ceux qui ont reçu le caractère de son nom.

12. Ici est la patience des Saints qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

13. Et j'entendis une voix du ciel me disant : Ecris : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Oui, dès maintenant, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs travaux : car leurs œuvres les suivent.

14. Et je vis, et voici une nuée blanche et sur la nuée

9. Et tertius Angelus secutus est illos, dicens voce magna : Si quis adoraverit bestiam, et imaginem ejus, et acceperit characterem in fronte sua, aut in manu sua,

10. Et hic bibet de vino iræ Dei, quod mistum est mero in calice iræ ipsius, et cruciabitur igne et sulphure in conspectu Angelorum sanctorum, et ante conspectum Agni ;

11. Et fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum ; nec habent requiem die ac nocte, qui adoraverunt bestiam, et imaginem ejus, et si quis acceperit characterem nominis ejus.

12. Hic patientia sanctorum est, qui custodiunt mandata Dei, et fidem Jesu.

13. Et audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos.

14. Et vidi, et ecce nubem candidam, et super nubem

quelqu'un assis semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or et à sa main une faux tranchante.

15. Et un autre Ange sortit du temple, criant d'une grande voix à celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faux et moissonnez, parce que l'heure de moissonner est venue, parce que la moisson de la terre est mûre.

16. Et celui qui était assis sur la nuée jeta sa faux sur la terre, et la terre fut moissonnée.

17. Et un autre Ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant aussi une faux tranchante ;

18. Et il sortit de l'autel un autre Ange qui avait pouvoir sur le feu, et il cria d'une grande voix à celui qui avait la faux tranchante disant : Jette ta faux tranchante, et vendange les grappes de la vigne de la terre, parce que ses raisins sont mûrs.

19. Et l'Ange jeta sa faux sur la terre, et il vendangea la vigne de la terre et la jeta dans la grande cuve de la colère de Dieu.

20. Et la cuve fut foulée hors de la cité, et le sang

sedentem similem Filio hominis, habentem in capite suo coronam auream, et in manu sua falcem acutam.

15. Et alius Angelus exivit de templo, clamans voce magna ad sedentem super nubem: Mitte falcem tuam, et mete ; quia venit hora ut metatur, quoniam aruit messis terræ.

16. Et misit qui sedebat super nubem, falcem suam in terram, et demessa est terra.

17. Et alius Angelus exivit de templo, quod est in cœlo, habens et ipse falcem acutam.

18. Et alius Angelus exivit de altari, qui habebat potestatem supra ignem ; et clamavit voce magna ad eum qui habebat falcem acutam,dicens: Mitte falcem tuam acutam, et vindemia botros vineæ terræ; quoniam maturæ sunt uvæ ejus.

19. Et misit Angelus falcem suam acutam in terram et vindemiavit vineam terræ, et misit in lacum iræ Dei magnum ;

20. Et calcatus est lacus extra civitatem, et exivit

s'éleva hors de la cuve jusqu'aux freins des chevaux, l'espace de mille six cents stades.

sanguis de lacu usque ad frenos equorum per stadia mille sexcenta.

℣ 1. « Et je vis, et voici l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom et le nom de son Père écrit sur leurs fronts. »

Quel sublime contraste entre ce chapitre et le précédent, et quel changement imprévu ! Là on ne voyait que la puissance infernale et les violences épouvantables de l'Antechrist, et l'on croyait tout perdu, le vrai Dieu abandonné, et le monde entier apostat.

Le prophète ici nous rassure par le spectacle de ces cent quarante-quatre mille sortis vainqueurs de la grande Tribulation, et s'élevant avec l'Agneau sur les hauteurs de Sion. Car ce ne sont que les prémices de Dieu et de l'Agneau : « *primitiæ Deo et Agno* » 4 ; or, si les prémices sont si considérables, quel ne sera pas le nombre de ceux qui viendront après ?

« Et je vis » : Saint Jean voit donc en figure les scènes émouvantes et le terrible dénoûment qui vont terminer cette quatrième série de visions :

— « Et voici l'Agneau debout sur la montagne de Sion » : — « L'Agneau », c'est celui qui est venu effacer les péchés du monde : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* » (Joann., I, 29, 36), tandis que la bête vient couvrir le monde de crimes et d'abominations ;

— « Debout » : Il est debout, parce qu'il a ouvert en vainqueur la pierre de son tombeau, et qu'il est monté triomphant au plus haut des cieux pour défendre

son Eglise et dominer la terre : « *Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ, de petra deserti ad montem filiæ Sion* » (Is., XVI, 1). S'il laisse à ses ennemis une apparente domination, c'est pour éprouver et glorifier son Eglise et ses élus, et pour faire éclater un jour sa puissance et sa gloire en anéantissant à jamais leur infernal empire.

— « Sur la montagne de Sion » : Allusion à la plus haute montagne de Jérusalem, image de l'Eglise militante qui en est sortie : « *De Sion exibit lex* » (Is., II, 3), et qui ici figure le plus haut sommet de l'Empyrée, de l'Eglise triomphante. L'Agneau est sur la montagne de Sion, « parce qu'il est plus élevé que tous les cieux : *quia excelsior cœlis factus* » (Hebr., VII, 26).

— « Et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom et le nom de son Père écrit sur leurs fronts » : Quels sont donc les victoires et les triomphes de ces cent quarante-quatre mille, pour être élevés à de si sublimes hauteurs avec l'Agneau, et pour avoir particulièrement la gloire de porter son nom et le nom de son Père écrit sur leurs fronts ? L'Apôtre vierge va nous dire, dans les versets suivants, que ce sont ceux qui non seulement ont conquis la gloire du martyre, mais conservé la splendeur de la virginité.

℣ 2. « Et j'entendis une voix du ciel, comme la voix de grandes eaux et comme la voix d'un grand tonnerre, et la voix que j'entendis était comme une harmonie de joueurs de harpes touchant de leurs harpes. »

« Et j'entendis une voix du ciel » : C'est la voix des cent quarante-quatre mille qui n'ont qu'une voix, parce qu'ils n'eurent qu'une même foi pour garder la même vertu privilégiée. — Cette voix vient du ciel, parce que

c'est au ciel qu'ils en reçoivent la récompense, de même que c'est du ciel qu'ils reçurent les grâces pour pratiquer cette vertu qui les égale aux Anges : « *Apud homines hoc impossibile est; apud Deum autem omnia possibilia sunt* » (Matth., XIX, 26).

— « Comme la voix des grandes eaux » : L'Ecriture dit aussi comme la voix de peuples nombreux. Car ils viennent de toutes les nations, figurées par les eaux : « *Aquæ... populi sunt et gentes et linguæ* » (XVII, 15), et après avoir été, par l'éclat de leurs vertus, l'honneur et la gloire de la cité militante, ils réjouissent, comme la merveille de l'Esprit-Saint, plus que tous les autres élus, l'Eglise triomphante : « *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* » (Ps. XLV, 5).

— « Et comme la voix d'un grand tonnerre » : Le triomphe de tant de vierges en face d'un monde, le monde de l'Antechrist, livré à tous les vices, à toute la corruption de la chair, sera comme les coups répétés de la foudre, comme les éclats d'un effroyable tonnerre : « *disputante autem Paulo de justitia, et castitate, et de judicio futuro tremefactus Felix* » (Act., XXIV, 25).

— « Et la voix que j'entendis était comme l'harmonie de joueurs de harpes touchant de leurs harpes » : Mais cette voix qui, par sa puissance, imite le bruit des grandes eaux et les terribles éclats du tonnerre, n'a rien de confus ni de désordonné ; elle ressemble aussi aux sons harmonieux d'un chœur formé des plus savants instrumentistes. Les harpes symbolisent admirablement les vertus qu'ils ont pratiquées pour garder la virginité, et conserver dans un vase fragile un si précieux trésor. Les cordes de la harpe, substance desséchée de l'être animal, rappellent leur corps réduit en servitude et mortifié pour l'amour de Jésus-Christ :

« *Castigo corpus meum et in servitutem redigo* » (I Cor., IX, 27) ; et le bois sur lequel les cordes sont tendues représente la croix, source de toutes les autres vertus qui protègent la virginité : « car, dit saint Jérôme, l'abstinence, la pénitence, l'humilité, qui enfantent la virginité ; la prudence, la force, l'obéissance, qui la nourrissent ; la solitude, le silence, la charité, qui la perfectionnent ; en un mot, toutes les vertus forment comme un chœur pour veiller autour d'elle et la défendre » (In XVI Isaiæ, 11).

℣ 3. « Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux et les vieillards ; et personne ne pouvait apprendre le cantique, si ce n'est les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. »

« Et ils chantaient comme un cantique nouveau » : Leur cantique est nouveau comparé, non seulement à celui de Moïse et des Hébreux après leur délivrance de la persécution de Pharaon, mais aussi à celui des autres saints dans le ciel, la virginité ayant ses allégresses, ses suavités et ses gloires particulières.

— « Devant le trône » : c'est-à-dire en présence de la glorieuse Trinité, dont les trois personnes adorables sont vierges par essence ;

— « Et devant les quatre animaux » : c'est-à-dire les quatre Evangélistes, dont ils ont éminemment pratiqué, non seulement les préceptes, mais aussi les divins conseils : « *sunt eunuchi... propter regnum cœlorum. Qui potest capere, capiat* » (Matt., XIX, 12).

— « Et les vieillards » : Les douze patriarches et les douze apôtres, dont ils sont la postérité spirituelle la plus glorieuse et la plus privilégiée.

— « Et personne ne pouvait apprendre le cantique,

si ce n'est les cent-quarante quatre mille » : Au lieu d'*apprendre*, notre Vulgate porte *dire, dicere*. Les anges en savaient une partie, eux qui sont vierges par nature; mais ils ne pouvaient le chanter tout entier, n'ayant jamais combattu dans un corps de chair, et n'en connaissant ni les secrètes ni les généreuses luttes. Les autres saints connaissent ces difficiles et glorieux combats; mais dans le précieux trésor de leurs mérites, ils ne gardèrent pas toujours la splendeur du lis et le joyau de la virginité, l'intègre sainteté de Jésus-Christ, le nouvel Adam, et de la Vierge des vierges, la nouvelle Eve et la Reine des anges.

— « Qui ont été rachetés de la terre » : Il semble, d'après ce verset et le suivant, que Jésus-Christ a considéré les vierges comme les pierres précieuses et les perles du plus haut prix parmi ses élus, et qu'il leur a appliqué, d'une manière toute particulière, les mérites de sa Passion, pour leur obtenir de son Père la parfaite pureté du corps et de l'âme, pour qu'ils vécussent dans leurs corps terrestres comme les anges d'une vie toute céleste : « *videtur ergo Christus pro virginibus, quasi gemmis pretiosissimis coemendis, peculiari modo orasse, laborasse, et pretium sanguinis sui Deo Patri obtulisse, destinasse et applicasse.* » (Corn. à Lap.)

℣ 4. « Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes : car ils sont vierges. Ils suivent l'Agneau partout où il va. Ils ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et l'Agneau. »

« Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes » : Il est clair, par un texte si précis, que, dans le vrai sens littéral, il ne faut entendre ici que les hommes vierges proprement dits qui vivront à l'épo-

que de la grande tribulation : « *hinc patet ad litteram hic agi de proprie dictis virginibus, qui erunt tempore Antichristi.* » (Corn. à Lap.) Car ces expressions : « *hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati ; virgines enim sunt* », ne sauraient s'entendre que de ceux qui ont conservé intègre la vertu de virginité, et n'ont encouru aucune déchéance morale ni par aucun acte ou commerce illicite, ni même par l'usage légitime du mariage, par où l'on descend, en perdant la virginité, d'un état plus parfait à un état moins parfait. C'est l'interprétation commune des saints Docteurs et des commentateurs. (S. Jérôme, *Advers. Jovin.*, I, 40, 5 ; Aug., *de Sancta Virgin.*, XXVII ; S. Greg. Mag., Regul. part. III, 28 ; Albert. Mag., S. Thomas, Gagnée, Corn. à Lap.) D'où nous concluons :

1° C'est donc détourner ce texte de son véritable sens que de ne l'entendre purement, avec l'école d'Alcazar et de Bossuet et les protestants, que de ceux qui se sont préservés de l'idolâtrie ;

2° Les mêmes expressions réfutent pareillement ceux qui confondent ici les 144,000 hommes vierges avec les 144,000 Israélites du chap. VII, 4, qui évidemment ne seront pas tous dans le célibat et la pratique de la virginité, quand ils entreront dans le giron de l'Eglise, mais dont beaucoup auront été déjà engagés sous le joug conjugal ;

3° Il est non moins évident qu'il ne s'agit ici que des hommes qui marcheront alors à la suite de l'Agneau : « *qui cum mulieribus non sunt coinquinati* », et non des femmes et des enfants, qui seront bien plus nombreux. Les hommes, seuls, sont ici comptés, parce que c'est l'usage de l'Ecriture, comme on le voit en particulier dans l'Evangile, où il est dit ex-

pressément que l'on ne compte que les hommes et non les femmes et les enfants, qui mangèrent du pain miraculeusement multiplié dans le désert : « *Manducantium autem fuit numerus quinque millia virorum, exceptis mulieribus et parvulis* » (Matth., XIV, 21); « *Erant autem quatuor millia hominum extra parvulos et mulieres* » (*ibid.*, XV, 38).

Or, si tel sera le nombre des hommes seulement, cent quarante-quatre mille, nombre mystique indéterminé, indéfini, qui vaincront, dans les derniers temps, le monde, la chair et le sang par la virginité, quel ne sera pas celui des chastes vierges, épouses de l'Agneau, qui triompheront des séductions et des violences de l'Antechrist, l'angélique vertu étant beaucoup plus commune dans le sexe prétendu faible que dans l'homme? Nous ne devons pas compter davantage, parmi les 144,000, les enfants au berceau que fera mourir le nouvel Hérode, quoique l'Eglise applique ce texte, dans un sens accommodatice, aux saints Innocents, l'innocence et la virginité étant un privilège, une condition de cet âge, et non une vertu et un mérite de choix. Car, ainsi que les femmes vierges, ils seront bien plus nombreux.

De là nous pouvons et nous devons conclure qu'entre ce temps d'indifférence, de sensualisme et d'apostasie que nous traversons actuellement, lequel doit finir, comme il est marqué au chap. VI, 12-17, par un effroyable cataclysme, et le règne de la bête ou l'Antechrist, il y aura un intervalle de liberté et de grande prospérité pour l'Eglise et un accroissement considérable des familles religieuses d'hommes et de femmes pour préparer cette forte génération et ces multitudes innombrables de vierges, de héros et de

martyrs qui répandront le plus vif et suprême éclat sur l'Eglise pendant la grande tribulation.

Courage donc, successeurs des apôtres, sacerdoce catholique et patriarches de la famille chrétienne ! Courage, congrégations religieuses persécutées, expulsées, toujours méconnues et calomniées ! Vous êtes la racine des lis, le germe des immortelles fleurs qui doivent briller aux derniers jours. Vous nourrissez dans votre sein l'étincelle du feu sacré qui doit embraser et renouveler le monde, et triompher des dernières et affreuses ténèbres qui s'épaississent chaque jour.

« Continuez, vous crie saint Augustin, ô saints de Dieu, enfants et jeunes filles, hommes et femmes, qui ne connaissez ni époux ni épouses, continuez, persévérez jusqu'à la fin... Car c'est vous que vit ainsi, dans l'Apocalypse, celui qui fut plus aimé que les autres de l'Agneau, celui qui avait le privilège de reposer sur sa poitrine...

« C'est à bon droit que vous le suivez par la virginité du cœur et de la chair partout où il va. Car qu'est-ce que le suivre, si ce n'est l'imiter ? C'est pourquoi vous le suivez, en gardant avec persévérance ce que vous avez voué avec ardeur... Confiance, courage, persévérance, ô vous qui vouez et gardez au Seigneur les vœux d'une perpétuelle continence, non à cause du siècle présent, mais à cause du royaume des cieux. » *(De sanctâ virginitate.)*

— « Ils suivent l'Agneau partout où il va » : Mais pourquoi est-il dit des vierges seulement, et non des autres Saints : « qu'ils suivent l'Agneau partout où il va » ?

1° Parce que la virginité seule est le signe d'une

innocence générale, ce que ne sont ni l'apostolat ni le martyre; car pour obtenir l'auréole de la virginité, il faut s'être méprisé et vaincu soi-même depuis sa naissance jusqu'à sa mort, pour l'honneur de Jésus-Christ, et avoir méprisé et vaincu pareillement le monde toute sa vie;

2° Parce que la virginité est elle-même un apostolat perpétuel, sinon en paroles, du moins en action, et une mort, un martyre de tous les jours, de tous les instants : « *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* » (II Cor., IV, 10.) Ainsi l'entendent plus particulièrement Albert le Grand et saint Thomas.

C'est pourquoi, dans cette suprême et violente persécution de l'Antechrist, où ils seront les premiers martyrs, ces 144,000 hommes, pontifes, prêtres, religieux et simples fidèles, sans compter les femmes vierges, encore plus nombreuses, par la pureté de toute leur vie et l'héroïsme de leurs autres vertus, seront pour les peuples comme le bruit des grandes eaux qui réveilleront leur foi; pour les impies, comme les éclats du tonnerre de la puissance de Dieu, qui les fera trembler à la pensée de ses jugements; et pour tous les fidèles, comme la plus harmonieuse et la plus éloquente des prédications. Aussi reçoivent-ils, avec l'auréole de la virginité, la couronne de toutes les vertus, et c'est pourquoi « ils suivent l'Agneau partout où il va. »

— « Ils ont été rachetés d'entre les hommes » : Remarquons cette insistance de l'écrivain sacré, ou plutôt de l'Esprit-Saint, sur cette spéciale rédemption des vierges, tant est difficile à garder dans des

vases fragiles l'inestimable et délicat trésor de la virginité.

L'idée de cette vertu ne fut pas étrangère néanmoins à l'antiquité même profane. L'Orient et l'Occident, Juifs et Gentils, Grecs, Romains et Barbares la regardaient comme un état surnaturel et divin, et l'on sait que les Grecs ne présentaient les prémices de leurs fruits au temple d'Apollon, à Délos, que par une vierge éprouvée, et que six vierges, sous le nom de vestales, choisies parmi les plus hautes familles patriciennes, entretenaient à Rome le feu sacré dans le temple de Vesta. Josèphe contre Appion, II, 24; Hérodote, I, 198; Plutarque, *Banquet*, liv. III, quest. 8; Tacite, et d'autres auteurs latins, élèvent cette vertu au-dessus de l'état du mariage, et en parlent quelquefois avec la rectitude des saints Docteurs. Mais elle était aussi rare que le phénix de leurs fables. Ce n'est que depuis Jésus-Christ et sa Mère vierge qu'elle est devenue une vertu presque commune dans le christianisme, nous voulons dire le catholicisme ; car l'hérésie, le protestantisme par ses blasphèmes contre les saints et la Reine des anges, est souvent descendu au-dessous du paganisme.

— « Comme prémices pour Dieu et l'Agneau » : Allusion à la loi mosaïque où les prémices, les premiers fruits de la terre et des animaux offerts à Dieu, consacraient ceux qui devaient venir après, et leur assuraient les bénédictions du Seigneur : « Honorez de votre bien le Seigneur, et donnez-lui les prémices de tous vos fruits : et vos greniers seront remplis de blé et vos pressoirs regorgeront de vin » (Prov., III, 9, 10).

Ainsi les 144,000 vierges se sacrifiant au Seigneur,

féconderont le champ de l'Eglise, et, tombant les premiers sous les coups de l'Antechrist, consacreront le courage et l'ardeur des fidèles du monde entier, déjà ébranlé par le retour des Juifs figuré au chap. VII, 4, par les 144,000 de toutes les tribus d'Israël. Car eux aussi seront la bénédiction et la richesse de toutes les nations : « *Quod si delictum illorum divitiæ sunt mundi, et diminutio eorum divitiæ gentium ; quanto magis plenitudo eorum?... Quæ assumptio, nisi vita ex mortuis ?* » (Rom., XI, 12-15.)

Et l'Eglise, plus féconde que jamais, finira de remplir le ciel de ses élus. Ils lui viendront de l'Orient et de l'Occident, de tous les points du globe, Juifs et Gentils, toute la postérité charnelle et spirituelle d'Abraham, et ils formeront cette multitude que personne ne peut compter, de toutes nations et tribus, et peuples et langues, debout devant le trône et en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches et les palmes à la main : « *Post hæc vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus et tribubus, et populis et linguis, stantes ante thronum, et in conspectu Agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum* » (VII, 9).

« Heureuses les familles qui consacrent les prémices au Seigneur! Elles auront la fécondité de l'olivier : *ubi multi sunt virgines, ibi conjuges fœcundiores.* » (S. Ambr., liv. III, *de Virgin.*)

Heureuses les nations qui entendent la voix du ciel et multiplient de telles prémices! Elles se fondent sur la pierre, et avec l'Agneau elles domineront la terre. Mais malheur aux peuples impies, aux Etats persécuteurs qui les proscrivent! Leur dégradation deviendra proverbiale, et leur ruine retentira dans les siècles.

℣. 5. « Et dans leur bouche il ne s'est point trouvé de mensonge : car ils sont sans tache devant le trône de Dieu. » — « Mensonge » ne doit s'entendre ici ni du mensonge commun, ni de l'adoration des idoles ou de la bête, comme le prétendent quelques-uns, mais de la violation en matière grave de leur vœu de virginité. « Ils sont sans tache », parce que, selon la pensée de saint Augustin, ils ont gardé avec persévérance au Seigneur ce qu'ils lui avaient voué avec ardeur ; ils n'ont cessé d'être fidèles à leurs engagements de perpétuelle continence, non à cause du siècle présent, mais à cause du royaume des cieux : « *vos itaque sequimini eum, tenendo perseveranter quod vovistis ardenter... qui vovetis et redditis Domino Deo vestro vota perpetuæ continentiæ, non propter præsens sæculum, sed propter regnum cœlorum* » (*De sancta Virgin.).*

Quel soufflet infligé par l'Esprit-Saint à Luther et à tous ces chefs de la pseudo-réforme, qui, ouvrant le puits de l'abîme, commencèrent « le premier malheur » par un mensonge sacrilège, la violation de leurs vœux et la profanation de leur caractère de prêtres et de religieux ! Il n'est pas étonnant que l'impudique Martin et ses pareils aient d'abord rejeté la canonicité de l'Apocalypse. Et il fallait que cette canonicité fût bien évidente pour que leurs successeurs réintégrassent la divine prophétie du disciple vierge dans leurs Bibles : quitte à la travestir et en tirer d'odieux pamphlets contre l'unique épouse de Jésus-Christ.

℣. 6. « Et je vis un autre ange volant par le milieu du ciel, portant l'Evangile éternel pour évangéliser ceux qui attendent sur la terre et toute nation et tribu et langue et peuple. »

« Et je vis un autre ange » : L'expression autre est ici pour distinguer cet ange de « saint Michel et de ses anges », dont il est question au chap. XII, 7, puisqu'il n'a été parlé d'aucun ange depuis, et pour signifier que celui-ci est d'une autre nature. Aussi presque tous les commentateurs reconnaissent-ils que cet ange et les deux suivants ne sont pas des anges proprement dits, mais des hommes envoyés de Dieu pour combattre l'Antechrist. Les uns y voient trois ordres de prédicateurs, les autres Enoch et Elie et Jérémie ou tout autre prophète : « Car, disent-ils, Dieu, dans son admirable et suave providence, ne se sert pas des anges mais des hommes, pour évangéliser et instruire les hommes : *suavis enim Dei providentia, ad homines docendos et monendos, hominibus non angelis utitur.* » Ainsi l'entendent saint Victorin, Ticonius, le V. Bède, l'abbé Rupert, saint Anselme, Gagnée, Corn. a Lap., et beaucoup d'autres. Pour nous, nous reconnaissons Enoch dans le premier, qui annonce le jugement, Elie dans le second, qui prophétise la ruine de Babylone, et dans le troisième le souverain Pontife, qui confirme la mission des deux grands prophètes réservés pour les derniers temps, définit et condamne la suprême et universelle hérésie, et lance l'anathème sur l'Antechrist et ses adorateurs.

— « Volant par le milieu du ciel » : A ce trait, qui ne reconnaît le retour d'Enoch, le ciel étant le royaume de Dieu ? Il vole vraiment par le milieu du ciel, ayant approché du ciel des élus sans y pénétrer, et n'étant sorti du ciel et de l'Eglise militante que pour y revenir et évangéliser tout l'univers. (Gen., V, 24 ; Eccli., XLIV, 16 ; Hebr., XI, 5.)

— « Portant l'Evangile éternel » : Ceci peut être

une allusion à la prophétie même d'Enoch, citée par saint Jude : « Voici que le Seigneur vient avec la multitude innombrable de ses saints, pour exercer son jugement sur tous les hommes, et convaincre tous les impies de toutes leurs actions d'impiété et de tous leurs blasphèmes contre Dieu » (14-15). C'est du pur Evangile.

Lorsqu'il sortira de sa glorieuse et sublime retraite, Enoch n'apportera pas une autre doctrine et ne prêchera pas un autre Evangile que celui que Jésus-Christ apporta du sein de son Père : « *Omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* » (Joan., xv, 15), et que les apôtres ont prêché dans le monde entier.

L'Evangile est encore éternel, dit saint Thomas, matériellement, *materialiter*, en ce sens qu'il promet les choses éternelles ; similitudinairement, *similitudinarie,* parce que, renfermant le Nouveau Testament qui est parfait, il ne sera plus révoqué ni changé à l'instar de la loi de Moïse, qui a dû faire place à la loi de Jésus-Christ ; effectivement, *effective,* parce qu'en nous donnant la grâce dans le temps et la gloire dans l'éternité, il nous met en possession de tous les biens promis. Mais il n'est pas éternel formellement, *formaliter*, en ce sens qu'il serait prêché éternellement. Car toute prédication cessera à la résurrection et au jugement, après lequel tous les élus entreront dans les clartés indéfectibles de la vision intuitive et béatifique.

Au père du genre humain, qui de ses demeures séculaires a vu passer toute sa postérité, toutes les générations sous ses yeux, avec leurs erreurs, leurs illusions et leurs égarements, de rappeler l'Evangile éternel, de proclamer la vérité immuable. Quelle ne sera pas son autorité auprès de toutes les nations qui,

à sa majesté et à ses miracles, le reconnaîtront pour leur ancêtre ?

— « Pour évangéliser ceux qui attendent sur la terre et toute nation et tribu et langue et peuple » : Le texte dit : « pour évangéliser ceux qui sont assis sur la terre ». Ceux-là sont assis ou attendent sur la terre, qui n'ont pas encore entendu annoncer l'Evangile, ou ne sont pas venus, par leur faute, travailler à la vigne du Seigneur : « *Quid hic statis totâ die otiosi* » (Matth., xx, 6)? Car le sublime patriarche sera envoyé non seulement aux nations chrétiennes pour les réveiller de leur assoupissement, les ramener de leurs infidélités et les préserver de la séduction générale ; mais aussi aux idolâtres qui n'avaient pas reçu ou qui avaient laissé périr au milieu d'elles la semence de l'Evangile, et « qui étaient encore assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort », afin que toutes puissent échapper, si elles veulent, aux séductions et aux fureurs de la bête.

℣ 7. « Disant d'une grande voix : Craignez le Seigneur, et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux. »

« Disant d'une grande voix » : Sa voix est grande par sa majesté soixante fois séculaire, par son autorité d'ancêtre de toute la race humaine, par son désir ardent de ramener toute sa postérité à son Dieu et à son Sauveur, et par la puissance dont l'investit le Très-Haut pour combattre l'Antechrist le plus pervers et le Lucifer de ses descendants :

— « Craignez le Seigneur » : Il est concis et n'a rien de la verbosité et des phrases vides de sa race dégénérée. D'un mot lumineux comme le soleil, il

lui rappelle tout son devoir et son suprême intérêt. « Craignez le Seigneur » qui seul peut perdre l'âme et le corps dans la Géhenne du feu éternel, et non Satan ni son vil suppôt, ni tous ceux qui tuent les corps, mais qui n'ont aucun pouvoir sur les âmes. » (Luc., XII, 4, 5). L'amour et la crainte de Dieu, dit en effet saint Augustin, est le principe de tout bien : l'amour et la crainte du monde, le principe de tout mal. Pour pratiquer le bien et éviter le mal, il faut donc discerner ce que l'on doit aimer et ce que l'on doit redouter. (In Sent. 248.)

— « Parce que l'heure de son jugement est venue » : Voilà un motif formidable comme un coup de tonnerre même pour les adorateurs de la bête. Car la présence d'Enoch et ses éclatants miracles sont la plus irrésistible démonstration que l'heure du jugement dernier va sonner.

— « Et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux » : Appel au cœur et à la raison. En deux mots, il décrit physiquement l'œuvre du souverain ouvrier et toute sa magnificence. Mais au figuré, par le ciel, l'on peut entendre l'Eglise triomphante et ses innombrables multitudes d'anges et de saints ; par la terre, l'Eglise militante et tous les prédestinés ; et par la mer et les sources des eaux, tous les peuples divers d'où viennent les élus. C'est donc l'auteur de tant de merveilles et de bienfaits qu'il faut adorer, et non la vile créature révoltée contre son Créateur, l'impie qui, dans son orgueil et sa démence, a tramé la perte du genre humain. Car, comme les eaux qui s'écoulent, il disparaîtra rapidement lui-même avec ses adorateurs, et à jamais, dans l'abîme.

℣ 8. « Et un autre ange suivit disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone, qui a fait boire le vin de la colère de sa fornication à toutes les nations. »

« Et un autre ange suivit » : Dans ce second ange qui suit, on reconnaît Elie; après Enoch qui fut transféré dans le paradis pour prêcher la pénitence aux nations : « *Henoch placuit Deo, et translatus est in paradisum, ut det Gentibus pœnitentiam* » (Eccli., XLIV, 16), vient Elie, qui fut aussi enlevé au ciel dans un char de feu, pour rétablir les tribus de Jacob : « *restituere tribus Jacob* » (id., XLVIII, 9-10).

— « Disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone » : Allusions à Isaïe : XXI, 9; et Jérémie : LI, 8.

Quelle sublimité dans cette répétition, et quelle énergie dans ce passé mis à la place du futur pour affirmer la chute prochaine et certaine de la cité de Satan, lequel trône au milieu d'elle sous la figure de l'Antechrist ! Car ici la grande Babylone que l'écrivain sacré ne cesse d'opposer à la nouvelle Jérusalem, l'Epouse de l'Agneau, n'est point une ville particulière, mais le monde maudit de Dieu dans l'Evangile à cause de sa corruption : « *Væ mundo a scandalis* » (Matth., XVIII, 7); et de même que la nouvelle Jérusalem figure la société des saints, l'Eglise de Jésus-Christ répandue dans le monde entier, et toujours éprouvée et persécutée sur la terre, mais triomphante à la fin avec les élus dans le ciel; la grande Babylone représente la société des pervers, le monde entier corrupteur et corrompu et persécuteur des saints, mais réprouvé à la fin, et condamné aux flammes et aux supplices éternels : « *et fumus tormentorum*

eorum ascendit in sæcula sæculorum » (11 infrâ; xix, 3). « Par la grande prostituée ou Babylone, dit Gagnée, presque tous entendent la cité du diable, la réunion et la société des réprouvés; elle est bien nommée la prostituée, parce qu'ayant abandonné le Créateur, son Dieu, et le Christ, son Epoux, elle s'est prostituée avec le diable et le monde, et spirituellement par l'idolâtrie, et corporellement par ses impudicités » (Comment. chap. xvii, 1). « Voilà, dit saint Prosper, cette grande Babylone qui est le monde; et toutes ses filles sont les villes qui imitent ses crimes et son orgueil : et ne pensez pas que cette cité soit toute dans un seul lieu, puisqu'elle est dispersée dans tout l'univers. » *In dimidio temporis* (vii).

« Toutes les fois, dit Ticonius, dont l'interprétation est louée par saint Augustin, que vous entendez nommer Babylone, mes très chers frères, gardez-vous d'entendre une ville bâtie de pierres, parce que Babylone signifie confusion, comme on vous l'a dit souvent; mais sachez que par ce nom sont désignés les hommes orgueilleux, les ravisseurs, les luxurieux et les impies persévérant dans leurs vices; car Babylone est la figure de tous les méchants. » (Hom. xvi in Apoc.).

C'est sur cette interprétation que saint Augustin a fondé son immortel chef-d'œuvre : la cité de Dieu opposée à la cité du mal. Parmi les Pères et les commentateurs nombreux qui embrassent ce même sentiment, nous nommerons encore Lactance, Primase, le V. Bède, Arétas, l'auteur de la Glose, Albert le Grand, saint Thomas, l'abbé Joachim et Richard de Saint-Victor.

Le faible nombre de ceux qui par Babylone enten-

dent une ville particulière, sont très divisés entre eux; les uns désignant Rome, d'autres Constantinople, les autres Jérusalem ou la Babylone même de Nemrod, ressuscitée, suivant leur sens privé, non seulement en dehors du sentiment commun, mais contrairement au texte, au contexte et à tout le sujet de l'Apocalypse.

— « Qui a fait boire le vin de la colère de sa fornication à toutes les nations » : Quelques-uns, dans cette phrase hébraïque, font rapporter le vin uniquement à colère : on dit en effet « le vin de la colère de Dieu » comme on le voit ci-après, ℣ 10; XVI, 19; XIX, 15, et dans les anciens Prophètes : Jérém., XXV, 15; Isaïe, LXIII, 6. Mais nous préférons avec d'autres le faire rapporter à fornication; car nous voyons au chap. XVII, 4, la grande Babylone, cette grande prostituée « tenant à la main un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa fornication ». Or, c'est ce breuvage empoisonné, ce vin abominable de sa prostitution, c'est-à-dire de sa luxure, de son idolâtrie et de son impiété, qu'elle a fait boire à toutes les nations, dont elle les a enivrées jusqu'à la fureur et la démence, provoquant ainsi la colère de Dieu et le suprême châtiment. Car la grande Babylone, ou le monde entier, ayant délaissé son Créateur et son Dieu pour s'abandonner au démon : « *mundus totus in maligno positus* » (I Joan., V, 19), n'est plus qu'une prostituée infâme qui doit être rejetée à jamais et livrée aux flammes. Et c'est cette grande Babylone dont Elie annonce la chute prochaine d'une voix si éclatante, afin que tous les élus se hâtent d'en sortir. Car de même que Jean-Baptiste prépara le premier avènement du Sauveur dans l'esprit et la vertu d'Elie, Elie vient en personne,

et dans sa propre vertu, préparer le second avènement (Luc., I, 17). « Race de vipères, qui vous apprendra à fuir la colère qui approche : *progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira?* » (Matth., III, 7.) « Car la hache cette fois est définitivement à la racine de l'arbre, et le grand arbre de l'humanité qui ne porte plus de fruits ou qui ne porte que de mauvais fruits, va être coupé et à jamais jeté au feu » (Luc., III, 9) : « *Cecidit, cecidit Babylon illa magna, quæ a vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.* »

℣ 9. « Et un troisième Ange les suivit, disant d'une grande voix : Si quelqu'un adore la bête et son image, et en reçoit le caractère sur son front ou à sa main,

℣ 10. « Il boira aussi le vin de la colère de Dieu qui a été mêlé au vin pur dans le calice de sa fureur, et il sera tourmenté dans le feu et le soufre en présence des saints Anges et en présence de l'Agneau. »

« Et un troisième Ange les suivit, disant d'une grande voix : Si quelqu'un adore la bête » : Quelle dramatique succession des envoyés de Dieu ! Mais remarquons surtout avec quelle autorité et quel accent solennel parle celui-ci, venant après les deux premiers, résumant et confirmant leur doctrine et leurs avertissements : « Si quelqu'un adore la bête... il boira aussi le vin de la colère de Dieu... *Si quis adoraverit bestiam... et hic bibet de vino iræ Dei...* » Ne définit-il pas en docteur suprême et infaillible l'erreur dominante, la nature du péché, la grandeur du crime, et en prononçant la peine et le châtiment, ne conserve-t-il pas jusqu'à la forme de l'anathème observée par les souverains Pontifes et les conciles ? Qui ne reconnaît dans ce troisième Ange le Pontife suprême condamnant *ex cathedrâ* la grande prévarication du

jour, mettant en garde les brebis et les agneaux contre les terreurs et les séductions du monstre ravissant, et confirmant la mission et les enseignements d'Enoch et d'Elie? Car s'il vient après eux, ce n'est pas qu'il leur soit inférieur, mais c'est parce qu'il doit confirmer et fortifier leur puissance extraordinaire par sa puissance ordinaire, proclamer avec saint Paul qu'ils n'enseignent pas une doctrine nouvelle, un Evangile nouveau, mais l'Evangile éternel : « *sed licet nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit* » (Galat., I, 8-9).

Ce caractère du Vicaire de Jésus-Christ, ces traits du successeur de Pierre sont si frappants dans ce troisième Ange, que des interprètes l'ont pris pour Pierre lui-même. Reconnaissons donc en lui le nouveau Moïse continuant et achevant avec Enoch et Elie d'introduire son peuple, malgré le nouveau Pharaon, dans la véritable terre promise : le chef de l'Eglise toujours militante mais toujours visible et formant les derniers élus. Et voilà pourquoi « les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle », pas même dans la plus formidable des épreuves, au milieu des fureurs de l'Antechrist et de Satan déchaîné.

— ℣ 10. « Il boira aussi le vin de la colère de Dieu, qui est mêlé au vin pur dans le calice de sa fureur » : Chez les anciens, Hébreux, Grecs et Latins, les hommes sobres et sages, pour se préserver des pernicieux effets du vin pur, le préparaient par un mélange d'eau et de différents arômes :

« *Vinum*
Lymphatum crescit, dulcescit, lædere nescit. »

Ainsi le reprochait au sage Ulysse l'intempérant et grossier Polyphème : « *Vini liquorem perdidisti, infusâ aquâ* » ; ainsi Platon conseillait à ses disciples d'appeler les Nymphes à leurs festins pour calmer les fureurs de Bacchus. Les insensés et les débauchés mêlaient au contraire les vins purs aux vins purs pour en augmenter la force et la violence : « *væ qui potentes estis ad bibendum vinum, et viri fortes ad miscendâm ebrietatem* » (Is., v, 22).

« Le vin pur mêlé au vin pur dans le calice de la colère de Dieu » signifie donc un châtiment sans adoucissement, sans miséricorde : « *sine misericordiâ ira* » (Sap., xix, 1). Tel sera le châtiment de quiconque adorera la bête.

— « Et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre » : Bien que le supplice du feu matériel dans l'enfer ne soit explicitement défini par aucun concile œcuménique ni décret pontifical, cette doctrine est certaine, dit le P. Péronne, de sorte qu'on ne peut la révoquer en doute sans témérité : « *hæc doctrina certa est, ita ut in dubium absque temeritate vocari nequeat* » (*De Deo Creat.*, n. 731).

Quant au soufre, constamment désigné ici et aux chapp. xix, 20 ; xx, 9 ; xxi, 8, comme l'aliment de ce feu, outre qu'il est, par son odeur âcre et fétide, le symbole de l'horrible infection des crimes des réprouvés, on peut le regarder aussi, d'après le sentiment commun des docteurs, comme la matière de ce feu inextinguible brûlant toujours par la puissance de la justice divine avec la même activité et en même quantité : « *ex his locis liquet apud inferos verum esse sulphur, ut communiter docent Doctores : idem semper numero permanens et constans, ut idem numero*

semperque sibi constans est ignis » (Corn. à Lapide, xix, 20).

— « En présence des saints Anges et en présence de l'Agneau » : — « Il n'y a rien de plus cruel, dit Bossuet, que de se voir misérablement périr aux yeux de ceux qui ne demandaient que notre salut. » Or, non seulement les enfants de Babylone, adorateurs de la bête, se verront condamner par leur propre Sauveur en présence de toute sa cour céleste ; mais éternellement ils verront son sang couler en vain pour leur salut ; éternellement ils auront sous les yeux l'image des Anges et des Saints si pleins de tendresse et de sollicitude pour eux ; et éternellement leur conscience leur reprochera leur ingratitude et leur folie : « Tu t'es perdu par ta faute ; *perditio tua ex te* » (Osée, xiii, 9) ; et dans l'horreur de leurs supplices et de leur désespoir, ils ne pourront que s'écrier : « Insensés, nous nous sommes donc perdus nous-mêmes : *nos insensati... ergo erravimus* » (Sap., v, 4, 6).

℣ 11. « Et la fumée de leurs tourments monte dans les siècles des siècles, et ils n'ont de repos ni jour ni nuit, ceux qui ont adoré la bête et son image, et ceux qui ont reçu le caractère de son nom. »

« Et la fumée de leurs tourments monte dans les siècles des siècles » : Quelle image grandiose et quelle effrayante peinture du feu et des tourments que souffrent éternellement les réprouvés dans l'enfer : « *Erit ergo æterna combustio, sicut ignis* » (S. Aug., *De fide et oper.*, 26).

— « Et ils n'ont point de repos ni jour ni nuit » : « Cette locution, dit saint Thomas, n'est point pour exprimer qu'il y ait des jours dans l'enfer, mais pour signifier la continuité de la douleur : *non hoc dici-*

tur ad signandum quod dies sit ibi, sed per talem modum loquendi ostendit doloris continuitatem ». Car de même que le ciel est un jour éternel : « *et nox ultrà non erit* » (XXII, 5), l'enfer est une éternelle nuit. Quels affreux et inexprimables tourments ! Les plus longues souffrances, les douleurs les plus violentes en cette vie, ont leurs intermittences, et jamais tout espoir n'est banni d'en voir la fin ; dans l'enfer, point d'autre perspective que leur continuité et leur éternité. Et voilà le partage qu'ont choisi librement et de gaieté de cœur

— « Ceux qui ont adoré la bête et son image, et ceux qui ont reçu le caractère de son nom » : Pour un peu de miel, « *paululùm de melle.* » (I Reg., XIV, 29), un océan d'amertume ; pour un instant de volupté, une éternité de tourments au fond de la Géhenne, dans des ténèbres affreuses et les flammes dévorantes d'un soufre fétide et inextinguible : « *momentaneum enim quod delectat, sed æternum quod cruciat.* »

℣ 12. « Ici est la patience des Saints, qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. »

Ce n'est plus le troisième Ange, mais saint Jean, qui parle et reprend sa narration :

« Ici est la patience des Saints » : C'est par la ferme prédication des trois grands Prophètes et leur vive peinture des châtiments éternels, qu'ils viennent d'exciter la patience des Saints et la porter jusqu'à l'héroïsme : « La considération de la peine éternelle, dit en effet saint Thomas, est la matière ou l'occasion de la patience dans les adversités. » « Les Saints, dit aussi saint Grégoire, regardent la peine temporelle comme un gain, parce qu'ils savent qu'elle leur fait éviter la peine éternelle. » « Si vous souffrez des

ardeurs de la fièvre, dit encore saint Chrysostome, pensez à ce que vous souffririez, si vous étiez plongé dans un torrent de feu. »

C'est donc dans la considération des châtiments éternels que les fidèles des derniers temps puisent un nouveau courage, une patience invincible pour supporter les épreuves, les tribulations, toutes sortes de tourments « pour pratiquer tous les commandements de Dieu et rendre témoignage à Jésus » jusqu'à la mort et au plus cruel martyre.

℣ 13. « Et j'entendis une voix du ciel me disant : Ecris : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Oui, dès maintenant, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs travaux : car leurs œuvres les suivent. »

« Et j'entendis une voix du ciel me disant : Ecris » : Cette voix peut être celle de l'Archange Michel, le conducteur de l'Apôtre dans cette Révélation, et l'introducteur des âmes dans l'éternelle lumière : « *sed signifer sanctus Michael repræsentet eas in lucem sanctam* » (*pro defunct. Offert.*).

— « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur » : La préposition ἐν en grec et *in* en latin pouvant se traduire par dans, et souvent par pour, à cause de, les uns appliquent cette parole à tous les saints, en général, qui meurent dans la grâce et l'amitié de Dieu, les autres aux martyrs, qui sacrifient généreusement leur vie pour Dieu. Ce dernier sens paraît préférable, parce qu'il s'agit des chrétiens des derniers temps, qui combattent contre l'Antechrist et meurent pour Jésus-Christ. La fin du verset semble aussi l'exiger, puisqu'elle porte que ces morts « se reposent immédiatement de leurs travaux ». Ils n'ont donc pas

un instant à passer dans le lieu des expiations. Or, il n'y a que les martyrs et un nombre restreint de fidèles qui n'aient rien à expier en sortant de cette vie. C'est la foi catholique contre l'hérésie protestante. Cette voix du ciel ne saurait donc désigner tous les fidèles indistinctement, à moins qu'elle ne vise tous les élus sans exception après la résurrection générale et le jugement dernier, ce qui est encore très probable, puisqu'aussitôt après, dans le verset suivant, 14, commence la description du jugement général.

— « Car leurs œuvres les suivent » : La foi doit être accompagnée des œuvres, et « les œuvres suivent les saints, dit le cardinal Hugo, comme de fidèles serviteurs, formant autour de leur Maître un glorieux cortège pour paraître devant le Roi des rois. » — « Mais pourquoi les suivent-elles, dit encore saint Bernard, si ce n'est pour les louer devant la cour céleste *? ad quid sequuntur opera sanctos, nisi ut laudent eos in portis opera eorum ?* »

Elles les accompagnent jusqu'au trône de l'Agneau, qui, à leurs traits surnaturels, à leur caractère tout évangélique, reconnaît leurs auteurs pour ses vrais disciples. Car ils confessèrent son nom en présence de l'Antechrist et de toutes les puissances conjurées du monde et de l'enfer ; et lui, à son tour, confesse leur nom devant son Père et tous ses anges : « *omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est* » (Matth., x, 32).

Les impies et les adorateurs de la bête sont aussi suivis de leurs œuvres ; mais quel effroyable cortège d'impitoyables accusateurs ! ou plutôt ils ont laissé sur la terre leurs richesses, leurs honneurs, leurs infâ-

mes voluptés, et ils ne portent avec eux que leurs iniquités : « *propter quod peccant, morientes hic dimittunt*, *et ipsa peccata secum portant* » (S. August.).

℣ 14. « Et je vis, et voici une nuée blanche, et sur la nuée quelqu'un assis semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or et à sa main une faux tranchante. »

A sa faux tranchante et à sa couronne d'or, à la blanche nuée sur laquelle il est porté, et à son propre nom de Fils de l'homme, qui ne reconnaît le divin Moissonneur venant, dans sa gloire et sa majesté, à la tête des Anges, ses moissonneurs, séparer, comme il l'avait promis, le bon grain de l'ivraie que son ennemi avait sursemée dans son champ pour nuire au bon grain ? (Matth., XIII, 37-43). Après la prédication d'Enoch et d'Elie et le règne de l'Antechrist, toute la Tradition est d'accord avec l'Ecriture pour nous donner son second avènement comme imminent : « *Venit Antichristus, sed supervenit Christus* » (S. Cypr.).

« Il est porté sur une nuée » pour signifier sa puissance et sa majesté : « *et tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magnâ et majestate* » (Luc., XXI, 27).

Il est appelé « Fils de l'homme », parce que c'est comme Fils de l'homme qu'il est investi du pouvoir de juger : « *et potestatem dedit ei judicium facere*, *quia Filius hominis est* » (Joan., V, 27). Et que l'on n'objecte pas l'expression « semblable » qui précède son nom : car c'est une expression biblique qui affirme souvent plutôt qu'elle ne nie, selon le contexte, la nature ou la qualité d'une personne ou d'une chose, comme on le voit expressément dans Daniel, auquel saint Jean fait ici une manifeste allusion : « Et voici

quelqu'un sur les nuées du ciel *semblable* au *Fils de l'homme*, et il arriva jusqu'à l'Ancien des jours... Et il lui donna la puissance et l'honneur et l'empire » (VII, 13, 14).

« Et il porte une couronne sur sa tête », car il est le Roi des rois ; et cette couronne est « d'or », pour désigner son incorruptibilité et son éternité : « *et regnum ejus quod non corrumpetur » (ibid.); « cujus regni non erit finis » (Credo).*

Enfin : « il tient à sa main une faux tranchante », pour symboliser, dit Grégoire le Grand, sa puissance judiciaire à laquelle ni ange ni homme ne saurait échapper : « *potestas divini judicii qui intra se omnia incidendo complectitur, falcis appellatione signatur. In falce enim quidquid inciditur, quaquaversum flectatur, intus cadit ; et quia potestas superni judicii nullatenus evitatur (intra ipsum quippe sumus quolibet fugere conemur) ; rectè cùm venturus judex ostenditur, falcem tenere perhibetur, quia cum potenter ad omnia obviat, incidenter circumdat* » (Moral., XXXIII, x).

℣ 15. « Et un autre ange sortit du temple, criant d'une grande voix à celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faux et moissonnez, parce que l'heure de moissonner est venue, parce que la moisson de la terre est mûre. »

« Et un autre ange » : L'expression « autre » distingue cet ange des trois précédents, qui étaient aussi des envoyés de Dieu, mais d'une nature différente ;

— « Sortit du temple » : Le temple du ciel, c'est la toute-puissance de Dieu et son infinie majesté : *Dominus enim Deus omnipotens, templum illius est* » (XXI, 22) ;

— « Criant d'une grande voix » : La voix est puis-

sante, parce qu'elle accomplit les ordres suprêmes du Très-Haut ;

— « A celui qui est assis sur la nuée » : Au Fils de l'homme, le Juge souverain des peuples et des rois, qui monte au ciel sur une nuée, et qui en revient avec la même gloire : « *Hic Jesus, qui assumptus est a vobis in cœlum sic veniet* » (Act., I, 11);

— « Jetez votre faux et moissonnez » : Sous la figure de la moisson, voilà la fin du siècle et la terrible opération du suprême jugement : « *Messis vero, consummatio sæculi est* » (Matth., XIII, 39).

Mais, objectent ceux qui ne veulent pas reconnaître le Fils de Dieu dans celui qui est assis sur la nuée, comment une créature, ange ou homme, oserait-elle lui commander et d'une voix si impérieuse : « *Mitte falcem tuam et mete?* » On oublie que, dans le style biblique, même dans l'Evangile, l'impératif des verbes ne marque pas toujours le commandement, mais souvent la prière et la supplication, comme nous l'enseigne le divin Maître lui-même dans la prière par excellence, où tous nos vœux sont formulés en termes impératifs. Et n'avons-nous pas déjà vu ici les saints donner à leurs supplications la forme la plus vive et la plus impérative : « Jusques à quand, Seigneur, vous qui êtes saint et véritable, ne jugez-vous pas et ne vengez-vous pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? » (VI, 10.)

— « Car l'heure de moissonner est venue » : C'est donc par la puissante voix de cet ange, l'archange Michel sans doute, le prince des célestes phalanges : « *Michael unus* (*unus* pour *primus* en hébreu) *de principibus primis* » (Dan., X, 13), que toute la cour céleste supplie le Fils de Dieu, au nom de son Père,

de mettre enfin un terme aux épreuves de son Eglise, de punir les impies et de récompenser ses élus : « *Mittet Filius hominis Angelos suos et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem : et mittet eos in caminum ignis..... Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno patris eorum* » (Matth., XIII, 41, 43).

— « Parce que la moisson de la terre est mûre » : Allusion au prophète Joël : « Que les nations se lèvent et se rendent dans la vallée de Josaphat, parce que c'est là que je paraîtrai assis pour juger les peuples qui y viendront de toutes parts. Jetez les faux, parce que la moisson est mûre » (III, 12, 13).

Les pluies et la rosée du ciel lui seraient désormais aussi nuisibles que les ardeurs du soleil. Pour l'amener à ce point de maturité, le Seigneur pendant six mille ans a ménagé les vents, la pluie et le soleil. Aussi est-elle riche, abondante, et va suffire à remplir ses greniers. Le nombre des élus est parfait et les siècles révolus. La terre fatiguée ne produirait plus que des fruits sans saveur : « *Sed quia tepidus es... incipiam te evomere ex ore meo.* » Et voilà pourquoi le Fils de l'homme est à la porte, et il frappe : « *Ecce sto ad ostium, et pulso* » (III, 16, 20).

℣ 16. « Et celui qui était assis sur la nuée jeta sa faux sur la terre, et la terre fut moissonnée » : Et il jeta sa faux, et la terre fut moissonnnée, lorsqu'il commanda à ses anges de recueillir le pur froment dans son grenier, et de jeter au feu la paille impure avec l'ivraie pour être brûlée (Matth., XIII, 30, 40-43).

℣ 17. « Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant lui aussi une faux tranchante. »

« Le temple » ici est toujours l'infinie majesté et la

gloire de Dieu et de l'Agneau : « *Dominus enim omnipotens templum illius est, et Agnus* » (XXI, 22).

Il est dit que les anges sortent du temple pour signifier qu'ils n'exécutent rien dans le monde sans le commandement de Dieu et de son Christ, dont ils reçoivent tour à tour les ordres.

— « Ayant lui aussi une faux tranchante » : Le grec et le latin se servent du même terme pour désigner la faux du moissonneur et la serpe du vendangeur. Mais il s'agit ici de la serpe ou couteau recourbé dont se sert le vigneron pour retrancher de la vigne le bois inutile qui n'est bon qu'à être brûlé, et pour couper les grappes de raisin que l'on jette dans le pressoir. Car de même que le Fils de Dieu vient recueillir ses élus figurés par la moisson, cet ange est chargé de présider les puissances angéliques dans le terrible ministère du châtiment des réprouvés figurés par la vendange : « *Venite et descendite, quia plenum est torcular, exuberant torcularia : quia multiplicata est malitia eorum* » (Joel, III, 13). Ainsi le prince, pour ne pas déroger à la dignité de la majesté royale, se réserve la gloire de récompenser ses serviteurs fidèles, tandis qu'il laisse à ses ministres le soin de punir les coupables : « *Hoc enim exigit majestas regia.* »

℣ 18. « Et il sortit de l'autel un autre ange, qui avait pouvoir sur le feu, et il cria d'une grande voix à celui qui avait la faux tranchante, disant : Jette la faux tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, parce que les raisins sont mûrs. »

« Et il sortit de l'autel un autre ange » : L'autel, c'est Jésus-Christ et son humanité glorifiée, en qui reposent toutes les âmes des saints depuis son ascension jusqu'à la résurrection générale. Nous avons vu,

chap. VI, 10, avec quelle ardeur elles réclamaient le jugement et leur réunion à leur corps : « *Usquequo, Domine... non judicas?* »

Ce sixième ange vient de la part de Jésus, et de leur part, proclamer que le grand jour des terribles vengeances est arrivé ;

— « Qui avait pouvoir sur le feu » : Il a pouvoir sur le feu, parce que c'est lui, selon André de Césarée, qui dirigera le feu de la conflagration universelle, et selon Arétas et le V. Bède, qui présidera au feu inextinguible de l'abîme où seront jetés tous les damnés.

— « Et il cria d'une grande voix à celui qui avait la faux tranchante » : Sa voix est éclatante, parce qu'il parle au nom du Fils de Dieu et de ses Saints, et qu'elle s'adresse à l'univers, aux vivants et aux morts ;

— « Jette ta faux tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, parce que les raisins sont mûrs » : Allusion au passage de Joël déjà cité : « Venez et descendez ; le pressoir est plein, les cuves regorgent ; parce que leur malice est montée à son comble » (III, 13).

Le monde est descendu au dernier degré de l'ingratitude et de la corruption, de l'impiété et de l'insensibilité : comme le raisin trop mûr, il faut se hâter de le jeter dans le pressoir.

℣ 19. « Et l'ange jeta sa faux tranchante sur la terre, et il vendangea la vigne de la terre et en jeta les raisins dans la grande cuve de la colère de Dieu. »

Alors fut accomplie cette parole du Sauveur : « Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils rassembleront tous les scandales de son royaume, et ceux qui commettent l'iniquité ; et ils les jetteront dans la four-

naise du feu : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents » (Matth., XIII, 41, 42).

« La fournaise du feu où il y a des pleurs et des grincements de dents et la grande cuve de la colère de Dieu », c'est donc la même chose, c'est-à-dire l'enfer. L'enfer est appelé « la grande cuve » à cause de la multitude de ceux qui y sont précipités, et parce qu'ils y sont entassés et foulés comme le raisin sous le pressoir, et « la grande cuve de la colère de Dieu », parce que Dieu y exercera toute la fureur de ses vengeances, c'est-à-dire tous les droits de sa justice si longtemps méconnue et bravée, de ses grâces si indignement méprisées et de sa majesté si audacieusement outragée.

℣. 20. « Et la cuve fut foulée hors de la cité, et le sang s'éleva hors de la cuve jusqu'aux freins des chevaux, l'espace de mille six cents stades. »

Quelle image effroyable de la justice de Dieu et du châtiment des réprouvés, le sang de l'impie, dans les prophètes, étant une figure du triomphe du juste et de la vengeance divine : « *Manus suas lavabit in sanguine peccatoris* » (Ps. LVII, 11).

« Et la cuve fut foulée » : Métonymie, par laquelle le contenant est pris pour le contenu ; car ce sont les raisins figurant les réprouvés qui sont foulés dans la cuve, c'est-à-dire dans l'enfer. C'est la peine du sens.

— « Hors de la cité » : La cité, c'est la céleste Jérusalem où n'entre rien de souillé. Ils sont foulés hors de la cité, parce qu'ils s'en sont exclus pendant leur vie et qu'ils sont rejetés loin d'elle dans les ténèbres extérieures : « *Et ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium* » (Matth., VIII, 12).

C'est la peine du dam. Ainsi l'entendent saint Thomas et les meilleurs commentateurs.

— « Et le sang s'éleva hors de la cuve jusqu'aux freins des chevaux, l'espace de mille six cents stades » : Cette figure, dit Gagnée, signifie que la peine des damnés sera immense, et la vengeance de Dieu presque infinie : « *Significans immensam et propè infinitam fuisse damnatorum pœnam et ultionem.* »

« A l'instar du cheval lascif, fougueux, emporté, dit André de Césarée, ils se sont précipités dans le vice et l'assouvissement de leurs passions, ils sont dignes d'être plongés dans les supplices jusqu'aux freins ; ils ont commis l'iniquité sans mesure, quoi de plus juste qu'ils souffrent en retour des tourments sans mesure », c'est-à-dire éternels, et néanmoins proportionnés à leur malice?

Car ce nombre mystique, mille six cents stades, qui va toujours en progressant de l'unité jusqu'à mille, signifie aussi que si la peine est immense et commune à tous, elle est néanmoins mesurée à la grandeur des crimes de chacun. En effet, le stade, d'où saint Jean, vivant parmi les Grecs, tire sa figure biblique, était la mesure de la carrière où les Grecs s'exerçaient aux jeux et à la course, qu'Hercule avait parcourue sans respirer, et au bout de laquelle il s'arrêta : d'où le mot *stade*, σταδιον, de σταω, s'arrêter. C'était un espace de 185 mètres environ. Le nombre mystique des stades, selon la Glose et les commentateurs, désigne donc les hommes engagés dans la voie ou la carrière du vice et de l'impiété. Mais les uns y entrent simplement, ce qui est indiqué par le senaire ; d'autres pénètrent beaucoup plus avant, ce qui est signifié par le centenaire ; d'autres

enfin parcourent la carrière du crime tout entière, ce qui est exprimé par le millénaire. Il y a les pécheurs ordinaires, d'autres plus profondément corrompus, et d'autres consommés dans le mal et la perversité, et qui sont figurés par les freins des chevaux : « *qui freni equorum dicuntur* ». Tous sont punis de peines éternelles, mais distinctement et proportionnellement à leurs œuvres, à leurs progrès et à leur course dans la carrière du crime et de l'impiété. Ainsi l'expliquent saint Thomas, Albert le Grand, le cardinal Hugo, Richard de Saint-Victor, saint Anselme et beaucoup d'autres.

Saint Victorin, Primase, Ticonius, le V. Bède et plusieurs autres démontrent aussi que ce nombre, par son universalité, figure le lieu de supplices où sont détenus tous les pécheurs depuis l'origine du monde.

Mais Ribéra et Cornelius a Lapide vont plus loin : par la grande cuve de la colère de Dieu, ils entendent l'enfer lui-même, et par les mille six cents stades, sa capacité en longueur, en largeur et en profondeur. « Saint Jean, disent-ils, nomme ce lieu la grande cuve de la colère de Dieu, parce que ses ennemis y sont foulés comme le raisin sous le pressoir; or, l'enfer est le seul lieu où Dieu écrase ainsi ses ennemis sous le poids de sa colère et de sa justice. » Ce lieu de supplices décrit par saint Jean répond parfaitement au lieu des éternels supplices, décrit par les Ecritures et les Prophètes : « De toute éternité, dit Isaïe, a été préparée Thopheth ou la Géhenne, le roi l'a préparée profonde, dilatée : *præparata est enim ab heri Thopheth, a rege præparata, profunda et dilatata* » (xxx, 33). Les Ecritures et les Pères nomment l'enfer

un abîme; mais quel abîme que celui qui a 1,600 stades de profondeur ! Avec cette immense capacité, dont la longueur, la largeur et la profondeur égalent environ la distance de Rome à Bologne, de Paris à Bruxelles, il peut donc contenir aisément tous les réprouvés et les damnés de tous les temps.

D'autres, avec Lessius, placent le séjour des éternelles douleurs au centre même de la terre, en sorte que le centre du lac de feu et de soufre, le centre de l'enfer et le centre de la terre n'est qu'une seule et même chose. C'est au fond ce que disent tous les peuples, toutes les Ecritures, tous les Pères et les théologiens, et toute l'Eglise; car, dans toutes les langues sacrées et profanes, les enfers sont les lieux inférieurs ou les plus profonds de la terre : « *infernus damnatorum est infima regio terræ* » (Natalis Alexander, *de Symbolo).*

Là, cette affreuse fournaise, aussi ardente que ténébreuse, est enveloppée de puissantes couches granitiques, qui, avec toute la masse du reste du globe, forment un mur infranchissable de plus de mille lieues d'épaisseur, en sorte qu'en y entrant tous peuvent dire : « Ici plus d'espérance ! »

C'est donc là, dans cette affreuse et ténébreuse prison, que seront éternellement frappés par les coups de la vengeance et de la justice de Dieu tous les corrupteurs et les persécuteurs figurés par les chevaux, parce que, à l'instar de ces animaux effrénés, ils se sont livrés à tous les instincts de la férocité et de la bestialité : contre Dieu, par leurs blasphèmes et leur impiété ; contre les hommes, en foulant aux pieds les corps et les âmes, et contre eux-mêmes, par leur propre corruption. Ce sont tous les persécuteurs idolâtres,

figurés par le cheval roux (vi, 4); les hérésiarques et leurs sectateurs, figurés par le cheval noir (*ibid.*, 5); les infidèles par le cheval pâle (*ibid.*, 8); les nouveaux hérétiques sous la figure de sauterelles, mais semblables à des chevaux courant au combat (ix, 9); les innombrables sociétés révolutionnaires figurées par deux cents millions de chevaux vomissant le feu et la fumée et le soufre (ix, 16, 17); enfin tous les pervers, depuis Caïn jusqu'à l'Antechrist, la bête et la brute par excellence, conspirant contre le juste, portant dans la cité de Dieu le ravage et la mort, n'obéissant qu'à leurs bas instincts et ne suivant que leurs appétits immondes : « *sicut equus et mulus quibus non est intellectus* » (Tob., vi, 17).

Ils ont eu soif de sang, ils en boiront pendant l'éternité, et ce sera leur propre sang; et comme dans cette fournaise ardente l'écume montera toujours, ce seront les plus puissants qui en boiront la lie et la portion la plus amère : « *horrende et cito apparebit vobis; quoniam judicium durissimum his qui præsunt, fiet.. potentes autem potenter tormenta patientur* » (Sap., vi, 6, 7).

FIN DE LA QUATRIÈME SÉRIE DE VISIONS



CHAPITRE XV

CINQUIÈME SÉRIE DE VISIONS

LES 7 COUPES DE LA COLÈRE DE DIEU.

Ce chap. xv comprend le préambule, et le chap. xvi leur effusion.

PRÉAMBULE

Les Saints vainqueurs de la bête, debout sur la mer de verre, chantent le cantique du Moïse et de l'Agneau.—Le temple est ouvert dans le ciel et il en sort 7 anges vêtus de lin et de ceintures d'or. — On leur donne les 7 coupes pleines de la colère de Dieu. — Le temple est rempli de fumée à cause de la majesté de Dieu, jusqu'à ce que les sept plaies soient consommées.

1. Et je vis un autre prodige dans le ciel grand et admirable, sept Anges ayant les sept dernières plaies, puisque par elles fut consommée la colère de Dieu.

2. Et je vis comme une mer de verre mêlée de feu, et ceux qui avaient vaincu la bête et son image et le nombre de son nom, debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu.

3. Et ils chantaient le cantique de Moyse le serviteur

Et vidi aliud signum in cœlo magnum, et mirabile, Angelos septem, habentes plagas septem novissimas: quoniam in illis consummata est ira Dei.

2. Et vidi tamquam mare vitreum mistum igne, et eos qui vicerunt bestiam, et imaginem ejus, et numerum nominis ejus, stantes super mare vitreum, habentes citharas Dei;

3. Et cantantes canticum Moysi servi Dei, et canticum

de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : grandes et admirables sont vos œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant : justes et véritables sont vos voies, ô roi des siècles.

4. Qui ne vous craindra, Seigneur, et ne glorifiera votre nom? parce que seul vous êtes saint, parce que toutes les nations viendront, et se prosterneront devant vous, parce que vos jugements se sont manifestés.

5. Et après cela je vis, et voici que fut ouvert le temple du tabernacle du témoignage dans le ciel,

6. Et les sept Anges ayant les sept plaies sortirent du temple, vêtus d'un lin pur et blanc, et ceints autour de la poitrine de ceintures d'or,

7. Et l'un des quatre animaux donna aux sept Anges sept coupes d'or pleines de la colère du Dieu vivant dans les siècles des siècles.

8. Et le temple fut rempli de fumée à cause de la gloire de Dieu et de sa puissance, et personne ne pouvait entrer dans le temple jusqu'à ce que fussent consommées les sept plaies des sept Anges.

Agni, dicentes : Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens : justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex sæculorum.

4. Quis non timebit te, Domine, et magnificabit nomen tuum? quia solus pius es: quoniam omnes gentes venient, et adorabunt in conspectu tuo, quoniam judicia tua manifesta sunt.

5. Et post hæc vidi, et ecce apertum est templum tabernaculi testimonii in cœlo :

6. Et exierunt septem Angeli habentes septem plagas de templo, vestiti lino mundo et candido, et præcincti circa pectora zonis aureis.

7. Et unum de quatuor animalibus dedit septem Angelis septem phialas aureas, plenas iracundiæ Dei viventis in sæcula sæculorum.

8. Et impletum est templum fumo à majestate Dei, et de virtute ejus : et nemo poterat introire in templum, donec consummarentur septem plagæ septem Angelorum.

℣ 1. « Et je vis un autre prodige dans le ciel grand et admirable, sept anges ayant les sept dernières plaies, puisque par elles fut consommée la colère de Dieu. »

Ce verset 1[er] est une hystérologie ou anticipation, et sa place naturelle est après le ℣ 4, immédiatement avant le ℣ 5.

Car ce sont les ℣℣ 2, 3 et 4 qui font suite au chapitre précédent et le complètent, puisque nous y voyons, par le plus sublime des contrastes, les élus victorieux de la bête chanter leur triomphe debout sur la mer de verre, tandis que les réprouvés sont figurés par les raisins foulés sous le pressoir et par les chevaux nageant dans le sang jusqu'aux freins, XIV, 20.

« Et je vis un autre prodige dans le ciel grand et admirable » : C'est au ciel que se décrètent tous les événements qui agitent la terre, et c'est souvent au milieu des plus terribles fléaux et des plus épouvantables perturbations que s'opèrent les changements les plus admirables et les rénovations les plus consolantes : « *Ego commovebo cœlum et terram, mare et aridum..... Et veniet Desideratus cunctis gentibus* » (Agg., II, 7, 8).

— « Sept anges ayant les sept dernières plaies, puisque par elles fut consommée la colère de Dieu » : Nous verrons dans le cours de cette 5[e] série de visions le rapport de ces sept Anges avec les sept qui sonnent des sept trompettes, et en quel sens les sept plaies qu'ils versent sont appelées les dernières. Passons de suite aux ℣℣ 2, 3 et 4 qui complètent la vision du chapitre précédent, pour ne pas en perdre l'enchaînement.

℣ 2. « Et je vis comme une mer de verre mêlée de feu, et ceux qui avaient vaincu la bête et son image et

le nombre de son nom, debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu. »

« Et je vis comme une mer de verre mêlée de feu »: Cette mer de verre, sur laquelle les vainqueurs de la bête se tiennent debout en chantant sur des harpes de Dieu, est ici, disons-nous, par opposition à la grande cuve de la colère de Dieu, où les adorateurs de la bête sont foulés comme le raisin dans le pressoir et plongés comme des chevaux dans le sang jusques aux freins. C'est comme l'océan de tous les biens opposé à l'abîme de tous les maux.

Mais quelle est, d'après les Ecritures, cette mer dont les eaux sont pures et limpides et fermes comme le verre ou le cristal, et sur lesquelles les bienheureux chantent leurs victoires et leur éternelle félicité ? Moïse nous la révèle au commencement de la Genèse : « Et Dieu, dit-il, sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament, des eaux qui sont au-dessus du firmament, c'est-à-dire, qui, selon les meilleurs commentateurs, sont au-dessus de tout le ciel stellaire : *divisitque aquas quæ erant sub firmamento ab his quæ erant super firmamentum* » (Gen., I, 7).

Ce sont toutes les eaux de cette mer céleste que Daniel et les trois enfants dans la fournaise invitent avec eux à bénir le Seigneur : « *Benedicite, aquæ omnes, quæ super cœlos sunt, Domino* » (Dan., III, 60) ; que David convie pareillement à louer le Seigneur, et qu'il place, au-dessus de tous les cieux ; car, après avoir nommé les cieux des cieux, il nomme immédiatement toutes les eaux qui sont au-dessus des cieux : *Laudate eum, cœli cœlorum, et aquæ omnes quæ super cœlos sunt, laudent nomen Domini* » (Ps. CXLVIII, 4-5).

Enfin saint Jean place cette mer en face même du

trône de Dieu : « *Et in conspectu sedis tanquam mare vitreum simile crystallo* » (IV, 6) ; mer immense, chef-d'œuvre de la toute-puissance divine, baignant les immortels rivages de l'Empyrée, de la nouvelle Jérusalem, et reflétant d'une manière inénarrable, comme un miroir divin, les infinies perfections de son Créateur, la beauté de ses Anges et la gloire de ses élus.

Aussi ses eaux sont-elles d'une essence comme infiniment supérieure à nos eaux sublunaires, qui n'arrosent qu'une terre déchue, et qui, à cause de leur nature grossière, impure et amère, ne seront point conservées dans l'universelle rénovation : « *Et mare jam non est* » (XXI, 1), tandis que les eaux supercélestes loueront et béniront éternellement le Seigneur ; car l'Esprit-Saint, par la bouche de David, les met au nombre des choses qui ne périront jamais : « *Statuit ea in æternum, et in sæculum sæculi : præceptum posuit et non præteribit* » (Ps. CXLVIII, 6). — Et il est dit aussi que « cette mer comme de verre est mêlée de feu », pour rappeler que les eaux du Baptême, par la grâce et la vertu de l'Esprit-Saint, ont répandu dans nos âmes la foi, l'espérance et la charité, nous purifiant, nous transformant en enfants de Dieu, et nous faisant passer de la mortalité à l'immortalité, où la charité demeurera éternellement : « *ille vos baptizabit Spiritu Sancto et igni* » (Matth., III, 11).

— « Et ceux qui avaient vaincu la bête et son image et le nombre de son nom debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu » : Eternellement donc ceux qui ont vaincu la bête et le monde, et ses terreurs et ses séductions, parce qu'ils ont reçu et suivi la foi de Pierre, marcheront sur cet océan de gloire et de félicité, sans jamais craindre d'enfoncer dans ses eaux

calmes, pures, limpides et fermes comme le verre, touchant des harpes de Dieu pour lui rendre leurs immortelles actions de grâces.

℣ 3. Et ils chantaient le cantique de Moïse le serviteur de Dieu et le cantique de l'Agneau, disant : Grandes et admirables sont vos œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant : justes et véritables sont vos voies, ô Roi des siècles. »

« Et ils chantaient le cantique de Moïse le serviteur de Dieu et le cantique de l'Agneau » : Le cantique de Moïse, c'est celui qu'il composa après la délivrance du peuple hébreu et la submersion de Pharaon et des Egyptiens dans la mer Rouge : « *Cantemus Domino : Gloriose enim magnificatus est : equum et ascensorem dejecit in mare* » (Exod., xv, 1-19).

Le cantique de l'Agneau, c'est celui que chantent les élus dans le ciel, après avoir traversé la mer orageuse de ce siècle et vaincu le nouveau Pharaon et ses Egyptiens, Satan et l'Antechrist et leurs adorateurs. Mais ces deux cantiques n'en font plus qu'un. Car Moïse conduisant Israël dans la terre promise est la figure et le type de Jésus-Christ introduisant ses élus, les vrais Hébreux, dans le ciel, la véritable terre promise.

— « Disant : Grandes et admirables sont vos œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant » : Toutes les œuvres de Dieu, créateur et rédempteur, sont marquées au coin de sa grandeur, et proclament sa toute-puissance et sa souveraine sagesse. Mais l'homme ici-bas, tantôt distrait par l'agitation et le torrent des choses du temps qui passent, tantôt aveuglé par l'obscurcissement de ses propres passions, ne saurait en comprendre tout le plan admirable ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la grâce, et les plus pures

et les plus hautes intelligences elles-mêmes ne les aperçoivent que comme à travers les pâles reflets d'un miroir et les voiles d'une énigme : « *videmus nunc per speculum in ænigmate* » (I Cor., XIII, 12). Mais dans les hauteurs des cieux et les splendeurs toujours sereines de l'Empyrée, contemplant face à face leur Créateur et leur Sauveur, les élus comprendront tous les mystères et tout l'ensemble de la création et de la rédemption, et c'est pourquoi, dans le transport et le ravissement de tant de grandeurs et de merveilles, ils s'écrieront : « *Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens !* »

— « Justes et véritables sont vos voies, ô Roi des siècles » : Allusion aux Psaumes CXVIII, 137 et 151 : « *Justus es, Domine; et rectum judicium tuum... et omnes viæ tuæ veritas* »; et CXLIV, 17 : « *Justus Dominus in omnibus viis suis, et sanctus in omnibus operibus suis.* »

Pour eux sont résolus, dans toute leur évidence et leur magnificence, les profonds problèmes, objets des méditations des plus fermes génies et des plus grands saints : Job, David et les prophètes, sur le triomphe des méchants et l'oppression du juste. Sans doute, ils disaient avec saint Augustin que « Dieu est patient parce qu'il est éternel », et avec Salomon que « Dieu rétablirait tout au jugement » (Eccles., XII, 14). Mais on n'en comprenait que faiblement toutes les convenances, la sagesse et la justice. Ils voient maintenant avec une clarté parfaite et sous tous leurs rapports ces vérités profondes, et pourquoi et comment la justice et la miséricorde, les récompenses et les châtiments sont éternels : « *Justæ et veræ sunt viæ tuæ, rex sæculorum.* »

℣ 4. Qui ne vous craindra, Seigneur, et ne glorifiera votre nom? parce que seul vous êtes saint, parce que les nations viendront et se prosterneront devant vous, parce que vos jugements se sont manifestés. »

« Qui ne vous craindra, Seigneur, et ne glorifiera votre nom? » Toute créature, après le jugement, craindra le Seigneur : les élus dans le ciel d'une crainte filiale, et les réprouvés et les démons dans l'enfer de la terreur des esclaves. Et les damnés ne glorifieront pas moins sa justice par la grandeur de leurs châtiments, que les saints sa miséricorde par le poids immense de leur gloire et de leur félicité. « Quoi que l'homme fasse, dit saint Augustin, il accomplira toujours la volonté de Dieu, ou en méritant la récompense réservée à ceux qui obéissent à sa loi ou en subissant la peine due aux transgresseurs de sa loi : *Quidquid elegeris, Omnipotenti non deerit unde suam de te compleat voluntatem.* »

— « Parce que seul vous êtes saint » : Le grec porte ὅσιος, saint, juste, pur, innocent, ce que la Vulgate rend par *pius*, bon, miséricordieux. Dieu seul est saint, juste et bon par essence et souverainement; les anges et les hommes ne le sont que relativement et par participation. Toute créature craindra le Seigneur, parce qu'étant la souveraine sainteté et la souveraine miséricorde, il est aussi la souveraine justice.

— « Parce que toutes les nations viendront et se prosterneront devant vous, parce que vos jugements se sont manifestés. » Il ne saurait être ici question des jugements particuliers que Dieu exerce en ce monde sur les peuples et les individus, frappant celui-ci et épargnant celui-là, parfois le plus coupable, parce qu'ils ne sont jamais entièrement manifestés et qu'ils

restent toujours comme des abîmes : « *judicia tua abyssus multa* » (Ps. xxxv, 7); mais bien du jugement final, où Dieu manifestera clairement, solennellement ses justices et ses miséricordes, et proportionnellement aux œuvres de chacun. Alors seulement viendront toutes les nations se prosterner à ses pieds : les élus, pour lui rendre leurs éternelles actions de grâces, et les réprouvés, pour reconnaître, bon gré mal gré, la justice et l'équité de leur condamnation.

Ces trois versets, 2, 3 et 4, sont donc comme le complément du chap. précédent et comme l'épilogue ou la conclusion de la 4e série de visions. Les quatre suivants, ainsi que le premier, que nous avons vu être une anticipation, vont servir de prologue ou de préambule à la 5e série.

℣ 5. « Et après cela je vis, et voici que fut ouvert le temple du tabernacle du témoignage dans le ciel. »

Allusion au temple de Salomon et à sa partie la plus sacrée, qui figurait le ciel même. Car « le temple du tabernacle du témoignage » était proprement le Saint des saints, où l'on conservait le témoignage, c'est-à-dire la loi ou les tables de la loi, pour signifier que c'est dans la garde de la loi, comme dans sa racine et sa cause virtuelle, qu'est contenue la béatitude céleste. Le temple du tabernacle du témoignage dans le ciel est donc le sanctuaire même du ciel où Dieu réside en sa gloire pour protéger sa loi, et il est ouvert pour laisser passer les ministres de sa justice comme vengeurs de cette loi indignement violée sur la terre.

℣ 6. « Et les sept anges ayant les sept plaies sortirent du temple, vêtus d'un lin pur et blanc et ceints autour de la poitrine de ceintures d'or. »

Le lin pur et blanc et la ceinture d'or autour de la

poitrine sont les insignes de Jésus-Christ (I, 13). C'est donc en son nom qu'ils vont frapper ses ennemis dans le cours des sept âges.

Le lin pur et blanc désigne leur parfaite équité dans l'exercice de la divine justice, et signifie qu'ils seront exempts de toute passion, haine ou faveur; et la ceinture d'or autour de la poitrine, symbolisant la charité, annonce qu'ils frapperont non pour perdre, mais pour guérir et ramener les pécheurs.

℣ 7. « Et l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or pleines de la colère du Dieu vivant dans les siècles des siècles. »

« Les quatre animaux », on l'a vu, chap. IV, 6-8, figurent les quatre évangélistes. Ce sont eux qui, au chap. VI, I-8, invitent le Prophète à être attentif à l'ouverture des sceaux, « et c'est l'un d'eux qui donne ici les sept coupes de la colère de Dieu aux sept anges » pour nous montrer que nous devons tout entendre selon l'évangile, qu'il est la parole du Fils de Dieu et l'expression de la volonté de son Père, la mesure des récompenses et des châtiments, et la règle de toute justice au ciel et sur la terre.

— « Sept coupes d'or pleines de la colère du Dieu vivant... » : Comme tous les traducteurs, pour éviter une expression triviale, nous rendons le grec φιαλας par coupes; mais c'est une expression impropre et même un contresens. Car φιαλας signifie fioles, bouteilles, carafes, tout contenant à ventre large et à goulot étroit. La coupe ou le calice, ποτηριον, au contraire, a l'embouchure plus large que le ventre, en sorte que si l'on renverse la coupe, elle laisse échapper tout son liquide à la fois; tandis que la fiole renversée ne le distille que peu à peu et comme goutte à goutte,

guttatim. Aussi le vin de la colère de Dieu, répandu avec la coupe ou le calice, signifie-t-il les châtiments suprêmes, éternels, sans miséricorde; tandis que, versé avec la fiole, il ne désigne que les châtiments temporels, où la miséricorde tempère la justice pour donner aux pécheurs le temps de se repentir : « Si le châtiment distillé goutte à goutte avec miséricorde, dit en effet saint Jérôme, est si formidable, que sera-ce des châtiments de la fureur et de la justice répandus par torrents ? » Ezech., xx, 46 : *stilla ad Africum.*

C'est pourquoi les sept anges, qui doivent frapper les pécheurs, non pas pour les perdre, mais pour les convertir, reçoivent non des coupes mais des fioles d'or, pour les verser avec mesure, goutte à goutte, dans le cours des sept âges, comme nous allons voir. Moyennant cette explication, nous continuerons de traduire « *septem fialas aureas* » par « sept coupes d'or : Et l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or pleines de la colère du Dieu vivant dans les siècles des siècles. »

℣ 8. « Et le temple fut rempli de fumée à cause de la gloire de Dieu et de sa puissance, et personne ne pouvait entrer dans le temple jusqu'à ce que fussent consommées les sept plaies des sept anges. »

« Et le temple fut rempli de fumée à cause de la gloire de Dieu et de sa puissance. » Allusion :

1° A la dédicace du temple et du tabernacle, qui furent couverts l'un et l'autre d'une nuée miraculeuse (Exod., xi, 32; III Rois, viii, 10);

2° A la gloire du Seigneur qui apparut de nouveau sur le tabernacle, lorsque Moïse et Aaron s'y réfugièrent pour échapper aux Israélites révoltés, et que Dieu en frappa de mort plus de quatorze mille.

3° Voyez encore Isaïe et Ezéchiel annonçant les vengeances du Seigneur : « *Et domus repleta est fumo* » (Is. VI, 4) ; « *nubes replebit atrium... et repleta est domus nube* » (Ezech. X, 3, 4).

Saint Jean, d'un seul mot, relève tous ces divers passages, parce que tout l'ancien Testament figure le nouveau dans le temps et dans l'éternité.

Mais il veut nous montrer que les jugements de Dieu et ses châtiments temporels sur les persécuteurs et les tyrans de son peuple, malgré les coups éclatants de sa colère et de sa justice, visibles aux yeux des fidèles, sont toujours pleins de fumée et d'obscurité pour les impies et les incrédules, qui, semblables à Pharaon et aux Egyptiens, n'aperçoivent pas la colonne miraculeuse de nuée pendant le jour et de feu pendant la nuit, qui dirige le peuple choisi, dans sa marche vers la terre promise (Exod. XIII, 21, 22).

En vain les sept anges ne cessent de verser les sept coupes pleines de la colère de Dieu, et les nouveaux Moïses de l'implorer dans son tabernacle, et les nouveaux Aarons de se tenir entre les vivants et les morts pour faire cesser les plaies ; une fumée, une nuée profonde cache toujours sa puissance et sa gloire, jusqu'au grand jour où le châtiment final fera tomber tous les voiles. Alors sa justice et sa miséricorde, sa puissance et sa majesté paraîtront dans toute leur splendeur.

— « Et personne ne pouvait entrer dans le temple, jusqu'à ce que fussent consommées les sept plaies des sept anges » : Le temple, où personne ne pouvait entrer jusqu'à la consommation des sept plaies des sept anges, n'est évidemment pas et ne saurait être l'Eglise militante, quoi qu'en pensent quelques-uns qui pré-

tendent, les uns, qu'on ne pouvait y entrer dans les premiers siècles, d'autres, qu'on ne le pourra dans les derniers; car l'on y entrera toujours, malgré les plus grands orages et les plus violentes persécutions; car il faudra qu'elle ne cesse de former les élus jusqu'à fin des temps. Le temple, c'est donc le ciel, l'Eglise triomphante, où les âmes peuvent bien entrer, mais où n'entreront les corps qu'après la résurrection générale et le jugement universel. Alors tous les élus y entreront pour y considérer et comprendre les jugements de Dieu, leurs causes, leurs modes, leurs raisons et toute leur profondeur : « *Ad contemplanda hæc profunda judiciorum Dei eorumque causas, modos et rationes* », et pour bénir et glorifier éternellement leur Créateur et leur Rédempteur.

Voilà donc le magnifique préambule de la cinquième série de visions, la série des sept coupes pleines de la colère de Dieu. Mais avant de considérer leur terrible effusion, il est essentiel de bien établir leur parallélisme avec les sept épîtres, les sept sceaux et les sept trompettes, afin de nous convaincre qu'elles sont versées chacune dans le cours de chacun des sept âges de l'Eglise, et non pas seulement sur l'empire idolâtre romain, comme l'entend l'école de Bossuet, ou sur l'empire de l'Antechrist, ou même sur le monde immédiatement avant le jugement dernier, comme le prétendent les écoles d'Holzhauser et de Cornelius à Lapide. Et si elles sont appelées les sept dernières plaies : « *plagas septem novissimas* », ce n'est pas parce qu'elles sont infligées à la fin des temps, mais parce qu'elles sont comme les suprêmes avertissements et les dernières grâces que Dieu accorde aux pécheurs dans le cours des âges pour les faire rentrer

en eux-mêmes et les rappeler à lui, afin que tous, même les plus ingrats et les plus endurcis, ne périssent point : « *nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti* » (II Petr. III, 9) ; et aussi parce que tous les temps de la nouvelle loi sont appelés les derniers temps, les derniers jours, la dernière heure : « *Et erit in novissimis diebus, dicit Dominus, effundam de Spiritu meo super omnem carnem* » (Act. II, 17 ; Is. II, 2 ; Dan. X, 14). « Mes petits enfants, dit saint Jean, nous sommes à la dernière heure : *Filioli, novissima hora est* » (I Joan. II, 18).

Or, nous avons déjà démontré le parallélisme des sept épîtres, des sept sceaux et des sept trompettes ; il nous suffira donc de démontrer ici le parallélisme des sept coupes avec les sept trompettes, pour nous convaincre que chacune des sept coupes se rapporte à chacun des sept âges. C'est ce que va faire pour nous la Bible de Vence.

« La première trompette, dit-elle, annonce un fléau qui doit tomber sur la terre ; la première coupe est aussi répandue sur la terre.

« La seconde trompette annonce un fléau qui doit tomber sur la mer ; la seconde coupe est aussi répandue sur la mer.

« La troisième trompette annonce un fléau qui doit tomber sur les fleuves et sur les sources des eaux ; la troisième coupe est aussi répandue sur les fleuves et sur les sources des eaux.

« La quatrième trompette annonce un fléau qui doit frapper particulièrement le soleil ; la quatrième coupe est aussi répandue sur le soleil.

« La cinquième trompette annonce particulièrement un obscurcissement accompagné de douleurs ;

la cinquième coupe annonce aussi un obscurcissement accompagné de douleurs.

« La sixième trompette annonce un fléau qui doit venir de l'Euphrate ; la sixième coupe annonce aussi un fléau qui doit venir de l'Euphrate... Entre le son de la sixième et de la septième trompette, un ange, qui représente Jésus-Christ, annonce que bientôt il n'y aura plus de temps; entre l'effusion de la sixième et de la septième coupe, Jésus-Christ même annonce qu'il va bientôt venir. Entre le son de ces deux dernières trompettes la bête paraît; entre l'effusion de ces deux dernières coupes la bête paraît.

« Il est annoncé qu'au son de la dernière trompette le mystère de Dieu sera consommé; à l'effusion de la septième coupe, une voix s'écrie : C'en est fait. »

... « Il y a donc lieu de conclure que comme les sept plaies annoncées par le son des sept trompettes, étaient relatives aux sept âges de l'Eglise déjà distingués (par les sept épîtres), par l'ouverture des sept sceaux ; de même les sept plaies qui vont être annoncées par l'effusion des sept coupes, sont relatives aux sept âges de l'Eglise déjà distingués (et par les sept épîtres), et par l'ouverture des sept sceaux et par le son des sept trompettes » (tom. XVI, pages 702, 703).

Il reste donc invinciblement démontré par l'admirable parallélisme de ces quatre séries de visions, que dans l'Apocalypse est consigné l'ordre des temps, ou des âges de l'Eglise : « *In Apocalypsi Joannis, ordo temporum sternitur* » (Tert. *de Resurr.* 15), et que la série des sept coupes comprend, comme les trois premières, tout le temps qui s'écoule depuis le premier jusqu'au second avènement du Sauveur, c'est-à-dire tout le temps compris dans l'Apocalypse : « *Liber*

Apocalypsis totum hoc tempus complectitur, quod excurrit a primo adventu Christi usque in sæculi finem, quo erit secundus ejus adventus » (S. Aug. *De Civit. Dei*, XX, VIII, alinéa I).

CHAPITRE XVI

CINQUIÈME SÉRIE DE VISIONS *(Suite)*

EFFUSION DES 7 COUPES

1. Et j'entendis une grande voix dans le temple disant aux sept Anges : Allez et répandez les sept coupes de la colère de Dieu sur la terre.

2. Et le premier partit et répandit sa coupe sur la terre ; et il se fit un ulcère cruel et malin sur les hommes qui avaient le caractère de la bête et sur ceux qui adoraient son image.

3. Et le second Ange répandit sa coupe dans la mer; et il se fit du sang comme d'un mort, et toute âme vivante mourut dans la mer.

4. Et le troisième répandit sa coupe sur les fleuves et sur les sources des eaux ; et il se fit du sang.

5. Et j'entendis l'Ange des eaux disant : Vous êtes juste, Seigneur, vous qui

Et audivi vocem magnam de templo, dicentem septem Angelis : Ite, et effundite septem phialas iræ Dei in terram.

2. Et abiit primus, et effudit phialam suam in terram et factum est vulnus sævum et pessimum in homines, qui habebant characterem bestiæ, et in eos qui adoraverunt imaginem ejus.

3. Et secundus Angelus effudit phialam suam in mare, et factus est sanguis tamquam mortui : et omnis anima vivens mortua est in mari.

4. Et tertius effudit phialam suam super flumina, super fontes aquarum, et factus est sanguis.

5. Et audivi Angelum aquarum dicentem : Justus es, Domine, qui es, et qui

êtes et qui étiez : saint, parce que vous avez rendu ces jugements.

6. Parce qu'ils ont répandu le sang des Saints et des Prophètes, vous leur avez aussi donné du sang à boire ; car ils en sont dignes.

7. Et j'en entendis un autre de l'autel disant : Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, véritables et justes sont vos jugements.

8. Et le quatrième Ange répandit sa coupe sur le soleil, et il lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur de ses feux.

9. Et les hommes furent brûlés par une grande chaleur, et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a le pouvoir sur ces plaies, et ils ne firent point pénitence pour lui rendre gloire.

10. Et le cinquième Ange répandit sa coupe sur le trône de la bête ; et son royaume devint ténébreux, et les hommes dévorèrent leurs langues de douleur,

11. Et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs plaies, et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres.

12. Et le sixième Ange

eras ; sanctus qui hæc judicasti :

6. Quia sanguinem Sanctorum et Prophetarum effuderunt, et sanguinem eis dedisti bibere : digni enim sunt.

7. Et audivi alterum ab altari dicentem : Etiam, Domine, Deus omnipotens, vera et justa judicia tua.

8. Et quartus Angelus effudit phialam suam in solem, et datum est illi æstu affligere homines et igni :

9. Et æstuaverunt homines æstu magno, et blasphemaverunt nomen Dei habentis potestatem super has plagas, neque egerunt pœnitentiam ut darent illi gloriam.

10. Et quintus Angelus effudit phialam suam super sedem bestiæ : et factum est regnum ejus tenebrosum, et commanducaverunt linguas suas præ dolore :

11. Et blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus et vulneribus suis, et non egerunt pœnitentiam ex operibus suis.

12. Et sextus Angelus

répandit sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate ; et ses eaux furent taries, pour préparer la voie aux rois du lever du soleil.

13. Et je vis sortir de la bouche du dragon et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux Prophète, trois esprits immondes semblables à des grenouilles :

14. Car ce sont des esprits de démons faisant des prodiges, qui vont vers les rois de toute la terre, les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant.

15. Voici que je viens comme un voleur; heureux celui qui veille et garde ses vêtements, de peur qu'il ne marche nu et qu'on ne voie sa honte.

16. Et ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu Armagédon.

17. Et le septième Ange répandit sa coupe dans l'air; et il sortit une grande voix du temple venant du trône disant : C'en est fait.

18. Et il se fit des éclairs et des voix et des tonnerres, et il se fit un grand tremblement de terre, tel que depuis que les hommes sont sur la terre, il ne se fit jamais un

effudit phialam suam in flumine illud magnum Euphraten : et siccavit aquam ejus, ut præpararetur via regibus ab ortu solis.

13. Et vidi de ore draconis, et de ore bestiæ, et de ore pseudoprophetæ spiritus tres immundos in modum ranarum.

14. Sunt enim spiritus dæmoniorum facientes signa, et procedunt ad reges totius terræ congregare illos in prælium ad diem magnum omnipotentis Dei.

15. Ecce venio sicut fur. Beatus qui vigilat, et custodit vestimenta sua, ne nudus ambulet, et videant turpitudinem ejus.

16. Et congregabit illos in locum qui vocatur hebraice Armagedon.

17. Et septimus Angelus effudit phialam suam in aerem, et exivit vox magna de templo a throno, dicens : factum est.

18. Et facta sunt fulgura, et voces, et tonitrua, et terræ motus factus est magnus, qualis numquam fuit ex quo homines fuerunt super terram, talis terræ motus, sic

tremblement de terre aussi grand.

19. Et la grande ville fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent. Et la grande Babylone vint en mémoire devant Dieu, pour lui donner le calice du vin de la fureur de sa colère.

20. Et toute île s'enfuit, et les montagnes ne se trouvèrent plus.

21. Et une grande grêle comme du poids d'un talent tomba du ciel sur les hommes : et les hommes blasphémèrent Dieu à cause de la plaie de la grêle, parce que cette plaie était effroyablement grande.

magnus.

19. Et facta est civitas magna in tres partes : et civitates Gentium ceciderunt, et Babylon magna venit in memoriam ante Deum, dare illi calicem vini indignationis iræ ejus.

20. Et omnis insula fugit et montes non sunt inventi.

21. Et grando magna sicut talentum descendit de cœlo in homines : et blasphemaverunt Deum homines propter plagam grandinis : quoniam magna facta est vehementer.

℣ 1. « Et j'entendis une grande voix dans le temple disant aux sept anges : Allez et répandez les sept coupes de la colère de Dieu sur la terre. »

« Et j'entendis une grande voix dans le temple disant aux sept anges » : Cette grande voix qui part du temple ne peut être que la voix de Dieu même, puisque nous venons de voir (xv, 8), qu'il remplit le temple de sa gloire et de sa puissance, et personne n'oserait y commander que lui; mais comme cette voix parle de Dieu à la troisième personne, nous en concluons que c'est la voix de Jésus-Christ lui-même à qui les anges obéissent : « *Qui facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis* » (Hebr. I, 7).

— « Allez et répandez les sept coupes de la colère de Dieu sur la terre » : Par la terre, prise ici dans un sens général, nous entendons tous les hommes terrestres, le monde infidèle et incrédule, qui, par sa malice et sa corruption, se soulève contre son Dieu et contre son Christ, et ne cesse de provoquer sa colère dans le cours des sept âges.

℣ 2. « Et le premier partit et répandit sa coupe sur la terre : et il se fit un ulcère cruel et malin sur les hommes qui avaient le caractère de la bête et sur ceux qui adoraient son image. »

« Et le premier partit et répandit sa coupe sur la terre » : La terre ici, opposée à la mer qui va recevoir la seconde plaie, ne doit plus être prise pour la terre, le monde en général; mais, dans un sens circonscrit, particulier, pour la nation juive. Car, de même que la mer dans les Prophètes, signifie la gentilité, la terre signifie le peuple juif, comme on l'a déjà vu à la première trompette (VII, 7, 9). C'est l'interprétation commune, et en particulier d'Albert le Grand, de Denys le Chartreux et de saint Thomas. En effet, la Judée, et par Métonymie la nation juive, est la terre par excellence : terre promise aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob, possédée par leur postérité, cultivée par la loi et les Prophètes, consacrée par la prédication, les miracles et le sang du Sauveur, quoiqu'elle n'ait souvent produit que des ronces et des épines, et qu'elle ait mérité à la fin d'être frappée de malédiction : « *Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem... Proferens autem spinas et tribulos, reproba est et maledicto proxima, cujus consummatio in combustionem* » (Hebr. VI, 7, 8).

— « Et il se fit un ulcère cruel et malin sur les

hommes » : Allusion à cette prophétie de Jérémie : « *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua..... propter multitudinem iniquitatis tuæ, et propter dura peccata tua feci hæc tibi* » (XXX, 12-15).

Cette plaie cruelle et maligne, ce fut le vertige, l'aveuglement et l'endurcissement des Juifs déicides. En même temps que dans leur démence et leur fureur ils attirent sur eux les armes et la vengeance des Romains, ils poussent le délire jusqu'aux plus affreux excès de la guerre civile, s'entr'égorgeant avec une rage inouïe dans l'histoire, sous les yeux mêmes de leur puissant ennemi, malgré une famine où les mères dévoraient leurs enfants, et les ravages de la peste qui emportait ce qu'épargnaient la guerre et la famine, et s'abandonnant aux infernales factions de Jean de Giscala et de Simon Gioras, plus impitoyables envers les Juifs que les armées irritées de Titus elles-mêmes. Enfin dans leur fureur aveugle, ils amenèrent la destruction de fond en comble de Jérusalem et de leur temple que le César idolâtre aurait voulu lui-même épargner, et ce délire furieux ne cessa que lorsque l'empereur Adrien, plus cruel que Titus, eut fini de les exterminer et d'en disperser les restes mutilés loin de leur patrie en cendres. Ainsi s'accomplissait sur eux la parole des Prophètes : « *Stillavit super nos maledictio, et detestatio, quæ scripta est in libro Moysi servi Dei* » (Dan. IX, 11 ; Levit. XXVI, 23-33; Deut. XXVIII).

— « Sur les hommes qui avaient le caractère de la bête et sur ceux qui adoraient son image. » Mais comment la bête, que nous n'avons vu paraître qu'aux derniers sons de la sixième trompette, qui ne paraîtra aussi qu'à l'effusion de la sixième coupe, se trouve-

t-elle nommée ici dès l'effusion de la première coupe?

On répond : 1° qu'il est dit plus loin de la bête « qu'elle était et n'est plus et qu'elle doit remonter de l'abîme : *bestia, quam vidisti, fuit et non est, et ascensura est de abysso* » (XVII, 8). Or, comme elle était avant le règne de Jésus-Christ et l'établissement de son Eglise, que les Juifs n'ont jamais reconnus, saint Jean pouvait donc dire de ces renégats de leur Messie « qu'ils portaient le caractère de la bête : *qui negat quoniam Jesus est Christus, hic est Antichristus* » (I Joan, II, 22).

2° Le caractère de la bête c'est avant tout le péché et le plus horrible des péchés, le déicide. Ils ne l'avaient sans doute pas imprimé avec le fer rouge, mais, comme Caïn, ils le portaient non seulement sur leurs fronts et à leurs mains tout ensanglantées du sang du Fils de Dieu, mais aussi dans leur cœur et dans leur âme inaccessible à tout repentir.

L'Antechrist se souillera certainement de tous les crimes, puisque saint Paul l'appelle par excellence « l'homme de péché, le fils de perdition, un monstre d'iniquité : *homo peccati, filius perditionis... ille iniquus* » (II Thess. II, 3, 8); mais il ne sera le plus horrible des impies, le plus abominable des suppôts de Satan, que parce qu'il voudra renouveler sans y parvenir, le crime des Juifs. Les Juifs portaient donc éminemment le caractère de la bête, avant même que la bête en personne eût paru, et ils ont adoré son image en se précipitant à la suite de tous les imposteurs, de tous les faux Messies qui venaient flatter leur haine et leur orgueil, parce qu'ils s'étaient faits les fils de Satan : « *Vos ex patre diabolo estis* » (Joan, VIII, 44). — « Je suis venu, leur disait encore le divin Sauveur, au

nom de mon Père, et vous ne m'avez point reçu : si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez » (Joan. v, 43). Et c'est pourquoi l'ange de Dieu verse « sur ce peuple qui n'est plus son peuple » la première coupe pleine de la colère de Dieu, et que le sang du Rédempteur retombe sur lui et sur ses enfants : « *Et respondens universus populus dixit : Sanguis ejus super nos, et super filios nostros* » (Matth. XXVIII, 25).

℣ 3. « Et le second ange répandit sa coupe dans la mer : et il se fit du sang comme d'un mort, et toute âme vivante mourut dans la mer. »

« Et le second ange répandit sa coupe dans la mer » : Après le châtiment des Juifs vient le châtiment des païens ; car par la mer le grand nombre des interprètes entendent, d'après l'Ecriture et l'écrivain sacré lui-même, la gentilité : « *Aquæ... populi sunt, et gentes, et linguæ* » (XVII, 15), Or, nous devons entendre ici l'empire idolâtre romain composé de tant de nations diverses. C'est donc sur cet empire persécuteur du nouveau peuple de Dieu, qui a répandu son sang à flots, que le second ange verse sa coupe pleine de la colère de Dieu. Voir la deuxième épître, le deuxième sceau, la deuxième trompette.

— « Et il s'y fit du sang comme d'un mort » : Ce vaste empire, en punition de ses cruautés envers les chrétiens et de son culte abominable pour ses infâmes idoles, devint comme un immense cadavre épuisé par ses guerres civiles et étrangères, par la famine et la peste en même temps que par la plus profonde démoralisation. Depuis Néron jusqu'à Dioclétien, tous ces fléaux se succédèrent avec une recrudescence toujours croissante. Jamais la majesté romaine ne fut aussi avilie. Pendant que Valérien servait d'étrier à l'or-

gueilleux et impitoyable Sapor, roi de Perse, son fils Gallien, aussi indigne empereur que fils dénaturé, s'abandonnait à tous les plus honteux plaisirs, laissant son père sans vengeance et l'empire déchiré et les provinces romaines égorgées par trente tyrans, dont les moins méprisables étaient deux femmes, parce qu'elles inspiraient une telle terreur au Sénat que dans ses sacrifices à ses faux dieux, il ne cessait de s'écrier : « O Jupiter, délivrez-nous de Victoire et de Zénobie ! » « Alors, dit l'historien païen Zozime, la peste qui avait sévi si cruellement sous Trajan, Commode et d'autres empereurs, devint la plus grande et la plus universelle que l'on eût jamais vue. »

« Après la persécution, dit aussi saint Denys d'Alexandrie, nous eûmes la guerre et la famine ; et ces maux nous furent communs avec les païens ; mais lorsque tous ensemble, nous eûmes goûté un peu de repos, cette grande peste vint tout à coup et fut pour eux le plus extrême et le plus terrible de tous les maux : mais pour nous, nous la regardâmes plutôt comme un remède ou comme une épreuve que comme une plaie ; car encore qu'elle attaquât davantage les Gentils, nous n'en fûmes pas exempts. » (Eusèb. *Hist.* liv. VII, chap. XXII.)

Saint Denys ajoute que les Gentils chassaient de leurs demeures jusqu'à leurs amis et leurs parents, tandis que les chrétiens secouraient indistinctement tous les malheureux pestiférés et gagnaient le mal en les assistant. Saint Cyprien, qui écrivait à la même époque, remarque soigneusement ce dernier point. Après l'héroïsme de la patience et du martyre, c'est toujours l'héroïsme de la charité du côté des chrétiens.

Ainsi ce puissant empire qui, selon Daniel, faisait

trembler et broyait l'univers sous ses dents de fer, après avoir développé et élevé le paganisme et tous ses vices à son apogée, était entré en décomposition sous l'effusion de la coupe du second ange, pour devenir bientôt la proie des Barbares : « *Et factus est sanguis tanquam mortui.* »

— « Et toute âme vivante mourut dans la mer » : D'après le génie du grec il serait plus exact de dire : « Toute sorte d'âmes vivantes ou une partie des âmes vivantes mourut dans la mer. » Car le grec ne porte pas : πασαί αι ψυχαι ζωσαι εν τη θαλασση avec l'article, mais πασα ψυχη ζωσα sans l'article. Or, si πασαι αι ψυχαι ζωσαι avec l'article veut dire toutes les âmes vivantes, πασα ψυχη ζωσα sans article signifie toute sorte et une partie seulement. C'est au reste ce qui est exprimé en termes formels au son de la seconde trompette : « Et la troisième partie des créatures qui avaient la vie dans la mer mourut » (VIII, 9). Si l'on voulait traduire avec Bossuet et D. Calmet : « tout ce qui avait vie », et avec de la Chétardie : « tout ce qui était vivant mourut dans la mer », ou avec l'abbé Dupin : « tous les animaux moururent dans la mer », il faudrait remonter au déluge, ou plutôt descendre à la fin des temps pour trouver une pareille mortalité, ce que ne prétendent pas ces interprètes. Aussi ont-ils bien soin de ne pas nous dire ce qu'ils entendent par là, ou de s'en tirer en disant que c'est une hyperbole. Or, il n'y a point ici d'hyperbole.

Car sous les coups redoublés, incessants, de tant de calamités, toutes sortes d'âmes vivantes ou des âmes vivantes de toute sorte, de toute condition, de toute classe, de tout état, de tout âge, moururent dans la mer, c'est-à-dire dans l'empire romain.

Et les plus hauts patriciens, et les empereurs n'étaient pas plus épargnés que les derniers esclaves. Néron, Domitien, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien, Galère et beaucoup d'autres parmi les principaux tyrans et bourreaux, au rapport de Lactance et de l'histoire, firent particulièrement des morts affreuses. Beaucoup de chrétiens moururent aussi dans la mer. Mais si outre leur sainte mort dans les supplices pour leur foi, ils ne furent point exempts de la mort naturelle au milieu de tant de fléaux, ce ne fut que pour les idolâtres et les persécuteurs, qui la regardaient comme le plus extrême et le plus terrible de tous les maux, qu'elle fut particulièrement amère, qu'elle fut une plaie, puisque tous ceux qui ne se convertissaient pas mouraient sans consolation au milieu de cette mer de l'infidélité. Cependant beaucoup, même parmi les persécuteurs idolâtres, à l'aspect de la mort qui les menaçait sans cesse et sous toutes les formes, voyant tomber tous les charmes de la vie et témoins de la foi, des espérances et de l'héroïsme des chrétiens, ouvraient les yeux à la lumière et se faisaient chrétiens à leur tour.

Ainsi de la même coupe versée goutte à goutte tombaient la mort et la vie, et le châtiment n'était pas sans miséricorde au milieu de cette mer, de ce vaste empire idolâtre : « *Et secundus Angelus effudit phialam suam in mare.* »

℣ 4. « Et le troisième répandit sa coupe sur les fleuves et sur les sources des eaux ; et il se fit du sang. »

N'oublions pas que, par les eaux, l'écrivain sacré entend les peuples et les nations : « *aquæ... populi sunt et gentes* » (XVII, 15), et par les fleuves, les persécutions et les auteurs des persécutions : « *et misit ser-*

pens ex ore suo post mulierem aquam tanquam flumen ut eam faceret trahi a flumine » (xii, 15). Nous retrouvons ce même sens dans les autres Ecritures : « *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam* » (Cant. viii, 7).

Saint Pierre et saint Jude désignent les hérétiques sous la même figure : « *Hi sunt fontes sine aqua, et nebulæ turbinibus exagitatæ, quibus caligo tenebrarum reservatur* » (II Petr. ii, 17). « *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones* » (Saint Jud. 13).

Aussi le grand nombre des commentateurs voit-il dans l'effusion de la troisième coupe le châtiment des hérétiques : « *Hic plerique ultionem significari aiunt hæreticorum* » (Gagn.). C'est en effet ce que nous devons conclure du contexte et des visions parallèles :

Dans la troisième épître, le troisième âge nous est signalé comme étant « la chaire de Satan... où l'on enseigne la doctrine des Nicolaïtes : *ubi sedes est Satanæ... ita habes et tu tenentes doctrinam Nicolaitarum* »(ii, 13, 15) ;

A l'ouverture du troisième sceau paraît le cheval noir et son cavalier avec sa balance inique, symbole des hérésies : « *et ecce equus niger ; et qui sedebat super illum habebat stateram in manu suâ* » (vi, 5) ;

Et au son de la troisième trompette « tombe du ciel une étoile ardente comme une torche, et elle tombe sur la troisième partie des fleuves, et sur les sources des eaux, et son nom est l'Absinthe », que nous avons vue être Arius, le coryphée des hérésiarques du 3e âge, (viii, 10, 11).

De toutes ces circonstances réunies nous sommes donc en droit de conclure que l'effusion de la troisième coupe sur les fleuves et les sources des eaux

changées en sang, figure le châtiment des hérétiques au 3e âge, et en particulier de ces innombrables hordes des barbares du Nord, qui, se précipitant comme des torrents dévastateurs dans l'empire romain, vinrent accroître les forces de l'hérésie. Car la plupart n'avaient abandonné leur stupide et abominable idolâtrie que pour embrasser avec fureur l'arianisme, la plus dangereuse, la plus impie et la mère de toutes les hérésies, et ranimer ses violences ; et les Vandales de Genséric et les Goths de Théodoric, Alaric et Totila, tous ariens, ne furent pas moins redoutables pour la foi de l'Eglise que les païens de Radagaise et d'Attila. Mais, à l'effusion de la coupe du troisième ange, presque toutes ces multitudes de Goths, Huns, Vandales, Gépides, ariens et païens, disparurent comme le torrent après l'orage, emportant avec elles l'arianisme, le paganisme, tous les débris des antiques erreurs et des vieilles corruptions de l'ancien monde, et il n'en resta que quelques sources purifiées par l'Eglise pour former les peuples nouveaux et les modernes nations catholiques.

℣ 5. « Et j'entendis l'Ange des eaux disant : Vous êtes juste, Seigneur, vous qui êtes et qui étiez ; saint, parce que vous avez rendu ces jugements. »

« Et j'entendis l'Ange des eaux » : Nous avions déjà vu l'Ange qui a pouvoir sur le feu » (xiv, 18), et ici nous voyons « l'Ange des eaux ». De ces passages et d'autres semblables les Pères concluent que « les Anges gouvernent, selon l'ordre et les desseins de Dieu, tous les éléments et toutes les créatures en ce monde : *unaquæque res visibilis in hoc mundo habet angelicam potestatem sibi præpositam* » (S. Aug.). Ainsi pensent saint Grégoire le Grand, saint Jean Damascène, Ori-

gène, André de Césarée, Arétas, saint Thomas, Suarez ; Vasquez cite même Platon. Tous les événements sont donc dans la main de Dieu, parce qu'ils sont dans la main de ses Anges qui lui obéissent, et le monde matériel ne va donc pas tout seul, comme le prétendent nos matérialistes.

Mais ici l'Ange des eaux n'est pas celui qui commande au liquide élément, mais celui qui régit les peuples figurés par les eaux (XVII, 15). Qui ne reconnaîtrait, en effet, les ordres du Très-Haut et l'action de son Ange dans cet universel rendez-vous de tant de peuples divers, inconnus de Rome et inconnus entre eux, au sein de cette ancienne capitale du monde païen et la persécutrice des saints, y accourant de toutes les contrées du Nord, comme dans la vallée de Josaphat ? Car ils n'y viennent pas seulement pour s'enrichir de ses dépouilles, ni même pour être les exécuteurs des vengeances de Dieu et les fléaux de sa justice sur cet empire idolâtre et corrompu, qui a résisté aux grâces de l'Evangile ou qui ne les a reçues que pour s'abandonner ensuite à la plus abominable des hérésies, l'impiété d'Arius ; ils y viennent aussi pour subir eux-mêmes les jugements de Dieu, ayant méprisé les mêmes grâces ou étant retombés dans la même infidélité. Et c'est pourquoi les uns y sont condamnés et n'y trouvent que des tombeaux, et les autres y sont conservés pour régénérer le monde, après avoir été régénérés eux-mêmes par le saint baptême et marqués du signe de la Rédemption dans le giron de l'unique et véritable Eglise.

— « Disant : vous êtes juste, Seigneur, vous qui êtes et qui étiez ; saint, parce que vous avez rendu ces jugements » : Rappelons-nous que les sept Anges

sont les envoyés de Jésus-Christ, qu'ils sont revêtus de ses insignes (xv, 6), qu'ils exercent la justice en son nom. C'est donc à Jésus-Christ même que s'adresse l'Ange des eaux, c'est-à-dire des peuples et des nations.

— « Vous êtes juste, Seigneur » : L'Ange affirme contre les ariens et les idolâtres le juste et souverain domaine du Fils de Dieu sur toutes choses.

— « Vous qui êtes » : expression équivalente à l' « *Ego sum qui sum* » de l'Exode, III, 14, au nom ineffable de Jéhovah. L'Ange des peuples proteste donc contre les ariens et les idolâtres que Jésus-Christ possède la plénitude de l'être, de l'essence divine, étant semblable, égal au Père : « *Deum verum de Deo vero* » ;

— « Et qui étiez » : Nouvelle affirmation qu'il n'est pas une simple créature, le fils adoptif de Dieu, ayant eu un commencement, comme le soutenait Arius et comme le croyaient les païens de leurs dieux ; mais qu'il est avant tous les temps, de toute éternité, « *qui eras* ». C'est l' « *ex utero ante luciferum genui te* » de David, Ps. CIX, 3 ; l' « *in principio erat Verbum* » de saint Jean, I, 1.

— « Saint, parce que vous avez rendu ces jugements » : Vous êtes le Saint par excellence, le Saint par essence, étant la bonté, la miséricorde, l'équité, mais aussi la justice même, d'avoir retranché du nombre des nations des peuples qui ne vivaient plus que pour nier votre divinité ou rendre un culte aux faux dieux, et qui fermaient ainsi les voies du salut et frustraient le monde du fruit de la Rédemption.

Jésus-Christ exerce ses jugements dans le temps avec la même équité, la même justice et la même sou-

veraine puissance qu'au grand jour, quoique ces jugements particuliers nous soient cachés ; et l'Ange des eaux nous fait entendre ici pourquoi tant de peuples ont disparu tout à coup de l'histoire des nations. Malheur à ceux qui font obstacle à ses miséricordes !

℣ 6. « Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, vous leur avez aussi donné du sang à boire : car ils en sont dignes ».

Ces paroles sont dites pour tous les persécuteurs sur qui ont été répandues les trois premières coupes des trois premiers Anges.

1° Pour les Juifs qui, par Anne et Caïphe, ont crucifié le Saint des saints et le roi des prophètes, et continué de persécuter ses apôtres et ses disciples ;

2° Pour les idolâtres qui, par Néron et ses successeurs, n'ont cessé pendant trois siècles de verser le sang des chrétiens, pasteurs et troupeau ;

3° Pour les Ariens qui, par Constance, Valens, Genséric et les autres rois barbares, ont opprimé et mis à mort les seuls véritables adorateurs du Fils de Dieu. Tous sont pareillement coupables du sang des saints et des prophètes, et ont mérité ces terribles châtiments. Et c'est pourquoi ils ont tourné leurs glaives les uns contre les autres et se sont abreuvés de leur propre sang.

℣ 7. « Et j'en entendis un autre de l'autel, disant : Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, véritables et justes sont vos jugements. »

« Et j'en entendis un autre de l'autel » : Remarquez l'admirable accord de toute la cour céleste à louer Dieu, et comment les jugements qu'il exerce sur la terre font le sujet de leurs louanges. Mais quel est

« cet autre dont la voix part de l'autel »? Est-ce un Ange ou quelqu'un des Saints?

On a déjà vu, au chap. VI, 9, 10, « que c'est de l'autel que les âmes des martyrs demandent vengeance de leur sang ». On peut donc penser que « cet autre » est le représentant des saints, ou Moïse, le chef de l'Ancien Testament, ou Pierre, le prince du Nouveau. Ainsi les saints s'unissent aux Anges pour acclamer et louer le Seigneur dans ses justes jugements :

— « Oui, Seigneur tout-puissant, véritables et justes sont vos jugements » : Ils sont « véritables » parce qu'ils sont conformes à ses promesses et à ses menaces, et « justes », parce qu'en punissant à proportion des crimes et de l'iniquité, il allie toujours la justice à la miséricorde.

℣ 8. « Et le quatrième Ange répandit sa coupe sur le soleil, et il lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur de ses feux. »

Le soleil, la vraie lumière de notre monde physique, « *quid lucidius sole?* » (Eccli., XVII, 30), figure aussi Jésus-Christ, la lumière du monde spirituel : « *ego sum lux mundi* » (Joan., VIII, 12). C'est ce soleil de justice annoncé par le Seigneur à tous ceux qui craignent son nom : « *et orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ* » (Malach., IV, 2).

Mais il ne paraît qu'un instant, aux extrémités des siècles, à son premier et à son second avénement. C'est donc son Eglise qui est le soleil permanent et toujours visible : « *vos estis lux mundi* » (Matth., V, 14).

C'est donc dans son sein que le quatrième Ange répand sa coupe; mais, pour elle, ce n'est plus la coupe de la colère, mais la coupe débordant de grâces et de vie, pour ranimer sa chaleur et lui communiquer une

énergie nouvelle. Car après avoir triomphé, non sans blessures, des fureurs de l'arianisme et de toutes les attaques des barbares, elle était comme épuisée. Et cependant il lui fallait encore évangéliser ce qui lui restait de ces peuples incultes et sauvages, et les tirer de leurs profondes ténèbres, apprivoiser le tigre et le léopard, faire habiter l'ours et le lion avec le bœuf, changer le loup en agneau pour n'en former qu'un seul troupeau sous un seul pasteur : « *habitabit lupus cum agno : et pardus cum hædo accubabit : vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos* » (Is., XI, 6).

Que d'obstacles à cette unification et quelle tâche surhumaine ! La corruption profonde des nations usées de l'Orient et les vices presque incurables des peuples de l'Occident fermentaient avec la corruption et les vices encore plus grossiers des peuples du Nord. C'étaient les guerres incessantes de la féodalité, l'incapacité ou la tyrannie des princes ou des rois, la misère des peuples, après les barbares le mahométisme maître de l'Orient et menaçant sans cesse l'Occident, et l'empire de Bysance tombant en dissolution, ne rêvant que schismes et hérésies, et plus propre à devenir la proie du croissant qu'à servir de barrière à ses envahissements. C'est alors que le quatrième Ange répandit sa coupe sur celle qui était le soleil et la lumière du monde, pour lui communiquer de nouvelles forces et une nouvelle ardeur, afin d'arrêter l'envahissement des ténèbres et de renverser l'empire du mal. Les grands papes inspirèrent les grands empereurs et les grands rois, les Charlemagne et les saint Louis ; Grégoire VII rétablit la liberté et la sainteté dans le sanctuaire, et Urbain II, poussant l'Europe sur

l'Orient, délivra le tombeau du Christ et brisa pour un temps la puissance de Mahomet.

Comparons ici en deux mots les quatre visions correspondantes : A la 4e épître, c'est le Fils de Dieu dont les yeux sont comme une flamme de feu : « *hæc dicit Filius Dei, qui habet oculos tanquam flammam ignis.* » Il menace Jézabel, l'Eglise grecque, de la réduire sur une couche d'ignominie avec ceux qui sont avec elle, et de frapper ses enfants de mort, et il promet à Thyatire, à l'Eglise romaine, comme à tous ceux qui gardent ses œuvres, de lui donner pouvoir sur les nations, pour les régir avec un sceptre de fer et les briser comme un vase d'argile (II, 18-29).

Au 4e sceau, paraît le mahométisme sous la figure d'un cheval pâle monté par la mort, suivi de l'enfer, avec l'empire sur la quatrième partie du monde (VI, 7, 8).

A la 4e trompette, le soleil, l'Eglise, perd la troisième partie de sa lumière par suite du schisme de l'Eglise d'Orient et des conquêtes de l'islamisme (VIII, 12.)

C'est pourquoi le quatrième Ange répand la quatrième coupe sur le soleil ou l'Eglise, pour lui communiquer une plus grande ardeur, c'est-à-dire un nouveau zèle et une nouvelle puissance, afin de réparer ses pertes.

— « Et il lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur de ses feux » : Ceux que tourmentent les feux du soleil, le zèle ardent de l'Eglise, ce sont, outre les infidèles, les hommes terrestres, faux chrétiens et schismatiques, qui n'ont Jésus-Christ que sur les lèvres, mais dont le cœur est loin de lui : « *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me*

(Matth., xv, 8). » Car ceux qui sont prêts à se dévouer, à tout sacrifier pour lui sont plus que des hommes; ce sont les vrais enfants de Dieu : « *Qui de Filio hominis loquuntur, homines sunt; qui vero divinitatem intelligunt, non homines sed dii appellantur* » (S. Hier. in Matth. xvi, 13).

℣ 9. « Et les hommes furent brûlés par une grande chaleur, et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a le pouvoir sur ces plaies, et ils ne firent point pénitence pour lui rendre gloire. »

« Et les hommes furent brûlés par une grande chaleur » : Epouse de l'Agneau et responsable du salut des peuples et des rois, l'Eglise, au moyen âge, par sa fidélité à garder les maximes et les purs enseignements de l'Evangile, par son zèle à extirper les scandales, les schismes et les hérésies, et tout ce qui pouvait corrompre la foi et les mœurs de ses enfants, par sa fermeté à s'opposer aux tyranniques prétentions des puissants, qui ruinaient sa discipline et ouvraient la voie à toutes les corruptions, et par son courage à repousser les armées des infidèles, qui entamaient et menaçaient sans cesse la chrétienté, embrasait, pour ainsi dire, toute l'atmosphère chrétienne de son ardeur. Et en semant la parole évangélique par ses ardents apôtres, pontifes et prêtres séculiers et enfants de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Dominique et de saint François d'Assise, elle répandait des torrents de lumière qui éclairaient les âmes, réchauffaient les cœurs, et produisaient d'abondantes moissons de saints et d'élus. Mais la même lumière qui fait la joie de l'œil sain, fait aussi le supplice de l'œil malade, et sa chaleur divine, qui réjouissait et sanctifiait les enfants de Dieu, tourmentait et irritait les enfants des hommes,

fils de Bélial et suppôts de Satan, abandonnés au vice et à l'iniquité, et plongés dans les ténèbres du mensonge et de l'infidélité : « *Omnis enim qui male agit, odit lucem, et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus* » (Joan., III, 20).

— « Et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a le pouvoir sur ces plaies » : Les premiers blasphémateurs du nom de Dieu furent sans doute les enfants du faux prophète, qui, souvent repoussés par l'Eglise, furent enfin attaqués et vaincus au sein de leur empire et chassés de possessions si longtemps opprimées. Mais l'orgueilleuse et voluptueuse Byzance et tous les schismatiques de l'Orient, et beaucoup de princes et de politiques égoïstes et corrompus en Occident, ne blasphémèrent pas moins le nom du Fils de Dieu ; car c'est blasphémer le nom du Fils de Dieu que de blasphémer son Eglise, de même que celui qui la méprise, le méprise : « *Qui vos spernit, me spernit* » (Luc., x, 16) ; et que celui qui la persécute, le persécute : « *Ego sum Jesus quem tu persequeris* » (Act., IX, 5).

— « Et ils ne firent point pénitence pour lui rendre gloire ». La gloire du Fils de Dieu avait été proclamée dans tout l'univers, non seulement par les apôtres et leurs successeurs, mais aussi par les armées chrétiennes, qui, s'étant levées pour délivrer le tombeau de leur Rédempteur, avaient généreusement versé leur sang pour lui ; et les peuples de l'Orient, ébranlés à la vue de tant de foi et d'héroïsme, se préparaient à recueillir aussi les promesses faites au rejeton d'Abraham et de David. Mais la nouvelle Jézabel ne cessa de déchirer par son schisme le royaume de Dieu, et les princes prévaricateurs de l'Occident, au lieu de se réunir, selon les instantes supplications de l'Eglise,

pour l'honneur de leur foi et les intérêts de l'Europe, continuèrent leurs guerres intestines et fratricides, versant à flots le sang de leurs peuples, et préparant de nouveaux triomphes aux armes de Mahomet, l'un des plus grands précurseurs de l'Antechrist.

℣ 10. « Et le cinquième Ange répandit sa coupe sur le trône de la bête : et son royaume devint ténébreux, et les hommes dévorèrent leur langue de douleur. »

« Et le cinquième Ange répandit sa coupe sur le trône de la bête » : La bête est encore nommée et son trône désigné ici, quoiqu'elle ne doive paraître en personne qu'à la fin du 6e âge, comme on l'a vu aux derniers sons de la 6e trompette, XI, 7, comme on le voit encore ici aux ℣℣ 13, 16, et comme on le verra aussi, chap. XIX, 19, 20.

Mais n'oublions pas qu'il est dit d'elle « qu'elle fut et n'est plus, et qu'elle doit remonter de l'abîme. *Bestia quam vidisti fuit et non est et ascensura est de abysso* » (XVII, 8).

Car si elle ne doit paraître en personne qu'à la fin des temps, elle exista toujours en figure, dans ses précurseurs et les persécuteurs de la cité de Dieu, depuis Caïn ; ce que saint Paul, parlant de ce monstre d'impiété, de cet homme de péché, exprime admirablement, disant : « Déjà s'opère ce mystère d'iniquité : *Nam mysterium jam operatur iniquitatis* » (II Thess., II, 7), et saint Jean va même jusqu'à nommer tous ses types des Antechrists : « *Et nunc Antichristi multi facti sunt* » (I Joan., II, 18).

Or les deux plus grandes figures de la bête au 5e âge, ce sont le mahométisme et le protestantisme ; le mahométisme en niant le Fils de Dieu, tout en

professant de croire au Dieu d'Abraham : « *Hic est Antichristus qui negat Patrem et Filium. Omnis qui negat Filium, nec Patrem habet* (I Joan., II, 22, 23). » Et « celui qui ne confesse pas, ajoute saint Jean, que le Fils est venu dans notre chair, est un séducteur et un Antechrist : *qui non confitetur Jesum Christum venisse in carnem, hic est seductor et antichristus* » (II Joan., 7) ; et le protestantisme, parce qu'en méconnaissant et en repoussant l'Epouse, il méconnaît et repousse l'Epoux : « *si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* » (Matth., XVIII, 17). Aussi les protestants reconnaissaient si bien leur affinité avec les musulmans, que leur mot d'ordre était : « Plutôt Turcs que papistes ! » C'est donc sur le mahométisme et sur le protestantisme qu'était élevé le trône de la bête ; c'est donc le mahométisme et le protestantisme qui étaient le grand péril de l'Epouse de Jésus-Christ. Et c'est pourquoi le cinquième Ange répandit sa coupe pleine de la colère de Dieu sur ce trône de la bête. Il la répandit par trois effusions :

La première dans le golfe de Lépante. Là était rangée en bataille la flotte turque qui, après avoir ravagé les îles et les côtes d'Europe, menaçait de faire une descente dans les Etats romains et de frapper la chrétienté au cœur. C'était la flotte la plus formidable qui fût alors, et que l'on regardait comme invincible. En face venait d'arriver, sans avoir le temps de choisir sa position, la petite flotte du pape, composée des seuls vaisseaux espagnols et italiens. Toutes les autres puissances catholiques s'étaient excusées, et, après avoir trahi leur foi et leur honneur de filles de l'Eglise, demeuraient simples spectatrices de l'événement. Mais le saint pape Pie V, nouveau Moïse, avait prié et fait

prier tous les vrais fidèles de la chrétienté. Le samedi 7 octobre 1571, à quatre heures du soir, le chef de l'armée turque donne le signal de la bataille par un coup de canon; car il croyait avoir tout préparé de son côté pour la victoire, et le vent soufflait et le soleil dardait ses rayons dans la face et les yeux des soldats de la croix. Tous les chrétiens y répondent en invoquant à haute voix la sainte Trinité et en saluant la glorieuse Vierge Marie. Ainsi l'avait ordonné Pie V. La défaite des Turcs fut complète. Ils perdirent deux cent vingt-quatre vaisseaux, trente mille hommes avec leurs étendards, un riche butin, une immense artillerie, de nombreux prisonniers, leur réputation d'invincibles, et quinze mille esclaves, dont les chrétiens rompirent les fers pour se consoler de la perte de huit mille héros de la foi qu'ils perdirent de leur côté. Depuis, les forces navales de l'empire turc ne se relevèrent plus. Mais ses forces de terre étaient toujours prodigieuses et faisaient encore trembler la catholicité. Unies à l'armée protestante commandée par le seigneur hongrois Emeric Tékéli, elles vinrent mettre le siége devant Vienne, sous les ordres du grand vizir Cara-Mustapha, qui amenait avec lui toute la puissance ottomane. Il comptait faire de l'Allemagne un second empire musulman dont il serait le sultan, et de la capitale de l'Autriche la capitale de tous ses nouveaux Etats tudesques et européens. Les puissances catholiques continuaient de contempler avec indifférence les périls de l'Eglise et le triomphe avancé de l'islamisme et du protestantisme réunis. Mais le cinquième Ange fait une seconde effusion de sa coupe sur le trône de la bête. Aux pressants appels d'Innocent XI, Jean Sobieski avec

ses Polonais, plus redoutables par leur foi et leur héroïsme que par leur nombre, arrive au secours de l'empereur Léopold, chef du saint empire, qui, désespéré, avait fui sa capitale. Le désastre des infidèles fut horrible et si prodigieux que le grand vizir, dans sa honte et son désespoir, fit trancher la tête à ses pachas, et que le Grand Turc, dans sa fureur, envoya de Constantinople son grand chambellan pour décapiter le grand Vizir lui-même, le 25 décembre de la même année 1683. Quant à Emeric Tékéli, chef de l'armée protestante, au lieu des grands honneurs qu'il attendait après avoir trahi l'Evangile pour le Coran, il alla mourir cabaretier, à Constantinople, sous les murs du sérail.

Deux ans après, le 2 octobre 1685, l'Ange faisait une troisième effusion sur le trône de la bête : Louis XIV révoquait l'édit de Nantes. Mais il ne le faisait ni sous l'inspiration ni en faveur de Rome, lui qui la faisait insulter par Créqui et Lavardin, lui qui n'eut jamais « ni un soldat ni un écu » pour la défendre contre les infidèles, lui qui poursuivait de sa haine le grand Sobieski, parce que ce roi vraiment catholique lui montrait par son exemple le vrai chemin du devoir et de l'honneur, lui qui avait rassemblé en 1682 ses évêques courtisans pour détruire les libertés de l'Eglise et enlever ses droits au vicaire de Jésus-Christ. Mais il agissait en maître dans l'intérêt de sa politique, et opposait sa puissance aux violences et aux trahisons des protestants, et les fils de Luther et de Calvin subissaient à leur tour les droits de la force qu'ils avaient si cruellement pratiqués eux-mêmes partout où ils avaient pu étendre leur domination, la domination des précurseurs de la bête.

— « Et son royaume devint ténébreux » : Les ténèbres sont un symbole de deuil, de désordre et de confusion, de calamités et de grandes catastrophes. En effet, à Lépante tomba la puissance maritime de l'empire turc, et dans le désastre de Vienne fut à jamais renversée sa puissance sur terre. Depuis, cet empire, si longtemps la terreur de la chrétienté, n'est plus qu'un cadavre sur les bras de l'Europe, qui ne sait si elle doit se le partager ou l'enfouir.

Quant au protestantisme, aux mille nuances obscures, variant entre le vieux fanatisme de Luther et de Calvin et l'incrédulité de Socin et de Voltaire, depuis assez longtemps avant la révocation de l'édit de Nantes, il n'est plus qu'un instrument de règne au service des Etats anticatholiques ou athées.

— « Et les hommes dévorèrent leurs langues de douleur » : Allusion à la confusion des langues à Babel, figure de l'orgueilleuse politique des puissances du monde : « Les hommes », ce sont toujours ici les ennemis de la cité de Dieu, infidèles, hérétiques et mauvais chrétiens. — « Dévorer sa langue de douleur ou dans l'excès de la douleur, « *præ dolore* », c'est éprouver une douleur violente dont on n'ose exprimer la cause honteuse. Profondément humiliés et irrités du triomphe de l'Eglise, ses ennemis n'osaient, pour des motifs divers, en avouer le tourment ni en exprimer les raisons : les infidèles de se voir vaincus avec leur faux prophète, et les nombreux renégats à leur service d'être déçus dans leur ambition qui leur avait fait sacrifier le vrai Dieu pour un imposteur ; les protestants d'être témoins des victoires de l'Eglise et des succès de la papauté dont ils avaient si souvent prédit la fin ; et les Etats soi-disant catholiques, mais

qui avaient mis leur ambition au-dessus de leur religion et qui étaient honteux maintenant de leur lâche désertion, de voir de si éclatantes victoires remportées sans eux et malgré eux, aux applaudissements de tout l'univers sincèrement chrétien. Tous ressentaient donc une profonde douleur du triomphe imprévu, éclatant de l'Eglise, sans pouvoir en exprimer leurs divers motifs inavouables ; leur douleur restait donc muette ; ils la dévoraient donc en silence, comme s'ils avaient mangé, dévoré tous ensemble leurs propres langues : « *et commanducaverunt linguas suas præ dolore.* »

℣ 11. « Et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs plaies, et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres. »

« Et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs plaies » : Tous, ne ressentant que les douleurs de leur orgueil humilié et que les plaies faites à leur ambition déçue, blasphémèrent au fond du cœur le Dieu du ciel, qui donne une telle puissance à son Eglise et la protège si visiblement contre les complots et la fureur des rois et des peuples mécréants.

— « Et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres » : Et les infidèles continuèrent de vivre dans les mœurs et les crimes de Sodome et de Gomorrhe; et les hérétiques de s'abandonner aux mille variations de leurs croyances et de leur libre examen, poussant l'Europe dans le scepticisme, le matérialisme et l'impiété; et les princes et leurs ministres, plus païens que chrétiens par leur politique machiavélique, ne se défiant que de l'Eglise, de se conduire par de tout autres maximes que par les maximes de l'Evangile,

corrompant les peuples par le scandale de leurs cours, et les appauvrissant par leurs guerres fratricides. Aussi préparèrent-ils l'avènement de la Révolution, qui devait les emporter avec leurs trônes et leurs dynasties : « *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* » (Ps., II, 10.)

℣ 12. « Et le sixième Ange répandit sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate : et ses eaux furent taries, pour préparer la voie aux rois du lever du soleil. »

Allusion au tarissement de l'Euphrate par Cyrus, qui en détourna les eaux, et, introduisant par son lit desséché son armée dans Babylone, s'en rendit maître et délivra les Hébreux : « *Qui dico profundo : desolare, et flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es, et omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem : ædificaberis* (Is., XLIV, 27, 28). »

On sait que Darius, roi des Mèdes, et Cyrus, roi des Perses, les libérateurs du peuple de Dieu, si clairement prophétisés, Cyrus étant nommé par son nom, venaient de l'Orient par rapport à Babylone.

C'est pourquoi nous prenons ici « les rois du lever du soleil » en bonne part, comme venant dans la cité sainte pour l'accroître et la défendre. Car de même que l'Aquilon, dans les Ecritures, est pris en mauvaise part : « *Ab Aquilone pandetur malum super omnes habitatores terræ* (Jérém., I, 14) », l'Orient désigne le salut et les choses heureuses ; c'est le nom même que les prophètes donnent au Sauveur : « *Ecce vir Oriens nomen ejus* (Zach., VI, 12) » ; « *Visitavit nos Oriens ex alto* (Luc., I, 78). » Et c'est de l'Orient que viennent les rois pour l'adorer à son berceau : « *vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum* » (Matth., II,

2). Les rois, dans notre verset, sont donc les amis de l'Eglise et non les séides de l'Antechrist, comme l'entendent quelques-uns; autrement l'allusion à Cyrus et à Darius, vainqueurs de Babylone et libérateurs du peuple de Dieu, serait un contresens. De plus il est invraisemblable que l'ange de Dieu ait préparé la voie non aux amis mais aux ennemis de celui qui l'envoie. C'est aussi à cette époque que saint Jean, dans ses visions correspondantes : 6e épître, III, 9; 6e sceau, VII, 4; 6e trompette XI, 1-3, place la conversion des Juifs. Or le retour des Juifs, dit saint Paul, sera comme une résurrection générale de toutes les nations et leur retour à la foi : « *si enim amissio eorum reconciliatio est mundi, quæ assumptio, nisi vita ex mortuis?* » (Rom., XI, 15.) « Car alors, ajoute saint Augustin, les chrétiens seront si courageux qu'ils résisteront à Satan déchaîné, et l'Eglise se sera tellement agrandie et fortifiée, qu'elle pourra enlever ses dépouilles au fort armé, tout déchaîné qu'il sera » (*Cité de Dieu*, liv. XX, chap. VIII.)

Il est donc raisonnable, naturel, de penser que ces « rois du lever du soleil » seront les princes généreux qui marcheront alors à la tête des nations chrétiennes et qui seront comme le bras de l'Eglise lorsque surviendra l'Antechrist. En effet, il est dit ici, ℣℣ 13-16, et aux chap. XIX, 19, et XX, 7, 10, que cet impie rassemblera des armées formidables composées de tous les rois impies comme lui. Or, il n'est pas vraisemblable que ce soit seulement pour poursuivre des femmes, des enfants et de simples fidèles désarmés fuyant sur les montagnes, dans les forêts, les déserts et autres retraites, comme le prétendent quelques-uns avec Cornelius a Lap. : « *qui in montes,*

sylvas aliasque latebras sese abdent ». C'est donc qu'il se sera levé de nouveaux croisés et de nouveaux Machabées pour défendre leur foi et leurs autels jusqu'au sang. Sans doute, il est dit ici que c'est Dieu lui-même et son Christ, qui fait périr et consume par une pluie de feu et de soufre les armées de l'Antechrist : « *et descendit ignis a Deo de cœlo, et devoravit eos* » (XX, 9; XIX, 15, 21). Voyez aussi Ezéchiel : « *ignem et sulphur pluam super eum* (Gog) » (XXXVIII, 22). Mais toujours fallait-il que l'Antechrist eût éprouvé et éprouvât encore une immense résistance pour rassembler une si prodigieuse armée sur un seul point.

Mais dans quel sens doit-on entendre le grand fleuve de l'Euphrate lui-même et son desséchement : à la lettre ou au figuré? A la lettre, cette interprétation ne contredirait en rien celle que nous venons de donner des rois d'Orient. Elle pourrait même paraître naturelle, puisque l'on voit souvent de grands fleuves tarir ou baisser considérablement par de longues et fortes chaleurs, et ouvrir un passage facile. Mais dans les Prophètes, le desséchement de la mer et des fleuves est ordinairement pris au figuré, et c'est dans ce dernier sens que l'on entend communément ce 12e verset.

Seulement quelques interprètes modernes abusent de la figure. Le continuateur d'Holzhauser entend « l'Europe par l'Euphrate, et par son desséchement la perte de la foi ». Crampon, annotateur de Cornelius, reconnaissant une allusion à Cyrus s'emparant de Babylone, se figure que dans le voisinage de Rome se trouve le grand fleuve de l'Euphrate qui rend cette ville, la vraie Babylone selon lui, inexpugnable; et pour lui les rois de l'Orient sont naturellement tous

les barbares de l'Occident. Mais un Ange leur ouvre un passage en versant dans le fleuve comme un poison magique. Mais il faut le citer pour le croire : « *Ornatus petitur ex Babylonis per Cyrum facta expugnatione. Quapropter in Romæ vicinia fingitur Euphrates, quo hæc ipsa urbs inaccessa videretur, derepente exsiccatus tanquam vi magica veneni ab Angelo in illum injecti, ut adeo nihil superesset, quod hostibus in urbem irrupturis obstaret. Reges hi orientales universè hic ponuntur pro Barbaris omnibus, qui Romanorum imperium vastarunt.* » D'Allioli prend pareillement les rois d'Orient non seulement pour les Perses, mais aussi pour les Teutons. L'interprétation de Lafont-Sentenac est un peu moins violente : par l'Euphrate, il entend l'empire turc, et par son tarissement, la destruction du mahométisme.

Mais ces interprétations particulières et nouvelles s'éloignent de l'interprétation commune. Car, de même que par la grande Babylone tous les anciens entendent la cité de Satan, opposée à Jérusalem, la cité de Dieu, c'est-à-dire le monde corrompu et corrupteur; par le grand fleuve de l'Euphrate ils entendent tout ce qui est comme la source et le torrent du mal, et alimente et entretient ses corruptions : son orgueil, sa luxure, son amour effréné des jouissances criminelles, ses vanités, ses maximes, ses fausses grandeurs, ses prospérités trompeuses, tout ce qui entraîne dans les abîmes du vice et des passions coupables et impies, jusqu'à méconnaître Dieu, à lui déclarer la guerre et à persécuter ses saints. Le sixième Ange tarira le fleuve impur et fangeux, lorsque, frappant de grands et terribles fléaux le monde impie et persécuteur des enfants de Dieu, il fera succéder

le deuil et l'épouvante à ses joies insensées et à ses scandaleuses prospérités. Alors s'ouvrira la voie aux rois de l'Orient, et à la liberté et à la conversion des peuples. C'est ce que nous voyons dans les visions correspondantes, et spécialement au sixième sceau. Aussitôt après l'épouvantable châtiment qui tombe sur tout le monde de l'impiété, et le force à reconnaître le grand jour de la colère de Dieu et de l'Agneau : « *quoniam venit dies magnus iræ ipsorum* » (vi, 15-17), et avant la persécution de l'Antechrist, nous voyons toutes les tribus d'Israël et une multitude innombrable de toutes nations et tribus et peuples et langues, marquées du signe du Dieu vivant et qui recueilleront la palme des martyrs dans la grande tribulation (vii, 1-9).

Entre la fin de la Révolution, qui est comme l'un des flots du torrent du mal qui entraîne les peuples et les rois et qui finira par un grand cataclysme, et le règne de l'Antechrist, qui terminera le 6e âge, il y aura donc, à la suite du retour des Juifs, une conversion générale des peuples et des rois qui fortifiera l'Eglise, et la mettra en état de résister si héroïquement à l'universelle persécution de l'Antechrist.

℣ 13. « Et je vis sortir de la bouche du dragon et de la bouche de la bête et de la bouche du faux prophète trois esprits immondes semblables à des grenouilles. »

Voilà, dans toute sa puissance contre les hommes et sa faiblesse contre Dieu, cette horrible trinité des enfers : le dragon, ou Satan, monarque de la cité du mal et l'inspirateur de tous les pervers ; la bête, ou l'Antechrist, l'exécuteur de toutes les volontés du dragon, qui lui a donné sa malice et sa grande puissance :

« *et dedit illi draco virtutem suam et potestatem magnam* » ; car, dans le grand drame qu'il fait jouer aux hommes contre le ciel, le diable se tient toujours derrière le rideau ; et le faux prophète, cette autre bête que nous avons vue s'élever de la terre au chap. XIII, 11-17, cet insigne sophiste et flatteur de la première bête, faisant toutes ses volontés, et toutes sortes de prestiges et de violences pour la faire adorer.

« De leurs bouches sortent trois esprits immondes semblables à des grenouilles » : Si les Anges de Dieu sont des esprits purs et glorieux, les Anges de Satan sont des esprits immondes et hideux remplis de toutes les immondices de l'orgueil, de l'envie, de la haine et de la méchanceté, s'efforçant de souiller et d'infecter toute créature de leurs impuretés. Comme l'esprit immonde de l'Evangile, tous trois s'appellent Légion : « *legio mihi nomen est, quia multi sumus* » (Marc., V, 8, 9), parce qu'ils représentent l'universalité de ces esprits déchus qui, opposant une trinité infernale à la Trinité divine, voudraient supprimer son culte et ses adorateurs. Il est dit aussi qu'ils sortent de la bouche de Satan, de la bête et du faux prophète, parce qu'ils obéissent à leurs ordres et exécutent toutes leurs volontés, la bouche dans les Ecritures signifiant l'autorité et le commandement.

De la bouche du dragon, puissance invisible et maîtresse de toutes les puissances infernales, sort le démon de la liberté de penser, suggérant toutes les pensées abominables, exaltant toutes les concupiscences : les fornications, les incestes, les adultères ; l'amour effréné de l'or, de l'argent, de toutes les richesses ; le vol, le pillage et le meurtre ; la soif inextinguible des honneurs, des dignités, de toutes les

grandeurs de ce monde ; l'amour impie de soi-même, l'égoïsme qui sacrifierait et brûlerait l'univers pour se ménager un instant de jouissance et de plaisir ; et les faux témoignages contre le juste et l'innocent, et la haine de tout ce qui est saint et sacré, et les blasphèmes affreux contre Dieu et contre son Christ : « *de corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ* » (Matth., xv, 19).

De la bouche de la bête, lieutenant et haut exécuteur des volontés du dragon et monarque universel de ce monde, sort le démon des lois iniques, des décrets de sang, des édits de persécution et de proscription : « Tout ce que l'antique ennemi, le vieux serpent, aura perfidement machiné, il l'exécutera avec le concours de la toute-puissance du siècle : *antiquus hostis quidquid callide machinabitur, etiam cum virtute potentiæ sæcularis exequetur* » (S. Greg. Mag. de Antichr.). Et tous les ministres et sectateurs pleins du démon envoyé par la bête, feront peser sur tout l'univers la plus affreuse tyrannie qui fût jamais.

Et de la bouche du faux prophète, de ce sophiste hypocrite et adulateur, l'âme damnée de la bête, sort le démon de la liberté de la presse, de la tribune et de l'enseignement athées, qui renversera tout dogme, toute morale, tout principe et toute idée de bien, d'honneur et de vertu. Car tous les journalistes dans la presse, tous les rhéteurs à la tribune ou dans le club, tous les professeurs dans la chaire corrompus et vendus et possédés par ce démon ou cette légion de démons envoyés par le faux prophète, surpasseront et feront oublier par leurs doctrines de ténèbres les sophismes et les blasphèmes de notre journalisme, de

notre législation et de nos enseignements officiels, qui déjà menacent de faire sombrer le monde dans le chaos de l'athéisme, de l'anarchie, de l'immoralité et de l'obscénité.

Il semble que ces trois démons ou légions de démons aux ordres de ces trois puissances qui se seront emparées du monde et le domineront avec une unité infernale, vont tout entraîner, tout perdre, et anéantir l'Eglise. Mais ils sont

— « Semblables à des grenouilles » : à des grenouilles, animal orgueilleux et vain, aussi faible et méprisable que bruyant et impudent aux ardents rayons du soleil qu'il insulte et poursuit de ses cris aigus ; mais au premier coup de foudre qui éclate dans le ciel, il retombe dans la boue et le silence de ses marais : « *vox est, prœterea nihil.* »

Ainsi en sera-t-il de ces esprits immondes et de leurs suppôts. En vain ils se soulèveront contre Dieu et contre son Christ, et se ligueront contre ses saints ; ceux-ci s'élèveront sur les ailes de la foi, de l'espérance et de la charité comme des aigles vers le soleil éternel, et ils passeront courageusement à travers les vaines terreurs et les séductions de la tentation suprême, pendant que les impies, fascinés par leur triomphe éphémère, seront jetés avec les esprits impurs dans l'étang brûlant de feu et de soufre : « *qui habitat in adjutorio Altissimi in protectione Dei cœli commorabitur* » (Ps. xc, 1).

℣ 14. « Car ce sont des esprits de démons faisant des prodiges, qui vont vers les rois de toute la terre, les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. »

« Car ce sont des esprits de démons faisant des

prodiges » : L'Antechrist ne se contentera pas de faire de grands prodiges par lui-même et par son faux prophète ; il en fera aussi par tous les anges de Satan qui seront à ses ordres. Ce sera le terrible accomplissement de cette parole de saint Paul sur ce grand imposteur : « Il viendra accompagné de toute la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges menteurs, et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficace d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que ceux qui n'ont pas cru à la vérité et qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés » (II Thess., II, 9-11).

— « Qui vont vers les rois de toute la terre » : Ces rois de toute la terre sont ces princes tout terrestres qui placent les royaumes de ce monde avant le royaume du ciel, les intérêts de leur ambition, de leur politique et de leurs passions au-dessus des intérêts de leur salut et de la gloire de Dieu et de son Eglise. Les peuples corrompus aiment de tels chefs, et ces chefs sont dignes de tels peuples, et c'est pourquoi les démons ont tout pouvoir sur eux.

— « Les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant » : Voilà le plus gigantesque effort qu'eût jamais fait contre Dieu et son Eglise le dragon ou Satan, dont toutes les persécutions qu'il suscita jamais ne furent qu'une faible image. Car alors il sera dans sa pleine liberté et pourra déployer tout son génie du mal, toute sa puissance, sa malice et sa rage infernales. C'est pourquoi par l'Antechrist il s'empare de toute la puissance de ce monde qu'il gouverne avec un despotisme universel, absolu ; par son

faux prophète, coryphée de tous les faux prophètes, il se rend maître de toutes les intelligences, qui ne penseront et ne croiront que ce qu'il leur permettra de penser et de croire ; et par ses légions de démons, dont les cris, perçants comme les cris des grenouilles au fort de l'été, retentiront jusqu'aux extrémités de l'univers, il va, sous la figure de leurs suppôts, vers les rois et les peuples de toute la terre, les rassembler pour son combat suprême contre Dieu et contre son Christ. Et toutes les nations, frémissantes, saisies du délire de l'impiété, et tous les peuples et les rois de la terre, soulevés par le génie infernal, entreront dans ses complots et se ligueront contre la cité sainte : « *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum, et adversus Christum ejus* » (Ps. II, 1, 2). Mais celui qui habite dans les cieux se moquera de leur fureur, et le Seigneur se rira de leur rage : « *Qui habitat in cœlis irridebit eos et Dominus subsannabit eos* » (ibid., 4). Car le grand jour qu'ils préparent ne sera pas leur grand jour, mais le grand jour du Dieu tout-puissant : « *ad diem magnum omnipotentis Dei* ».

℣ 15. « Voici que je viens comme un voleur : Heureux celui qui veille et garde ses vêtements, de peur qu'il ne marche nu et qu'on ne voie sa honte. »

« Voici que je viens comme un voleur » : Ce sont les propres paroles du Sauveur ici et dans son Evangile (Matth., XXIV, 43 ; Luc., XII, 39). Il intervient tout à coup pour ranimer le courage et la foi de ses élus en leur annonçant et le prompt châtiment des armées de l'Antechrist et le dernier jugement qui, après leur ruine, sera imminent.

— « Heureux celui qui veille et garde ses vêtements » : Autres paroles du divin Maître : « *vigilate ergo... Et vos estote parati, quia qua nescitis hora Filius hominis venturus est* » (Matth., xxiv, 42-44). Celui-là est prêt et garde ses vêtements qui conserve avec soin la grâce sanctifiante, les œuvres de la foi et de la charité, et les vertus chrétiennes. « Revêtez-vous, dit saint Paul, de tendresse et de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés » (Col., iii, 12). « Que toujours vos vêtements soient éclatants de blancheur, » dit l'Ecclésiaste (ix, 8). — « De même que les vêtements couvrent le corps, ajoute saint Grégoire le Grand, ainsi la charité et les bonnes œuvres revêtent l'âme. »

— « De peur qu'il ne marche nu et qu'on ne voie sa nudité » : La grâce et les bonnes œuvres sont donc comme des insignes et des vêtements royaux qui, parant notre âme, la rendent digne de s'asseoir parmi les enfants de Dieu ; sans la grâce et les œuvres de foi et de charité, notre âme est réduite comme à une honteuse nudité qui laisse apparaître ses souillures et sa difformité, provoque la colère de Dieu et l'horreur des anges, et la rend digne d'un opprobre éternel : « *evigilabunt... alii in opprobrium, ut videant semper* » (Dan., xii, 2).

℣ 16. « Et ils les rassemblèrent dans le lieu appelé en hébreu Armagédon. »

Dans la Vulgate, assembler est au futur et au singulier, et l'on ne sait si le sujet de ce verbe est Dieu, son ange, le dragon, ou la bête. Dans le grec, le verbe est à l'aoriste ou passé, et l'on voit très bien, par la construction de la phrase ou période grecque, que ce

sont les trois esprits des démons sortis de la bouche du dragon, de la bête et du faux prophète, qui vont vers les rois : ἃ εκπορευεται επι τους βασιλεῖς, et qui les rassemblèrent : και συνηγαγεν, les sujets pluriels neutres voulant toujours la troisième personne du verbe au singulier. Le grec fait mieux ressortir cette sublime pensée que les démons, à l'instar de l'homme, s'agitent, mais Dieu les mène. Ils croient faire leurs affaires, et ils ne font que les affaires de Dieu ; ils croient, en rassemblant les peuples et les rois en un seul lieu, former une armée tellement formidable, qu'ils puissent renverser à jamais le royaume des cieux ; et c'est Dieu qui les laisse se réunir tous en un seul lieu, pour pouvoir les frapper et les anéantir tous d'un seul coup. Armagédon, en effet, signifie « le piège ou les embûches tendues au rassemblement de leur armée : *dolum*, *sive insidias congregationis exercitûs ;* le mont des larrons rangés en bataille : *mons furum globosus* », parce que, en pillant l'univers, l'Antechrist voudra ravir aussi à Dieu sa divinité. Enfin Armagédon signifie encore « la ruine de la ruine, *excidium excidii ;* l'anathème ou la destruction de ceux qui ont ravagé la terre, *anathema*, *sive internecio turbæ militum grassantium* ».

Telle est l'interprétation de saint Jérôme, du V. Bède, d'André de Césarée et des meilleurs commentateurs et hébraïsants, qui reconnaissent assez généralement l'identité d'Armagédon et de Mageddon, lieu célèbre dans l'Ecriture par le châtiment de tant de rois et la défaite de tant d'armées ennemies du nom du Seigneur, et que le prophète Zacharie désigne comme le théâtre des grandes douleurs : « *sicut planctus Adadremmon in campo Mageddon* » (XII, 11).

Adossée à la montagne du Carmel, en face du Tha-

bor et de Gelboé, ayant à ses pieds le Cison, la ville de Mageddon donnait son nom à la partie occidentale de la grande plaine de Jezraël ou d'Esdrélon, si connue dans les croisades sous le nom de campagne de Saba ; et même, pour beaucoup de commentateurs, la plaine de Mageddon et la plaine de Jezraël ne sont que la même plaine. C'est la clef de la Palestine par la Méditerranée, et l'un de ces rendez-vous providentiels où Dieu visite les peuples et les rois dans sa colère.

C'est là que Barac défit Sisara et tailla en pièces les rois de Chanaan ; Juges ; IV, 13 ; V, 19, 20 ;

Que Gédéon *moissonna* les Amalécites et les Madianites; ibid., VI, 33 et suivants;

Qu'Holopherme campait, lorsqu'il eut la tête tranchée par une fille d'Israël ; Judith, VII, 3 ;

Que les prêtres de Baal furent mis à mort par le prophète Elie ; III Rois, XVIII, 40 ;

Que Joram, fils d'Achab et l'impie Ochosias, roi de Juda, périrent de la main de Jéhu, l'envoyé du Seigneur; IV Rois, IX, 24-26 ;

Que l'armée de l'infidèle Jérusalem éprouva sa suprême défaite, malgré la piété de Josias, tué par Néchao, roi d'Egypte ; IV Rois, XXIII, 29, 30 ; II Paral., XXXV, 22-24 ;

Enfin que beaucoup d'autres éprouvèrent le poids de la colère et du bras du Seigneur.

Mais tout cela n'est qu'une ombre du terrible drame et de l'affreux carnage qui, aux derniers temps, s'accomplira dans Mageddon, devenu Armagédon.

C'est pourquoi le prophète-évangéliste qui, par l'inspiration de l'Esprit-Saint, rappelle et détermine le sens des anciens prophètes, modifie et complète ce nom éminemment prophétique, et en conservant

gédon ou geddon, qui en hébreu sont le même mot, qui signifie *succidere*, moissonner, et *conterere*, broyer, parce que les armées de l'Antechrist seront moissonnées et broyées, consumées sur ce champ de bataille comme de la paille impure ; il y ajoute la syllabe *ar*, qui signifie *montagne*, parce que ce ne sera pas dans la plaine, mais sur la montagne, que l'Antechrist dressera son prétoire et son trône pour commander à cette immense armée, et parce que la plaine, quoiqu'elle ait dix lieues de longueur sur six de largeur, ne saurait contenir le plus prodigieux rassemblement qui fût jamais. Aussi Ezéchiel, qui prophétise le même événement et la ruine de Gog, le principal lieutenant de l'Antechrist, lui dit-il : « Tu tomberas sur les montagnes d'Israël, toi et tous tes bataillons et tous les peuples qui sont avec toi : je t'ai voué à la voracité des bêtes fauves, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Tu tomberas aussi dans la plaine; parce que c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur Dieu : *super montes Israel cades tu, et omnia agmina tua, et populi tui, qui sunt tecum : feris, avibus, omnique volatili, et bestiis terræ dedi te ad devorandum. Super faciem agri cades : quia ego locutus sum, dicit Dominus Deus* » (XXXIX, 4, 5).

Au reste, le grec, qui désigne Armagédon avec deux articles : « dans *le* lieu *le* nommé en hébreu Armagédon, » montre assez que les deux noms en question sont identiques; car, d'après le génie de la langue grecque, on ne met un article devant un nom que lorsque ce nom a déjà été mentionné ou qu'il est déjà connu. Mais saint Jean n'ayant point encore parlé d'Armagédon, il s'ensuit qu'il fait, selon sa coutume, allusion à quelque nom célèbre ou connu dans les

Ecritures ; or, dans toutes les Ecritures, il n'y a que Mageddon qui puisse avoir du rapport et de l'identité avec Armagédon. Aussi l'auteur sacré ne nous dit pas ce qui se passa après ce formidable rassemblement, parce que le nom du lieu et sa signification et l'histoire sacrée nous disent assez quel en fut le résultat. C'est pourquoi il ne nous l'expliquera lui-même qu'aux chapp. XIX, 17, 21 ; et XX, 7, 9. On est donc mal fondé à dire, avec Cornelius, que le lieu désigné par ce nom ne sera connu qu'après l'événement, puisque l'Ecriture nous dit expressément quel est ce lieu où les rois ennemis de Dieu périssent et où leurs grandes armées sont défaites.

℣ 17. « Et le septième Ange répandit sa coupe dans l'air : et il sortit une grande voix du temple venant du trône disant : C'en est fait. »

« Et le septième Ange répandit sa coupe dans l'air » : C'est la dernière coupe et la dernière plaie en ce monde. Les châtiments temporels, qui sont les châtiments de la miséricorde, finissent ; et les châtiments éternels, qui sont les châtiments sans miséricorde, vont commencer. C'est pourquoi le septième Ange verse sa coupe dans l'air, élément si essentiel à toute vie organique. Or, l'air étant frappé et profondément bouleversé par cette plaie, toute vie physique doit cesser. C'est la fin du monde, et le grand jour du jugement est imminent : « *Hic finis est septem phialarum et plagarum novissimarum ideoque pariter mundi finis et dies judicii instat* » (Corn. a Lap.).

— « Et il sortit une grande voix du temple venant du trône disant : C'en est fait » : Le temple, c'est le ciel, l'Empyrée ; le trône, la gloire de l'ineffable Trinité ; et la grande voix qui part du trône, c'est la voix

du Fils de Dieu assis à la droite de son Père : il annonce qu'il va venir dans toute sa puissance et sa majesté, disant : « C'en est fait. » C'en est fait, *factum est*, c'est le *consummatum est*, tout est consommé, de son second avènement. Il le prononça pour la première fois du haut de sa croix ; il le prononce ici du sein de sa gloire : « Tout est consommé, *factum est.* » Tous les oracles de l'ancien et du nouveau Testament sont accomplis, le but de la création est atteint, les fins de la Rédemption obtenues, le nombre des élus complet, et l'ingratitude, la perversité des méchants a fini de donner sa mesure. C'est donc la consommation de toutes les choses du temps, qui ne subsistait que pour la manifestation des miséricordes de Dieu et la formation des élus : « *Factum est.* »

℣ 18. « Et il se fit des éclairs et des voix et des tonnerres, et il se fit un grand tremblement de terre, tel que depuis que les hommes sont sur la terre, il ne se fit jamais un tremblement de terre aussi grand. » Allusion à ces paroles du Sauveur dans l'Evangile : « Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente des maux qui doivent survenir dans tout l'univers : car les vertus des cieux seront ébranlées : *Arescentibus hominibus præ timore et expectatione quæ supervenient universo orbi : nam virtutes cœlorum movebuntur* » (Luc., XXI, 26).

Le premier effet de l'effusion de la dernière coupe sera de causer une mortelle perturbation dans l'air, et le second d'ébranler la terre jusque dans ses fondements.

« Et il se fit des éclairs et des voix et des tonnerres » : C'est « au milieu des éclairs, des voix et des tonnerres » que Dieu promulgua sa loi sur le Sinaï ; c'est

« au milieu des éclairs, des voix et des tonnerres » qu'il viendra lui donner son éternelle sanction par la récompense de ceux qui l'ont observée et le châtiment de ceux qui l'ont violée. C'est aussi par des signes pareils qu'il annonça la ruine de Jérusalem, image de la chute du monde. Car, entre autres prodiges effrayants, on vit pendant longtemps une épée flamboyante suspendue sur la cité déicide et dirigeant contre elle sa pointe menaçante, et l'on entendit dans les airs le bruit d'armées et les cris des combattants, et dans le temple des voix étranges crièrent distinctement : « Sortons d'ici : *migremus hinc.* » Josèphe *(de Bello judaico)*, lib. VII, chap. XII ; Tacite, *Histor.* lib. V, 13 ; Rohrb. Tome II, pag. 322, 323.

Bien plus effrayants seront les prodiges qui présageront la grande catastrophe du renversement de l'univers.

« Et il se fit des éclairs » : Pendant que le soleil, la lune et les étoiles, refusant leur lumière, plongeront le monde entier dans les ténèbres, des éclairs aux formes prodigieuses et terribles le parcourront de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion.

— « Et des voix » : voix des démons et des puissances de l'air : « *Spiritualia nequitiæ in cœlestibus* » (Eph. VI, 12), chassées de l'air et de tout l'univers par les anges, pour être à jamais enchaînées dans l'abîme : « *Mittet Filius hominis Angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem : et mittent eos in caminum ignis* » (Matth., XIII, 41).

— « Et des tonnerres » : Le tonnerre est toujours, ici et dans les Prophètes, le symbole de la colère de Dieu et des menaces de la souveraine justice. Quel

effroi pour les impies, lorsque tous les tonnerres éclateront dans l'univers entier! Voilà les terribles préludes du jugement dernier, dont les figures suivantes sont de plus en plus expressives :

— « Et il se fit un grand tremblement de terre, tel que, depuis que les hommes sont sur la terre, il ne se fit un tremblement de terre aussi grand » : Allusion à l'Evangile sur les signes avant-coureurs de la fin du monde : « Il y aura de grands tremblements de terre : *et terræ motus magni erunt* » (Luc., XXI, 11). Mais celui-ci surpassera non seulement ceux qui auront lieu alors, mais tous ceux qui ont eu lieu depuis le commencement du monde : ce qui peut s'entendre à la lettre et au figuré : à la lettre, puisque le monde tire à sa fin; et au figuré, car un tremblement de terre, dans les Prophètes, figure une grande mutation, une grande révolution dans les choses humaines et le genre humain; or, quelle plus grande révolution s'opéra jamais que celle qui, par le jugement dernier, marque la fin des temps et commence l'éternité, sépare à jamais les bons des méchants ?

℣ 19. « Et la grande cité fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent. Et la grande Babylone vint en mémoire devant Dieu pour lui donner le calice du vin de la fureur de sa colère. »

« Et la grande cité fut divisée en trois parties » : La grande cité, c'est Jérusalem, surnommée Sodome et l'Egypte, dont l'Antechrist avait fait sa capitale, où furent mis à mort les deux grands témoins, et où déjà avait été crucifié leur Seigneur, comme on l'a vu au chap. XI, 8.

Sous l'épouvantable commotion de ce grand tremblement de terre s'est entr'ouvert, au milieu de la

cité, comme un profond abîme qui la partage en trois parties et menace de l'engloutir.

— « Et les villes des nations tombèrent » : Capitales ou simples villes, tout est renversé de fond en comble: c'est la fin des Etats et des empires.

— « Et la grande Babylone vint en mémoire devant Dieu pour lui donner le calice du vin de la fureur de sa colère » : La grande Babylone est ici trop clairement distinguée de la grande cité que nous avons vue être Jérusalem, relevée par l'Antechrist qui en avait fait sa capitale, pour qu'on puisse les confondre. Mais quelle est donc la grande Babylone, dont Dieu semblait avoir perdu le souvenir, et sur laquelle il va faire tomber maintenant tout le poids de ses vengeances et lui donner à boire le calice du vin de sa fureur et de son indignation : « *Dare illi calicem vini indignationis iræ ejus?* »

Par cette grande Babylone, si l'on excepte l'école moderne de Bossuet, presque tous entendent le monde, cité de Satan, opposé à l'Eglise, cité de Dieu : « La grande Babylone qui périra au dernier jour, dit la Bible de Vence, est la société entière des méchants, qui, ayant commencé dans Caïn, s'est perpétuée de siècle en siècle, et se perpétuera jusqu'au dernier jour. Et voilà, ce semble, ce qui marque ici ce souvenir de Dieu, souvenir qui renferme toute la durée des siècles » (tome XVI, pag. 715.)

« Dieu, dit le P. Amelotte, pensera alors à la ruine de toute la grande ville de Babylone, qui est tout le corps des pécheurs, et méditera d'en faire bientôt la dernière punition. » — « Par la grande Babylone, dit enfin Suarez, en qui, selon Bossuet même, l'on entend toute l'école, je pense avec tous les commenta-

teurs qu'il faut entendre le monde, soit dans ce passage, soit aux chapp. XIV, 8, et XVIII, 2-24 : *per magnam Babylonem mundum intelligendum existimo cum omnibus ferè expositoribus tam eo loco quam capitibus* XIV et XVIII. » Ainsi pensent, en effet, entre autres, saint Augustin, Ticonius, saint Prosper, saint Ambroise, Primase, le V. Bède, Aretas, saint Anselme, Albert le Grand, saint Thomas, Richard de Saint-Victor, le cardinal Hugo, Gagnée, le continuateur d'Holzhauser; et ceux qui, par Babylone, entendent la Rome idolâtre dans un premier sens avec Bellarmin et Malvenda, entendent le monde dans le sens principal adéquat.

La grande Babylone, d'après la presque unanimité des interprètes, c'est donc ce monde qui n'a jamais voulu reconnaître le Dieu souverainement juste : « *Pater juste, mundus te non cognovit,* » et pour lequel Jésus-Christ n'a pas prié : « *Non pro mundo rogo* » (Joan., XVII, 9, 25); qu'il a maudit à cause de ses scandales : « *Væ mundo a scandalis !* » (Matth., XVIII, 7), et il s'est exclu du bienfait de la Rédemption, parce qu'il s'est rendu incapable de recevoir l'Esprit de vérité : « *Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere* » (Joan., XIV, 17). La grande Babylone, c'est donc ce monde des méchants qui s'est épris de haine pour Dieu et les enfants de Dieu, parce qu'il hait Jésus-Christ avant tout : « *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit* » (*id.*, XV, 18); ce monde pervers qui s'est tout enfoncé dans le mal et l'iniquité : « *Et mundus totus in maligno positus est* » (I Joan., V, 19), et qui s'est choisi pour roi le prince de l'abîme, afin d'être la cité de Satan, cette immense Babel en

opposition avec la cité de Dieu, la céleste Jérusalem.

La lutte des deux cités, voilà donc la vaste antithèse, le fond et le nœud de ce grand drame prophétique.

Quiconque ne veut voir dans la grande Babylone qu'une simple ville, la capitale d'un seul empire, pourra faire un chef-d'œuvre d'imagination capable de séduire quelques lecteurs, mais il aura rétréci, mutilé le plan de cette sublime Révélation, et supprimé les siècles de l'histoire universelle de la société des élus.

Le monde corrompu par l'antique serpent et corrupteur dès son origine, voilà la grande et vraie Babylone qui revient en mémoire devant Dieu et qu'il paraissait avoir oubliée. Il s'était souvenu en leur temps des villes qui, par leur corruption et leur impiété, en étaient l'image : et de la Babel de Nemrod ou de Nabuchodonosor, et de Sodome et de Gomorrhe, et de Memphis et de Ninive, et de Samarie, et de Tyr et de Sidon, et de la Jérusalem infidèle et de la Rome idolâtre, ses filles aînées. Mais le monde vendu à l'iniquité et à Satan ; le monde, foyer de toute corruption et de toute impiété ; le monde qui n'accorda jamais ni trêve ni merci à Dieu, ni à son Christ, ni à son Eglise, ni à ses saints ; le monde incurable dans ses désordres et sa malice, seul paraissait oublié pendant que tombaient les peuples et les empires qu'il avait perdus ; seul il semblait pouvoir braver les foudres du Très-Haut et continuer impunément son œuvre de perversion. Mais le Très-Haut, qui est patient, parce qu'il est éternel, le réservait pour le suprême châtiment, pour le châtiment sans miséri-

corde, pour lui faire boire à la fin jusqu'à la lie le calice de sa fureur : « *Et Babylon magna venit in memoriam ante Deum dare illi calicem vini indignationis iræ ejus.* »

℣ 20. « Et toute île s'enfuit, et les montagnes ne se trouvèrent plus. »

Quelle image pour dire que toutes les îles sont englouties sous les flots de la mer en fureur : « *Et in terris pressura gentium præ confusione sonitûs maris et fluctuum* » (Luc., XXI, 25), et que les montagnes, affaissées sous leur propre poids, disparaissent ou volent en poussière : « *Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini, a facie Domini omnis terra!* » (Ps. XCVI, 5.)

Quelques-uns prennent ici les îles et les montagnes au figuré, pour exprimer que les principautés, les empires seront détruits. Rien ne s'y oppose, puisque le monde et toutes les puissances de ce monde disparaîtront.

Mais il est préférable d'entendre, avec Suarez et d'autres commentateurs, ces expressions à la lettre. Car l'élément terrestre après le jugement devant être reconstitué sous une forme beaucoup plus parfaite, il n'y a rien d'étonnant que le globe soit agité et bouleversé auparavant d'une manière effrayante, qu'une grande partie des hommes y périsse, et que les survivants, saisis de terreur : « *arescentibus hominibus præ timore,* » puissent se repentir avant l'arrivée du souverain Juge.

℣ 21. « Et une grande grêle comme du poids d'un talent tomba du ciel sur les hommes; et les hommes blasphémèrent Dieu à cause de la plaie de la grêle, parce qu'elle était effroyablement grande. »

« Et une grande grêle comme du poids d'un talent

tomba du ciel sur les hommes » : Le talent, poids du sanctuaire, dont l'étalon était gardé dans le temple, était le plus fort poids chez les Hébreux. Il était de quatre-vingt-six livres, quatorze onces et cinq gros. Une grêle du poids d'un talent, est donc une grêle énorme, inouïe dans les fastes humains. Nous ne devons pas la prendre à la lettre, et encore moins comme une hyperbole, mais au figuré. Car c'est la peine de l'éternelle justice, pesée au poids du sanctuaire, d'après l'Ecriture et l'Evangile, qui tombera sur les réprouvés et sur la cité de Satan au jour du jugement, et qui sera mesurée selon la grandeur de leur malice et de leurs iniquités : « *Pœna inferni tunc ruet super iniquos sicut talentum*, *id est*, *ponderosa et mensurata secundum mensuram culpæ. Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* » *Glossa interl.*, S. Thomas *et alii.*

Pour bien nous convaincre de la vérité de cette figure, rappelons-nous ce qui a été dit, d'après saint Jérôme, saint Grégoire le Grand et les Pères, au chap. XI, 19 :

Il y a dans les prophètes trois sortes de châtiments figurés par les pluies, les torrents et la grêle :

1° Les châtiments temporels, où le Seigneur allie la justice et la miséricorde, sont figurés par les pluies et les eaux, et encore, dans son infinie bonté, il ne les verse qu'avec mesure et goutte à goutte, les distillant pour ainsi dire : « *Furor Domini stillavit super nos* » (II Paral., XXXIV, 21) ; « *Stillavit super nos maledictio* » (Dan., IX, 11).

2° Les tribulations et les persécutions, qui arrivent aux justes de la part des méchants, sont au contraire

comparées aux fleuves et aux torrents, parce que les méchants et les puissances de ce monde n'y observent ni justice ni mesure : « *De torrente in viâ bibet* » (Ps. CIX, 7) ; *et misit serpens ex ore suo, post mulierem, aquam tanquam flumen, ut eam faceret trahi a flumine* » (XII, 15, *suprà*).

3° Enfin la grêle figure toujours les derniers châtiments, les châtiments sans miséricorde. Voyez chap. XI, 19, ci-dessus. Une grêle comme du poids d'un talent tombera donc du ciel sur les hommes, lorsque, au jugement dernier le Fils de Dieu, dans sa puissance et sa majesté, fera tomber sur tous ceux qui seront placés à sa gauche cette terrible sentence : « *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* » (Matth., XXV, 41).

— « Et les hommes blasphémèrent Dieu à cause de la plaie de la grêle, parce qu'elle était effroyablement grande » : Que pourra-t-il sortir que des blasphèmes de la bouche des réprouvés, lorqu'ils se verront à jamais bannis de la société des saints, et précipités dans les ténèbres et les feux éternels ? Car, quoiqu'ils sachent bien qu'ils se sont perdus par leur faute et qu'ils sont punis justement, ils haïront Dieu, « parce que, dit saint Thomas, ils ne le connaissent que par l'effet de sa justice qui cause leur éternel tourment, et parce que leur perverse volonté est toujours contraire à sa sainteté, aimant le péché pour lequel ils sont punis et voulant toujours le commettre s'ils pouvaient. » Ils s'irriteront, ils se désoleront donc de ce que Dieu possède une telle puissance pour punir les pécheurs, et maudiront de tout leur cœur et de toute leur force sa toute-puissante justice ; et de même que les élus n'auront plus dans le ciel que des louanges et des actions de grâces envers Dieu, les réprouvés, désespérés

dans l'enfer, ne feront plus entendre que des blasphèmes contre Dieu.

Telle sera la plaie de la grêle, ou de la damnation éternelle, « qui sera effroyablement grande » en effet, « parce que, dit saint Grégoire, la mort les accablera sans les anéantir, la douleur les torturera sans les délivrer de leurs terreurs, et la flamme les consumera sans jamais dissiper leurs ténèbres. »

Ainsi le septième ange, par l'effusion de la dernière coupe, a renversé l'univers et précipité tous les réprouvés dans l'enfer. « *Sic erit in consummatione sæculi. Mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem; et mittent eos in caminum ignis. Ibi erit fletus, et stridor dentium* » (Matth., XIII, 40-42).

Comparez la 7e épître, le 7e sceau et la 7e trompette avec la 7e coupe et la fin des autres séries de visions. C'est toujours la fin du monde, le jugement dernier, la récompense des saints et le châtiment des impies.

CHAPITRE XVII

SIXIÈME SÉRIE DE VISIONS

COMPRENANT LES CHAPITRES XVII, XVIII, XIX.

Grand mystère de la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre, assise sur la bête aux sept têtes et aux dix cornes.

1. Et l'un des sept Anges qui avaient les sept coupes vint, et il me parla disant: Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur es grandes eaux,

Et venit unus de septem Angelis, qui habebant septem phialas, et locutus est mecum, dicens: Veni, ostendam tibi damnationem meretricis magnæ, quæ sedet super aquas multas;

2. Avec laquelle se sont prostitués les rois de la terre, et ceux qui habitent la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution.

2. Cum qua fornicati sunt reges terræ, et inebriati sunt qui inhabitant terram de vino prostitutionis ejus.

3. Et il me transporta en esprit dans un désert. Et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes.

3. Et abstulit me in spiritu in desertum. Et vidi mulierem sedentem super bestiam coccineam, plenam nominibus blasphemiæ, habentem capita septem, et cornua decem.

4. Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or et de pierres

4. Et mulier erat circum data purpura, et coccino, et inaurata auro, et lapide pre-

précieuses et de perles, ayant à sa main un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa fornication,

5. Et sur son front un nom écrit : Mystère, la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre.

6. Et je vis la femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. Et je fus étonné en la voyant d'un grand étonnement.

7. Et l'Ange me dit : Pourquoi t'étonner ? Je te dirai le mystère de la femme et de la bête qui la porte, ayant sept têtes et dix cornes.

8. La bête que tu as vue était et n'est plus, et elle doit remonter de l'abîme et va à sa perte : et les habitants de la terre, dont les noms ne sont pas écrits sur le livre de la vie dès la constitution du monde, seront dans l'étonnement en voyant la bête, qui était et n'est plus (et sera).

9. En voici la signification pleine de sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise, et ce sont sept rois :

tioso, et margaritis, habens poculum aureum in manu sua, plenum abominatione et immunditia fornicationis ejus :

5. Et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium : Babylon magna, mater fornicationum et abominationum terræ.

6. Et vidi mulierem ebriam de sanguine sanctorum, et de sanguine martyrum Jesu. Et miratus sum, cum vidissem illam, admiratione magna.

7. Et dixit mihi Angelus : Quare miraris ? Ego dicam tibi sacramentum mulieris et bestiæ quæ portat eam, quæ habet capita septem, et cornua decem.

8. Bestia, quam vidisti, fuit, et non est, et ascensura est de abysso, et in interitum ibit : et mirabuntur inhabitantes terram (quorum non sunt scripta nomina in libro vitæ a constitutione mundi), videntes bestiam, quæ erat, et non est.

9. Et hic est sensus, qui habet sapientiam. Septem capita, septem montes sunt, super quos mulier sedet, et reges septem sunt.

10. Cinq sont tombés, l'un est encore, l'autre n'est pas encore venu, et lorsqu'il viendra, il faut qu'il reste peu de temps.

11. Et la bête qui était et n'est plus, est aussi elle-même le huitième, et il est des sept, et il va à sa perte.

12. Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais ils recevront la puissance comme rois pendant une heure avec la bête.

13. Ils ont un seul dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la bête.

14. Ils combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est Seigneur des Seigneurs et Roi des Rois, et ceux qui sont avec lui sont les appelés et les élus, et les fidèles.

15. Et il me dit : Les eaux que tu as vues, où est assise la prostituée, sont les peuples et les multitudes, et les nations et les langues.

16. Et les dix cornes que tu as vues à la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée, et la désoleront et la mettront à nu, et ils dévo-

10. Quinque ceciderunt, unus est, et alius nondum venit : et cum venerit, oportet illum breve tempus manere.

11. Et bestia, quæ erat, et non est, et ipsa octava est : et de septem est, et in interitum vadit.

12. Et decem cornua, quæ vidisti, decem reges sunt : qui regnum nondum acceperunt, sed potestatem tamquam reges una hora accipient post bestiam.

13. Hi unum consilium habent, et virtutem et potestatem suam bestiæ tradent.

14. Hi cum agno pugnabunt, et Agnus vincet illos : quoniam Dominus dominorum est, et Rex regum; et qui cum illo sunt, vocati, electi et fideles.

15. Et dixit mihi : Aquæ, quas vidisti, ubi meretrix sedet, populi sunt, et Gentes, et linguæ.

16. Et decem cornua, quæ vidisti in bestia, hi odient fornicariam, et desolatam facient illam, et nudam, et carnes ejus mandu-

reront ses chairs, et la brûleront dans le feu,

17. Car Dieu leur a mis dans le cœur de faire ce qui lui plaît, et de donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que soient accomplies les paroles de Dieu.

18. Et la femme que tu as vue, c'est la grande cité qui règne sur les rois de la terre.

cabunt, et ipsam igni concremabunt.

17. Deus enim dedit in corda eorum ut faciant quod placitum est illi; ut dent regnum suum bestiæ, donec consummentur verba Dei.

18. Et mulier, quam vidisti, est civitas magna, quæ habet regnum super reges terræ.

℣ 1. « Et l'un des sept Anges qui avaient les sept coupes vint, et il me parla disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux. »

Dans la série précédente, les sept Anges ont répandu leurs coupes sur les ennemis de l'Eglise dans les sept âges, et la dernière effusion a marqué en gros la fin du monde par la figure du plus grand de tous les tremblements de terre, et la damnation des pécheurs impénitents par la figure de la grêle du poids d'un talent. C'est l'un de ces mêmes Anges qui va révéler au prophète, dans cette nouvelle série, le mystère « de la grande Babylone qui était venue en mémoire devant Dieu » (xvi, 19), et au chap. suiv. (xviii) sera décrit plus en détail son dernier supplice :

— « Disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée assise sur les grandes eaux. » La grande prostituée assise sur les grandes eaux, c'est donc « la grande Babylone assise sur la multitude corrompue des peuples et des nations », comme il va être dit aux ℣℣ 5 et 15. Ce n'est donc ni

la Babel de Nemrod ou de Nabuchodonosor assise sur l'Euphrate, ni la Rome idolâtre sur le Tibre, ni Byzance sur le Bosphore, ni l'infidèle Jérusalem sur le Cédron, comme l'ont prétendu quelques-uns, plus séduits par leur imagination que fondés sur les textes; mais, comme nous l'avons déjà vu aux chapp. XIV, 8, et XVI, 19, c'est l'immense cité de Satan, le monde corrompu et corrupteur dès son berceau, entraîné par le torrent du mal et porté sur les grandes eaux, les peuples impies et les nations corrompues, qui s'écoulent depuis l'Eden jusqu'à la consommation des siècles, insultant en passant leur Créateur et leur Rédempteur, toujours en opposition à la cité sainte, à la cité de Dieu.

« Deux amours, dit saint Augustin, ont fait deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu, celle de la terre, et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même, celle du ciel, l'une se glorifiant en elle-même et l'autre dans le Seigneur » (*Cité de Dieu*, XIV, XVIII). — « Si nous disons qu'il faut fuir du milieu de Babylone, c'est dire qu'il faut sortir de la cité du monde, qui est la société des anges pervers et des hommes impies, et nous retirer à grands pas au moyen de la foi opérante par la charité vers le Dieu vivant » (*ibid.*, XVIII, I).

« Babylone, dit Ticonius, c'est la figure des méchants; c'est pourquoi il est dit dans le passage suivant : que toutes les nations et les rois de la terre ont bu du vin de la colère de sa fornication. Ils se sont prostitués avec elle, lorsqu'ils se sont corrompus entre eux. Car tous les rois de la terre ne se sont pas souillés avec une prostituée; mais comme ils sont membres de la prostituée, toutes les fois qu'ils s'aban-

donnent à la luxure en se corrompant entre eux, on dit qu'ils se souillent avec la prostituée, c'est-à-dire par une conduite luxurieuse » (*Homil.* XVI, *in Apoc.*).

« Il est dit, ajoute saint Ambroise, que la grande prostituée est assise sur les grandes eaux, qui sont les nations, parce que la cité du diable est construite de leurs nombreuses multitudes. »

« Il y a, dit enfin saint Thomas, le même rapport ou la même différence entre cette prostituée ou femme, et ceux qui se souillent avec elle ou vivent sous son empire, qu'entre l'Eglise en général et ses membres particuliers ; *diversitas ergo inter hanc meretricem, sive mulierem, et inter eos qui cum ea debent fornicari vel dominio subesse, sicut est inter Ecclesiam communem et membra particularia.* » Et de même que les plus saints dans l'Eglise sanctifient les autres par leurs exemples et leurs leçons, les plus pervers dans la société des méchants pervertissent les autres par leurs vices et leurs séductions : « *hæc mulier sive meretrix intelligitur multitudo malorum magis perversorum, qui in malitia principaliores, et ad pervertendum alios studiosi, et quandoque occulte, quandoque aperte ad modum meretricis faciunt alios tam principes quam eorum subditos adhærescere sibi inducendo eos doctrina vel persuasione, vel exemplo, vel alio modo ad sequendum delectabiliter errores vel alia peccata.* »

Voilà l'antique et grande interprétation et la seule qui ressorte naturellement et rigoureusement de tout le contexte, où la synagogue de Satan est toujours opposée à l'Eglise de Jésus-Christ, la grande prostituée à l'épouse de l'Agneau, la grande Babylone à la céleste Jérusalem, la femme assise sur la bête à sept têtes et dix cornes, à la femme revêtue du soleil, ayant

la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Or l'Eglise de Dieu, la société des saints, qui date de l'origine du monde, étant universelle et répandue dans le monde entier, la cité de Satan, qui date aussi de l'origine du monde et qui est aussi répandue dans le monde entier, ne saurait être une ville d'une seule époque ni la capitale d'un seul empire; ou bien cette sublime antithèse qui fait tout le fond et le nœud de cette divine prophétie, serait boiteuse et défectueuse, et sa belle ordonnance, son unité et sa majesté et ses magnifiques proportions seraient détruites.

Quelques-uns objectent, il est vrai, que saint Pierre appelle Rome une Babylone : « *salutat vos Ecclesia quæ est in Babylone* » (I Petr., v, 13). Que peut-on en conclure, sinon que saint Pierre appelle une Babylone cette ville corrompue ? Il dit en effet : dans une Babylone, εν Βαβυλωνι, et non : dans la Babylone, εν τῃ Βαβυλωνι, de même que nous appelons nous-mêmes tous les jours une ville corrompue une Babylone ou une Sodome. Et c'est dans ce même sens, croyons-nous, que saint Jérôme et deux ou trois autres Pères que l'on nous oppose, ont qualifié Rome de Babylone. Mais auraient-ils voulu entendre Rome à la lettre par la Babylone de l'Apocalypse, que prouveraient deux ou trois opinions particulières contre le sentiment général ? En tout cas, on ne peut conclure que saint Pierre avait en vue la même Babylone que saint Jean, et toutes les expressions de celui-ci sont trop fortes, trop étendues, trop universelles, pour pouvoir être appliquées à la Rome de Romulus ou de Domitien, et pour avoir jamais en elle leur accomplissement, pas plus que dans toute ville particulière.

℣ 2. « Avec laquelle se sont prostitués les rois de la terre, et ceux qui habitent la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution. »

Les peuples et les rois se sont prostitués et livrés à l'idolâtrie, à tous leurs vices et à toutes leurs erreurs sans Rome, avant Rome et après Rome, et elle ne s'occupait guère de corrompre les rois ; elle se contentait de les vaincre, et, après en avoir triomphé, de les étrangler dans la prison Mamertine, pendant que ses généraux vainqueurs montaient au Capitole. Elle n'enivrait pas davantage les peuples du vin de sa prostitution. Car le vin de la prostitution, ce sont les richesses, le luxe, les plaisirs, les voluptés, tout ce qui corrompt les cœurs et favorise les criminelles passions. Or Rome écrasait les peuples de charges et de tributs, les réduisait en esclavage ou à la dernière misère, et faisait peser sur tous son joug de fer. Rien dans ce verset ne saurait donc convenir proprement à la Rome païenne, et il ne laisse plus de base au système de Bossuet et de son école.

Mais il renverse encore mieux le sot et bilieux système des protestants, qui ne veulent voir dans la grande prostituée que la Rome des papes et dans l'Antechrist que le pape lui-même. Non seulement, bien loin d'enivrer les peuples et les rois d'un vin de prostitution, elle leur prêche la pénitence, la fidélité à tous leurs devoirs envers Dieu et la pratique de toutes les vertus, mais la qualification même de prostituée ne saurait lui convenir ; car, si elle était infidèle à sa foi envers Dieu et à Jésus-Christ, elle ne serait plus une simple fornicatrice, mais une véritable adultère. Or, le crime d'adultère n'est jamais reproché à la grande méretrice, ni ici, ni dans aucun autre pas-

sage de cette prophétie, comme le leur démontre admirablement Bossuet.

« Pour soutenir leur explication, ils ont été obligés de dire que saint Jean attribue à la prostituée le crime d'adultère et l'infidélité conjugale ; c'est directement tout le contraire. Car le saint Apôtre a bien pris garde de ne pas nommer la prostituée dont il parle une adultère, μοιχαδα, μοιχαλιδα, mais une femme ou fille publique... une prostituée, πορνην. Et ce n'est pas une fois seulement qu'il a parlé de cette sorte : Viens, dit-il, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, πορνης, XVII, 1, avec laquelle, poursuit-il, verset 2, les rois de la terre se sont souillés, επορνευσαν, avec laquelle ils ont commis la fornication, et non pas avec laquelle ils ont commis un adultère. Et encore : elle a enivré les habitants de la terre du vin de sa fornication, et non pas de son adultère ; ce que l'Apôtre répète si souvent, et sans jamais varier, qu'on voit bien qu'il y prend garde ; car il le répète aux versets 4, 5, 15 et 16 du même chapitre, et encore aux versets 3 et 9 du chapitre suivant, et deux fois dans le verset 2 du chapitre XIX : Dieu, dit-il, a jugé la grande prostituée, la grande fornicatrice, πορνην, qui a corrompu la terre par ses fornications, sans avoir jamais employé le mot d'adultère ; tant il était attentif à éviter l'idée d'une épouse infidèle. Aussi ne voit-on pas jamais qu'il lui reproche sa foi violée, ni la couche nuptiale souillée, ni le mépris de son époux, ni le divorce qu'il a fait avec elle, comme ont fait un million de fois les anciens prophètes à Jérusalem et à Juda, à Israël et à Samarie ; mais seulement ses prostitutions, comme ils ont fait à Tyr et à Ninive... et à Babylone. Il est donc plus clair que le jour que la Babylone de saint Jean n'est pas une Jéru-

salem et une épouse infidèle, qui souille le lit nuptial, mais une femme publique qui n'est à personne qu'à ceux à qui elle s'est donnée, une Ninive, une Tyr, qui s'abandonne aux rois et aux habitants de la terre ; et, pour réunir toutes les idées de saint Jean, une Babylone, une Sodome, une Egypte, en un mot, tout ce qu'il y a de plus séparé d'avec Dieu et de plus étranger à son alliance. » (Préface, IX.)

Voilà renversé de main de maître tout cet audacieux et inepte échafaudage de l'exégèse protestante, et il ne saurait se relever aux yeux de quiconque a la moindre intelligence des Écritures et de la valeur des mots. Mais par le même argument se trouve anéanti un autre système soutenu par quelques modernes avec Cornelius a Lapide :

Tout en combattant énergiquement l'interprétation de la pseudo-réforme, qui tient plus de la caricature et du pamphlet que d'une sérieuse exégèse, ils supposent qu'à la fin des temps la Rome chrétienne redeviendra païenne, la Rome de Néron et de Dioclétien. Mais alors ce ne serait plus une Tyr, une Ninive, une Babylone, une simple prostituée, mais bien une Jérusalem, une Samarie infidèle, qui, abandonnant son Sauveur et son Dieu, souillerait le lit nuptial et se livrerait au culte adultère des idoles et des démons. Or aucune expression, dans toute l'Apocalypse, n'autorise cette interprétation, et l'invincible argument de Bossuet contre les protestants retombe de tout son poids sur ce système nouveau et tout conjectural, puisqu'il ne repose sur aucun texte précis de l'Apocalypse ou des autres Ecritures, ni sur la tradition, et qu'au moindre examen, tous les arguments dont on veut l'étayer, s'évanouissent.

1° « La grande Babylone, dit Cornélius, ne peut être que la Rome idolâtre, puisque c'est une grande cité régnant sur les rois de la terre et reposant sur sept montagnes. » — Mais le monde entier des pervers est une cité bien plus grande régnant aussi sur les rois de la terre, et nous verrons au ℣ 9, que par les sept montagnes où la grande prostituée est assise, il faut entendre autre chose que les sept collines ou monticules de la ville de Romulus, qui ne sont des montagnes que pour ses poètes et que pour les interprètes qui ne trouvent d'autre rivale que Rome à la cité de Dieu.

2° « Saint Jean nous avertit qu'il ne faut pas prendre Babylone dans le sens propre, mais dans un sens mystique : *Mysterium, Babylon magna*... etc. Donc il faut y reconnaître Rome, cette ville si florissante et si corrompue, qui persécuta les chrétiens comme Babylone persécuta les Juifs. » — Mais nous prenons aussi au sens mystique le monde corrupteur et persécuteur, parce que Jésus-Christ l'a maudit à cause de ses scandales, et qu'il a prédit qu'il persécuterait ses disciples jusqu'à la fin des temps.

3° « Mais Rome et ses empereurs du temps de saint Jean, et pendant trois cents ans, n'ont cessé de persécuter l'Eglise et de vouloir l'exterminer. Donc à nul autre ne convient mieux qu'à Rome païenne le verset suivant : « Et je vis une femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus », et cet autre, le dernier du chap. XVIII : « et en elle a été trouvé le sang versé des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre. » — Si dans Rome se trouve le sang des saints versé depuis Néron jusqu'à Dioclétien et Julien, dans le monde de Satan

se trouve tout le sang versé depuis Abel jusqu'à l'Antechrist, et ce n'est que dans le monde de celui qui fut homicide dès le commencement que l'on peut « trouver le sang des prophètes et des saints, de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre ».

4° « Saint Pierre appelle Rome une Babylone » (I Petr, v, 13.) — Oui, comme nous-mêmes nous appelons toute ville corrompue une Babylone. Mais il ne dit pas « la grande Babylone », et rien ne dit qu'il y attache le même sens que saint Jean.

« Saint Paul, dans sa 2e épître aux Thessaloniciens, chap. II, 7, appelle aussi Rome et les empereurs romains un mystère d'iniquité : *mysterium iniquitatis*, et il ajoute que Rome et son empire durera jusqu'à l'Antechrist, et que la ruine de l'empire romain sera le signe de l'avènement, ou plutôt de la présence même de l'Antechrist. »

— Cette interprétation du savant commentateur lui est trop personnelle. Le passage de saint Paul n'est pas aussi explicite, et le grand nombre des interprètes lui donne une autre sens : « *Nam mysterium jam operatur iniquitatis : tantùm ut qui tenet nunc, teneat, donec de medio fiat.* » Avec Cornelius nous distinguons deux parties dans ce verset :

1° Si, par le mystère d'iniquité que l'Apôtre voit s'opérer ou se former sous ses yeux, l'on entend les tyrans qui persécutent l'Eglise, l'on entend aussi généralement les hérésiarques qui corrompent la foi et la pureté de l'Evangile, disposent à la grande apostasie et préparent les voies à l'Antechrist qui viendra détruire le royaume de Dieu.

Car saint Paul, qui écrivait cette Epître, non sous Néron, mais sous l'empereur Claude, comme on le

voit dans Baronius, année 70, dans Estius *(hic)*, et comme le reconnaît Cornelius lui-même, était bien plus frappé des ravages que faisaient parmi les fidèles les hérésiarques qui, à la suite de Simon le Magicien, et sous les noms de Gnostiques et de Nicolaïtes, fourmillaient de son temps et corrompaient tout dogme et toute morale. C'est ce que nous lisons dans toutes les Epîtres des Apôtres, et en particulier dans celles de saint Jean, qui expliquent le mystère d'iniquité : « Mes petits enfants,... comme vous avez appris que l'Antechrist vient, maintenant se sont formés plusieurs Antechrists » (I Joan., II, 18); « Qui est menteur sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? Celui-là est un Antechrist qui nie le Père et le Fils » (id. II., 22); « Tout esprit qui divise Jésus, n'est plus de Dieu, et c'est un Antechrist, de qui vous avez entendu dire qu'il vient, et maintenant il est déjà dans le monde » (id., IV, 3).

Les deux Apôtres s'accordent ici pour nous faire remarquer deux sortes d'opérations de l'Antechrist, que nous avons déjà constatées plusieurs fois : il opère d'abord par ses précurseurs, ses types et ses figures, qui sont tous les impies, hérétiques et tyrans, et à la fin des temps il opérera en personne, en séduisant, en corrompant les peuples et les rois, et en mettant à mort tous les fidèles adorateurs de Jésus-Christ.

Ainsi Jésus-Christ lui-même fut préfiguré et précédé de tous les patriarches, de Moïse et des Prophètes et de tous les justes de l'ancienne loi.

« Le mystère d'iniquité » n'est donc pas précisément ici Rome et les empereurs romains, et en tous cas il ne s'agit nullement d'une Rome chrétienne devenue païenne à la fin des temps.

2° Mais la seconde partie du verset : « *Tantum ut qui tenet nunc, teneat, donec de medio fiat :* que celui qui tient maintenant, tienne, jusqu'à ce qu'il paraisse ou soit ôté », est encore bien plus énigmatique, et saint Augustin avoue franchement lui-même qu'il n'en comprend point le sens « *Ego prorsus quid dixerit, fateor me ignorare* » (*Civ. Dei* XX, xix).

Elle est en effet d'une telle obscurité et entendue si diversement qu'on ne peut en tirer aucune interprétation évidente et certaine. Si quelques-uns, par « celui qui tient », entendent l'empire romain qui doit subsister jusqu'à la venue de l'Antechrist, beaucoup d'autres l'entendent du chrétien qui tient ou possède Jésus-Christ et la vraie foi, et que saint Paul exhorte à être ferme et fidèle jusqu'à ce qu'apparaisse la grande apostasie des peuples et des rois, et soit révélé l'Antechrist. Néanmoins on ne saurait l'entendre dans le sens de Cornelius, malgré l'autorité de Tertullien et de quelques autres qu'il invoque, c'est-à-dire en ce sens que l'empire romain tiendra jusqu'à ce que se manifeste cet homme de péché, cet impie, et que la ruine de l'empire romain sera le signe de son avènement, ou plutôt de sa présence : « *Romam et romanum imperium duraturum usque ad Antichristum, atque adeo signum adventantis, vel potius præsentis Antichristi, fore romani imperii ruinam.* » Car une pareille interprétation est démentie par l'expérience.

L'empire d'Auguste et de Dioclétien, continué depuis Charlemagne sous le nom de Saint-Empire romain dans les empereurs d'Allemagne, a totalement disparu à la suite des conquêtes de Napoléon I[er], par l'abdication de François II, qui renonça définitivement à la couronne de l'empire d'Allemagne, le 6 août 1806.

Depuis plus de quatre-vingts ans l'empire romain est donc mort et bien mort, sans que l'Antechrist ait paru.

Ce n'est donc pas « la ruine de cet empire qui sera le signe de l'arrivée et de la présence de l'Antechrist ».

5° « Saint Jean sorti de l'huile bouillante et relégué à Pathmos par Domitien, écrivait ses visions pour se consoler et consoler les fidèles par la perspective qu'un jour Dieu les vengerait de Rome et de ses empereurs par le supplice de cette cruelle ville livrée aux flammes sous la figure de Babylone. Donc Babylone est la Rome païenne. » — Une vengeance qui ne doit arriver que dans deux mille ans, n'était ni consolante ni efficace, et sans raison d'être, le jugement dernier et la glorification des élus devant suivre de si près. Cet argument ne saurait donc prouver plus que les autres que Babylone est la Rome chrétienne devenue païenne à la fin des siècles.

Cornelius cite, mais en vain, saint Jérôme, Tertullien et plusieurs interprètes comme favorables à son opinion, mais aucun ne prouve précisément sa thèse. Tous, excepté Viégas et Ribéra, qui partagent son sentiment, ne parlent que de l'ancienne Rome païenne, et non de la Rome chrétienne redevenue païenne.

Enfin, pour suprême argument il apporte la célèbre prophétie de saint Malachie sur la succession des papes.

Comme lui nous en admettons l'autorité ; elle s'est aussi accomplie d'une manière trop éclatante de nos jours en Pie VII, Pie IX et Léon XIII, pour que nous la contestions.

Mais elle prouve précisément le contraire de ce qu'il voudrait prouver ; elle prouve que Rome ne

sera pas même détruite sous l'Antechrist, et qu'elle ne tombera qu'avec le monde.

Qu'on en pèse bien tous les termes :

« Dans la suprême persécution de la sainte Eglise Romaine, siègera Pierre Romain qui paîtra les brebis au milieu de grandes tribulations ; lesquelles étant passées, la ville aux sept collines sera détruite ; et le Juge redoutable jugera le peuple : *In persecutione extrema sacræ Romanæ Ecclesiæ, sedebit Petrus Romanus qui pascet oves in multis tribulationibus ; quibus transactis, civitas septicollis destruetur, et Judex tremendus judicabit populum.* »

Il est évident que la suprême persécution de la sainte Eglise Romaine sera la persécution de l'Antechrist ; il est aussi évident que le vicaire de Jésus-Christ sera le premier et le plus persécuté, et que ses tribulations ne finiront qu'avec la ruine de l'Antechrist. Or, ce n'est que lorsque toutes ses tribulations seront passées : « *quibus transactis* », que la ville aux sept collines sera détruite ; et comme le souverain Juge jugera le peuple aussitôt après, Rome ne sera donc détruite qu'avec le monde. Contrairement à ce que prétend Cornelius, la ruine de Rome ne sera donc pas le signe de l'avènement et de la présence même de l'Antechrist, puisqu'elle lui survivra et ne tombera qu'avec l'univers ; mais sa chute sera le signe du formidable avènement du souverain Juge, qui viendra dans sa toute-puissance et sa majesté séparer la cité des élus de la cité des réprouvés. C'est pourquoi, sans croire, avec quelques-uns, à la perpétuité de l'empire des Augustes et des Césars, qui n'est plus qu'un nom historique, nous croyons à la perpétuité de Rome, parce qu'elle a été cimentée par le sang de Pierre, son

premier évêque, et qu'elle est le siège où doivent s'asseoir jusqu'à la fin des temps ses successeurs.

Malheur aux peuples et aux tyrans qui les en arracheront ! La colère de Dieu a toujours pesé et pèsera toujours sur eux. Mais sa main providentielle finira toujours par ramener les Vicaires de son Fils sur leur chaire infaillible jusqu'à la consommation des siècles. Et c'est à Rome, sur sa chaire inébranlable, que Pierre Romain, qui sans aucun doute aura vu les années du premier Pierre et de Pie IX, entendra les sons formidables de la trompette du jugement disant : « Levez-vous, ô morts : *Surgite*, *mortui !* »

La grande prostituée n'est donc ni l'ancienne Rome païenne, comme l'entend l'école d'Alcazar et de Bossuet, qui renferme dans le cercle étroit de quelques siècles la vaste histoire sacrée de la perpétuité de l'Eglise ; ni la Rome des papes ou l'Eglise Romaine, si indignement calomniée et outragée par la haine et la mauvaise foi de la Pseudo-Réforme ; ni la Rome chrétienne redevenue païenne, comme le conjecturent sans fondement Viégas, Ribéra et Cornelius à Lapide. Mais la grande prostituée, la grande Babylone, c'est le monde corrupteur, ennemi de l'Evangile, qui ne se donna jamais à Dieu, qui ne cessa de corrompre les âmes, les peuples et les rois, et de les détourner avec une malice satanique de leur Créateur et de leur Rédempteur.

℣ 3. « Et il me transporta en esprit dans un désert. Et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. »

« Et il me transporta en esprit dans un désert » : L'Ange transporte ou ravit l'Apôtre en esprit, parce

qu'il l'élève à cet état surnaturel où l'on devient comme participant de l'omniscience de Dieu, où le passé et le futur ne sont plus qu'un point dans le présent, où disparaît le voile qui cache la vanité des choses qui passent, et où tout est vu dans sa pleine réalité.

— « Dans un désert » : Le désert figure d'abord la dévastation et l'immense solitude où va être réduite la grande Babylone ; mais il figure aussi cette région lointaine, bien loin de Dieu, où s'est retiré, pour n'en plus revenir, le monde pervers : « *peregrè profectus est in regionem longinquam* » (Luc., xv, 13). Les yeux de chair des mortels n'en voient que les pompes et les magnificences, les Etats florissants, les villes splendides, les palais, les théâtres, les forums, les arts et la politique, les brillantes civilisations qui séduisent les esprits et les cœurs des hommes vains et orgueilleux. Mais ce n'est qu'une région brûlante et aride, terre maudite, frappée de stérilité et condamnée à la plus affreuse famine : « *Facta est fames valida in regione illa* » (ibid., 14). Car, quoiqu'elle ne cesse d'être arrosée par la pluie et la rosée du ciel, et d'être réchauffée par les rayons du soleil, elle ne produit que des ronces et des épines : « *Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem... proferens autem spinas ac tribulos, reproba est, et maledicto proxima ; cujus consummatio in combustionem* » (Hebr., vi, 7, 8).

Là fourmillent tous les reptiles impurs et les animaux immondes, les monstres et les bêtes féroces : « *illic reptilia quorum non est numerus* » (Ps. ciii, 25) : les fourbes, les menteurs, les séducteurs et les fornicateurs ; les larrons, les homicides, les persécuteurs et les bourreaux ; tous les crimes et tous les criminels

endurcis dans l'iniquité et n'opérant aucune œuvre de salut : « *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt... omnes declinaverunt... non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* » (Ps. XIII, 1-3).

— « Et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate » : Le monde est figuré par une femme de mauvaise vie, parce qu'il amollit et corrompt les hommes, et que les hommes corrompus ne ressemblent plus qu'à des femmes déshonorées : « *Ecce populus tuus mulieres in medio tui* » (Nahum. III, 13), s'abandonnant à tous les vices et à toutes les passions et, à l'instar d'une prostituée, se laissant fouler par tous les démons : « *omnis mulier quæ est fornicaria, quasi stercus in via conculcabitur* » (Eccli., IX, 10).

— « La bête sur laquelle la prostituée est assise » est la même que nous avons déjà vue paraître aux chapp. XI, 7, et XIII, 1, et qui reparaîtra chap. XIX, 19. C'est donc l'Antechrist. Il est la plus haute expression des principautés et des puissances qui, depuis le commencement des siècles, soutiennent le monde séducteur, le monde des réprouvés. Aussi est-il dit ici, et au chap. XIII, 1, que la bête a sept têtes et dix cornes. Les sept têtes désignent particulièrement tous les princes ennemis de Dieu et de son Christ, tous les tyrans ses précurseurs, ses membres et son corps mystique. Car s'il ne doit paraître en personne que vers la consommation des siècles, à la fin du 6e âge, il fut représenté dans les temps anciens par tous les mauvais rois, par tous les chefs des nations persécuteurs du peuple de Dieu, et il montra ses têtes bien avant que sa personne ait paru. Ainsi le Christ, dont il est en tout la satanique contrefaçon, se fit précéder par ses prophètes, et il exista dans Abel et les

justes et les patriarches bien avant de paraître sur la terre et d'y converser avec les hommes : « *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est* » (Baruch, III, 38).

« Car, dit très bien Cornelius d'après Aristote, il y a plusieurs manières de posséder et d'être ; et celui-là existe déjà qui a ses exemplaires, ses images, ses types ou ses figures. *Varii enim sunt modi habendi æque ac existendi. Res enim dicitur existere, cùm ejus exemplar, imago, typus aut figura existit.* » C'est dans ce sens que saint Paul disait « qu'il voyait se former sous ses yeux le mystère d'iniquité : *nam mysterium jam operatur iniquitatis* », et saint Jean, « que l'Antechrist était déjà dans le monde : *Et nunc* (*Antichristus*) *jam in mundo est.* »

Il est encore dit que « la bête est de couleur écarlate » : L'écarlate est la couleur de la pourpre et du sang :

1° De la pourpre, insigne de la souveraineté des rois et des empereurs. C'est en effet par les princes impies et corrompus, ses fils aînés, que Satan accomplit et que l'Antechrist, son suprême suppôt, accomplira tous ses désirs : « *Vos ex patre diabolo estis : et desideria patris vestri vultis facere* » (Joan., VIII, 44) ;

2° Du sang, symbole de la cruauté. La bête avait déjà été figurée, au chap. XIII, 2, avec le corps du léopard, les pieds de l'ours et la gueule du lion, les trois puissances les plus féroces parmi les animaux. Mais le sang rappelle ici la couleur du grand dragon couleur de sang : « *Draco magnus rufus* » (XII, 2), qui fut homicide dès le commencement : « *ille homicida erat ab initio* » (Joan., VIII, 44), qui ne cessa d'avoir

soif du sang du genre humain, et qui communiquera toute sa cruauté et sa férocité à l'Antechrist.

— « Pleine de noms de blasphème » : C'est la bête, dans le grec, qui est pleine de noms de blasphème. Qu'on se figure, s'il est possible, tous les blasphèmes qu'ont proférés tous les persécuteurs, les hérésiarques, les sophistes, les impies qui ont formé le corps mystique de la bête.

Or la bête les résumera et les surpassera tous, et jamais aucune bouche n'en aura proféré de si affreux contre le Très-Haut, contre son Christ, son Eglise et ses Saints.

— « Ayant sept têtes et dix cornes » : Nous venons de dire un mot sur les sept têtes ; nous le compléterons et nous dirons aussi quelles sont ses dix cornes aux ℣℣ 9-17 ci-dessous.

℣ 4. « Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate et parée d'or et de pierres précieuses et de perles, ayant à sa main un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa fornication. »

Après la description de la bête épouvantable qui soutient et porte la prostituée, voici celle de la prostituée elle-même : elle apparaît dans tout l'étalage du luxe et des vanités, dans tout le faste et les pompes des plus hautes courtisanes, Cléopâtre ou Messaline, capable de séduire non seulement le vulgaire, mais aussi les princes et les maîtres de la terre.

« Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate » :

« De pourpre », emblème des grandes magistratures : consulats, royautés, empires. Elle promet donc à ses adorateurs toutes les voluptés et la gloire et les honneurs. — « Et d'écarlate », la couleur du sang,

couleur du dragon et de la bête, parce qu'elle reçoit toute sa puissance de Satan qui l'inspire, et de l'Antechrist et de ses précurseurs qui la soutiennent, et qu'elle étend son empire autant par ses violences que par ses séductions.

— « Et parée d'or et de pierres précieuses et de perles : » Elle s'adresse à tous, aux avares, aux ambitieux, aux vaniteux, promettant toutes les richesses artificielles et naturelles pour séduire les enfants des hommes, pour exciter en eux la triple concupiscence des yeux, de la chair et de l'esprit, et enflammer leurs passions, les détournant des biens impérissables et des trésors que Dieu réserve à ses élus dans le ciel : « *Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo* » (Matth., VI, 20).

— « Ayant à sa main un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa fornication » : Allusion à ces magiciennes de Babylone, de la Grèce et de Rome, qui, pour exercer leurs séductions et inspirer des passions infâmes, composaient leurs philtres, vrais breuvages de Satan, avec les cendres d'herbes vénéneuses, d'animaux venimeux et de toutes sortes de choses immondes, et les présentaient à ceux qu'elles voulaient séduire, avec un vin enivrant dans des coupes d'or : « Babylone, dit Jérémie, est une coupe d'or, enivrant toute la terre ; les nations ont bu de son vin, et c'est pourquoi elles chancellent » (LI, 7).

Ainsi fait le monde, ce grand enchanteur et empoisonneur. Il présente aux peuples et aux rois, dans une coupe d'or, les breuvages impurs de ses philtres diaboliques, composés du venin de toutes les erreurs et du poison de tous les vices ; et ils y boivent avec avi-

dité, et ils chancellent, et comme ce troupeau éperdu d'animaux immondes dont parle l'Evangile, ils vont se précipiter dans l'abîme : « *Et exeuntes spiritus immundi introierunt in porcos, et magno impetu grex præcipitatus est in mare* » (Marc., v, 13).

℣ 5. « Et sur son front un nom écrit : Mystère, la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre. »

« Et sur son front un nom écrit » : Allusion aux misérables créatures qui vivaient du métier infâme, et qui, au rapport de Tertullien, Martial et Juvénal, et autres auteurs ecclésiastiques et profanes, affichaient leur nom sur leur cellule, et même, les plus impudentes, sur leurs fronts : « *Meretrix vocata es, in communi loco stetisti, superpositus est cellæ tuæ titulus. Nomen tuum pependit in fronte* (Seneca. Controv. 1). »

— « Mystère » : Ce mot est comme une parenthèse, où l'auteur sacré nous avertit que le nom qu'il va prononcer, est profondément symbolique, comme s'il disait : « C'est ici un personnage tout mystique ; sous le nom de la grande prostituée, c'est la grande Babylone, et sous le nom de la grande Babylone ce n'est pas une seule ville, mais le monde corrompu et corrupteur de tous temps et de tous lieux, le monde maudit de Dieu : *væ mundo a scandalis!* (Matth., xviii, 7), désespérément enfoncé dans le mal : *non pro mundo rogo* (Joan., xvii, 9), et entièrement asservi sous l'empire du diable : *Mundus totus in maligno positus est* (I Joan., v, 19). »

— « La grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre. » Babylone signifie confusion, et elle est dite la grande Babylone, parce que le monde entier est la confusion de toutes les

erreurs, de tous les vices et de tous les crimes, parce que la force y prime le droit, et le mensonge, la vérité, que le bien y est appelé mal et les lumières ténèbres, et qu'il n'y régne, comme en enfer, aucun ordre mais une éternelle horreur : « *ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* » (Job, x, 22). Et c'est pourquoi elle est appelée « la mère des fornications et des abominations de la terre », parce qu'elle s'est livrée dès le commencement du monde à Satan, sous la puissance duquel elle conçoit et enfante tous les crimes qui souillent la terre, et l'idolâtrie et l'impiété et toutes les funestes et abominables erreurs qui séparent la créature de son Créateur.

Assurément la ville de Babylone fut audacieusement impie, puisqu'elle ne cessa de faire la guerre au vrai Dieu et à son peuple; abominablement idolâtre, puisque les prophètes ne la désignent que par le nom de « terre des idoles, des enchantements, des maléfices et des divinations démoniaques » (Is., XLVII, 9, 12 et alibi); profondément corrompue, puisque, au rapport des écrivains sacrés et profanes, d'Hérodote et des prophètes, toutes les filles de Babylone se prostituaient en l'honneur de Vénus Mylitta pour obtenir de contracter d'heureux mariages, sans parler des femmes qui recouraient souvent au même moyen pour rappeler à elles leurs maris volages, ce qui donne une idée du reste. Cela suffit pour comprendre pourquoi Jérémie appelait Babylone une montagne empestée : « *Et ego ad te, mons pestifer, dicit Dominus* » (Jerem., LI, 25; Baruch, VI, 42, 43).

Et la Reine du Tibre, quoiqu'elle pût trouver six Vestales dans les familles patriciennes pour entretenir le feu sur l'autel de Vesta, ne le cédait en rien pour

tout le reste en corruption, en superstition, en cruauté et en impiété, depuis ses plus sages Augustes jusqu'a son dernier plébéien qui avait surtout la soif du sang. L'une et l'autre était donc la plus haute expression de la corruption du monde païen; mais ni l'une ni l'autre n'était tout le monde corrupteur, ni l'une ni l'autre n'était la cause ou « la mère des fornications et des abominations de la terre ». Bien avant leur naissance le genre humain était devenu tout chair, et toutes ses pensées étaient tournées vers le mal : « *Dixitque Deus: Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est... Et cuncta cogitatio cordis intenta ad malum omni tempore* » (Gen., VI, 3, 5). Et bien longtemps après leur ruine, ce monde, qui a Satan pour père, continue de vivre dans l'iniquité, sourd à la voix de son Sauveur qui l'appelle dans sa miséricorde, et aggravant son impiété et ses prévarications, sans avoir reçu son châtiment.

℣ 6. « Et je vis la femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. Et je fus étonné en la voyant, d'un grand étonnement. »

« Et je vis la femme ivre du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus » : Elle est ivre et complètement ivre, en effet, du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus, parce qu'elle ne discontinua jamais de le verser et de le boire, depuis Caïn répandant celui d'Abel. Car par les saints on entend tous ceux de l'Ancien Testament, et par les martyrs de Jésus tous ceux du Nouveau. (Rupert et Gagnée.)

Car il y eut de tous temps des saints qui donnèrent leur sang pour la foi, parce que de tous temps la prostituée fut ennemie de leur Dieu et de leur foi. « Pour leur foi, dit saint Paul des premiers, ils ont souffert

les outrages et les fouets et les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, sciés, éprouvés par tous les tourments, et ils sont morts par le tranchant du glaive (Hebr., XI, 36, 37). » Et le Sauveur dit aux seconds : « On vous livrera aux tourments et l'on vous fera mourir, et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom (Matth., XXIV, 9). » « Si le *monde* vous hait, sachez qu'il me hait avant vous. Si vous étiez du *monde*, le *monde* aimerait ce qui est à lui : mais parce que vous n'êtes point du *monde*, et que je vous ai choisis du milieu du *monde*, c'est pour cela que le monde vous hait (Joan., XV, 18, 19). »

— « Et je fus étonné en la voyant, d'un grand étonnement. » Quel ne doit pas être l'étonnement de l'apôtre, en effet, à la vue d'un spectable si étrange : une femme vêtue avec la richesse et la magnifience des reines et tout l'étalage des prostituées, si belle et si séduisante et à la fois si féroce, altérée surtout du sang des saints et des disciples de Jésus, et assise sur une bête plus monstrueuse encore !

℣ 7. « Et l'ange me dit : pourquoi t'étonnes-tu ? Je te dirai le mystère de la femme et de la bête qui la porte, ayant sept têtes et dix cornes. »

Entendons bien ce mystère que l'ange va révéler, ce grand mystère de la femme et de la bête à sept têtes et à dix cornes qui la porte. C'est l'un des plus grands mystères de cette Révélation.

℣ 8. « La bête que tu as vue était et n'est plus, et elle doit remonter de l'abîme et va à sa perte : et les habitants de la terre, dont les noms ne sont pas écrits sur le livre de vie dès la constitution du monde, seront dans l'étonnement en voyant la bête, qui était et n'est plus et sera. »

« La bête que tu as vue était et n'est plus, et elle doit remonter de l'abime et va à sa perte » : Voilà une profonde énigme, mais dont la parfaite solution est dans l'Evangile et l'enseignement des apôtres.

« La bête que tu as vue », c'est-à-dire l'Antechrist, soit dans sa personne, soit dans ses types et précurseurs, dont l'âme et l'inspirateur est Satan.

— « Etait » : L'explication de ce premier mot est dans cette parole de saint Paul : « *Regnavit mors ab Adam usque ad Moysen* » (Rom., v, 14) : La mort, ou le diable auteur de la mort, régna depuis Adam jusqu'à Moïse inclusivement, c'est-à-dire jusqu'à Jésus-Christ. Et il régnait tellement par les principautés et les puissances de ce monde, qu'il remplissait l'univers de ses temples, de ses autels et de ses idoles, qu'il paraissait en être l'unique souverain, et que tout était dieu excepté Dieu lui-même.

— « Et n'est plus » : L'explication de ce second mot est dans cette parole de Jésus-Christ : « C'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* » (Joan., xii, 31). Depuis que le mystère de la Rédemption est accompli, et que l'étendard de la croix est arboré, l'empire du démon est renversé et lui-même enchaîné dans l'abîme. Les nations peuvent venir librement à Jésus-Christ, comme il nous l'enseigne encore lui-même : « Et quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi : *et ego si exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum* » (ibid., 32). Le pouvoir qu'a maintenant le démon sur elles, comparé à celui qu'il avait auparavant, n'est pour ainsi dire plus rien ; il est donc comme s'il n'était plus : « *et non est.* »

— « Et elle doit remonter de l'abîme et va à sa perte » : Saint Paul et saint Jean nous donnent pareillement l'explication de cette dernière partie.

Saint Paul enseigne aux Thessaloniciens que l'avènement de l'Antechrist en personne sera le plus grand signe de l'imminence du jour du Seigneur, disant : « Alors se révélera cet impie que le Seigneur Jésus détruira du souffle de sa bouche et qu'il perdra par l'éclat de son avènement : *Et tunc revelabitur ille iniquus, quem Dominus Jesus interficiet Spiritu oris sui, et destruet illustratione adventûs sui eum* » (II Thess. II, 8).

Et saint Jean dit aussi qu'alors Satan sera déchaîné et sortira de sa prison pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre : « *Et cùm consummati fuerint mille anni, solvetur Satanas de carcere suo, et exibit, et seducet gentes, quæ sunt super quatuor angulos terræ.* » Or, il ne les séduira visiblement que par l'Antechrist auquel il communiquera toute sa rage et sa puissance, et aussitôt après il sera jeté avec lui et son faux prophète dans l'étang de feu et de soufre, où ils seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles : « *Et diabolus qui seducebat eos missus est in stagnum ignis et sulphuris, ubi et bestia et pseudopropheta cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum* » (XX, 7, 9, 10).

La bête ou l'Antechrist « était » donc avant Jésus-Christ, dans son corps mystique, tous les tyrans et les pervers, sur lesquels Satan régnait sans conteste, en souverain dans le monde entier ; « elle n'est plus » depuis que Jésus-Christ a triomphé du prince de ce monde et l'a enchaîné dans l'abîme, afin qu'il ne séduise plus que ceux qui veulent se donner obstiné-

ment à lui; « elle remontera de l'abîme » lorsque Satan sera déchaîné et suscitera l'Antechrist en personne, pour exercer la suprême séduction et la plus formidable des persécutions; « et elle ira à sa perte » parce que jetée et enchaînée à jamais dans l'étang de feu et de soufre, il ne lui restera plus que ses éternels tourments.

— « Et les habitants de la terre, dont les noms ne sont pas écrits sur le livre de vie dès la constitution du monde, seront dans l'étonnement en voyant la bête, qui était et n'est plus (et sera) » : Nous mettons ce dernier mot entre parenthèse, parce qu'il manque dans la Vulgate. Mais le grec porte παρεσται, *aderit*, elle sera, puisqu'elle remontera de l'abîme, et quelques manuscrits καὶ παρεστι *et adest*, ce que Vatable traduit par *tamen est*, elle est cependant, puisqu'elle est enchaînée dans l'abîme. Léviathan de Job, III, 8, XL, 20, et d'Isaïe, XXVII, 1, elle s'était élevée au-dessus des mers pour les dominer; puis forcée de se replonger dans leurs profondeurs, elle émergera encore au-dessus de leurs flots pour les bouleverser; mais ce sera sa fin.

Par « les habitants de la terre, dont les noms ne sont point écrits dans le livre de vie dès la constitution du monde », nous entendons tous les hommes terrestres, voluptueux, orgueilleux, infidèles, impies et impénitents qui s'éloignent volontairement de Dieu pour se livrer à leurs criminelles passions : Leurs noms ne seront écrits que sur la terre : « *Recedentes a te in terrâ scribentur* » (Jérém. XVII, 13), par leur faute et non par la volonté de Dieu, qui veut sauver tous les hommes : « *qui omnes homines vult salvos fieri* » (I. Tim. II, 4), et a sacrifié son Fils

unique pour tous : « *et pro omnibus mortuus est Christus* » (II Cor. v, 15). Mais il a décrété de toute éternité que ceux-là seuls sont écrits dans le ciel, dans le livre de vie, qui pratiquent sa loi, correspondent à sa grâce et restent ses fidèles disciples : « *Gaudete autem quod nomina vestra scripta sunt in cœlis* » (Luc, x, 20), et que tous ceux qui sont dédaigneux de ses bienfaits et de ses miséricordes et s'attachent à l'iniquité, en seront à jamais effacés et n'y seront jamais écrits : « *Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur* » (Ps. LXVIII, 29).

— « Seront étonnés en voyant la bête, qui était et n'est plus (et sera). » — « Parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés, dit saint Paul, ils seront tout disposés à croire au mensonge, afin d'être condamnés pour avoir consenti à l'iniquité. » C'est pourquoi ils seront dans l'étonnement ou dans l'admiration « *mirabuntur* », en voyant l'Antechrist venir en personne « accompagné de toute la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, et toutes sortes de séductions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent » (II Thess. II, 9-11). Car non seulement son règne surpassera l'impiété des géants antédiluviens, les voluptés et les corruptions de Sodome et de Memphis et de Ninive et de Babylone et de Rome ; mais par l'éclat de ses prestiges et toute la puissance de Lucifer, il paraîtra s'élever au-dessus de Dieu lui-même, et effacer toute la gloire du Très-Haut.

Certes tout cela ne causera aucun étonnement ni aucune admiration aux vrais sages, aux vrais chrétiens, accoutumés à tout considérer des yeux de la

foi, à n'écouter que leur Sauveur et à tout juger selon les lumières de son Evangile, regardant tout en ce monde comme éphémère, vain, caduc et méprisable, et n'estimant que les biens célestes, les seuls vrais, les seuls immenses et éternels. Mais les insensés, dont le nombre est infini, pareils à l'enfant qui n'admire que ses jouets, parce qu'il est incapable des nobles admirations de l'homme fait, ou au villageois qui n'admire que sa chaumière, parce qu'il ignore la magnificence des grandes cités, seront dans l'admiration du faste et des prodiges menteurs de ce fils aîné de Lucifer, et ils le recevront pour le Christ de leur cœur, le Messie de leur goût et de leur choix et le seul Dieu digne de leur amour et de leurs adorations ; et ils croiront à toutes ses décevantes promesses, à tous ses faux miracles, à sa trompeuse divinité et ils accourront à sa suite et le suivront partout où il voudra les entraîner.

℣ 9. « En voici la signification pleine de sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise, et ce sont sept rois. »

« En voici la signification pleine de sagesse » : Voici la signification de cette énigme de la femme assise sur la bête à sept têtes et dix cornes. Elle renferme un grand sens, et nous découvre de grands mystères sur le passé, le présent et l'avenir.

— « Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise, et ce sont sept rois » : C'est-à-dire, les sept têtes sont les sept montagnes, et sous la figure des sept montagnes il faut voir sept rois ; ce que la version arabe traduit fort clairement : « les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise, et les sept montagnes

sont sept rois. » Ces expressions sont le pur style des prophètes, qui nomment têtes et montagnes les rois ou les puissances de la terre :

1° Les grands et les puissants, dit le prophète Amos, sont les têtes des peuples : « *optimates*, *capita populorum* » (VI, 1). Habacuc nomme l'Antechrist la tête de la maison de l'impie : « *percussisti caput de domo impii* » (III, 13).

2° Jérémie s'adressant à Babylone et à son empire : « Voici que je viens à toi, montagne empoisonnée, dit le Seigneur... Je ferai de toi une montagne de combustion » (LI, 25). « Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel, dit Zacharie à Samarie et à ceux qui s'opposent à la reconstruction du temple, abaisse-toi : *Quis tu*, *mons magne, coram Zorobabel? in planum* » (IV, 7).

C'est l'interprétation générale, celle du V. Bède, de saint Thomas, d'Albert le Grand, du cardinal Hugo, de Denys le Chartreux, de Gagnée et de beaucoup d'autres : « Les sept têtes, disent-ils, sont sept montagnes, et les sept montagnes sept rois qui sont appelés montagnes à cause de la grandeur et de la hauteur de leur orgueil, et le nombre sept désigne l'universalité des rois qui, dans les sept âges du monde, ont persécuté l'Eglise de Dieu. Ils sont encore appelés têtes, parce que par eux Satan communique sa malice aux autres, de même que la tête communique le mouvement et la vie à tous les autres membres ; et il est ajouté que sur eux la femme est assise, parce que c'est sur les mauvais princes et les mauvais rois qu'est fondée et que repose la société des méchants, et que par eux elle règne et pervertit le monde. Car plus le mauvais exemple et le scandale de

la corruption des mœurs tombe de haut, plus il a d'influence sur les multitudes :

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Mais de même que les hautes montagnes ont leurs prolongements de monts et collines, leurs immenses chaînes qui arrêtent les rayons du soleil et étendent l'empire des ombres et des ténèbres, ainsi les puissances de ce monde ont leurs successions et leurs dynasties et comme leurs chaînes de princes et de rois qui s'opposent aux rayonnements et aux splendeurs de la vérité, et prolongent l'empire de l'erreur et de l'impiété. Voilà donc les sept montagnes, c'est-à-dire l'universalité des mauvais princes, des méchants rois, sur lesquelles est assise la grande prostituée, l'universelle société des pervers : « *Septem capita, septem montes sunt, super quos mulier sedet, et septem reges sunt.* »

Les sept têtes ne signifient donc pas deux choses différentes : d'un côté des rois et des empereurs, et de l'autre des montagnes matérielles, les sept petites collines de la ville à laquelle Romulus donna d'abord le Capitolin et le Palatin et que Servius Tullius couronna par le Quirinal, qui est la sixième, et par le Viminal, qui est la septième. Cette distinction n'est faite que par ceux qui en ont besoin pour soutenir des systèmes insoutenables. Car saint Jean parlant à des chrétiens, empruntait ses images aux saintes Ecritures et au génie hébraïque, et non aux poètes latins, et il est puéril de lui faire quitter le style des prophètes pour lui prêter celui d'Ovide, de Virgile et

d'Horace, et de lui faire chanter avec eux la ville aux sept collines :

« *Dii quibus septem placuēre colles.* » (Horat.)

Au reste, à l'époque où écrivait l'apôtre, ce n'est plus sept mais dix collines que renfermait la Rome des Augustes : on y avait ajouté le Janicule où fut crucifié saint Pierre, le Vatican où il fut enseveli, et le Pincium. Or, est-il croyable que saint Jean n'ait connu cette ville que par ses poètes et ses historiens, et non par la gloire du prince des apôtres et de tant de martyrs !

Quant aux sept rois, accordons que ce soit sept empereurs. Mais ce n'est plus par sept, mais par douzaines qu'on les compte. Aussi les interprètes qui font schisme avec le sentiment commun, n'ont-ils que l'embarras du choix. Mais quel embarras ! Ils en prennent, ils en éliminent, et font un triage tout à fait fantaisiste. Mais n'anticipons pas.

℣ 10. « Cinq sont tombés, l'un est encore, l'autre n'est pas encore venu, et lorsqu'il viendra, il faut qu'il reste peu de temps. »

Les sept têtes de la bête sont donc, selon l'interprétation commune, sept montagnes, et les sept montagnes, sept rois figurant l'universalité des précurseurs de l'Antechrist et l'Antechrist lui-même, persécuteurs de l'Eglise de Dieu depuis l'origine du monde.

« Cinq sont tombés » : La première de ces têtes ou montagnes, ou rois-montagnes, qu'on nous permette cette alliance de mots, fut Caïn, le premier persécuteur du juste et de la cité de Dieu, qui, avec les géants

et les impies du premier âge du monde qui va depuis Adam juqu'à Noé, tomba et fut enseveli sous les eaux du déluge.

Le second roi-montagne, au second âge qui va de Noé à la vocation d'Abraham, fut Nemrod, le constructeur de Babel, qui, avec son orgueilleuse et abominable dynastie, tomba et fut enseveli avec les rois de Sodome et de Gomorrhe sous une pluie de feu et de soufre.

Le troisième roi-montagne, au troisième âge qui va de la vocation d'Abraham à Moïse, régna avec les Pharaons et les Egyptiens et tomba et fut enseveli sous les flots de la mer Rouge.

Le quatrième roi-montagne, au quatrième âge qui va de Moïse à la captivité de Babylone, commença par les rois de Moab et de Chanaan, se prolongea dans les rois impies d'Israël et de Juda, de Ninive et de Babylone, et tomba avec les Nabuchodonosor et les Baltazar, au desséchement de l'Euphrate et à la ruine de Babylone par Cyrus.

Le cinquième roi-montagne, au cinquième âge qui va du retour de la captivité à la naissance du Sauveur, s'éleva à son plus haut sommet dans Antiochus-Epiphane, la plus horrible figure de l'Antechrist, et tomba avec le cruel Hérode, le bourreau des saints Innocents, dévoré tout vivant par les vers : « *quinque ceciderunt.* »

« L'un est encore » : Cette sixième chaîne ou succession de montagnes ou de rois opposés à la cité de Dieu, ce sont d'abord les Augustes et les Césars idolâtres romains sous lesquels vivait le prophète, puis tous les souverains hérétiques, schismatiques, infidèles et révolutionnaires, qui persécuteront l'Eglise

sous la loi nouvelle jusqu'à l'Antechrist : « *Unus est.* »

— « L'autre n'est pas encore venu, et lorsqu'il viendra, il faut qu'il reste peu de temps » : Ce septième « qui doit venir », c'est l'Antechrist lui-même, l'Antechrist non plus dans ses précurseurs et son corps mystique, mais l'Antechrist en personne. « Et lorsqu'il sera venu, il faut qu'il reste peu de temps » : il ne régnera, en effet, selon l'Ecriture et la Tradition que trois ans et demi. Car ses séductions seront si diaboliques et si entraînantes, et sa persécution si effroyable que si son règne se prolongeait plus longtemps, personne ne pourrait être sauvé ; mais il sera abrégé en faveur des élus : « *Et nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro, sed propter electos breviabuntur dies illi* » (Matth. xxiv, 22).

Voilà en quels termes aussi concis que profonds, l'aigle de Pathmos remontant toujours avec son vol sublime à l'origine des choses, décrit l'histoire universelle des persécuteurs de l'Epouse du Fils de Dieu. Et c'est l'interprétation commune. Mais que lui opposent ceux qui s'en séparent ? Les uns, pour se placer au temps même où écrivait l'apôtre, voient dans Galba, Othon, Vitellius, Vespasien et Titus les cinq rois qui sont tombés, « *quinque ceciderunt* », au moment où il écrit ; Domitien est celui qui est encore : « *unus est* » ; et le vieux Nerva est « celui qui doit venir et rester peu de temps ». Mais en quoi peuvent ici intéresser l'histoire de l'Eglise et de ses persécuteurs, ces sept empereurs dont aucun, excepté Domitien, ne s'occupa jamais de l'Eglise !

D'autres pour éviter cette faute, reprennent leur énumération de plus haut. Ainsi l'un des plus récents

commence à l'empire de Claude, et le comptant avec Néron et les inévitables Galba, Othon et Vitellius, tout en omettant Vespasien et Titus, il obtient « les cinq qui sont tombés ». Domitien est aussi le sixième : « *unus est.* » Puis passant par-dessus tous les autres persécuteurs les plus cruels, même Dioclétien, il vous transporte à Licinius ou à Julien l'apostat, à votre choix.

Néanmoins ce ne sont pas eux qui remportent la palme dans cette exégèse arbitraire à outrance, aux protestants la victoire :

Pour eux, les sept rois sont sept formes de gouvernement qu'ils prétendent s'être succédé dans Rome : premièrement les rois, secondement les consuls, troisièmement les dictateurs, quatrièmement les décemvirs, cinquièmement les tribuns : « *quinque ceciderunt* ». Comme si les dictateurs nommés pour les circonstances extraordinaires et pour un temps très limité avaient succédé aux consuls, et les décemvirs créés pour rédiger un code de lois, aux dictateurs, et les tribuns soit du peuple, soit des soldats, qui exerçaient sous les consuls, aux décemvirs. Les empereurs, sous lesquels saint Jean écrivait sont le sixième : « *unus est* », et celui « qui doit venir et rester peu de temps » c'est le pape. Le pape n'était pas encore venu du temps de saint Jean, et saint Jean ne connaissait pas le successeur de Pierre, et le pape n'a vu passer ni Domitien et les persécuteurs idolâtres, ni Attila et les barbares, ni Arius et les hérésiarques, et l'on aurait beau en demander des nouvelles, le Protestantisme répondrait qu'on n'en connaît pas !!!

Et c'est ainsi qu'avec beaucoup d'ignorance de l'histoire sacrée et profane, et autant de mauvaise foi,

et une grande envie d'insulter la papauté, un protestant interprète l'Apocalypse.

A cette déloyale et inepte application de la divine prophétie par les protestants, Bossuet oppose un nouveau système, bien plus rationnel, pour les réfuter. Il « situe » le Prophète, c'est son expression, à la fin de l'empire persécuteur, en plein règne de Dioclétien, suivi d'une pléiade d'Augustes et de Césars, au nombre de neuf. Il en retranche deux : Constantin, ce qui se conçoit, et Sévère, créature de Galère, ce qui se conçoit moins, si ce n'est qu'il dépasse le nombre sept ; et voici comment il leur applique ce passage : « Le Saint-Esprit situe saint Jean à l'endroit de la persécution où, de sept empereurs idolâtres, sous lesquels elle avait été exercée, et que nous avons vus, chap. XIII, 1, cinq étaient passés ou tombés, comme on voudra, c'est à savoir : Dioclétien, Maximien, Constantius Chlorus, Galère Maximien et Maxence. Un était encore : c'était Maximin. Le septième n'était pas encore venu ; c'était Licinius, qui était bien déjà empereur, mais qui n'avait pas pris encore ce caractère, qui lui est propre, d'avoir exercé en particulier, après tous les autres, une persécution dont il fut le seul auteur. » Tout son système est exposé avec sa science, sa logique et son éloquence habituelles, et appuyé par les plus brillants et les plus spécieux raisonnements. Autant le chêne surpasse le roseau ou la ronce épineuse et rampante, autant il s'élève au-dessus des ministres de la Réforme.

Néanmoins, il retrécit singulièrement le plan de l'Apôtre, et, malgré les principes des Pères et des saints Docteurs, il mutile la divine prophétie, et de même qu'au chap. XI, 3-12, il a méconnu Enoch et Elie dans les deux témoins, il méconnaît ici l'Ante-

christ et la grande épreuve des derniers temps, en faisant violence à tout le contexte.

Voyons donc l'Antechrist où il est, l'Antechrist, la tête de tous les méchants : « *malorum omnium caput* », disent saint Jérôme et saint Grégoire le Grand. « L'Antechrist, dit aussi saint Thomas, est la tête de tous les méchants, non par sa naissance ni par son influence, puisqu'il ne naîtra que dans les derniers temps, et qu'il n'influencera que ceux de son temps, mais par la perfection de sa malice : *Antichristus caput omnium malorum propter malitiæ perfectionem.* Et de même que dans le Christ, dit la Glose, habita toute la plénitude de la divinité, ainsi dans l'Antechrist habitera la plénitude de toute méchanceté, non en ce sens que le diable prendra son humanité dans l'unité de sa personne, comme le Fils de Dieu s'est uni l'humanité du Christ, mais parce que le diable, par ses suggestions, lui communiquera sa méchanceté d'une manière beaucoup plus éminente qu'à tous les autres pervers; et c'est en ce sens que tous les méchants qui l'ont précédé n'ont été qu'une figure de l'Antechrist, selon cette parole : Déjà s'opère le mystère d'iniquité : *mysterium jam operatur iniquitatis* (II Thess., II, 7). » (Saint Thomas, 3 p., q. 8, art. 8, O.)

Aussi, lorsqu'il viendra, il fera éclater une persécution ou « une tribulation si grande, qu'il n'y en eut jamais de pareille depuis le commencement du monde, et si sa durée n'était abrégée à cause des élus, personne ne pourrait plus être sauvé ». Et c'est pourquoi saint Jean ajoute, d'après son divin Maître, qu'il faut que ce septième roi, qui est l'Antechrist lui-même, reste peu de temps : « *Oportet illum breve tempus manere* (Matth., XXIV, 21, 22). »

℣ 11. « Et la bête, qui était et n'est plus, est aussi elle-même le huitième, et il est des sept, et il va à sa perte. »

La Vulgate diffère en quelque chose; car elle traduit : « Et la bête qui était et n'est plus, est aussi elle-même la huitième, et elle est des sept, et elle va à sa perte. » La version arabe dit : « Et la bête qui était et n'est plus, est aussi l'ange des sept : *est etiam angelus e septem*, et va à sa perte. » Les variantes du texte et des versions se concilient et s'éclairent même admirablement. Car la bête, c'est l'Antechrist considéré dans sa personne et son corps mystique, ou ses précurseurs, depuis l'origine du monde, ayant pour inspirateur et pour âme Satan. Car entre Satan et l'Antechrist, son suppôt le plus éminent, l'union est si intime qu'on dirait presque, d'après plusieurs expressions de saint Jean, qu'elle est hypostatique, ce qu'ont même cru quelques interprètes; et de même qu'on attribue au divin Sauveur, en vertu de la communication des idiomes, les opérations divines et humaines, théandriques ou deiviriles, on attribue aussi à la bête, quoiqu'elle ne soit point un androdémon ou l'incarnation de Satan, la manière d'être de l'un et de l'autre, et les opérations andro-démoniaques. C'est ainsi qu'il est dit que « la bête était », quoique l'Antechrist n'eût pas encore paru en personne, parce que Satan dominait dans le monde par ses types et ses figures avant Jésus-Christ; et qu'« elle n'est plus », parce que, depuis Jésus-Christ, Satan a été chassé de ce monde; et « qu'elle est des sept ou l'ange des sept têtes », montagnes ou rois, parce que Satan inspire et gouverne tous les séducteurs et tous les persécuteurs dans les sept âges du monde; et enfin qu'elle « est le

huitième roi », selon le grec, et « la huitième bête », selon la Vulgate. Ici, pour bien saisir, rappelons ce qui a été dit d'après les Pères et les interprètes sur les nombres, au chap. XIII, 18. « Le nombre six, disent-ils, est le nombre de l'homme et de la créature, parce que Dieu a créé le monde en six jours : *Numerus enim creaturæ et hominis est senarius, quia sexto die complevit Deus rerum creationem.* » (P. Bongus, Corn. a Lap. et alii). C'est pourquoi le nombre du nom de la bête ou de l'Antechrist, qui n'est qu'un nom d'homme et d'un homme réprouvé, est de 666. Le nombre sept désigne le temps de la promesse de l'Ancien Testament et la durée de cette vie, et le nombre huit l'éternité : « Après le septenaire, dit saint Jérôme, vient l'octonaire, afin que nous passions de la synagogue à l'Église, de l'Ancien Testament au Nouveau, des choses terrestres aux célestes (Ezech., XL). »

« Le temps mobile et changeant de cette vie, dit saint Augustin, est comparé au nombre septenaire, et l'éternité à l'octonaire, parce qu'en elle il n'y aura plus de ces changements : *Tempus hujus vitæ volubile septenario numero comparatur, æternitas octonario, quia in illâ non est ista varietas* (Ps. VI et XI). » C'est pourquoi l'adorable nom de Jésus, en grec Ἰησοῦς, qui nous promet et nous assure la glorieuse et bienheureuse éternité, porte le triple octonaire 888.

Or, les sept têtes de la bête, c'est-à-dire l'universalité des persécuteurs et oppresseurs de la cité sainte, et l'Antechrist lui-même qui est la dernière et la plus formidable, étant successivement tombées, Satan ou Lucifer, qui était l'âme, l'ange des sept, et l'inspirateur de toutes leurs atrocités et de toutes leurs iniquités, n'ayant plus aucune action à exercer en ce monde qui

sera détruit, restera le huitième roi ou tyran, la huitième bête, la bête de l'éternité, écrasé sous le poids de ses crimes, « dans le lac de feu et de soufre où il sera précipité (xx, 9) », et où il étendra et fera peser son sceptre brûlant sur tous ses suppôts, sur tous les réprouvés hommes et démons : « *Et bestia quæ erat et non est, et ipse octavus est* (*et ipsa octava est*, Vulgate), *et de septem est, et in interitum vadit.* »

℣ 12. « Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais ils recevront la puissance comme rois, pendant une heure avec la bête. »

Le grec dit avec la bête, μετα του Θηριου, μετα suivi du génitif signifiant avec. Ainsi lisent saint Irénée, saint Hippolyte, André de Césarée, Arétas et Primase. Mais la Vulgate, qui traduit après la bête, *post bestiam*, n'est point en opposition avec le grec, « *post*, dit saint Thomas, ne désignant point ici l'ordre de temps, mais l'ordre ou le degré de puissance : « *dicit post non ordine temporis sed ordine sive gradu potestatis.* » Ce n'est donc pas après la bête, mais en même temps que la bête et sous son autorité, parce qu'ils seront ses feudataires, ses vassaux, qu'ils exerceront leur empire pendant une heure, ou peu de temps, c'est-à-dire pendant trois ans et demi ou quarante-deux mois, ou encore mille deux cent soixante jours, comme il est dit expressément au chap. xi, 2, 3. Les rois figurés par les dix cornes diffèrent donc des rois figurés par les sept têtes, en ce que les sept têtes représentent toutes les puissances qui ont fait la guerre à la cité sainte, y compris l'Antechrist lui-même, depuis Caïn, tandis que les dix cornes représentent les dix puissances qui marcheront contre la divine cité, sous

les ordres mêmes de ce roi des impies dans la suprême persécution.

Ces dix cornes diffèrent aussi des dix cornes de la quatrième bête, dont il est parlé dans le chap. VII du prophète Daniel, auxquelles saint Jean fait ici allusion pour en montrer la suite ou en déterminer la différence. Car ici les dix cornes de l'Antechrist ou les dix rois ne reçoivent leur royaume qu'avec lui, selon le grec, et qu'après lui ou à sa suite, selon la Vulgate, tandis que dans Daniel elles existaient déjà et exerçaient le souverain pouvoir avant lui, puisque c'est du milieu d'elles que sort la petite corne qui sera l'Antechrist, puisqu'il commence par en arracher trois : « *Et tria de cornibus primis evulsa sunt a facie ejus* », et qu'il ne s'élève qu'après les dix rois qu'elles représentent : « *et alius consurget post eos* ». Mais citons cet important passage, dans lequel les interprètes sont si partagés :

Daniel décrivant les quatre grands empires qui vont se succéder dans le monde jusqu'à la fin des temps, représente celui des Chaldéens sous la figure d'une lionne ; celui des Perses sous la figure d'un ours à trois rangs de dents dans la gueule, les Perses, les Mèdes et les Chaldéens qu'ils viennent de s'assujettir; celui des Grecs sous la figure d'un léopard à quatre têtes, l'empire d'Alexandre ayant été partagé en quatre royaumes ; celui de Rome sous la figure d'une quatrième bête plus terrible et prodigieusement forte, ayant des dents de fer, dévorant et broyant et foulant tout aux pieds, fort différente des autres bêtes et ayant dix cornes : « Et je considérais ses cornes, continue le prophète, et voici une petite corne tout autre, qui sortait du milieu des autres cornes; et trois des pre-

mières cornes furent arrachées à sa présence : et voici que cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui proférait de grandes paroles... Or les dix cornes de ce même empire seront dix rois : et il s'en élèvera un autre *après eux*, et il sera plus puissant que les premiers, et il abaissera trois rois. Et il tiendra d'insolents discours contre le Très-Haut, et il foulera aux pieds les saints du Très-Haut : et il s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois, et les saints seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps, et la moitié d'un temps (Daniel, VII, 3, 8, 24, 25). »

Les dix cornes de la quatrième bête, selon Daniel, exerçaient donc leur empire avant l'Antechrist, puisque c'est du milieu d'elles que sort ce fils de perdition, cette petite corne aux yeux d'homme, qui prévaut contre elles, renversant les trois principales et foulant aux pieds les saints du Très-Haut ; tandis que les dix cornes, selon saint Jean, ne reçoivent leurs royaumes que sous l'empire de l'Antechrist, en même temps que lui, pendant une heure ou pour peu de temps, comme lui. Car il sera revêtu de toute la puissance de Satan et souverainement inique : « *et dedit illi draco virtutem suam et potestatem magnam* (XIII, 2) », et sa toute-puissance primera tout droit, et il brisera toute autre principauté pour renouveler la terre et ne remplir les trônes que de ses créatures et de vassaux dignes de lui, ce qui lui sera d'autant plus facile, que les souverains n'ont plus d'autre lien entre eux et avec l'Eglise que leurs intérêts et leur égoïsme, que tous les états sont hérétiques, schismatiques ou athées ; car si l'on trouve des catholiques partout, on ne trouve plus d'Etats vraiment catholiques nulle part. Le monde

est mûr pour être la proie de l'Antechrist et pour être écrasé sous son joug de fer. C'est en un sens l'interprétation des Pères : « De même, dit saint Jean Chrysostome, que l'empire des Babyloniens a été détruit par les Perses, celui des Perses par les Macédoniens, et celui des Macédoniens par les Romains, celui des Romains le sera par l'Antechrist. (Homélie IV sur la 2e Epître aux Thessal.) » Tertullien, chap. II, *ad Scapulam*, et Théodoret, chap. VII de Daniel, disent aussi que l'empire romain subsistera jusqu'à l'Antechrist.

Saint Jérôme interprétant le chap. VII de Daniel, ajoute aussi : « Disons donc ce que tous les écrivains ecclésiastiques nous ont enseigné, qu'à la fin du monde, lorsque l'empire romain devra être détruit, il y aura dix rois qui se partageront cet empire, et un onzième plus faible en abattra trois, le roi d'Egypte, le roi d'Afrique et le roi d'Ethiopie, lesquels étant tués, les sept autres se soumettront au vainqueur. »

Mais ces grands interprètes ne prophétisent ou ne rencontrent qu'en partie le vrai sens de Daniel, et sont contredits en partie par l'expérience. Car, nous l'avons déjà remarqué, l'Empire Romain, continué par Charlemagne et ses successeurs, sous le nom de Saint-Empire Romain, a pris fin le 6 août 1806, par l'abdication de son titulaire François II, devenu François Ier, et désormais simplement empereur d'Autriche et roi de Bohême et de Hongrie, à la suite des bouleversements de la Révolution et des conquêtes de Napoléon Ier. Mais si l'Empire romain a totalement disparu, il en reste les dix cornes dont parle Daniel, c'est-à-dire toutes les nations de l'Europe formées de ce qui a survécu dans la quatrième bête : la France,

l'Italie, l'Espagne, la Grèce, les Etats d'Autriche, la Bavière et le reste de l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et les Iles-Britanniques, qui ne seront plus sans doute qu'une province dans l'immense empire de l'Antechrist, qui taillera de vastes royaumes pour ses dix vassaux dans la carte du monde entier. Ce ne seront donc pas seulement « le roi d'Egypte, le roi d'Afrique et le roi d'Ethiopie », mais les rois des deux mondes qui tomberont sous ses coups ou seront dépossédés au profit de ses dix rois feudataires figurés par ses dix cornes : « *et admirata est universa terra post bestiam* (XIII, 3). » — « *Et seducet gentes, quæ sunt super quatuor angulos terræ, Gog et Magog... quorum numerus est sicut arena maris* (XX, 7). »

℣ 13. « Ils ont un seul dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la bête. »

« Ils ont un seul dessein », c'est d'amener tous les fidèles à renoncer à Jésus-Christ et à son Eglise, et de tout soumettre à l'Antechrist. Et c'est pourquoi ils se donneront à lui corps et âme, avec toutes leurs armées, pour lui conquérir l'univers et faire apostasier le genre humain.

℣ 14. « Ils combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et ceux qui sont avec lui sont les appelés et les élus et les fidèles. »

Mais pourquoi est-il dit au sujet de ces formidables et sanguinaires armées, que c'est l'Agneau et non le lion de la tribu de Juda, le plus énergique symbole de la force et de la victoire, qui vaincra ? « C'est, répond saint Thomas, pour mieux marquer, avec la victoire la manière de vaincre, qui est la patience et la constance que montreront les fidèles au milieu des

tourments, par la vertu et l'exemple de l'Agneau qui a tout supporté patiemment, tel qu'un agneau qui se tait devant celui qui le tond : ainsi en sera-t-il de ses membres. »

Sans doute il se lèvera de nouveaux Machabées dans ces jours d'extrême violence et de suprême tribulation ; mais la plus éclatante victoire sera celle qui sera remportée par les innombrables multitudes qui n'auront d'autres armes que leur innocence, leur courage et leur foi, parce qu'ils sont « les appelés par la grâce, les choisis pour le ciel et les fidèles de nom et d'action. » Et c'est pourquoi, quoique l'Agneau soit le seul vainqueur, la victoire leur est aussi attribuée.

℣ 15. « Et il me dit : les eaux que tu as vues, où est assise la prostituée, sont les peuples et les multitudes et les nations et les langues. » (La Vulgate omet « les multitudes ».)

« Et il me dit », c'est-à-dire l'Ange me dit :

— « Les eaux que tu as vues... » : Allusion à Isaïe, VIII, 7, et à Nahum, II, 8, qui nomment grandes eaux les armées des Assyriens et des Chaldéens. Mais ici, quelle plus grandiose image pour figurer les peuples et les nations qui s'écoulent, depuis la chute de l'Eden, de génération en génération, tantôt comme un fleuve immense et paisible, en se souvenant des lois de leur Créateur qu'elles bénissent, tantôt comme un torrent impétueux troublé par tous les vices et toutes les erreurs, grossi par tous les débordements de l'orgueil et des passions, et tombent dans le gouffre de l'éternité en insultant à leur Juge et à leur Sauveur ! Mais Dieu les attend dans sa patience et sa miséricorde, et leur laisse un délai pour se repentir et revenir à lui,

sans en arrêter, dans son indignation, subitement le cours : « *Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur ; nec vult Deus perire animam, sed retractat cogitans ne pereat qui abjectus est* (II Reg. xiv, 14). »

C'est sur ce vaste océan des peuples et des nations qu'est assise la grande prostituée, figure du monde corrupteur, la même que nous avons déjà vue assise sur la bête de couleur écarlate, figure de l'Antechrist. Car elle vit et domine par les peuples et les rois corrompus. C'est par elle que les uns et les autres sont séduits, et c'est par eux qu'elle continue de siècle en siècle son œuvre de perversion et de perdition.

℣ 16. « Et les dix cornes que tu as vues à la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée, et la désoleront et la mettront à nu, et ils dévoreront ses chairs, et la brûleront dans le feu. »

Mais comment les dix cornes de la bête, ces dix rois feudataires de l'Antechrist, dévoués à toutes ses volontés, haïront-ils la prostituée qui s'est donnée toute à lui et qui ne fait plus qu'un avec lui ? C'est que le monde, cruel envers les saints du Seigneur, fut toujours féroce envers lui-même, et que la ligue des rois avec l'Antechrist contre Dieu et contre son Christ, sera comme une sorte de Convention universelle, où « les nations se lèveront contre les nations et les royaumes contre les royaumes, où l'on se trahira et où l'on se haïra mutuellement », se proscrivant et se faisant des guerres impitoyables. Sous le sceptre infernal du plus audacieux des impies, la nature des méchants ne sera pas changée, et le monde sera une image de l'enfer. Satan y régnera en souverain par l'Antechrist et par tous ses séides, et, par eux, non

seulement il fera la guerre aux saints, mais il exercera toutes ses antiques haines et ses mortelles vengeances contre tout le genre humain, soulevant les peuples contre les rois et les rois contre les peuples et les peuples et les rois les uns contre les autres, les poussant à des carnages effroyables : « *Consurget enim gens in gentem, et regnum in regnum... et invicem tradent, et odio habebunt invicem.* » (Matth. XXIV, 7, 10.)

Alors s'accompliront sur le monde infidèle, pour avoir méconnu son Créateur et s'être abandonné à ses infâmes idoles, ces paroles d'Ezéchiel sur l'ingrat Israël, image de la grande prostituée : « Voici que je susciterai contre toi tous les amants dont ton âme s'est rassasiée, et je les assemblerai contre toi de toutes parts... Et ils te traiteront avec haine, et ils te laisseront toute nue et pleine d'ignominie ; et l'on révélera la honte de tes fornications, tes crimes et tes abominations... Que Samarie et Jérusalem soient lapidées par les peuples, qu'ils les percent de leurs glaives ; qu'ils tuent leurs fils et leurs filles, qu'ils promènent le feu au milieu d'elles et brûlent leurs demeures... Vous porterez les péchés de vos idoles : et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. » (Ezéch. XXIII, 22, 29, 47 et 49.)

Ainsi les dix cornes de la bête, ces dix affreux tyrans animés de toutes les fureurs et de toute la démence de l'enfer, haïront la prostituée et la désoleront et la mettront à nu, et ils dévoreront ses chairs et la brûleront elle-même dans le feu, lorsque, dans leurs guerres exécrables et sans merci, ils couvriront le monde de ruines et se rassasieront de carnage, mettant tout à feu et à sang, se proscrivant et se rédui-

sant réciproquement au désespoir, ne se laissant d'autre refuge que la mort et les flammes éternelles. Ainsi régneront Satan et l'Antechrist, et les progrès et les lumières de l'humanité sans Dieu, de la grande fornicatrice, seront à leur apogée.

℣ 17. « Car Dieu leur a mis dans le cœur de faire ce qui lui plaît et de donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que soient accomplies les paroles de Dieu. »

« Car Dieu leur a mis dans le cœur » : Mis est ici pour permis ; car Dieu ne met proprement dans le cœur des méchants ni les mauvaises pensées, ni les desseins pervers; mais il les permet dans les limites qui ne sont contraires ni à la sagesse de sa providence ni à la sainteté de sa justice. Et lorsqu'ils méprisent les secours de sa grâce et rejettent ses lois, il les abandonne aux inspirations de Satan et à leur propre perversité : « Car, dit saint Thomas, lorsque Dieu ne retient plus les cœurs des hommes, ils se précipitent sans frein dans le mal : *dùm enim non tenet corda hominum, sine freno currunt ad mala.* »

— « De faire ce qui lui plaît » : « Ce qui lui plaît, *quod placitum est illi* », en latin comme en français, est équivoque : on ne sait si lui, *illi*, se rapporte à Dieu, à la bête ou à la prostituée. Mais dans le grec, αυτου, masculin et neutre se rapporte évidemment ou à Dieu, Θεος, masculin, ou à la bête, θηριον, neutre, et non à la prostituée, πορνη, qui est du féminin. « Faire ce qui lui plaît » rapporté à Dieu, signifie que tous ces tyrans ne feront que ce qu'il a résolu dans ses conseils éternels; rapporté à la bête, qu'ils seront soumis à tous ses caprices, à toutes ses volontés diaboliques. Mais dans les deux cas ils n'outrepasseront pas les décrets divins; « car Dieu, dit saint Augustin, se sert toujours

des méchants non selon leur perverse, mais selon sa droite volonté : *utitur ergo Deus non secundum eorum pravam, sed secundum suam rectam voluntatem.* »

Quant à la prostituée, il est trop visible par tout le contexte « qu'on ne fait pas tout ce qui lui plaît », que l'Antechrist en particulier, ou plutôt Satan sous la figure de l'Antechrist, s'en fait comme un jouet infernal, tel qu'un tigre avant de boire son sang et de dévorer ses chairs. Il la fait asseoir sur son dos, s'en fait adorer, la pousse à tous les crimes, la plonge dans toutes les boues, la souille de toutes les fanges, la couvre de tous les oripeaux, lui promet toutes les voluptés et l'accable de tous les maux ; il la désole, la réduit à une honteuse nudité et au désespoir, puis dévore ses chairs et la brûle. Digne fin des amours de Babylone et de l'Antechrist, du monde et de Satan !

— « De donner leur royaume à la bête » : Dieu permet que toute la puissance de ce monde soit réunie pour un temps, aux applaudissements des peuples, dans une seule main, afin de montrer ce que l'homme sans Dieu peut faire pour le bonheur du genre humain. C'est le pouvoir entièrement sécularisé, la puissance purement laïque, le règne, dans toute sa splendeur, du plus vaste génie de la Révolution, du Lucifer de l'humanité assisté de Satan. Or toute liberté dans cet immense empire sera d'adorer la bête, toute égalité d'être asservi à ses caprices et de se prosterner à ses pieds, et toute fraternité de s'entr'égorger pour son bon plaisir et son infernal orgueil.

— « Jusqu'à ce que soient accomplies les paroles de Dieu. » Il faut que cette vaste Babylone, le monde, qui a perdu tant d'âmes, arrêté l'efficacité du sang du Christ, tombe sous le poids de ses crimes et de ses

scandales, et périsse dans l'opprobre : « *vœ mundo a scandalis !* » (Matth., XVIII, 7). Voilà la parole de Dieu résumant les oracles de tous les prophètes.

℣ 18. « Et la femme que tu as vue, c'est la grande cité qui règne sur les rois de la terre. »

Le monde est comparé à une femme, parce qu'il amollit et corrompt les âmes ; à une prostituée, parce qu'il les sépare de Dieu leur créateur ; à une cité parce qu'il renferme toute la société des pervers ; et il est dit de cette femme qu'elle est la mère des fornications et des abominations de la terre, parce qu'elle fait commettre tous les crimes les plus énormes et les plus abominables ; et qu'elle est la grande cité, parce que tous les méchants et tous les réprouvés dont elle se compose sont innombrables : « *multi enim sunt vocati, pauci vero electi* » (Matth., XXII, 14). Enfin c'est aussi la grande Babylone, parce qu'elle est l'assemblage et la confusion de toutes les idoles, de toutes les passions, de tous les vices et de toutes les erreurs ; et il est ajouté qu'elle règne sur les rois de la terre, parce que tous les rois terrestres qui n'aspirent qu'à régner en ce monde, tout en le méprisant, en sont les amants les plus passionnés, les premiers séduits par ses pompes, ses vanités et ses voluptés, les esclaves de tous ses caprices et les instruments de toutes ses cruautés : ce que, certes, on ne pouvait dire de la Rome idolâtre, dans le sens de Bossuet, sous Domitien, au temps où écrivait l'apôtre, puisqu'elle ne régnait plus sur aucun roi. Tous les rois avaient disparu dans toute l'étendue de son empire. L'Italie, les Gaules, les Espagnes, toutes ses provinces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique étaient administrées au nom de son *imperator*, par ses proconsuls et ses gouverneurs ; et les rois,

elle les avait tous exterminés et broyés avec leurs royaumes sous ses dents de fer. Quant aux rois voisins et aux barbares qui vinrent l'envahir, loin de régner sur eux et de pouvoir les corrompre, elle fut presque toujours en guerre avec eux, et, pendant la paix et pendant la guerre, elle leur laissait leur propre corruption comme elle gardait la sienne.

« La femme, la grande cité qui règne sur les rois de la terre », ne peut donc figurer la ville de Rome ni toute autre ville particulière. Et cela deviendra évident, si l'on veut considérer la double idée formant le sublime contraste qui remplit toute la divine prophétie :

Deux femmes y sont en opposition d'un bout à l'autre, ennemies jurées l'une de l'autre, se disputant l'empire sur les peuples et les rois, l'une en leur montrant le ciel d'où elle vient : « *descendentem de cœlo a Deo* » (xxi, 2), l'autre la terre, étant soutenue par les puissances de l'abîme (xi, 7, et ℣ 3 supra, et passim). L'une, revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles, a mis au monde l'enfant mâle, le Roi des rois, et n'enfante que des rois et des saints ; l'autre, assise sur une bête monstrueuse toute sanglante, vêtue elle-même de pourpre et d'écarlate avec tout le faste des prostituées, tenant une coupe d'or pleine des abominations et des immondices de ses fornications, séduit les peuples et les rois et s'enivre du sang des saints et des martyrs de Jésus.

Ces deux femmes sont aussi deux cités :

La première est appelée « la cité de Dieu » (iii, 12), « la cité sainte » (xi, 2), « la cité bien-aimée » (xx, 8), la fiancée, l'Epouse et l'Agneau » (xxi, 9), « la nouvelle, la sainte Jérusalem » (iii, 12).

La seconde porte écrit sur son front : « la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre » (xvii, 5). « Elle est tombée parce qu'elle a fait boire à toutes les nations du vin de la colère de sa fornication et que les rois de la terre se sont prostitués avec elle » (xviii, 3); « et en elle on a trouvé le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre » (*ibid.*, 24).

Ces deux femmes ou cités sont donc l'éclatant et parfait contraste l'une de l'autre, la sublime et énergique antithèse du bien et du mal, portant un égal caractère de durée et d'universalité comme le bien et le mal. Or, si par la première nous devons entendre, avec saint Augustin et l'unanimité des interprètes, la cité de Dieu, la société des saints et des prédestinés au ciel; par la seconde nous ne pouvons entendre, avec la presque unanimité des Pères, que la synagogue de Satan, la société des pervers et des prédestinés à la Géhenne. Car voir dans l'une l'Eglise universelle, perpétuelle, luttant depuis son origine contre les puissances du monde et de l'enfer, et ne vouloir reconnaître dans l'autre qu'une ville lui faisant la guerre dans un petit point de l'univers, pendant quelques siècles au milieu de la durée de tous les siècles, serait renverser la grande et magnifique antithèse du prophète pour y substituer une antithèse boiteuse, mutiler la prophétie et supprimer la plus grande partie des événements qui se succèdent depuis l'origine du monde jusqu'au jugement dernier.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

Pages

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Lyon. — Imp. VITTE et PERRUSSEL, rue Condé, 30.

v. 2

